

book-e-book.com

LES SORCIERS
DU BOUT DU MONDE

par
Fanch GUILLEMIN



Collection Zététique

Collection "Zététique"

dirigée par Henri Broch

**La Zététique, du grec *zêtêin* = chercher,
est la "méthode dont on se sert pour pénétrer la raison des choses" (E. Littré).**

Enseignée dès l'Antiquité, la Zététique est en fait le refus de toute affirmation dogmatique et le flambeau est ici repris en tant qu'approche scientifique rigoureuse des phénomènes "paranormaux".

*LES SORCIERS
DU BOUT DU MONDE*

Du même auteur

"*Les Princes de l'Anti-sèche*"
(ou *l'Art de tricher en classe*) Morlaix, 1967

"*Les sorciers d'aujourd'hui*", 1970

"*Magie traditionnelle*", 1977

"*Mes trucs de sorcier*"
Strasbourg, Editions techniques du spectacle, 1993

"*Lectura*"
3 books-tests en français, anglais et espagnol, 1995

"*Sorciers, magiciens et démons*"
Book-test et Flip-book, 1996

"*Curieux écrits de presti et magie*", 1997

"*Sorciers de Bretagne*"
Morlaix, Skol Vreizh, 1998

"*Textes magiques rares : 8 recueils*", 1999

"*Histoire de la magie blanche avant Robert-Houdin*"
Brest, 2000 (édition en anglais en 2002)

"*Taol Fizik*"
Flip-book en français et en breton, Morlaix, Skol Vreizh, 2001

"*Magie blanche en Armorique*"
Morlaix, Skol Vreizh, 2003

Ainsi que de nombreux articles sur l'Histoire de la Magie
dans les revues : "*L'Illusionniste*", "*Magicus*",
"*Revue de la prestidigitation*" et "*Imagik*", entre 1995 et 2003

© book-e-book. Mai 2003

www.book-e-book.com

Version numérique ISBN : 978-2-37246-032-3. Janvier 2017

Fanch GUILLEMIN

***LES SORCIERS
DU BOUT DU MONDE***

Collection "Zététique"

Editions book-e-book.com

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	13
I "Taol Fizik" en Basse-Bretagne	19
<i>Châteaulin, tribunal correctionnel.</i>	
<i>Au pays des "Teuss".</i>	
<i>La légende de l'Ankou.</i>	
<i>Où l'on parle de loups et loups garous.</i>	
<i>"Sonn ar péléyarem".</i>	
<i>Recettes pratiques et utiles extraites d'anciens grimoires.</i>	
<i>Des loups garous et de la lycanthropie.</i>	
<i>Teuss et pratiques magiques dans l'ancienne Bretagne.</i>	
II Féticheurs et "djinamoris" d'Afrique Noire	55
<i>Peykoug - Sénégal.</i>	
<i>Un sorcier inquiétant.</i>	
<i>Les miracles du féticheur Haoussa.</i>	
<i>L'aiguillette nouée.</i>	
<i>De l'aiguillette nouée et autres secrets de l'amour.</i>	
<i>Un village Dida.</i>	
<i>Sorciers, ordalies et poisons.</i>	
<i>Laissez venir à moi les petits enfants.</i>	
<i>Miracles des djinamoris.</i>	
<i>Le revenant.</i>	
<i>Le catalogue du Rasheed Institute.</i>	
<i>Médecine et fiction.</i>	
III Chez les "marabouts" musulmans	107
<i>El Arbaa.</i>	
<i>Les coqs hypnotisés et les poules miraculeuses.</i>	
<i>La guérison par le Coran.</i>	
<i>Les bébés-dormeurs.</i>	
<i>La semaine Méliès.</i>	
<i>Robert-Houdin et les marabouts dissidents.</i>	
<i>Magie chez les circoncis.</i>	
<i>Les Aïssaouas.</i>	
<i>De la mandragore.</i>	
<i>Magie égyptienne et gali-gali.</i>	
<i>"Chance".</i>	

IV	Lamas tibétains et "Jaadoo" de l'Inde	141
	<i>Calcutta.</i>	
	<i>Le "rope-trick".</i>	
	<i>Chez les jaadoo-wallahs.</i>	
	<i>Yoguis de Bénarès.</i>	
	<i>Lettre d'un Turc sur les fakirs.</i>	
	<i>A Pondichéry.</i>	
	<i>Les charmeurs de serpents.</i>	
	<i>La stigmatisée de Howrah.</i>	
	<i>La croissance du manguier.</i>	
	<i>La lévitation miraculeuse.</i>	
V	Les fakirs du Sri-Lanka	175
	<i>Inginiyagala.</i>	
	<i>Gate Mudir A.C.G.S. Amarasekera.</i>	
	<i>Kataragama.</i>	
	<i>Fakirs et fakirisme.</i>	
	<i>Le bras du pendu.</i>	
VI	Médecine-men peaux-rouges et "Ouabanous" d'Amérique du Nord	195
	<i>Réserve indienne de Pointe-Bleue.</i>	
	<i>La tente trembleuse.</i>	
	<i>Un "tornidek" chez les "angakouts" esquimaux.</i>	
	<i>Un joli tour : plumes et neige.</i>	
	<i>Une grande illusion : la crémation.</i>	
	<i>Soleil Hopi et "chirurgie à mains nues".</i>	
	<i>Magiciens algonquins.</i>	
	<i>La vieille chamane iroquoise.</i>	
	<i>Magie indienne jusqu'en terre de feu.</i>	
VII	Les "Sukias" d'Amérique Centrale	219
	<i>Vallée du Chirripó.</i>	
	<i>Les pierres magiques.</i>	
	<i>Les pierres magiques du Sukia.</i>	
	<i>Faustin, le Sukia cabécare.</i>	
	<i>Chez les "piayes" de Guyane.</i>	
	<i>Sorciers mayas et "Chuch ca haus" du Guatemala.</i>	

	<i>Le sorcier Maya de Progreso.</i>	
	<i>Hallucinogènes rituels en Amérique Centrale.</i>	
	<i>Les feuilles enchantées.</i>	
	<i>Les sorcières d'Escazú.</i>	
	<i>La chaîne de Saint-Antoine.</i>	
VIII	Chamanes d'Extrême-Orient	257
	<i>Kao Lun, Territoire de Hong Kong.</i>	
	<i>Le truc de la banane coupée.</i>	
	<i>L'Indochine des "Kchmoï", des "Ap", des "Hayphapou" et des "Phis".</i>	
	<i>La magie en Chine ancienne.</i>	
	<i>L'arbre des 10.000 images et les lamas sorciers de Tartarie.</i>	
	<i>Ovnis et "Mudangs" de Corée.</i>	
	<i>La voyante de Yokosuka.</i>	
	<i>Magie japonaise.</i>	
	<i>Des religieuses ventriloques.</i>	
IX	"Boucan" et "Tahuas" du Pacifique Sud	289
	<i>Tubuaï, archipel des Australes.</i>	
	<i>La revanche des "tupapa'u".</i>	
	<i>Pratiques magiques à Tubuaï.</i>	
	<i>Les "tahuas" et "l'umu-ti".</i>	
	<i>L'énigme de la marche sur le feu.</i>	
	<i>Le "boucan" de Nouvelle-Calédonie.</i>	
	<i>Le "petit zoreille" emboucané.</i>	
	<i>Magie océanienne.</i>	
	<i>Rapa Nui, ou les mystères de l'Île de Pâques.</i>	
X	An ti satanazet ou la maison hantée	329
	<i>Huelgoat, Finistère.</i>	
	<i>Louargat, Côtes du Nord.</i>	
	<i>Le médium de Douarnenez.</i>	
	<i>Le grand exorcisme.</i>	
	<i>La réponse de l'esprit.</i>	
	<i>L'invocation du Diable.</i>	
	<i>Le retour chez les Teuss.</i>	
	Bibliographie	363

*"Pour croire aux miracles, il ne suffit pas
d'avoir vu, car on peut se tromper..."*
Voltaire.

*"- Quoi ? Te mêlerais-tu d'un peu de diablerie ?
- Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie..."*
Molière,
"L'Etourdi", Acte I.

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est pas un ouvrage d'ethnographie, encore moins un manuel de sorcellerie, et moins encore de parapsychologie. C'est un livre, tout simplement, sur la Magie, une sorte de carnet de voyage à travers le monde des sorciers, un livre de souvenirs et d'observations personnelles portant sur une quarantaine d'années.

Univers trouble et merveilleux de la Magie sous toutes ses formes. Celle qui nous enchante et qui nous fait rêver, celle qui nous épouvante et nous fait frissonner, celle qui maintient encore sous son emprise tant d'hommes sur la terre, qui s'en croient pourtant libérés. Car la Magie, comme toute création humaine, peut être la meilleure et la pire des choses.

Dans notre monde technologique, les plus superstitieux se proclament rationalistes, et il ne restera bientôt plus que quelques sorciers et des illusionnistes, pour accepter ce beau nom de magicien, et dispenser honnêtement ce Merveilleux dont nous avons tant besoin...

Descendant d'un sorcier que je n'ai pas connu, j'ai été bercé dès mon plus jeune âge, en Basse-Bretagne, par toute une foule de récits que nous racontaient encore nos parents, durant ces longues veillées d'hiver au coin du feu, où l'on n'avait ni la radio ni la télé.

Ces légendes, venues tout droit d'une longue tradition celtique, ne nous étaient pas présentées comme telles, mais comme des faits divers vécus, pleins de détails précis sur les lieux où ils s'étaient déroulés, sur les personnages qui en avaient été les protagonistes, ou sur d'autres, amis ou parents, dont on nous assurait qu'ils en avaient personnellement connu les héros.

Comment douter, devant tant de témoignages aussi circonstanciés, et une telle bonne foi ?

Je serai bien surpris, vingt ans plus tard, de retrouver dans "*La légende de la mort*" d'Anatole le Braz, certains de ces récits, situés par lui un siècle auparavant, avec d'autres personnages, en d'autres lieux de l'Argoat ou de l'Armor, mais tout aussi circonstanciés.

Le merveilleux faisait donc partie de notre univers quotidien. On n'en parlait pas tout le temps, bien entendu, car la vie était là, avec ses problèmes de l'époque : la pauvreté d'une famille nombreuse, les maladies et les difficultés du ravitaillement. C'était une sorte de luxe que l'on se permettait quand on en avait le loisir, et qui n'empêchait pas les mains d'une femme de reprendre, et celles d'un homme de tailler un manche d'outil.

Mais c'était devenu une sorte de drogue pour moi, et j'attendais ces moments avec une passion jamais lassée.

Une image lointaine. Alors que l'ombre de l'Ankou, le Valet de la Mort, rôdait autour de nous et que nous étions suspendus aux lèvres du conteur, muets et angoissés, des coups de poing ébranlent soudain la porte qui s'ouvre brusquement sur un soldat allemand. Il frappe ses bottes sur le seuil pour en faire tomber la boue, entre de son pas lourd et maladroit, réclame d'une voix sourde : "œuf madame, œuf madame ?", puis se retire gêné devant le placard vide et cette rangée d'enfants silencieux; comme une apparition irréelle surgie du récit par enchantement et aussitôt absorbée par la nuit.

Et puis les années passant, mon attrait pour l'insolite ne passait toujours pas, bien au contraire, et je recherchais à l'école ou ailleurs tous les bouquins de contes et d'histoires fantastiques, car nous n'avions guère de livres chez nous. Mes copains rigolaient et me disaient que tout ça c'était de la blague, et je commençais moi-même à douter. Mais quand nous assistâmes un soir au spectacle d'un magicien forain au pardon du village, ce fut le coup de foudre et la révélation. Cet homme concrétisait l'impossible sous nos yeux éblouis; et je devinais aussi dans le regard des adultes cette sorte d'inquiétude que je retrouverai souvent plus tard chez les témoins des miracles des sorciers. Car la Magie, c'est bien dans les récits, c'est bon pour rêver, on sait que ça n'existe pas. Mais quand on en voit les effets physiques, bien en face,

cela soulève trop de questions, car comment savoir où est la part de vérité et celle de l'illusion. Et c'est quoi l'illusion ?

Je me passionnai donc encore davantage et fonçai comme un hanneton, sans idée préconçue, dans cet univers de sorcellerie, de magnétisme, de spiritisme, de fakirisme, d'hypnotisme, d'astrologie, de chiromancie et d'illusionnisme, mêlant le tout comme la plupart des gens. Ce n'est que progressivement que cela s'ordonna un peu dans ce capharnaüm.

J'empruntai tous les bouquins possibles, rencontrai les sorciers du coin, les guérisseurs, les sorciers et les bohémiens pour leur piquer des secrets, et je m'exerçai à présenter quelques trucs et à développer mes pouvoirs par les méthodes prescrites dans les manuels. J'avalais tout sans le moindre esprit critique. Mes amis commençaient à s'étonner, mais se prêtaient de bonne grâce à mes essais d'hypnose, ouvrant de grands yeux en me voyant leur enfoncer une aiguille dans le bras sans qu'ils n'en ressentent aucune douleur.

Mais, au plus fort de ma foi, quelques contradictions m'apparurent soudain. J'avais par hasard pensé à autre chose au cours d'une expérience de suggestion, et cela avait marché quand même alors que l'effet prévu était censé reposer sur la concentration mentale et le pouvoir de la pensée. Cela me mit la puce à l'oreille, et je commençai à voir les choses sous un jour différent.

Ne voulant rien ignorer sur la Magie, je me mis alors à rechercher aussi les livres rationalistes abordant le sujet. Ce nouvel aspect des choses me passionna tout autant, mais je me rendis vite compte que les écrits de ce genre étaient rarissimes.

Aujourd'hui encore, on peut presque les compter sur les doigts. Si les rayons des librairies regorgent d'ouvrages occultistes, ce n'est qu'épisodiquement qu'apparaît une étude critique rapidement noyée sous le flot ésotérique où elle passe le plus souvent inaperçue, sauf par quelques spécialistes.

Et c'est dommage, car la Magie n'a jamais connu un tel essor. Les pages des magazines sont truffées d'horoscopes et d'annonces de mages en tout genre, les sectes sataniques prolifèrent, les guérisseurs s'approprient à être officiellement reconnus, et les parapsychologues

sont à l'Université. Des reportages écrits, radiodiffusés ou télévisés relatent régulièrement les exploits psychiques de gourous hindous ou de marabouts africains qui se sont répandus en Occident, refoulant souvent nos sorciers traditionnels. Là-bas, dans ces lointains pays d'où ils viennent, la Magie n'aurait pas encore été corrompue par la révolution technologique et la société de consommation. Là-bas, elle serait restée puissante et le miracle serait encore possible.

Depuis longtemps déjà, je m'étais intéressé aux pouvoirs des fakirs hindous et des sorciers africains. Mais j'avais eu beau chercher, je n'avais trouvé aucune étude critique sur ces magiciens exotiques. Les ethnographes relataient leurs croyances et leurs coutumes de manière passionnante, mais ne s'étaient guère occupés de savoir si les récits qu'on leur faisait avaient une base concrète. Ce n'était apparemment pas leur affaire, et ils n'étaient sans doute pas magiciens eux-mêmes pour se prononcer là-dessus. Ils parlaient abondamment des exploits des chamanes, de leurs dons de clairvoyance, de bilocation, de lévitation ou d'invulnérabilité, mais sans jamais préciser s'il s'agissait de faits réellement vérifiés ou de croyances populaires sans fondement.

Ainsi lorsqu'un anthropologue célèbre écrit que tel sorcier "*peut se rendre invisible et voler dans les airs*", entendant simplement par là qu'on lui attribue ces pouvoirs, il oublie généralement que beaucoup de ses lecteurs non avertis vont prendre ses déclarations à la lettre et les considérer comme une attestation scientifique des faits.

N'ayant donc pratiquement rien pour m'éclairer, il ne me restait qu'à aller moi-même dans ces pays, en tant que magicien, et sans parti pris sinon l'amour de la Magie, pour rencontrer mes confrères sorciers du bout du monde, et voir de plus près de quoi il en retournait. Les circonstances de la vie m'ont donné cette chance.

J'ai déjà publié quelques brochures et des articles sur ce sujet, peu connu, mais ce livre devrait offrir un panorama plus général, bien que très incomplet, de la Magie traditionnelle à travers le monde.

Une très large place est accordée bien sûr aux superstitions locales dont je suis particulièrement friand. Mais derrière ces récits fascinants, j'ai toujours recherché les effets physiques et visuels, les choses curieuses et observables, enfin tous ces "miracles" par lesquels les sorciers

concrétisent leurs pouvoirs aux yeux des profanes, car ces phénomènes naturels ou truqués, déformés et amplifiés, donnent souvent naissance à ces légendes merveilleuses. Les gens ont en effet besoin d'un semblant de preuve pour renforcer leur foi. Et si une simple clef adroitement tordue peut suffire à convaincre un universitaire occidental de la réalité des pouvoirs paranormaux, il est regrettable que les "miracles" présentés par les sorciers aient encore été si peu étudiés jusqu'à présent.

Réalité ou illusion ? Certains de ces sorciers réalisaient-ils vraiment des miracles et possédaient-ils ces mystérieux pouvoirs "psi" dont on parle tant ?

Je me contente simplement de livrer mes impressions, en toute mauvaise foi d'ailleurs par moments, et proposer ces quelques éléments que quarante années de pratique magique m'ont apportés. A partir de là, vous vous ferez vous-même une opinion.

La Magie est pour moi ce qui étonne et qui fait rêver, ce qui crée le mystère et répond à notre besoin de Merveilleux. Et si l'on croit connaître le prestidigitateur, aujourd'hui presque démystifié - mais pas encore partout, comme on le verra dans ce livre - la plupart des gens ignorent en fait les vastes possibilités de l'illusionnisme et de cette branche annexe qu'est le mentalisme.

Cette connaissance de la "magie noire" et cette pratique de la "magie blanche", m'ont permis, parfois grâce à cette confusion justement, de pénétrer dans certains milieux fermés aux profanes, où même les patients ethnologues n'ont pas toujours accès.

Les faits évoqués dans ce livre sont tous authentiques et nous possédons sur la plupart des photos, des films, des enregistrements sonores ou autres documents, bien que les noms, les lieux et les dates aient parfois été modifiés pour des raisons que vous comprendrez. D'autres scènes ont été reconstituées à partir de témoignages que je ne puis certifier évidemment, bien que beaucoup de témoins soient encore en vie. Mais je ne vous parlerai pas non plus de la "bonne foi" de ceux-ci, encore moins de la mienne : la bonne foi n'ayant jamais été un critère d'objectivité ni l'amorce d'une preuve. D'autres témoignages ont été empruntés à des ouvrages cités en annexe : ouvrages intéressants mais parfois anciens, peu connus ou inédits en français.

Les dialogues ont été reconstruits et adaptés, bien entendu, et parfois imparfaitement, surtout quand ils étaient en anglais, en breton ou en espagnol.

Un ethnologue averti notera peut-être que le village de Siaoua en Côte-d'Ivoire est plutôt harriste qu'animiste et que les cases annulaires ne sont pas une particularité Gagou. Le procès de Châteaulin qui ouvre ce récit est bien entendu relaté avec une totale fantaisie voulue - il faut bien s'amuser un peu, et il y avait de quoi - mais les faits évoqués sont réels; et j'ai encore retrouvé en octobre 2001, lors d'une causerie à la Maison de retraite de Huelgoat, quelques personnes qui en avaient connu les protagonistes.

Cependant, un spécialiste de magie ou un témoin des faits m'objectera que tel détail est faux, et qu'Emilie, par exemple, ne vit pas à Brennilis, mais dans une commune voisine, et s'appelle d'ailleurs Nathalie : et ils auront raison. Mais il ne s'agit pas ici, je le répète encore, d'un ouvrage d'ethnographie ni d'un manuel de magie. J'ai simplement dû parfois, pour des raisons de commodité, modifier et regrouper en un seul lieu des scènes s'étant réellement déroulées en des lieux et des temps différents.

Et je vous invite maintenant à me suivre prudemment, dans cet univers mystérieux et mouvant, où tant d'explorateurs curieux mais insuffisamment armés se sont laissés engloutir, dans l'univers étrange des "sorciers du bout du monde..."

San José de Costa Rica, juin 1987.
Revu et complété à Brest en février 2003.

I

"TAOL FIZIK" EN BASSE-BRETAGNE

CHATEAULIN (FINISTERE - FRANCE)

TRIBUNAL CORRECTIONNEL, SEPTEMBRE 1956

- Voyons l'affaire suivante, fit le juge Louarn, un gros homme sanguin, l'air réjoui et bon vivant, en s'étirant sur son siège. De quoi s'agit-il ? Ah oui ! cette affaire de sorcellerie...

- Pas exactement, monsieur le juge, intervint d'une voix lugubre l'avocat de la défense, un grand homme maigre et triste ressemblant à Laurel s'adressant à Hardy. Notre client est un magnétiseur scientifiquement reconnu.

- Naturellement, mon cher maître, naturellement, fit le juge conciliant. Mais c'est tout de même un peu la même chose... Nous avons donc contre ce monsieur, Logot Pierre-Marie, domicilié à Huelgoat, une plainte émanant de l'Ordre des médecins du Finistère, pour pratique illégale de la médecine, une autre plainte d'une dame Henri, pour attentat à la pudeur, une autre d'un certain M. Lagadec Emile, cultivateur, pour pollution volontaire de son puits, une autre de M. le Bras, curé recteur de la paroisse de Huelgoat pour usage non autorisé de vêtements et accessoires sacerdotaux, et enfin une dernière plainte de la brigade de gendarmerie de la susdite commune, avec rapport circonstancié à l'appui, pour port illégal d'arme blanche... Eh bien, cela fait beaucoup de choses à la fois pour un seul homme; mais nous ne sommes pas pressés et nous aurons un peu de temps devant nous, cet après-midi, car les autres affaires ont été vite expédiées. La partie civile est-elle représentée ?

- Oui, monsieur le juge, fit le greffier. Par la personne qui a porté plainte pour attentat à la pudeur et par M. le curé recteur de la paroisse de Huelgoat.

- Bien. Y a-t-il un ou plusieurs avocats ?

- Non, monsieur le juge; aucun pour la partie civile.

- Et pour la défense ?

- Nous avons M^e le Treut, ici présent, avocat du barreau de Kéribilbeuz, M. Jézéquel, témoin, et l'accusé lui-même, le docteur Logot Pierre-Marie.

- Ne l'appellez pas docteur, voyons, monsieur Salaün ! Vous savez bien qu'il n'a pas droit à ce titre, dit le juge sévèrement.

- Enfin, monsieur... monsieur Logot Pierre-Marie, balbutia le greffier rougissant.

- Bon, bon. Voyons donc le dossier. Monsieur Logot Pierre-Marie, s'il vous plaît ?

- Oui, monsieur le président, à votre service, fit en se levant dignement un homme d'une cinquantaine d'années, strictement vêtu d'un costume noir, avec gilet, cravate rayée, chaîne de montre apparente, et tenant un chapeau mou entre les mains. De forte carrure, avec une calvitie déjà avancée, un visage un peu lourd de paysan, une voix grave bien posée et pleine d'assurance tranquille et quelques dents en or qui scintillaient à chaque fois qu'il ouvrait la bouche, l'homme en imposait; et le lycéen de classe de première que j'étais, assis tout au fond de la salle, l'admirait sans réserve.

- Voyons donc l'affaire point par point, poursuivit le gros juge, en le fixant d'un œil curieux. Vous êtes d'abord accusé d'exercice illégal de la médecine. Qu'avez-vous à déclarer pour votre défense ?

- Monsieur le président, répondit paisiblement l'accusé, je ne suis pas médecin et je ne connais rien à la médecine. Je suis guérisseur, simplement. Les gens viennent me chercher parce qu'ils ont mal quelque part. Moi je leur dis d'aller voir le docteur, mais ils me disent tous qu'ils en reviennent et que ça n'a pas marché; et ils me demandent de leur faire passer leur mal. Il y en a même qui me supplient en pleurant. Moi je sais que je risque des ennuis si je m'occupe d'eux. Mais si je refuse, il y en a qui me disent que je n'ai

pas le droit de refuser et que c'est un crime et un péché de ne pas aider les gens qui souffrent quand on a le "don" et les moyens.

- Et alors ? fit le juge sèchement.

- Alors ? Et bien, que voulez-vous que je fasse ? Je ne peux tout de même pas les laisser. Je les guéris, voilà tout !

- Vous les guérissez ? Comment ? Vous les guérissez complètement ?

- Je ne sais pas, moi, monsieur le président. Je ne suis pas médecin, moi. Je ne peux pas dire. Je ne les guéris pas tous complètement, certainement. Ce serait trop beau. Mais en tout cas, pratiquement tous se disent soulagés, et c'est rare que quelqu'un vienne se plaindre. Et je n'ai pourtant jamais fait de publicité, vous savez...

- Leur donnez-vous des médicaments ?

- Pas du tout ! Je ne suis pas pharmacien. Ce n'est pas mon affaire. Les gens me disent que c'est mon magnétisme, mon fluide qui les soulage, que ça leur fait du bien. Moi je ne sais pas. Je peux vous montrer des lettres de témoignages, là, et même de médecins...

- Et combien faites-vous payer vos consultations ?

- Mais rien, monsieur le président, rien du tout ! protesta le magnétiseur avec indignation.

- Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous vivez de l'air du temps, ou de vos rentes.

- Mais non, monsieur le président. J'ai une petite ferme près de Scignac, mais les gens veulent absolument me donner quelque chose : des cadeaux ou de l'argent. Ou ils veulent m'inviter chez eux à dîner. Moi je ne veux pas, je ne suis pas dans le besoin. Mais les gens se fâchent, surtout quand ils sont pauvres. Ils me mettent de force un billet dans la poche. Si je leur rends le billet, je finis toujours par le retrouver un jour ou l'autre dans un tiroir, sur la table de ma cuisine ou sous ma porte. Les gens n'aiment pas se sentir ingrats. Ils ont leur fierté, monsieur le président, vous savez ce que c'est.

- Oui, oui, bien sûr, acquiesça le juge. Je comprends... Mais vous prétendiez tout à l'heure que vos clients ne se plaignaient jamais. Il me semble bien là que vous ayez pourtant préjugé de votre valeur, puisque nous avons justement ici une plaignante; l'une de vos clientes, si je ne me trompe.

- Ah oui, celle-là ! fit le magnétiseur en haussant les épaules d'un air las. De toute façon j'avais dit seulement, qu'il était rare que quelqu'un vienne se plaindre. Et je ne suis pas aller la chercher, cette dame. Enfin...

- Enfin, poursuit le juge, nous allons entendre cette personne. Veuillez vous lever, madame, et nous raconter ce qui s'est passé.

- Voilà ! cria d'un ton aigre, une femme sèche au visage ingrat, mais richement vêtue et portant avec ostentation une fourrure de prix, malgré la température clémente de cette fin de septembre. Cet homme est un charlatan et un vicieux ignorant.

- Voyons, chère madame, fit le juge Louarn, de sa grosse voix bonasse, en tentant vainement de la calmer. Expliquez-vous tranquillement; et rappelez-nous, s'il vous plaît, vos noms et qualité.

- Je suis madame Henri Rosaline, née Livinec. Mon mari est notaire à Collorec. Vous le connaissez peut-être. Vous savez : l'étude de maître François Henri.

- Oui, oui, naturellement, fit le juge conciliant, qui ne connaissait guère M^e François Henri. Veuillez poursuivre, s'il vous plaît.

- Et bien, voilà, monsieur le juge, reprit la dame d'un ton agressif et surexcité. Je suis allée voir ce charlatan, monsieur le juge, parce que j'éprouvais depuis quelques temps déjà des douleurs d'estomac et de fréquentes migraines. Hé oui, j'ai été assez sotte pour aller le consulter sur la recommandation de deux clientes de notre étude, qui prétendaient avoir été guéries par lui. Mais j'ai tout de suite bien vu que ce n'était pas un vrai médecin. Il a voulu absolument me poser quelque chose sur la tête; immédiatement, comme ça, sans même m'ausculter ni établir un diagnostic. Je ne voulais tout de même pas être traitée à la chaîne, comme toutes ces paysannes stupides qui remplissaient son bureau et ne connaissent rien à la médecine et ne savent même pas ce qu'est un diagnostic ! Et comme j'insistais vivement et protestais devant ce manque de sérieux, il s'est tout de même décidé à me faire passer dans sa chambre, à côté, et m'a demandé de me dévêtir jusqu'à la taille. Je lui ai demandé si je devais aussi enlever mon soutien-gorge et il m'a répondu que oui. Moi, je lui faisais confiance, n'est-ce pas ! Et savez-vous ce qu'il m'a fait, monsieur le juge ?

- Non, madame, répondit celui-ci, en s'efforçant de conserver son sérieux. Que vous a-t-il fait ?

- Ce qu'il m'a fait ? Et bien, il s'est mis d'abord à m'expliquer je ne sais quoi : d'où venaient mes douleurs, et je ne sais quoi encore... Et puis il a sorti son stylo à plume. Tenez, celui qu'il a dans sa poche, en ce moment même. Ce gros stylo en or, de parvenu; et il s'est mis à écrire sur ma poitrine. Oui, monsieur le juge, vous entendez bien, sur ma poitrine, avec son stylo à encre bleue. Il a dessiné l'estomac sur mon ventre et le pancréas. Et le comble, il a sorti également un crayon à bille rouge pour tracer les veines en rouge et illustrer soi-disant comment tout ça communiquait avec le cerveau et pourquoi j'avais mal...

- Et vous l'avez laissé faire ? questionna le juge cramois.

- Comment, laissé faire ? Je ne savais pas où il allait en venir, moi ! Je pensais qu'il allait finalement me proposer des médicaments, un traitement sérieux, ou autre chose. Pensez-vous. Tout ce qu'il a encore trouvé moyen de faire, c'est d'essayer de me poser sur la tête son espèce de truc dégoûtant. Mais, pour qui me prenait-il donc, ce paysan du Danube ?

- Et vous a-t-il demandé de l'argent pour cette consultation ? chère madame.

- De l'argent ! Il n'aurait plus manqué que ça. Et puis quoi encore ? Je ne suis tout de même pas assez bête. Et il a d'ailleurs été content de me voir filer; oui. Parce que, qu'est-ce qu'il a entendu ! Et ces idiots qui étaient dans la salle et qui le soutenaient encore. Mais je leur ai dit que ça ne se passerait pas comme ça et qu'il aurait de mes nouvelles. Et j'ai tout raconté à mon mari. Vous savez, M^e François Henri... C'est lui qui a insisté pour que je porte plainte pour outrage et attentat à la pudeur. Il ne l'emportera pas au paradis, ce charlatan. Ah non, ce serait trop facile. Il y a tout de même une justice et...

- Je vous remercie, chère madame, trancha le Juge Louarn avec fermeté et courtoisie, pour votre intéressante déposition. Veuillez vous asseoir; et voyons maintenant cette affaire d'usage non autorisé de vêtements et accessoires sacerdotaux.

- Pourrait-on d'abord entendre le témoin de la défense ? suggéra

timidement l'avocat. Après le réquisitoire de cette dame, ce serait assez normal.

- Pourquoi pas ! fit le gros juge, en parcourant la salle du regard. Où est-il ?

A ce moment, un petit vieillard, tout ridé mais l'œil malin, se leva et s'approcha lentement avec sa canne. Il portait le sévère costume traditionnel des paysans bretons des Monts d'Arrée, avec une large ceinture de flanelle grise sous le gilet pour se protéger les reins, des sabots de bois bien cirés et noirs, et un chapeau rond sans guides, vissé sur son crâne.

- Parlez-vous français ? lui demanda le juge en haussant le ton.

- Oui, monsieur le juge, j'ai appris pendant mon "congé", mon service militaire, à Saïgon.

- Très bien. Veuillez alors nous dire votre nom, prénom, âge et qualité.

- Jézéquel Eutrope, laboureur de terre, 93 ans avec mes 94. Célibataire sans enfant, répondit le vieux paysan d'une voix encore assez bien timbrée.

- Avez-vous d'autres frères ou sœurs en vie, ou neveux qui s'occupent de vous ?

- Non, fit fièrement le vieillard en redressant sa tête toujours couverte. Je suis assez grand pour m'occuper de moi tout seul. Mon unique frère, Joseph, mon aîné, est décédé en 1826 sans descendance.

- En 1926, voulez-vous dire, corrigea le juge.

- Non, monsieur le juge, en 1826, pas en 1926. Je sais encore ce que je dis.

- Allons donc ! s'exclama le juge avec un geste d'impatience. Qu'est-ce que c'est encore cette histoire de fous. Votre frère serait mort, il y a plus de 130 ans ! Pour qui me prenez-vous ?

- Si, si, monsieur le juge, intervint alors le grand avocat maigre en se levant lentement. Permettez-moi de vous expliquer. Nous avons nous-même été très intrigué par cette histoire incroyable. Mais nous avons vérifié et pouvons confirmer les dires de notre témoin. J'ai même tout noté sur mon carnet, tant cette affaire m'a étonné. Voilà...

Son père, Clet Jézéquel, né en 1803 à Plougonven, a épousé en premières noces, en 1822 Augustine Le Gall, dont il a eu, en 1823, un fils. Joseph-Marie, décédé du croup le 9 mars 1826. Par la suite, ledit Clet Jézéquel, ouvrier agricole, veuf depuis 1853, s'est remarié en 1860, à l'âge de 57 ans, avec Léontine Madec, couturière, âgée de 34 ans, dont il a eu un deuxième fils, Eutrope-Victor, ici présent, né le 15 novembre 1862 et âgé actuellement de 93 ans. Il aurait pu y avoir un décalage encore plus important entre les deux frères. Cela aurait pu aller jusqu'à 150 ans, dans le cas le plus extrême. J'ai fait le calcul. Faites-le vous-même, monsieur le juge, et vous verrez. C'est très curieux...

- Je veux bien, fit le gros juge ahuri. Vous m'en direz tant. On aura tout vu dans ce tribunal. Quand je raconterai ça, ce soir, à mon épouse ! Enfin, venons-en aux faits... Monsieur Jézéquel, vous habitez la commune de Scignac, hameau de Kérampry; c'est-à-dire que vous êtes voisin de la ferme de M. Lagadec, qui a porté plainte pour pollution volontaire de son puits par l'accusé ici présent. Qu'avez-vous à déclarer sur cette affaire ?

- Monsieur le juge, je vais tout vous raconter. C'est moi qui ai appelé mon ami Pierre-Marie Logot. Ça n'allait pas depuis un moment. Je ne me sentais pas bien, surtout dans le moment où il y a eu le grand froid et la neige. Le soir, j'étais toujours comme fatigué, et le matin j'avais un peu de mal à me lever et pas d'appétit avec ça.

- Etes-vous chauffé ? demanda le juge.

- Chauffé ! fit le vieillard étonné, en roulant des yeux ronds. Chauffé avec quoi ? Je fais du feu dans la cheminée, pour cuire mon manger; j'ai jamais eu besoin d'autre chose. Non, non, c'était pas normal pour quelqu'un qui n'a jamais été malade de sa vie. Pierre-Marie est venu avec sa traction avant. Il a eu du mal d'ailleurs à cause de la neige; et il m'a demandé ce qui n'allait pas. Je lui ai dit. Et aussi que j'avais maintenant mal aux reins quand je baratais mon beurre; et qu'en plus ma vache ne donnait plus grand-chose en ce moment et mes poules non plus; et que j'avais perdu six ou sept lapins, morts de je ne sais pas quoi en quinze jours.

- Vous travaillez donc encore, à votre âge ! s'étonna le juge.

- Ben, monsieur le juge, on ne peut pas rester sans rien faire. Il faut bien manger, quoi ! J'ai un cochon aussi, et puis il faut que je m'occupe de mes pommes de terre et de mes légumes. Pierre-Marie vient m'aider de temps en temps, mais pas très souvent. Ça ne vient pas tout seul, vous savez.

- Non, bien sûr, fit le juge. Excusez-moi et continuez.

- Bon... ou plutôt mauvais, puisque ça n'allait pas ! Pierre-Marie m'a demandé si j'avais idée d'où ça venait, parce que d'après lui ça devait bien venir de quelque part. Moi je ne sais pas... Il m'a demandé si ça allait bien avec les Lagadec. Avec les Lagadec ? Sûrement pas, que je lui ai dit; ça fait cinquante ans qu'on se parle plus. C'est rien que des jaloux. Avant 1906, j'étais ouvrier agricole chez ceux-là. La misère quoi ! Maintenant la vie est facile, on se rend plus compte... Mais en 1906 ou 7, la commune a saisi et vendu des terrains qui appartenaient à l'église; à des congrégations, qu'ils disaient. Le maire avait fait plusieurs parcelles; et c'était pas cher parce que le curé avait prévenu que ceux qui achèteraient seraient excommuniés et il n'y avait pas beaucoup d'amateurs. Moi, j'ai acheté quand même cette parcelle vu que l'Etat faisait crédit et que c'était l'occasion pour moi d'avoir un petit bout de terre et de ne pas rester ouvrier agricole toute ma vie. Les Lagadec auraient bien voulu acheter aussi pour agrandir leur ferme, mais ils n'ont pas osé. Ça les faisait crever de jalousie; et quand j'ai été excommunié, ils ne m'ont plus regardé. "Tous des jaloux dans cette famille", j'ai dit à Pierre-Marie, et ceux d'aujourd'hui, pareils. Pas un pour relever l'autre ! Toujours fourrés dans les jupes des curés, et leurs enfants à l'école laïque pour essayer d'être bien avec tout le monde...

- Revenons à l'affaire, insista le juge gentiment.

- Oui, monsieur le juge. Donc Pierre-Marie m'a dit que sûr ça venait d'eux, et qu'ils avaient dû me faire un "taol fizik" quelconque. Me jeter un sort, quoi ! Et qu'il fallait faire quelque chose pour le lever. Et il est revenu huit jours après, à la pleine lune, avec un sac de gros sel, des trucs de curé et une grande épée dans sa traction. On a attendu à peu près minuit. Il a enfilé ses trucs blancs de curé sur son dos avec la croix dessus, il a pris son épée, et on a traversé la cour dans la neige

pour aller vers le puits des Lagadec. Il me disait que la mauvaise influence venait de là. Moi, je portais le sac de sel. Il m'a demandé d'ouvrir le sac, et il a jeté plusieurs poignées de gros sel dans le puits en disant des conjurations en breton. Après il a pris son épée et il a piqué un peu partout autour du puits; et même, en se penchant dedans, il piquait aussi comme s'il y avait du monde qui voulait en sortir. C'était pour chasser les mauvais esprits, qu'il disait. Et il a rejeté du sel dedans... Les Lagadec sont sortis à ce moment-là et nous ont demandé ce qu'on faisait là. Pierre-Marie leur a répondu qu'il chassait les mauvais esprits, que c'était de leur faute et qu'il contraît leur envoûtement; et il a continué à piquer avec son épée et à jeter du gros sel dans le puits. Au moins trois ou quatre kilos en tout. Les Lagadec se sont fâchés, et l'un d'eux nous a menacés d'aller chercher son fusil de chasse si on ne "dérapait" pas de là tout de suite. Pierre-Marie m'a dit que c'était bon comme ça et on est rentré à la maison... Après ça, les gendarmes sont venus, trois ou quatre jours plus tard, pour enquêter, paraît-il. Ils ont commencé par confisquer l'épée de Pierre-Marie, en lui disant que comme quoi il fallait un permis de port d'arme blanche pour avoir le droit de s'en servir. Ensuite, ils ont tiré un seau d'eau du puits des Lagadec et ils y ont goûté. Elle était un peu salée, bien sûr, et j'ai goûté aussi, mais pas tellement; et puis les vaches aiment bien l'eau salée, et les Lagadec ont une citerne avec un robinet pour leur cuisine et la reste. Alors ! qu'est-ce qu'ils ont besoin de faire toutes ces histoires ? Pollué que c'était, qu'ils disaient. Et puis quoi encore ? Et le curé de Huelgoat aussi qui a fait des histoires...

- Justement ! s'écria l'intéressé en se levant brusquement; un homme vigoureux, d'une cinquantaine d'années, en soutane noire, le visage rouge de colère. Vous l'avez entendu, monsieur le juge ? Des "trucs de curé" qu'il dit lui-même : l'aube et la chasuble que ce charlatan revêt pour ses cérémonies d'exorcisme et qu'il a dû voler probablement dans une sacristie quelconque.

- Non, monsieur le président, répondit dignement l'accusé. Je les ai achetées à un curé défroqué dont je peux vous donner le nom et l'adresse. Je les ai d'ailleurs payées assez cher.

- Mais vous n'avez pas le droit de vous servir de ces ornements sacrés pour vos cérémonies grotesques. C'est un sacrilège, monsieur le juge, protesta le prêtre. Ne se croirait-on pas en plein Moyen Age ? Chasser les démons avec du sel et une épée. Quelle pitrerie ! C'est ridicule ! Ri-di-cule !

- Comment, ridicule ! fit froidement l'accusé. Vous utilisez bien vous-même du sel au baptême pour chasser le démon; et tout le monde sait très bien aussi que les démons craignent les pointes. Mon épée était très efficace, et on me l'a confisquée. Saint Michel avait bien une épée, lui !

- Et vous n'êtes aucunement habilité pour opérer des exorcismes, poursuivit le prêtre furieux. Seuls des abbés spécialement formés et reconnus par l'église y ont droit. Et je sais que vous allez communier dans certaines paroisses où l'on ne vous connaît pas pour garder l'hostie ou le morceau d'hostie consacrée dans votre bouche jusqu'à la sortie, la recracher ensuite et l'utiliser pour votre sorcellerie.

- C'est aussi bien que de manger son bon Dieu ! fit le vieillard en s'étouffant de rire.

- Et vous êtes mal placé pour m'accuser de sorcellerie, gronda Pierre-Marie, en prenant la salle à témoin. Alors que tout le monde sait que vous avez vous-même un Agrippa, le "grimoire des curés". On sait que vous le dressez à coups de fouet pour qu'il vous obéisse. On vous apprend, au séminaire, tous ces trucs de fizik...

On attribue en effet à Henri Corneille Agrippa, chercheur allemand érudit de la fin du quinzième siècle, un certain nombre d'ouvrages de magie noire. Je possède l'un de ces grimoires très rares aujourd'hui. C'est un authentique exemplaire du XVII^e siècle écrit en latin et illustré de pantacles et de planches d'astrologie. Sa possession seule, dit-on encore en Basse-Bretagne, assure d'étranges pouvoirs. Toucher à ce livre maudit est déjà en soi un péché fort grave. Les prêtres cependant, affirmait-on, ne craignaient pas de s'en servir et savaient le lire, à l'endroit pour jeter un sort, et à l'envers pour le défaire ou éviter le "choc de retour" en cas d'erreur. La légende dit aussi qu'Agrippa était toujours accompagné d'un grand chien noir qu'il appelait "monsieur", et que celui-ci n'était rien d'autre que le diable lui-même.

- Et j'ai d'ailleurs ici, poursuivit Pierre-Marie, les lettres d'un agent d'assurance, un homme honorablement connu, qui témoigne et vous accuse personnellement et formellement de l'avoir envoûté et d'avoir ainsi détruit sa vie professionnelle et intime.

Et il brandit une poignée de lettres d'une main vengeresse...

Ces lettres, je les avais lues effectivement, et elles se trouvent aujourd'hui quand j'écris ces lignes, trente ans plus tard, entre les mains d'un ami de Huelgoat, grand amateur de magie et expert judiciaire.

- Arrêtez ! trancha alors d'une voix forte le gros juge excédé. C'est tout de même incroyable ! Je vous le disais bien, maître Le Treut, que nous étions en pleine sorcellerie.

- Excusez mon client, bafouilla humblement l'avocat. Il s'est un peu laissé emporter. Mais toute cette affaire n'est pas si grave...

- Et répondez seulement quand je vous interrogerai, continua le juge avec autorité. Et revenons à vous, monsieur Jézéquel. Comment un homme raisonnable comme vous peut-il encore croire à de pareilles sornettes ? Avec votre âge et votre expérience.

- Vous savez, monsieur le juge, moi je ne sais pas. Et puis, c'est sûr que Pierre-Marie connaît des "trucs"...

- Des trucs ? Quel genre de trucs ?

- Et bien, par exemple, il m'a débarrassé des rats qu'il y avait dans la ferme.

- Comment ? ironisa le juge. En jouant de la flûte, comme l'enchanteur de Hamelin ?

- Non, monsieur le juge, pas avec une flûte. Pierre-Marie m'a demandé d'abord d'attraper un rat vivant. Ça n'a pas été facile; mais quand j'ai réussi à en avoir un dans une boîte, il est venu. Il m'a demandé une grosse aiguille et du fil solide. Nous avons tenu cette sale bête avec un gros chiffon pour ne pas être mordus, et il lui a cousu le cul soigneusement, bien fermé complètement.

- Oh ! firent quelques voix horrifiées dans la salle.

- Et ensuite il l'a relâché, continua imperturbablement le vieillard. Et quelques jours après, je n'avais plus un seul rat dans la ferme.

Ils ne venaient plus manger mes lapins et mes poussins. Pierre-Marie m'a expliqué que le rat se remettait à bouffer après sa libération et que rapidement ses boyaux gonflaient et qu'il devenait fou de douleur en ne pouvant plus chier, et qu'il devenait alors agressif et qu'il attaquait tous les autres. Et ceux-ci affolés finissaient par fuir cet endroit inquiétant et dangereux.

- Et ben ! s'exclama le gros juge souriant, vous m'en direz tant. Et dites-moi si l'action du sel et de l'épée a été aussi efficace.

- Comment ? fit le vieillard en tendant l'oreille.

- Votre santé et vos affaires vont-elles mieux, maintenant ?

- Ah oui, monsieur le juge, beaucoup mieux. Avec le printemps, tout s'est arrangé. Je ne sais pas si c'est grâce à Pierre-Marie, mais en tout cas, ça va mieux.

- Mais dites donc, fit soudain le juge. Ce Pierre-Marie vient souvent chez vous, me semble-t-il.

- C'est normal, monsieur le juge, la ferme est à lui.

- Je croyais que vous l'aviez achetée en 1906.

- Oui, mais je la lui ai vendue en viager, en décembre dernier, pour le remercier de ses services.

- Combien ?

- Vingt mille à l'achat, et mille par mois, et la jouissance jusqu'à mon décès.

- Mais c'est insignifiant ! s'indigna le juge. Cet homme est un charlatan et un imposteur qui vous exploite honteusement.

- Mais non, monsieur le juge ! Je sais bien que ce n'est pas grand-chose, mais je n'ai pas besoin de plus, et puis je connais Pierre-Marie depuis sa naissance. A l'école il n'a jamais réussi à décrocher son certificat d'études. Il n'a jamais été très courageux pour travailler, mais il n'est pas bête et ce n'est pas un mauvais garçon. Il faut faire avec... Et puis je n'y perds rien et je trouve ça rigolo; et du moment que ça emmerde les Lagadec, j'aime autant que mon terrain lui revienne après ma mort...

- Bien, conclut le gros juge hilare, se contenant à grand-peine pour ne pas éclater de rire. Mon opinion est faite. Asseyez-vous, monsieur Jézéquel, et prenez garde à votre santé.

L'avocat blême et sérieux comme un pape, se pencha alors vers lui et se mit à défendre à voix basse le cas de son client.

- Savez-vous, lui murmura en pouffant le juge Louarn; il faudrait les flanquer tous au cabanon, sauf peut-être le petit vieux... A propos, mon cher maître, êtes-vous allé aux champignons dimanche matin ?

- Oui, monsieur le juge, c'était extra. C'est dommage que vous n'ayez pu participer à cette sortie. Mais nous comptons sur vous, n'est-ce pas, pour le banquet des mycologues, samedi prochain. Sauf votre respect, on ne va pas s'ennuyer. L'an dernier j'étais complètement bourré, passez-moi l'expression, et je ne sais même pas comment je suis rentré chez moi.

- Moi non plus, d'ailleurs. Enfin, j'espère que notre hôtesse fera encore bien les choses cette année... Mais pour le moment il faut en finir avec ces oiseaux. Quinze jours de sursis et 30 000 francs d'amende, ça vous va ?

- Tout de même pas, monsieur le juge. Après tout, il n'y a pas de quoi en fouetter un chat.

- Non, c'est vrai, et ils m'auront même plutôt fait passer un bon moment.

"Allez ! fit-il soudain à voix haute, d'un ton serein mais sévère, après avoir toussé deux ou trois fois pour se donner une contenance. 3 000 francs d'amende pour détention et utilisation d'arme blanche sans permis, avec confirmation du retrait de la dite arme blanche; 10 000 francs d'amende pour exercice illégal de la médecine; et confiscation des uniformes et vêtements sacerdotaux ayant été utilisés à des fins outrageantes pour le culte et l'église plus les dépens et sans versement de dommages et intérêts aux plaignants. Allez, l'affaire est close. A la suivante. De quoi s'agit-il ? Plainte contre un ivrogne pour tapage nocturne ? Encore ! C'est fatigant, à la fin. On ne sera jamais assez sévère avec ces gens-là..."

AU PAYS DES "TEUSS"...

La salle se vida en grande partie. Une petite foule bruyante attendait sur le palier devant le tribunal.

- Monsieur Logot ! s'il vous plaît. C'est pour l'*Ouest-Eclair*...

- Une photo pour la *Dépêche de Brest*, monsieur Logot. Avec monsieur Jézéquel, s'il vous plaît. Merci bien...

- Docteur Logot. C'est pour *Radio-Quimerch*, émetteur de Bretagne. Qu'allez-vous faire maintenant sans votre épée et vos ornements sacerdotaux ?

- Pour mon épée, c'est grave, fit tristement Pierre-Marie. Je serai désormais obligé d'utiliser une faucille, et ce n'est pas si pratique pour frapper dans les coins où les démons aiment se réfugier. Mais je respecterai la loi. Pour les vêtements sacerdotaux, ce n'est pas indispensable et je peux m'en passer. Ce n'est pas comme certains...

- Nous nous en sommes bien tirés, lui chuchota l'avocat radieux. La femme du notaire a fait un petit scandale en sortant et a crié que vous auriez mérité la prison. Et quelle publicité pour vous !

- Docteur, docteur ! J'aurais besoin d'une consultation pour ma fille et mon gendre.

- Docteur ! pour mon mari.

- Plus tard, plus tard, fit Pierre-Marie en écartant fermement les sollicitateurs pour ouvrir les portières de sa traction avant. Allez, Eutrope, monte devant et attention avec ta canne ! et toi Fanch, passe derrière, m'ordonna-t-il d'un ton énergique.

L'imposante voiture noire démarra doucement et commença à s'éloigner. J'aperçus alors un homme qui courait derrière en faisant de grands signes et j'en avertis Pierre-Marie. Celui-ci jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et s'arrêta.

- C'est le greffier, dit-il, que nous veut-il encore ?

- Docteur Logot, docteur Logot, fit le greffier essoufflé. Je me suis permis de dire un mot au juge Louarn, à votre sujet. Il a une fille souffrante depuis des années et les médecins n'ont obtenu aucune amélioration jusqu'à présent. Je lui ai suggéré de faire appel à vous. Vous savez, M. le juge est un homme sceptique, il n'a pas dit oui.

Mais j'ai insisté. Je lui ai expliqué que de toute façon ça ne pouvait pas lui faire de mal. Et je crois que je parviendrai à le convaincre. Est-ce que je peux lui dire déjà que vous seriez d'accord en principe ? Vous savez, ça ne vous engagera à rien.

- Je vais y réfléchir, répondit Pierre-Marie hésitant. Téléphonnez-moi dans quelques jours, s'il est d'accord. On verra alors...

Et il redémarra.

- Et bien mon vieux, fit le vieil Eutrope en breton. Tu n'as pas fini avec tous ces clients. En tout cas, qu'est-ce que j'ai rigolé quand tu as cloué le bec au recteur de Huelgoat avec tes lettres. Ça lui a fait du bien à ce sale Léonard qui se croit en pays conquis. Tu aurais vu comment il est sorti du tribunal, la queue basse !... Au fait, tu rentres directement ?

- Non, répondit Pierre-Marie, il faut que je m'arrête au bourg de Brennilis pour voir une cliente. Vous n'êtes pas pressés au moins ?

- Non gast, s'exclama joyeusement Eutrope. On a toute la vie devant nous. Né ket gwir Fanch ?

- Si c'est vrai ! répondis-je en français. On a le temps. Amzer zo...

Et la conversation se poursuivit en deux langues, comme il était courant en ce temps-là entre les jeunes et les anciens. Nous traversâmes Loqueffret et entrâmes dans les Monts d'Arrée. Que j'aimais ce paysage aride, de collines et de landes ! Les bruyères étaient en fleurs et l'herbe blanche, douce au regard.

- Là-bas, expliqua Pierre-Marie qui conduisait lentement, c'est le lac avec les marécages du Yeun Ellez. Les vieux disent que c'est une des portes de l'enfer froid. On parle d'y construire une centrale atomique. Ça ne changera pas grand-chose. En attendant, c'est plein de fleurs carnivores, et la nuit on y voit des feux follets.

- Ce sont des émanations naturelles de gaz méthane qui s'enflamment spontanément, fis-je d'un ton prétentieux et pédant, pour étaler ma pauvre science de lycéen. Parfois aussi la tourbe prend feu accidentellement et l'incendie souterrain peut couvrir des semaines et des mois avant de se propager dans la lande, surtout en été.

- Peut-être bien, bidourik, se moqua le vieil Eutrope, le chapeau

rond toujours vissé sur le crâne. En tout cas, moi, je ne mettrai pas les pieds là-dedans en pleine nuit, ni toi non plus probablement.

- Ni moi non plus, ajouta Pierre-Marie, parce qu'on peut y rencontrer des Teuss, la nuit.

- Des Teuss ? fis-je en frissonnant malgré moi, car ce mot me rappelait tant d'histoires étranges et effrayantes. Tu en as déjà vus, toi ? Comment sont les Teuss ?

- Le Teuss est un génie des landes et des forêts, fit Pierre-Marie d'une voix devenue sourde et inquiétante. On ne le rencontre que dans cette région de Basse-Bretagne. Il peut prendre toutes sortes de formes, et il aime faire peur aux gens et les tromper. Il ne faut surtout pas se moquer de lui, parce qu'il peut alors se fâcher et devenir dangereux. Moi je n'en ai pas rencontré parce que j'évite de rôder la nuit dans les endroits isolés, mais j'en connais qui se sont perdus comme ça et qui se sont retrouvés très loin d'où ils devaient arriver, parce qu'un Teuss les avait égarés.

- Moi, j'en connais un, continua le vieil Eutrope, d'un ton plus léger, qui s'est réveillé comme ça dans une chapelle sans savoir comment il était arrivé là. Une autre fois, le même a tourné toute une nuit dans un champ sans trouver le "Toul karr", comme si la barrière et l'entrée avaient disparu. Il m'a raconté qu'il avait seulement aperçu dans la brume, au-dessus du talus, une grande forme avec une tête de cheval.

- C'est possible, dit Pierre-Marie. Les Teuss peuvent prendre toutes sortes de formes.

- C'est possible aussi, qu'il avait bu un coup de trop et qu'il ne voyait plus très clair, plaisanta Eutrope... Mais enfin, on ne sait jamais, et il faut faire attention avec ces choses-là... Une nuit, comme ça, dans l'autre siècle, mon père rentrait d'une veillée qui s'était terminée tard et loin de chez lui. Le chemin étroit était bordé de deux hauts talus couverts d'arbres, et il y avait tellement de mares et de boue qu'à un moment il avait décidé de franchir un des talus et de marcher dans le champ en longeant celui-ci. Il allait depuis un moment, quand il entendit comme une rumeur qui se rapprochait dans le chemin creux de l'autre côté du talus. On aurait dit les pas étouffés d'une foule en marche.

Il était alors monté sur le talus pour voir ce qui se passait et ce qu'il avait vu lui avait glacé le sang et fait hérissier le poil, de la peur la plus noire. C'était un enterrement qui passait, en pleine nuit, dans l'obscurité, avec le curé et sa croix, et les enfants de chœur, et le corbillard, et des gens qui suivaient. Et il reconnut au passage la veuve derrière le corbillard, parce qu'elle l'avait regardé; et c'était sa sœur.

Et tous ces gens passaient comme des ombres, la tête baissée... Terrorisé jusqu'au fond des os et tenant à peine sur ses jambes, mon père arriva à la maison pour apprendre que son beau-frère avait eu dans la soirée la poitrine défoncée par un brancard de charrette, et qu'il venait de mourir une heure plus tôt, dans la nuit. Son enterrement aurait lieu le surlendemain...

- Ce n'était pas l'enterrement qu'il avait vu, fit Pierre-Marie, d'une voix étrange. C'était la charrette de l'Ankou, le valet de la Mort, qui revenait de la ferme où il était allé chercher le beau-frère de ton père. Son heure à lui n'était pas encore arrivée, il faut croire...

LA LEGENDE DE L'ANKOU

Les grincements de la charrette aux grandes roues cerclées de fer, et son lugubre conducteur macabre et grimaçant, ont longtemps peuplé les cauchemars des vieux Armoriciens. C'était l'Ankou, le Valet de la Mort, venant chercher une âme dans sa terrible "Karriguel". Seul celui qui allait mourir, celui dont l'heure était venue, pouvait en général les entendre et les voir. Et alors, inutile de hurler, d'appeler au secours, de s'accrocher aux vivants ou de se faire attacher pour ne pas partir, inutile d'implorer sa grâce ou même un court sursis.

Quand l'Ankou se présentait, il fallait être prêt, car il était inflexible. Les ordres venaient de plus haut, et l'Ankou n'était qu'un simple exécutant. Quelques-uns seulement ont pu obtenir un délai, par d'habiles marchés ou la complicité de Paolick le Diable, lui-même; mais ceux-là étaient des malins, comme on n'en fait plus de nos jours...

L'Ankou, sinistre figure du monde celtique, hantait donc les chemins jour et nuit, et surtout les nuits de vent, de pluie et de

brouillard - c'est-à-dire toute l'année - diront les méchantes langues qui n'aiment point la Bretagne. Qu'ils prennent garde, car certains noctambules égarés l'ont ainsi croisé par hasard et leurs cheveux en ont blanchi de terreur.

Dans chaque paroisse, d'une Toussaint à l'autre - selon les milieux bien informés - le rôle de l'Ankou était tenu par le dernier défunt de l'année. La Mort renouvelait son valet au cours de la nuit des Trépassés.

Si le dernier défunt avait été un vieillard dont la vie fut bien remplie, les gens savaient que la Mort ferait preuve de clémence et ne faucherait pas trop cette année-là, car le nouvel Ankou saurait se montrer indulgent et compréhensif pour les pauvres vivants, et s'efforceraient de n'emporter, malgré les exigences de son maître, que ceux qui souffrent trop et dont le décès est une délivrance pour leur famille et eux-mêmes. Mais si le dernier défunt avait été un enfant, alors malheur pour la paroisse ! Et sept fois malheur, car le malheureux innocent, raflé trop tôt à cette existence qui commençait à peine pour lui, le pauvre enfant frustré de ses belles années et inconscient des tragédies que son affreux pouvoir allait provoquer, faucherait sans compter, d'autres vies d'enfants pour lui tenir compagnie et d'innombrables vies d'adultes dans sa rage de vengeance et sa cruauté capricieuse.

Les grandes épidémies d'autrefois n'avaient pas d'autre cause. C'était l'œuvre et le jeu d'Ankous puérils; et c'était, hélas ! surtout les jeunes qui en faisaient les frais, comme chacun sait. L'Ankou enfant avait besoin de compagnons de jeu; et ces années-là, la terrible charrette n'arrêtait pas d'aller et venir...

OU L'ON PARLE DE LOUPS ET LOUPS-GAROUS...

Pierre-Marie freina doucement sur ces récits inquiétants et s'arrêta devant une petite épicerie-café, au milieu du village. La tenancière, une bonne grosse Bretonne en coiffe plate, sortit en souriant.

- Ah ! C'est vous Pierre-Marie. Je vous attendais. Entrez donc.

- Je ne suis pas seul, dit Pierre-Marie.

- Ça ne fait rien. Entrez aussi, nous invita aimablement la brave dame. Vous boirez bien un café en attendant.

- Tiens, Fanch, m'ordonna Pierre-Marie, prends le sel et la musette qui sont dans le coffre.

J'obéis promptement et nous entrâmes dans la boutique étroite, encombrée de marchandises diverses, avec un petit comptoir où l'on servait du vin, de la bière, du cidre et du lambic, l'eau-de-vie de cidre. Il y avait une grande table où devait sans doute manger la famille et à laquelle Eutrope alla s'asseoir directement, "jetant son poids" sur l'un des bancs.

- Tiens, Soazic, apporte du café et des bols, cria la dame à sa fille. Et le pain avec le beurre et le pâté avec.

- Je vais d'abord commencer avec vous, décida Pierre-Marie, et je boirai mon café après. Il faut mettre la galette à chauffer sur le fourneau de la cuisine.

Il sortit de la musette un paquet d'argile bleue humide, comme on en trouve près de la vieille mine de plomb-argentifère au fond de la forêt de Huelgoat. Il en préleva une grosse poignée, en confectionna une sorte de galette ronde et alla la poser sur la plaque du four où elle se mit à grésiller.

Ensuite, il ouvrit le sac de gros sel et se mit à en lancer par poignées entières dans toute la maison, commençant systématiquement par la gauche de la porte et terminant par la droite, afin que les esprits ne soient pas acculés et qu'ils puissent s'échapper par la porte ouverte. Il ne lésinait pas sur la marchandise et en couvrait littéralement le haut des étagères, des armoires et des lits clos, accompagnant ses gestes de conjurations proférées à voix haute.

Les quatre enfants de l'épicière-tenancière, ainsi débusqués de leurs chambres, une jolie fille et trois garçons de dix à quatorze ans tous l'air éveillé et espiègle, regardaient la scène d'un œil moqueur, en se poussant du coude.

L'un d'eux ne put s'empêcher de s'exclamer en riant.

- Eh ben, avec tout ça, on aurait eu de quoi saler un demi-cochon !

Pierre-Marie lui jeta un regard noir qui le cloua sur place, et sa mère lui cria d'une voix de tête :

- Loïck ne t'occupe pas de ça. Retourne plutôt reviser tes leçons dans ta chambre, tu ferais mieux. C'est bientôt la rentrée...

- La galette est maintenant assez chaude, estima alors le thaumaturge, arrêtant son salage. Allez la chercher, Emilie, et enlevez votre coiffe avant de commencer.

La brave dame défit soigneusement les lacets de sa coiffe et déposa délicatement celle-ci à plat sur un meuble. Puis elle s'empara d'une palette en bois, retourna la galette fumante et durcie, la fit glisser sur une feuille de journal dans laquelle elle l'emballa, et plaça le paquet en équilibre sur sa tête. On voyait qu'elle en avait l'habitude.

- Ça chauffe, dit-elle, en se tenant bien droite, la nuque raide.

- Il faut que ce soit chaud, dit Pierre-Marie, pour que ça fasse de l'effet. Il faut la garder comme ça dix ou quinze minutes, le temps que les mauvaises humeurs montent dedans et se brûlent. Après on doit la jeter; elle ne peut plus servir à rien. Vous pouvez la tenir avec la main, si vous avez peur qu'elle glisse, et vous pouvez marcher en même temps. C'est recommandé de bouger pour faciliter la circulation.

Emilie se mit donc à faire lentement le tour de la pièce, à pas mesurés, soulevant de temps en temps la galette quand la chaleur devenait insupportable, et continuant à bavarder.

Voilà, pensai-je, ce que Pierre-Marie avait dû vouloir coller sur le crâne de la femme du notaire de Collorec, et je pouffai de rire en imaginant la tête qu'avait dû faire celle-ci.

- Depuis que j'ai perdu mon pauvre mari, il y a neuf ans, parti avec la tuberculose, j'ai assez de misère, expliquait la brave dame. S'occuper du commerce et de mes quatre enfants, je n'ai pas beaucoup de temps à moi, vous pensez. Et en plus, ces maux de tête, avec ça, depuis plusieurs années. A chaque fois que vous passez, ça va beaucoup mieux pendant une semaine ou deux. Vous savez vous occuper du monde, vous au moins. Le médecin est toujours trop pressé. Il a à peine le temps d'arriver qu'il est déjà reparti, et on ne sait même pas ce qu'il nous donne...

- Ça ira maintenant, décida Pierre-Marie. Jetez la galette dehors et

laissez la porte ouverte un moment. Ne balayez pas le sel avant quelques jours. On va pouvoir boire le café.

La jolie Soazic avait mis la table, et nous retrouvâmes le vieil Eutrope qui commençait déjà à ronfler. Il se réveilla quand nous nous installâmes, releva sa canne, cracha sous le banc et se servit une tartine épaisse.

Emilie, sa coiffe replacée, vint nous rejoindre en souriant, mais resta debout à l'extrémité de la table, comme c'était la coutume en Bretagne.

- Celui-là, fit Pierre-Marie en désignant le vieux Breton, c'est Eutrope Jézéquel de Scignac. Il a 93 ans passés. C'est un de mes clients et amis, et je lui ai acheté sa petite ferme en viager.

- Et bien, s'exclama l'épicière, si tous vos clients vivent jusqu'à 93 ans, j'ai encore de l'espoir.

- Et celui-là, continua Pierre-Marie en me désignant, c'est un apprenti sorcier. Il sait déjà faire toutes sortes de tours de fizik, et on m'a dit qu'il savait aussi endormir le monde. Il est venu me voir pour que je lui montre à se servir d'une baguette de coudrier, pour trouver les sources, et comment utiliser un pendule de radiesthésie qu'il avait commandé. Je l'ai aidé à couper une branche fourchue dans un noisetier, dans le bois de Huelgoat, un jour de grand vent, au printemps quand la sève monte. C'est le meilleur moment pour ça. Il faut qu'il apprenne.

- C'est bien de commencer jeune, fit l'épicière en regardant sérieusement "l'apprenti sorcier" qui se tortillait sur son banc.

- Je lui ai prêté aussi un livre de magie, poursuivit Pierre-Marie. "Le Sorcier des Roches Noires", ça s'appelle. Il y a un *Diaoul Rii*, un diable rouge, sur la couverture. C'est un bon livre.

- Oui, fis-je en hésitant, mais il y a une chose qui m'embête tout de même. C'est que pour plusieurs recettes, il faut des poils de loup, ou des dents de loup, ou des testicules de loup, et où j'irai chercher ça ? Il n'y a malheureusement plus de loups dans le pays.

- Non, intervint le vieil Eutrope d'un ton professoral. C'est exact, il n'y en a plus. J'ai vu le dernier à Coat-Fréau en 1898. Il avait tué une génisse et le garde-chasse avait empoisonné la carcasse avec de la strychnine. Le loup est revenu et il a crevé. C'était une belle bête. Ah !

quand j'étais jeune, dans l'autre siècle, les loups ne manquaient pas. Au contraire ! On les entendait hurler la nuit et se répondre d'un bois à l'autre... Tenez, je me souviens d'un jour, j'avais sept ou huit ans. C'était encore du temps de l'empereur Napoléon, le fermier m'avait demandé d'envoyer le casse-croûte aux hommes qui étaient à moissonner dans un champ d'avoine assez éloigné. En traversant la forêt, je me retourne et qu'est-ce que je vois ? Une bande de neuf loups qui me suivaient tranquillement, à cinquante mètres environ, la queue entre les jambes. C'était rare d'en voir en plein jour, mais ils devaient avoir faim, et un petit mousse comme moi, ne leur faisait pas peur. Oyow ! que je me suis dit, en pleurant à moitié, Sanctus Doué, c'est fini, ils vont me bouffer...

Les enfants s'étaient serrés silencieusement à côté de moi, et nous écoutions, les yeux ronds, la bouche ouverte, frissonnant à ces mots magiques : l'empereur Napoléon, les loups, l'autre siècle... Ce vieillard semblait avoir vécu toute l'histoire du monde, et nous n'osions piper mot, tant il nous eut semblé sacrilège de faire le moindre bruit et d'interrompre ce récit fascinant qui nous terrorisait d'une horreur délicieuse.

- Mes parents m'avaient assez répété qu'il ne fallait surtout pas crier ni se mettre à courir, si je rencontrais des loups, continua le vieil Eutrope, parce que ça les énerve et qu'ils attaquent aussitôt. Et les arbres, sur le bord, étaient trop difficiles à grimper pour un petit comme moi. Alors j'ai ouvert le sac que j'avais sur le dos. Il y avait dedans un pain de cinq livres et un gros bout de lard. J'ai arraché quelques morceaux au pain, je les ai frottés sur le lard et je les ai posés par terre en tremblant. Les loups me regardaient fixement sans bouger. Je me suis éloigné doucement à reculons, et ils se sont remis en marche. En arrivant près des morceaux de pain, ils se sont arrêtés, les ont flairés et les ont mangés. J'ai recommencé la même chose un peu plus loin. Quand ils s'arrêtaient, je posais mes morceaux par terre et je repartais lentement. Quand je n'ai plus eu de pain, j'ai dû arracher des bouts de lard avec mes dents parce que je n'avais pas de couteau, et je

priais le ciel d'en avoir assez jusqu'au champ. Le lard diminuait et mes morceaux étaient de plus en plus petits, et les loups commençaient à gronder et à se battre entre eux. Je ne sentais plus mes jambes, tellement j'avais peur. Mais en sortant de la forêt et en arrivant à découvert, les loups se sont arrêtés. Je ne les voyais plus. J'ai commencé à marcher un peu plus vite, toujours à reculons. Et au bout d'un moment, je me suis retourné, j'ai laissé tomber le dernier morceau de lard et je me suis mis à courir de toutes mes forces en pleurant comme un damné, et sans plus oser regarder derrière moi. Entre mes larmes, j'ai aperçu mon père qui sortait du champ avec sa faux. Il m'avait entendu et venait voir ce qui se passait. J'ai sauté dans ses bras, au risque d'être coupé avec la lame. Les autres sont arrivés à leur tour et m'ont demandé ce qui se passait. J'arrivais à peine à parler et j'avais peur qu'ils me battent parce qu'il ne restait plus rien à manger. Mais quand j'ai réussi à leur expliquer, ils m'ont caressé. Ils m'ont dit que ça ne faisait rien; et l'un d'eux est allé creuser le sol avec son couteau près du talus, pour me ramasser des noix de terre que j'aimais bien. Et ils m'ont demandé de rester avec eux jusqu'au soir...

- Ah oui, soupira longuement Pierre-Marie, les loups sont des drôles de bêtes. Et quelquefois c'est pas seulement des loups, mais en vérité des loups-garous. J'ai entendu parler d'un curé de Poullaouen qui avait aussi un Agrippa et qui savait se changer en loup pour faire peur la nuit aux gens qui n'allaient pas communier assez souvent.

- C'est vrai, confirma Eutrope. Je l'ai très bien connu, et ça ne m'étonne pas de lui car c'était un méchant homme orgueilleux. Déjà, pendant la grande Révolution, mon grand-père racontait que les Chouans montraient aux paysans des prêtres réfractaires dont ils avaient rougi le cou avec une ficelle serrée, et leur disaient pour les fanatiser que c'étaient des guillotins ressuscités...

- Tu te rappelles de ton grand-père ? m'exclamai-je.

- Bien sûr ! Le père de mon père. Il est allé jusqu'à ses 95 ans. J'avais plus de 10 ans quand il est mort. Mon pauvre père, lui, n'a malheureusement vécu que 83 ans.

- Et en quelle année il était né ton grand-père ?

- En 1777 ou 78... C'était un jeune homme, comme toi, pendant la

Révolution. Ici, dans les Monts d'Arrée, les gens étaient pauvres et pour la République. Seul, le curé - un "raer gwen" (cul blanc) de Ploudalmézeau - poussait les gens à soutenir les Chouans et à assassiner le maire. Il a fallu faire une pétition et réclamer la guillotine de Brest pour lui faire peur. Ça lui a coupé le sifflet et il a dû filer en Angleterre. Ses trucs de fizik ne devaient pas être suffisants, il faut croire... Toi au moins, Pierre-Marie, les tours de fizik que tu fais ne font de mal à personne.

- Ça fait longtemps que vous faites ça, Pierre-Marie ? demanda l'épicière curieuse.

- Vous savez, continua l'intarissable Eutrope, sur sa lancée, je me rappelle l'avoir vu faire un "truc" vers 1925 par là. Il était encore jeune homme comme ce monsieur, On avait fait un grand feu de la Saint-Jean sur la colline, ce soir-là. Il faisait beau et on avait dansé avec les frères Tallec qui jouaient de la bombarde et du biniou. Et puis, quand le feu a commencé à diminuer, Pierre-Marie a sorti une espèce de marmite qu'il a posée sur des cailloux, je crois. Il avait quelques joncs dans cette marmite et il s'est mis à tirer dessus, je ne sais pas comment, et ça a commencé à miauler et à faire une drôle de musique qu'on entendait de très loin et qui faisait peur aux femmes. Je n'avais pas vu faire ça depuis très longtemps.

- C'est vrai, fit Pierre-Marie. C'est un vieux, un oncle à mon père, un arrière-grand-père à toi, Fanch, du côté de ta mère, qui m'avait montré son système. Je ne sais même pas si j'arriverais encore à le faire. J'ai perdu l'habitude. C'était pourtant autrefois un truc de magie traditionnelle en Bretagne. Mais les coutumes se perdent, malheureusement...

Voici cette tradition évoquée par un auteur breton :

"Sonn ar péléyarem"

Pour appeler au Tantad (feu de Saint-Jean) les âmes des trépassés ("les Anaons") on faisait autrefois sonner les bassins en Armorique.

Sur des trépieds posés les pieds en l'air, on installe des "péléyarem", ces grands chaudrons de cuivre qui servent dans les fermes à cuire les bouidins, à fondre le saindoux ou à mijoter le veau aux pruneaux.

On met dans le fond un peu d'eau (ou dans la région de Saint-Dolay, du vinaigre), et des pièces de monnaie, un couteau ou un chapelet. Près de chacun d'eux on a disposé une poignée de joncs choisis avec soin. Un "sonneur" en place deux ou trois brins horizontalement au-dessus du creux du bassin. Pendant qu'une autre personne en maintient l'un des bouts sur le bord de l'ustensile, il se met avec ses doigts préalablement humectés à tirer sur les tiges comme on fait sur les trayons d'une vache.

Au bout de quelques minutes, le chaudron se met à bruire et son bourdonnement s'entend de très loin.

On dit qu'au pays de Saint-Malo, les vieux sonneurs réussissaient à jouer des mélodies.

Il faut naturellement un certain coup de main pour arriver à "faire pleurer les joncs" et ce n'est pas au premier essai que l'on y parvient. Il serait vain d'ailleurs de s'y essayer à une autre époque qu'à celle de la Saint-Jean. Il semble que les joncs n'ont qu'à ce moment de l'année les qualités qui conviennent.

De toutes les collines d'alentour s'élevaient de grands feux qui constellaient la nuit et, d'un bord à l'autre de l'horizon, se répondaient les étranges mugissements des "péléyarem".

Autour du feu, on a disposé des pierres plates ou des bancs pour servir de sièges aux trépassés qui viendront s'y chauffer jusqu'au chant du coq...

Lorsque les Anaons ont ainsi été appelés à venir se joindre aux vivants et qu'il ne reste du brasier qu'un amas de braises rutilantes, léchées par de furtives flammèches, l'assistance s'agenouillait et récitait les "grâces", implorant Dieu d'accorder son pardon aux âmes trépassées.

*"Doué da bardono an Anaon."**

Yann Brékilien,

(La vie quotidienne des paysans bretons au XIX^e siècle).

* Ce rituel du chaudron enchanté est également décrit en détail par le breton Jean-Marie Déguignet (1834-1905), magicien averti, dans "Histoire de ma vie", An Here, 2001. Pour ma part, j'ai pu tester, à Shen Zen en Chine, en 1994, un "chaudron magique" dont il suffisait de frotter les anses avec les mains humides enduites de savon, pour produire d'étonnants petits geysers et une musique surnaturelle.

- A propos de ton arrière-grand-père, c'était un sacré champion, fit encore Eutrope, en s'adressant à moi. Un jour, un jeune homme qui terminait un tas de paille dans un battage, s'est laissé glisser d'en haut, et s'est empalé sur une fourche qu'un idiot avait abandonnée, les dents en l'air contre celui-ci. Deux des pointes ont complètement transpercé sa hanche, et il est allé tomber sur l'aire à battre en hurlant. Ton arrière-grand-père lui a sorti tout de suite la fourche du corps pendant que deux autres le tenaient solidement, et il a fait je ne sais pas quelles passes magiques et quelles oraisons dessus, et quinze jours après le gars trottait comme un lapin... Tu vois que tu n'es pas le premier de ta famille... Et comment tu fais tes trucs d'hypnotisme, toi ?

- D'hypnotisme, me crus-je obligé de corriger. Je ne fais que commencer. J'ai appris les passes et les paroles dans un livre, et Pierre-Marie me montre comment développer mon fluide. Je m'exerce aussi à fixer longtemps un point sans cligner les paupières, et je mets du thé tiède sur mes yeux pour les rendre brillants.

- Et ça marche ?

- Ça dépend, fis-je, mal à l'aise. Certains rigolent et je ne peux rien faire avec. Avec d'autres ça marche bien. J'ai essayé aussi de me dédoubler, comme c'était expliqué dans le livre. Ils appellent ça la "bilocation".

- Et c'est quoi, ce machin-là ? demanda Eutrope.

- C'est être à deux endroits en même temps.

- Dans deux endroits en même temps ! s'exclama le vieillard. Ça doit être bien pratique, ça. Et tu as réussi ?

- Non, avouai-je désolé, pas encore. Mais j'apprends aussi d'autres trucs dans un bouquin de prestidigitation, et ça marche bien...

Je sortis mon jeu de cartes car les enfants me regardaient les yeux brillants, et il me fallait redresser un peu ma réputation compromise.

Pendant que je présentais quelques tours aux enfants et à Eutrope qui y prenait autant de plaisir qu'eux, Pierre-Marie racontait à voix basse à l'épicière ses démêlés avec la justice et le déroulement de son procès.

- Bon, ce n'est pas le tout, mais combien vous dois-je ? demanda finalement celle-ci au guérisseur.

- Mais rien, vous savez bien Emilie, fit celui-ci en s'agitant sur son banc.

- En tout cas, je vous ai préparé un sac de gros sel.

- Du sel, je ne dis pas non, concéda-t-il, car j'en fait une assez grosse consommation.

- Et il y a une petite surprise dans le sel, pour que vous reveniez nous voir.

Pierre-Marie ne répondit rien...

Enfin nous allions tous nous lever, quand le petit Loïck courut à sa chambre et revint avec une poignée de morceaux de corde.

- En voulez-vous un bout ? nous proposait-il. C'est vingt francs les dix centimètres.

- Loïck, veux-tu ramasser ça ! fit sa mère d'un ton sévère.

- C'est quoi ? demanda Pierre-Marie.

- C'est de la corde de pendu, expliqua Emilie un peu gênée. Notre voisin Auguste Quéméner, le veuf, l'ancien bagnard, s'est pendu la semaine passée, vous savez bien. Et les enfants ont récupéré la corde. Ils l'ont débitée en petits morceaux et les vendent comme porte-bonheur.

- Ça se vend bien ? demandai-je, curieux.

- Très bien, s'exclama le gosse enchanté. Comme des petits pains. Je vais être obligé de faire de plus petits morceaux et de monter mes prix. Heureusement encore qu'Auguste Quéméner a eu la bonne idée d'utiliser une longue corde !

- Donne-moi un bout, fit le vieil Eutrope avec autorité en tendant un billet de vingt francs. C'est très bon d'avoir un morceau de corde de pendu sur soi, et on n'en trouve pas facilement dans le commerce. Les pendus ont choisi de mourir avant leur heure, sans attendre l'Ankou, ou on a choisi pour eux, si ce sont des condamnés. Mais c'est à peu près la même chose. La Mort n'aime pas qu'on décide à sa place, et elle fuit tout ce qui sent le pendu.

- Pour toi, ce sera gratuit, parce que tu nous as fait des tours, m'annonça gentiment Loïck, en m'offrant un morceau.

- Donne aussi un bout gratuitement à M. Pierre-Marie, fit Emilie en arrachant un tronçon des mains du gamin réticent.

Et nous quittâmes cette sympathique famille en leur souhaitant

"Kénavo, ar vech al", car déjà un client du café s'approchait en titubant.

La nuit tombait. Nous n'allions pas tarder à sortir de la lande, pour longer l'étang de Huelgoat et traverser sa grande forêt où rôdent encore, parmi les grottes obscures, les menhirs et les fontaines sacrées, les ombres du roi Arthur, de l'enchanteur Merlin et de la fée Viviane...



RECETTES PRATIQUES ET UTILES EXTRAITES D'ANCIENS GRIMOIRES

Pour les maléfices : le lis cueilli sous le signe du lion, mêlé de laurier et de sept poils de loup, puis mis sur une couche de fumier, produit des vers. Recueillez ces vers, réduisez-les en poudre. Si l'on jette de cette poudre dans une jatte de lait et si on la place dans une étable en la couvrant d'un morceau de peau de vache, toutes les vaches dont la couleur sera semblable à ce morceau de peau, perdront leur lait.

Pour provoquer la mort : après s'être procuré un peu de l'urine de la personne haïe, on achète un œuf sans le marchander. On se rend dans la nuit du mardi (jour de Mars) ou un samedi (jour de Saturne) dans un cimetière abandonné ou quelque champ suffisamment éloigné de toute habitation pour n'être pas surpris ni troublé. On fait à l'œuf une ouverture du côté du gros bout, on fait sortir le blanc et le jaune, puis on le remplit avec l'urine en prononçant le nom de la personne, L'ouverture est fermée avec du parchemin vierge mouillé et l'œuf est enterré. On se retire sans regarder derrière soi. Aussitôt que l'œuf commence à pourrir, la personne envoûtée est atteinte de la jaunisse, et nul remède ne saurait la guérir jusqu'à ce que l'œuf soit retiré et brûlé par la main qui l'a préparé. Si on le laisse pourrir entièrement, la personne ainsi ensorcelée meurt dans l'année.

La Main de Gloire : on enveloppe la main d'un pendu dans un morceau de drap mortuaire en la pressant bien pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait y être resté, puis on la met dans un vase de terre, avec du sel, du salpêtre et du poivre long, le tout bien pulvérisé. On l'y laisse quinze jours puis on la fait sécher au grand soleil ou dans un four. On compose ensuite une chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge et du sésame.

On se sert de la Main de Gloire comme d'un chandelier pour tenir cette chandelle allumée. Dans tous les lieux où l'on va avec elle, ceux qui y sont restent comme pétrifiés, et ceux qui sont endormis ne peuvent s'éveiller quoi qu'on fasse. Très utile aux voleurs.

Secret du voyageur : si vous faites pisser sur vos jambes une jeune fille vierge avant le lever du soleil, non seulement vous serez soulagé de la lassitude du jour précédent, mais aussi vous ferez ce même jour, beaucoup plus de chemin qu'à votre ordinaire et sans vous lasser.

*LA PATENOTRE BLANCHE
POUR ALLER INFAILLIBLEMENT EN PARADIS*

"Petite Patenôte blanche que Dieu fit, que Dieu dit, que Dieu mit en paradis. Au soir, m'allant coucher, je trouvai trois fois Anges à mon lit couchés, un aux pieds, deux au chevet, la bonne Vierge Marie au milieu, qui me dit que je me couchis, que rien ne doutis. Le Bon Dieu est mon père, la bonne vierge ma mère, les trois apôtres sont mes frères, les trois vierges sont mes sœurs. La chemise où Dieu fut né, mon corps en est enveloppé, la Croix Sainte Marguerite à ma poitrine est écrite. Madame s'en va sur les champs à Dieu pleurant, rencontra M. Saint-Jean.

- Monsieur Saint-Jean, d'où venez-vous ?

- Je viens d'Ave Salus.

- Vous n'avez point vu le Bon Dieu ?

- Si est, il est dans l'arbre de la croix, les pieds pendants, les mains clouans, un petit chapeau d'épine blanche sur la tête."

(Qui vivant bien, la dira trois fois au soir, trois fois au matin, gagnera le paradis à la fin.)



"Le chariot de l'Ankou". "L'Illustration", Mars 1845

(Extraits du *Sorcier des Roches Noires*, de *l'Enchiridion du Pape Léon*, du *Grand Albert et du Petit Albert*, du *Grimoire du Pape Honorius*, et des *Œuvres magiques de Henri Corneille Agrippa*, imprimées avec le secret de la reine des mouches velues.)

DES LOUPS-GAROUS ET DE LA LYCANTHROPIE...

Les sorciers avaient, dit-on, le pouvoir de se métamorphoser en animal, et particulièrement en loup, pour épouvanter les honnêtes gens ou se rendre au sabbat incognito. Le sorcier retrouvait ensuite sa forme humaine mais conservait le poil de la bête entre sa chair et sa peau. Un des moyens rationnels de convaincre un suspect de lycanthropie consistait donc évidemment à lui fendre l'épiderme sur une partie du corps, et retourner son cuir pour vérifier s'il s'agissait bien d'un loup-garou; encore que certains magiciens étaient assez vicieux pour rendre ce pelage invisible; et dans ce cas le témoignage d'un bon croyant était heureusement jugé comme une charge suffisante pour le confondre.

On raconte l'histoire de ce seigneur attaqué une nuit par une louve féroce à qui il trancha une patte antérieure d'un coup d'épée. La louve s'étant enfuie en boitant, l'homme avait ramassé la patte qui s'était soudain changée en main de femme, dont il reconnut, horrifié, l'alliance qu'elle portait à l'annulaire. Rentré chez lui, il trouva son épouse au lit, le bras entouré d'un pansement sanglant. Dénoncée par son mari, la femme fut livrée à la justice et brûlée vive pour crime de lycanthropie, malgré ses sauvages dénégations et ses mensonges éhontés. N'allait-elle pas jusqu'à accuser son époux de lui avoir tranché la main chez elle dans un accès d'ivresse et de fureur jalouse ?

Plus près de nous dans le temps, la nuit du 28 au 29 novembre 1966, l'Ivoirien Bakary Sangaré assassinait à coups de machette sa femme qu'il avait cru voir métamorphosée en serpent boa, sur la natte où ils dormaient tous les deux. Son avocat déclara pour sa défense que : *"Si de grands intellectuels africains croient encore en certaines choses apparemment fausses, comme la multiplication des billets de banque et le pouvoir des hommes-panthères, comment s'étonner qu'un homme*

fruste comme ce malheureux Sangaré soit encore superstitieux ?". Son client s'étant réveillé au milieu de la nuit devait être encore hanté par un cauchemar et avait sans doute agi dans un état d'aberration momentanée.

Le verdict fut de 18 mois d'emprisonnement pour homicide involontaire. Un tribunal européen du XVI^e siècle l'eût sans doute acquitté et félicité pour son courage...

Chose étrange, en Basse-Bretagne, c'était aux prêtres que l'on attribuait au contraire ce pouvoir effrayant de se changer en loup, et il court encore à ce sujet de nombreuses anecdotes.

C'était, bien entendu, l'*Agrippa*, le livre maudit qui donnait cette puissance au prêtre. Celui-ci enchaînait le grimoire sur un lutrin pour qu'il ne soit pas tenté de s'échapper, et le battait à coups de fouet pour le faire obéir. Quand le livre diabolique était maté, le prêtre se servait des pouvoirs qu'il lui procurait pour terrifier les mécréants. Il est d'ailleurs probable que certains prêtres rusés laissaient se répandre ces bruits, afin d'impressionner leurs fidèles. Et si quelqu'un leur parlait par hasard de mauvais sujets attaqués par un loup ou un grand chien, ils devaient feindre un faux étonnement et l'embarras pour profiter de la coïncidence et laisser les curieux dans le doute. Allaient-ils jusqu'à se couvrir eux-mêmes d'une peau de loup pour effrayer l'irréductible mécréant ? Je n'irai pas jusque-là, mais cela se murmure parfois dans les campagnes.

Cette croyance millénaire se retrouve aussi en Amérique latine où certains hallucinogènes rituels lui apportent une base concrète et une sorte de preuve psychologique pour celui qui s'en sert.

Ainsi, René Thimmy dans *La Magie aux colonies* parle d'une plante du haut-Amazone, le "yagé"* , qui permettrait de sortir de son corps et de s'identifier à tel ou tel animal."

* Le "yagé" : du genre des échites, est un proche parent de l'*Haemadictyon amazonicum*. On lui attribue des vertus prophétiques et télépathiques. "L'aya huasca" tiré de la Liane *Banisteria Caapi*, et la "Datura", consommés par les Jivaros, contiennent aussi des alcaloïdes hallucinogènes (scopolamine et atropine), comme la jusquiame noire qui entrait dans la composition des onguents et des philtres de nos sorcières au Moyen Âge. (D'après Philippe de Félice : *Poisons sacrés, ivresses divines*, Albin Michel, 1936.)

"Le yagé pris en quantité modérée procure une extraordinaire sensation de légèreté. On croit planer, voler, comme un oiseau ou un pur esprit..."

Absorbé à forte dose il provoque des effets analogues à la lycanthropie..."

Des Indiens, sous l'empire du yagé, couraient, bondissaient, hurlaient, griffaient le sol, bavaient en roulant des yeux furieux, comme s'ils avaient été des jaguars : malheur à ceux qui se trouvaient sur leur chemin ! Dans cet état d'ivresse, ces Indiens se précipitaient sur les gens qu'ils rencontraient, les attaquaient, cherchant à les mordre et à les terrasser..."

TEUSS, ET PRATIQUES MAGIQUES DANS L'ANCIENNE BRETAGNE

La croyance aux Teuss est sans doute très antique en Argoat. (Zone intérieure boisée de Basse-Bretagne, par opposition à la côte appelée Armor). Un certain nombre de gens âgés y croient toujours, dans les Monts d'Arrée et la haute vallée de l'Aulne; et quelques-uns m'ont encore témoigné récemment de leur existence qui ne faisait aucun doute pour eux.

Et cependant, parmi les écrivains traitant de la Bretagne, Cambry est l'un des seuls à parler de ces génies. Envoyé en mission officielle dans le Finistère en 1794, pour y étudier la situation économique et politique, Cambry se passionna davantage pour les coutumes étranges et les superstitions de ce département du bout du monde; et son rapport est une mine d'or pour ceux qui s'intéressent à ces questions.

"Dans les cantons environnant Morlaix, nous dit-il, on craint des génies nommés Teuss. Le Teuss ar Pouliett se présente sous la forme d'un chien, d'une vache, ou d'un autre animal domestique..."

Il ajoute plus loin : *"Le Teuss est un démon, un esprit bienfaisant vêtu de blanc, d'une taille gigantesque qui croît encore quand on l'approche; vous ne le voyez que dans les carrefours, de minuit à deux heures. Quand vous avez besoin de ses secours contre l'esprit*

malin, contre les démons malfaisants, il vous sauve sous son manteau. Il vous secourt dans des dangers que, quelquefois, vous n'avez pas prévus, souvent, vous entendez, quand il vous enveloppe, passer avec un bruit affreux, le chariot du diable qui fuit à son aspect, qui s'éloigne en poussant des hurlements épouvantables, en sillonnant d'un long trait de lumière, l'air, la surface de la mer, en s'abîmant dans le sein de la terre, en disparaissant dans les ondes..."

Les Teuss de l'Argoat seraient peut-être parents de ces "Incubes" et "Succubes" auxquels on croyait au Moyen Age, et dont le R.P. Louis-Marie Sinistrari d'Ameno disait au XVII^e siècle, qu'il s'agissait de créatures raisonnables comme l'homme, ayant comme lui un corps et une âme, naissant et mourant comme lui, rachetés par N.-S. Jésus-Christ et capables de salut ou de damnation. Ces génies étranges, dont les Ecritures prouvaient l'existence n'étaient pas de purs esprits mais des êtres semi-matériels, pouvant revêtir des formes diverses comme nos Teuss, et avoir à l'occasion des rapports sexuels féconds avec les humains, d'où pouvaient naître des géants ou des nains...

Si donc les Teuss sont aussi des êtres mortels et périssables, comme il le semble bien, hélas ! il serait plus que temps d'intervenir pour en préserver l'espèce en voie d'extinction; et il serait urgent d'organiser une société protectrice des Teuss, et de créer des réserves pour en protéger les derniers spécimens...

"Je ne vois dans toutes les campagnes du Finistère, déclare Cambry, que des traces de paganisme et des usages antérieurs à la religion catholique... Nos laboureurs agissent dans un monde réel, quand leur imagination erre sans cesse dans un monde de chimères et de fantômes..."

Un bruit fortuit répété trois fois leur prédit un malheur. Le sifflement des vents et les cris des oiseaux marins dans la nuit, sont la voix des noyés qui demandent un tombeau...

Quand un individu va cesser d'être, on consulte la fumée. S'élève-t-elle avec facilité ? le mourant doit habiter la demeure des bienheureux, aux îles fortunées. Est-elle épaisse ? il doit descendre aux antres du désespoir...

A Plouédern, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parents est menacé sous peu de cesser d'être...

La Fontaine de Bodilis a la propriété d'indiquer aux amants si leur maîtresse a conservé son innocence. Il faut lui dérober l'épingle qui ferme sa colerette, près du cœur. On la pose sur l'eau. Tout est perdu si l'épingle s'enfoncé. Surnage-t-elle ? elle est encore pucelle... etc., etc."

Chaque village a ses pratiques magiques. Notre "fontaine miraculeuse" de Huelgoat possède aussi des vertus divinatoires, et nous nous exercions à y faire flotter des épingles ou des pièces de monnaie pour savoir l'avenir. Quant à l'énorme "roche tremblante", de 130 tonnes, que nous balancions sans peine dans notre enfance, épatant les touristes adultes qui n'en connaissaient pas le truc, c'est un autre prodige de la nature. Sans doute servit-il jadis d'oracle aux anciens druides qui avaient dû en découvrir le secret, peut-être par hasard.

La tradition nous apprenait aussi que tous les grands saints bretons venus d'Irlande ou de Cornouailles anglaise, au V^e siècle, pour christianiser l'Armorique, avaient traversé la Manche à bord d'auges de pierre. Essayez donc d'en faire autant !

"*Chaque pays a sa folie; notre Bretagne les a toutes*", conclut encore Cambry émerveillé par toutes ces superstitions.



147. - L'Archi-Druide du Mont Hém

*Sébastien Didailler,
dit le "sorcier Yoan Vras",
né à Cast en 1832*



23 LE HUELGOAT — La Grande Vasque (The great cup)

ARTAUD et NOZAN NANTES

*Au manoir du Rusquec, chez "la sorcière de Huelgoat" : Yvonne Goasdoué, qui lisait l'avenir dans l'urine,
et crachait au visage des patients pour les exorciser...*

II

FETICHEURS ET "DJINAMORIS" D'AFRIQUE OCCIDENTALE

PEYKOUK (SENEGAL) - FEVRIER 1963

Un soleil de plomb écrasait la savane brûlée par l'harmattan. Le palais desséché, les cheveux collés par la sueur, nous allions pénétrer dans ce petit village du Sénégal où nous espérions trouver notre magicien.

Etrange village en vérité... Pas de femmes pilant le mil devant les cases rondes, pas d'enfants ballonnés riant tout nus dans leur gangue de crasse rouge, pas de vieillards bavards sous l'arbre à palabres. Ce lieu sentait la mort et l'abandon, et pourtant un tam-tam tout proche résonnait quelque part, invisible et lancinant.

Notre guide Ouolof ne semblait pas très rassuré et nous fit signe de stopper. Il appela à deux reprises. Personne ne répondit. Le tam-tam battait toujours.

Deux vautours pelés et hautains décortiquaient un pain de singes (fruit du baobab) sans se soucier de notre présence.

- Village de pauvres, souffla notre guide à mi-voix. Manger beaucoup les pains de singes...

A cet instant un vieillard parut sur le seuil d'une case et se tourna surpris vers nous. Nous le saluâmes d'un "Salam Alikoum" déférent, attendant les congratulations et les serremments de mains d'usage. Mais l'homme ne bougeait pas. Il répondit froidement à notre salut et nous fit signe de reculer.

Je l'observais tandis que notre guide l'interrogeait en dialecte et son aspect m'intrigua. Il avait un visage étrange qui mettait mal à l'aise, et les longues manches de son misérable boubou dissimulaient ses

mains; mais je remarquai que ses pieds nus étaient affreusement mutilés et n'avaient plus d'orteils. Il nous faisait toujours signe de partir, et notre ami nous entraîna.

- Village de lépreux, nous expliqua-t-il. Tout le monde, il a la lèpre. Il ne faut pas rester. Le magicien que nous cherchons est ici pour tenter de chasser le mauvais mal, s'il plaît à Dieu. Lui, vous savez, c'est un homme invulnérable. Il ne craint pas la lèpre et on ne peut pas le tuer, même avec un poignard. Nous n'avons pas le droit de rester là. Il faut partir à son village qui est pas loin d'ici...

Nous n'insistons pas. Mes deux camarades semblent apparemment un peu soulagés. Pour ma part, c'est avec regret et traînant la jambe que j'acceptai de quitter les lieux.

Cette atmosphère envoûtante excite ma curiosité au plus haut point. A quelles pratiques mystérieuses se livrent donc ces damnés ? Que leur fait le magicien ? Comment peut-il les aider et les soulager ? L'espoir se raccroche follement au sorcier, à défaut de sulfones...

Toute la magie du monde était, me semblait-il, dans ce village. Le refus du réel, le désir de croire à autre chose, de quitter un instant cette existence d'ignorance, de misère et de souffrance, de côtoyer, approcher, saisir et peut-être même influencer à son profit des forces inconnues de l'univers...

Nous reprîmes donc notre marche sous la chaleur implacable; et le village de Peykouk fut bientôt en vue avec ses cases rondes et ses petits greniers à mil, cachettes des fétiches.

Cris, animation, palabres, rythme des pilons dans les mortiers, enfants joyeux et sales, femmes plantureuses et belles, boubous colorés, petites chèvres curieuses de savoir ce que veulent ces toubabous (blancs). Toute la vie africaine.

Nous saluons le chef et lui annonçons le but de notre visite.

- Nous désirons voir votre magicien...

Le chef s'affole et ameuté la population qui s'assemble autour de nous et se met à palabrer avec hostilité.

- Ils croient que vous voulez l'arrêter, nous explique notre guide. Ils sont très fâchés !

- Explique-leur que nous ne sommes pas des policiers. Dis-leur que je suis un toubab magicien qui désire simplement faire connaissance avec leur magicien. Nous pouvons attendre son retour du village des lépreux...

Les palabres reprennent avec véhémence. Soudain deux hommes surgissent d'une case, brandissant un poignard et un coupe-coupe inquiétant.

Le chef nous invite à les suivre, et nous entrons dans une autre case vide où nous nous expliquons plus posément. Le temps passe et un élève du magicien vient nous rejoindre. Après les saluts de paix, il nous déclare qu'il est également invulnérable comme son maître et qu'il détient ce pouvoir d'une amulette attachée à son bras.

Il posa alors la pointe d'un poignard sur son avant-bras et me demanda d'appuyer.

Il faut noter qu'il est difficile de percer la chair dans ces conditions et de faire pénétrer profondément la lame, surtout que les doigts serrés de l'homme offraient une résistance sérieuse. Essayez donc un peu d'enfoncer lentement un couteau à pointe émoussée dans un morceau de pneu. Le caoutchouc repousse la lame; il en est de même pour le muscle. Il faut frapper d'un coup sec pour que ça rentre bien.

Le sang coula cependant légèrement; l'homme ne bronchait pas. Comme je n'insistais pas, il reprit le poignard et s'en frappa les abdominaux à coups redoublés, prétendant qu'il était impossible de le tuer. Les villageois impressionnés hochaient la tête avec respect et admiration.

Leur apprenti sorcier avait la peau dure, il est vrai, mais ne frappait pas n'importe où, n'importe comment.

Le chef du village me pria alors de montrer quelques tours. Je commençai par sortir des pièces de monnaie et des billets de cent francs C.F.A. (deux francs français), préparés à l'avance, bien entendu, ai-je besoin de le préciser ? des plis de leurs boubous. La stupéfaction déclencha une tornade d'exclamations et de rires. Le chef manipula avec méfiance un billet que je lui offrai, craignant sans doute quelque sorcellerie nouvelle.

Je continuai par quelques autres tours avec une corde, de l'ouate, et du feu dans la bouche. La porte de la case s'était ouverte et de nombreux visages anxieux m'observaient avec attention.

- Le *toubab*, connaître manières de diables..., murmurait-on.

Je ramassai mes accessoires en tâchant de faire comprendre, par le truchement de l'interprète, que je n'étais qu'un simple illusionniste, et que tout ce qu'ils venaient de voir, ne relevait que de l'adresse. Je leur montrai un tour de mains pour illustrer mes dires.

Mais ils ne semblaient pas très convaincus et conservaient leurs distances. L'un d'eux me déclara que le maître magicien avait le pouvoir d'enlever son œil. J'avais déjà lu quelque part qu'il était possible, en s'entraînant dès l'enfance, de détendre et allonger progressivement les muscles et les nerfs de l'œil. Certains parviennent, paraît-il, à le tenir dans la main à quelques centimètres de leur visage, prétendant ainsi avoir la faculté de voir derrière eux et même à travers les corps opaques; puis ils le replacent dans l'orbite. Ce doit être sans doute impressionnant, mais le malheureux organe doit devenir, en fait, pratiquement aveugle après avoir subi un tel traitement. Et je n'ai jamais assisté personnellement à cette expérience charmante...

Je repris le poignard et fis le geste de vouloir en frapper le jeune sorcier à la poitrine. Il s'esquiva avec une vivacité pour le moins suspecte chez un homme invulnérable.

Il valait mieux en rester là, et nous nous levâmes pour prendre congé de nos hôtes, car nous ne verrions sans doute pas le maître ce jour-là. Alors, le "jeune sorcier" me pria soudain de l'accepter comme élève et de l'emmener avec nous...

Ceci fut mon premier contact effectif avec les "sorciers noirs" et la magie africaine.

J'étais au Sénégal depuis quatre mois déjà, dans le cadre de mon service militaire, à l'Unité Marine de Dakar, où j'enseignais non pas la magie malheureusement, mais plus prosaïquement le français et les mathématiques, aux jeunes recrues venues de la côte Atlantique, du Congo à la Mauritanie.

Il m'eût été difficile d'introduire un "apprenti sorcier" dans la base militaire; et c'était bien dommage, car cela m'aurait peut-être facilité les contacts par la suite.

J'aimais beaucoup l'Afrique Noire - comment ne pas aimer ce continent magique ? - et j'y suis retourné plus tard comme professeur coopérant civil au collège de Gagnoa, dans le centre-ouest de la Côte-d'Ivoire.

Il n'est guère possible de séjourner en Afrique sans avoir l'occasion d'entendre d'étranges histoires de sortilèges, d'actions surnaturelles, ou se trouver mêlé à quelque sombre affaire de sorcellerie. Les récits des voyageurs sont pleins de ces étrangetés, et il est vrai que ce continent est encore imprégné de magie. Elle est partout présente avec son cortège inévitable de charlatans, d'escrocs, d'empoisonneurs, de dupes et de victimes...

Trop souvent aussi, ces récits sont dus à des voyageurs profanes en la matière, sincères peut-être, mais subjugués par l'atmosphère envoûtante du lieu, et trompés par quelques artifices astucieux. Epris de merveilleux et fiers du prestige d'avoir été témoins de faits surnaturels, ils ne songent guère à faire intervenir leur esprit critique, et leur imagination déforme souvent les faits.

Passionnés eux-mêmes par la magie, et fascinés par l'illusionnisme, mes élèves du Sénégal et de la Côte-d'Ivoire me servaient de rabatteurs; et tous les féticheurs, les marabouts magiciens, les karamokos, les griots et autres *djinamoris* étaient rapidement avertis de la présence d'un "sorcier blanc" désireux d'entrer en contact avec eux.

Souvent intrigués eux-mêmes et curieux de rencontrer un "confrère toubabou", certains ne tardèrent pas à se manifester, à m'inviter dans leur village, ou à venir personnellement me rendre visite.

C'est ainsi qu'Abou Diouf, futur officier de marine, m'avait conduit au village de Peykoug.

UN SORCIER INQUIETANT... 1969

Un soir, à Gagnoa, un féticheur vint à ma "case", conduit par un collégien Dioula, féru de magie et aujourd'hui présentateur à la télévision ivoirienne.

Ce féticheur, Fanti d'origine ghanéenne, était vêtu d'un bleu de travail maculé de cambouis. Il exerçait ses talents de mécanicien sur les caterpillars d'un chantier forestier voisin. Un sorcier en bleu de chauffe ? Mais oui, c'est ça l'Afrique nouvelle. Et celui-ci avait une réputation si bien établie dans le secteur que, malgré sa salopette et son absence de masque et de plumes, mon brave homme de boy devint gris de terreur en le voyant paraître et s'enferma promptement dans la cuisine.

Notre Fanti avait, il est vrai, un air assez inquiétant, ou peut-être était-ce mon imagination qui me le faisait voir ainsi, à la suite de certaines rumeurs qui m'étaient parvenues. Un bruit circulait, de possibles sacrifices humains, perpétrés clandestinement et rituellement, à l'insu des autorités, pour se concilier les faveurs de la "*Mammy Wata*" (le génie des eaux), ou de quelqu'autre divinité obscure. Depuis deux semaines déjà, nos élèves âgés pourtant de quinze à vingt ans, se hâtaient chaque soir de rentrer chez eux avant que la nuit noire ne s'étende sur la forêt.

- Mais pourquoi ces sacrifices humains ? si tant est que vous n'ayez pas inventé tout ça, leur avais-je demandé, avec scepticisme.

- Pour l'inauguration du grand marché, monsieur, qui va bientôt avoir lieu. Et l'on dit aussi qu'il y en aura également pour l'inauguration du grand pont de Soubré, car ce sont des choses importantes et graves qui vont bouleverser la région; et il faut calmer la colère des génies que cela ne va pas manquer de troubler.

- Mais ces pratiques sont-elles fréquentes ?

- Non, monsieur, elles sont "trop" rares au contraire et la plupart des gens condamnent les sorciers qui font ces sacrifices. Les sorciers fantis et leurs sectes secrètes comme "les hommes-panthères" sont les plus mauvais. La plupart du temps les victimes sont des travailleurs immigrés voltaïques ou nigériens, isolés, illettrés et sans état civil. Ils peuvent disparaître sans laisser de traces et sans risques pour les

assassins, car leur famille ne sait même pas où ils résident et qu'il n'y a pas de recherches. Ils s'attaquent rarement à nous et encore moins aux blancs, car ça ferait trop d'histoires, mais on préfère tout de même être prudents jusqu'à la date fatidique. On ne sait jamais...

Imagination, exagération ou réalité ? Comment savoir ?

C'était rassurant, en effet ! Enfin, notre sorcier Fanti s'assit, et la conversation s'engagea péniblement en anglais, car il ne parlait pas français. Nous prîmes l'apéritif et je lui présentai quelques tours de passe-passe avec des pièces de monnaie et des cigarettes. Il m'observait sans rien dire et sans s'exclamer comme le font habituellement les Africains. Il semblait cependant surpris mais feignait l'impassibilité la plus totale.

Je lui annonçai que je devais présenter une séance de magie la veille de l'inauguration du marché, à la résidence du préfet, lors de la soirée donnée par celui-ci à cette occasion et en l'honneur de la venue du président du conseil économique et social, M. Mamadou Coulibaly.

- Peut-être pourriez-vous y assister, ajoutai-je. Je vous y invite.

- Peut-être... fit-il. La magie m'intéresse beaucoup. Mais je serai peut-être occupé ce soir-là...

Il ne précisa pas et commença à raconter quelques histoires merveilleuses et quelques miracles, sans d'ailleurs s'attribuer le premier rôle. C'était manifestement un homme fin et intelligent, malgré son côté inquiétant et dur.

Nous parlâmes d'un certain Yacouba Sylla, exilé malien, habile homme d'affaires, venu dans la région sans argent et aujourd'hui possesseur d'une belle fortune qui, assurait-on, lui avait été offerte par la *Mammy Wata* qu'il aurait épousée secrètement et qui lui aurait également communiqué le don d'invisibilité.

- Sans doute est-ce pour cette raison qu'on le voit si rarement, fis-je. A moins que ce ne soit pour entretenir la légende... Mais, à propos de *Mammy Wata*, ajoutai-je perfidement, en le regardant bien pour observer ses réactions, ne parle-t-on pas de sacrifices humains pour se concilier ses grâces ?

- Voyez-vous, continua-t-il sans broncher mais en détournant la

conversation, Kwame N'Krumah (ancien président du Ghana, aujourd'hui décédé) a lui aussi épousé la *Mammy Wata*, et c'est ce qui lui donne son pouvoir et son invulnérabilité...

- Et pensez-vous que des sacrifices humains soient vraiment nécessaires pour se concilier la *Mammy Wata* ? repris-je lourdement.

Sa réaction fut inattendue.

- Voulez-vous voir des spectres ? me demanda-t-il soudain, d'une voix sourde, en me fixant dans les yeux.

- Des spectres ? fis-je interloqué.

- Oui, des spectres... Je vous inviterai une nuit dans le cimetière musulman du quartier de Dioulabougou et nous ferons une cérémonie rituelle fétiche pour en faire sortir. Viendrez-vous ?

- Bien sûr ! m'exclamai-je en feignant l'enthousiasme, malgré ma surprise et le scepticisme qui pointait déjà l'oreille. Ce serait trop beau !

- Mais il faudra que vous veniez seul, tout seul, ajouta-t-il alors en insistant, avec un peu d'hésitation dans la voix. Vous comprenez que ce genre de cérémonie est réservé aux initiés. Etes-vous d'accord comme cela ?

- Bien entendu, assurai-je avec entrain. J'irai seul. Mais quand ferons-nous cette expérience ? Pouvez-vous me fixer tout de suite une date ?

- Cela dépend de la lune, fit-il alors avec une réticence de plus en plus évidente. Il faudra attendre qu'elle soit favorable. Je vous préviendrai...

Il était manifeste qu'il avait voulu m'éprouver ou me bluffer, escomptant mon refus. Cet empressément imprévu semblait maintenant le contrarier. Il se leva en m'assurant qu'il me ferait signe au moment venu, et qui ne vint malheureusement jamais, comme je m'en étais un peu douté. J'espérais qu'il préparerait peut-être une quelconque mise en scène pour se rattraper. Et je fus tout de même un peu déçu.

- Y serais-tu vraiment allé tout seul, s'il t'avait finalement invité ? me demanda plus tard un collègue et ami.

- Bien sûr, lui répondis-je. Peut-être pas très rassuré, mais je n'aurais tout de même pas voulu manquer ça.

Aurait-il tenté de me nuire ?...

Il semblait trop malin pour s'attirer ainsi des ennuis sans raison valable.

Y eut-il un sacrifice humain la veille de l'inauguration ? Je l'ignore et j'en doute; mais enfin, on ne sait jamais, comme disaient mes élèves.

En tout cas, le féticheur ne vint pas assister à mon spectacle qui fit pourtant un peu de bruit dans le secteur.

Je n'ai jamais revu notre Fanti. Peut-être était-il après tout un vrai "sorcier", le seul vrai "sorcier" que j'eusse jamais rencontré en Afrique Noire.

"LES MIRACLES" DU FETICHEUR HAOUSSA...

Car j'ai rencontré de nombreux féticheurs dans mes périples à travers la brousse, avec mes élèves-guides. Aucun ne se disait "sorcier", bien entendu, mais la brousse cache bien des mystères.

Ces élèves, nommés dans les rares collèges du pays, selon les places disponibles, après l'examen d'entrée en sixième et le concours des bourses, venaient parfois de très loin et d'ethnies diverses, ce qui était pour nous, une chance merveilleuse de découvrir et connaître un peu ces peuples si sympathiques et tellement hospitaliers.

L'un d'entre eux, Roger Gnébéi Oyao, aujourd'hui docteur en médecine et spécialiste d'obstétrique à l'hôpital de Treichville à Abidjan, connaisseur en magie puisque magicien amateur lui-même, nous a souvent servi d'interprète dans ces pérégrinations, qui nous ont parfois emmenés dans les villages les plus reculés de la savane ou de la forêt, comme ce village fétichiste de Siaoua où les enfants n'avaient jamais vu d'hommes blancs, et les adultes, chasseurs d'éléphants émérites, pas souvent non plus. Nous étions allés jusque-là, en pirogue, à la recherche, la première fois, en 1968, d'un petit avion qui se dirigeait vers Grand-Béréby, sur la côte à la frontière du Libéria, et s'était écrasé quelque part dans la jungle, sans doute dérouté par la tornade.

Ce n'est d'ailleurs que cinq ans plus tard, qu'un prospecteur forestier devait par hasard, retrouver les débris de l'appareil et les rares ossements et vestiges des quatre passagers amis, auxquels je n'avais

pas pu heureusement me rejoindre au dernier moment. Comme aurait dit Pierre-Marie : l'Ankou n'avait pas voulu de moi, cette fois. Mon heure n'était pas encore arrivée.

Nous étions revenus plus tard dans ce village si accueillant, en fin décembre, à la période des fêtes de l'initiation, pour y passer quelques jours.

Le petit village aux magnifiques cases rondes ornées de dessins représentant des scènes de chasse à l'éléphant, est complètement cerné par la forêt. Au-delà, vers le Libéria, aucune voie d'accès. C'est le domaine des "petits hommes rouges", nous dit-on. Chose étrange, car il n'y a plus de pygmées dans cette zone depuis bien longtemps. Le peuple le plus archaïque aujourd'hui, est celui des Gagous, négrilles métissés peut-être, qui survit avec ses cases annulaires au Nord-Est de Gagnoa; mais la légende demeure.

La fête est déjà commencée. Les jeunes gens de treize à seize ans ont terminé leur stage d'initiation. Les garçons ont subi la circoncision, et les filles excisées nous montrent fièrement le miroir magique qu'on leur a offert à cette occasion et qui reflète leur nouveau visage de femme.

Ces cérémonies occasionnent de grands frais et ne se déroulent plus tous les ans comme autrefois, mais seulement tous les quatre ou cinq ans, et regroupent les jeunes des villages voisins de moins en moins nombreux car les hommes, peu à peu, partent au loin, vers les villes, au désespoir des vieillards abandonnés.

Le chef nous a aimablement réservé sa case, décorée de queues d'éléphants et d'autres trophées de chasse, et nous y accrochons tant bien que mal nos moustiquaires.

- Ce soir vous verrez un grand magicien, nous annonce-t-il avec enthousiasme. C'est un Haoussa, venu de Nigéria avec son jeune assistant. Ils parcourent la brousse en vendant des amulettes, des baumes et des onguents miraculeux...

La nuit tombe et le village grouille de gens venus de loin. Le grand tam-tam a retenti toute la soirée, annonçant aux campements voisins, la présence du grand féticheur Haoussa.

La sortie du masque sacré, événement rare, est également signalée à cette occasion. En l'occurrence les femmes ont été regroupées dans une case. Il leur est formellement interdit d'assister au début de la cérémonie, car la seule vue du masque sacré qui se prépare pourrait, leur a-t-on affirmé, les faire passer de vie à trépas.

Après le sacrifice rituel d'un jeune cabri aux génies de la forêt et à *Mammy Wata*, le féticheur fait ses derniers préparatifs dans la case construite spécialement pour lui, et devant laquelle quelques hommes armés de fusils et de sagaies, montent la garde.

La lune s'est levée, faisant pâlir les lampes-tempête. Les enfants excités s'escriment sur leurs tam-tams et s'exercent à la danse. Sous l'*appatam* couvert de *papos*, le chef et les anciens, drapés dans leur grand pagne de luxe, écoutent le transistor, assis sur leur petit siège de bois sculpté, et sirotent, en bavardant, le gros rouge tiède et l'aigret vin de palme. Le public est anxieux et attend...

Et le féticheur apparaît soudain dans l'éclat des hurlements et le tintement des grelots de son extravagant costume. Son étrange tenue et ses yeux flamboyants lui donnent un aspect redoutable et inquiétant qui ne laisse pas d'impressionner fortement l'assistance. Au rythme des tam-tams, il s'élance et bondit, faisant tournoyer son coupe-coupe comme pour exterminer les esprits malfaisants. Le chef a arrêté son transistor... La danse se poursuit un moment et quelques jeunes hommes y participent. Les femmes sont autorisées à sortir et à s'approcher.

Puis le magicien s'arrête brusquement, scrute l'ombre autour de lui et glapit quelques ordres d'une voix suraiguë. Le silence s'est aussitôt établi et deux aides se précipitent vers lui, déposant à ses pieds, un pagne, unealebasse pleine d'eau et deux "canaris" en terre cuite (vases utilisés pour mettre les boissons).

Le magicien secoue le pagne, en montre les deux côtés, plonge la main dessous et en sort une baguette. Les applaudissements crépitent. Mais dédaigneux, le magicien poursuit ses miracles. Il retourne les deux canaris et y enfonce le bâton pour en faire constater la vacuité. Puis il les replace sur le sol et verse l'eau de laalebasse dans le premier. Quelques cris gutturaux, quelques passes magiques et, il retourne lentement le récipient.

Aucune goutte ne s'en écoule et pourtant la baguette est encore agitée à l'intérieur. L'eau a disparu.

Il retourne alors le second canari, et un flot de vin de palme (*bangui*) jaillit de la calebasse. Les spectateurs clament leur enthousiasme, mais quelques jeunes gens seulement se montrent assez hardis pour oser goûter au breuvage magique. Il n'y a pourtant pas de doute, c'est bien du vin...

Les aides emportent les récipients. Un jeune enfant, élève du maître, s'assoit devant lui, un poignard à la main. Le magicien s'en empare. Les tam-tams se remettent à battre. Le magicien danse autour de l'enfant, agitant le poignard et feignant s'en frapper parfois le ventre. Puis il se jette soudain sur l'enfant, lui saisit brutalement la tête, de la main gauche, et de l'autre main, semble lui enfoncer la lame dans l'œil. L'enfant hurle et montre son orbite ensanglantée au public qui frémit de terreur.

Le magicien présente l'œil arraché aux anciens qui le touchent du bout des doigts, remplis de crainte. Les deux aides du magicien se lamentent à grand bruit et s'arrachent les cheveux.

Le magicien impassible reprend l'œil, se remet à danser, puis se jette à nouveau sur l'enfant qui gémit toujours. Il lui frotte le visage, et l'enfant se lève vivement en criant de joie. Oh, prodige ! son œil, bien en place de retour, pétille de malice et de vie. Chacun veut le voir et le toucher; et l'enfant s'arrête longuement devant le chef et les anciens qui hochent pensivement la tête en murmurant : "Dieu est grand" !

Dans la confusion qui règne, le féticheur s'est discrètement retiré.

Le calme revenu, ses aides le rappellent, et le public s'ouvre respectueusement pour lui offrir le passage.

L'enfant s'assoit de nouveau sur le sol, et la danse reprend. Cette fois le magicien tire la langue, se la tranche d'un coup de couteau et l'offre aux spectateurs pour vérification. Puis il la reprend et la remet en place. Elle se ressoude aussitôt. Le magicien ouvre la bouche et glapit encore pour faire constater le miracle.

Puis, le poignard à la main, il se précipite à nouveau sur l'enfant qui roule à terre en hurlant.

Un flot de sang jaillit de sa gorge où luit une affreuse blessure.

Ses membres tremblent un instant encore puis se raidissent et retombent inertes.

Tous les spectateurs se sont levés, muets d'horreur. Les tam-tams se sont tus. Le magicien prend le chef du village par la main et lui fait tâter le pouls de l'enfant. Le visage du chef est devenu gris et ses lèvres tremblent. L'enfant ne respire plus, le pouls ne bat plus. Pas de doute, il est mort. Et le chef atterré, regagne lentement sa place.

Les tam-tams éclatent alors avec violence. Le magicien fait un geste brusque vers l'enfant qui bondit instantanément sur ses pieds et se frotte la gorge où la blessure disparaît aussitôt.

Le féticheur se laisse choir à terre et soupire profondément comme vidé par un effort surhumain. L'enfant l'aide à se relever et tous deux se remettent à danser sans regarder les spectateurs délirants d'enthousiasme.*

La danse se prolonge longtemps, entrecoupée par des dégustations de vin. Le chef a tenu à offrir deux bouteilles de champagne qu'il conservait précieusement au chaud pour une grande occasion comme celle-ci. Un notable a offert à son tour un flacon de gin et deux litres de *Koutoukou* (alcool de palme). L'atmosphère s'échauffe. Les gamins grouillent partout. Leurs paillements couvrent parfois le son du tam-tam, jusqu'à ce qu'un claquement de chicote les fasse refluer dans l'ombre.

Les deux aides du magicien, qui s'étaient éclipsés depuis plus d'une heure, reviennent alors et murmurent quelque chose à l'oreille de leur maître. Celui-ci s'entretient à son tour avec le chef qui réclame le silence et annonce :

- Tout le monde va se rendre au bord de la rivière. Le grand magicien a déclaré que les esprits sont favorables, que la *Mammy Wata* lui a fait savoir qu'elle l'assistera, et qu'il va marcher sur l'eau, si Dieu veut...

Guidée par les deux aides, la foule palabrante s'avance donc vers la rivière toute proche et s'arrête à quelques mètres du bord.

La rivière est assez étroite et profonde à cet endroit, l'eau est noire et boueuse, les berges encombrées de grosses racines. Dans une trouée de la végétation on peut encore voir les traces profondes d'un troupeau d'éléphants venu boire récemment...

* Un magicien Togolais rencontré à Sokodé en 1998, m'assura qu'il présentait également ce tour.

Le féticheur pensif semble méditer un moment et marmonne quelque incantation mystérieuse. Pendant qu'un de ses assistants empêche les spectateurs d'avancer trop près et fait asseoir les premiers, l'autre lui tient la main et le conduit lentement vers l'eau.

Là, le magicien prend une longue perche plantée dans la vase, et tâte la surface, du pied gauche.

La foule l'observe en retenant son souffle, puis pousse un hurlement d'enthousiasme. Ça y est ! le magicien a posé l'autre pied à la surface de l'eau, et il marche maintenant; il marche sur l'onde ! Il avance sur la rivière à pas mesurés, tenant sa longue perche à deux mains. Et le voici qui prend pied sur l'autre berge, salué par une tempête d'acclamations.

Tous les regards sont braqués sur lui, sur cet homme béni des Dieux, qui change l'eau en vin, ressuscite les morts et marche sur l'eau...

Il est vrai que des prêtres harristes, ces chrétiens synchrétiques africains, cauchemar des missionnaires blancs, viennent par ici de temps à autre, popularisant ainsi les miracles de la Bible et de l'Évangile. L'un d'entre eux, analphabète, à qui on demandait ironiquement un jour, comment il pouvait lire ces livres qu'il possédait, cloua le bec à son interlocuteur en lui répondant que ces ouvrages sacrés se lisaient avec le cœur, bien plus qu'avec les yeux...

Voici le féticheur Haoussa, l'égal des Dieux, qui revient, debout dans une pirogue qu'il a détachée de l'autre rive. La foule se précipite pour l'accueillir, puis l'un des aides fait contrôler aux curieux l'endroit où le thaumaturge s'était engagé sur l'eau. Chacun peut constater qu'il n'y a pas de pieux plantés à la file ou une quelconque passerelle dissimulée sous la surface de l'eau. Oui, vraiment, Dieu est grand ! Et les griots chanteront longtemps encore les louanges de cet homme béni des Dieux, qui change l'eau en vin, ressuscite les morts et marche sur l'eau comme un génie... Gloire au Tout-Puissant !

Et bien, qu'en pensez-vous ? Avions-nous assisté à des miracles ? Pour moi, la chaleur et l'alcool s'ajoutant à la fatigue, m'avaient causé

une migraine effroyable que je combattis promptement avec deux Alka-Seltzer. Le chef intrigué regarda les deux cachets effervescents qui montaient et descendaient dans le verre d'eau, en faisant des bulles, puis éclata de rire en me voyant boire le liquide pétillant, et en réclama un verre à son tour. Peut-être se disait-il que ces sacrés *toubabous* avaient trouvé le moyen de mettre le champagne en cachets. Le contenu de son verre sembla d'ailleurs le satisfaire et il m'en remercia chaleureusement.

C'était tout de même une bien petite magie comparée à celle que nous venions de voir, et je n'étais pas de taille ce soir-là à concurrencer mon adversaire dont j'avais admiré l'aisance et le savoir-faire.

Quelques occidentaux ayant assisté à ce genre de démonstration, en sont revenus convaincus d'avoir été témoins de prodiges surnaturels, et c'est bien naturel ! Mais, pour ma part, hélas ! en tant que magicien sceptique et trop rationaliste, je ne puis m'empêcher d'analyser des faits dont l'importance aurait peut-être pu leur échapper et de me dire, par exemple, qu'après tout, le sacrifice rituel du cabri n'avait pas été inutile ni encore moins fortuit. Celui-ci offrait en effet au magicien, de précieux accessoires susceptibles de pouvoir lui servir : un œil de l'animal, sa langue et la vessie qu'il pouvait remplir de sang frais battu. Cette vessie bien noué pouvait être dissimulée dans les vêtements de l'enfant, à plat, contre sa poitrine. Il avait largement le temps de tout préparer dans sa case personnelle.

Le magicien pouvait déposer dans l'une de ses poches, l'œil du cabri et une poignée d'argile malaxée et imbibée de sang.

Lorsqu'il s'avance vers l'enfant pour lui arracher un œil, il a déjà dans la main droite qui tient le poignard, cet œil de cabri et un peu d'argile. L'enfant ferme bien son œil et le magicien lui recouvre la paupière de cette argile qui donne l'illusion, même d'assez près, d'une plaie sanguinolente. Cela est fait rapidement et les spectateurs voient mal ce qui se passe. Après avoir fait toucher l'œil de cabri, il suffit au magicien d'essuyer la paupière de l'enfant, et le tour est joué.

Pendant que le public observe l'enfant, le magicien replace tranquillement l'œil du cabri dans sa poche et s'essuie les doigts à son pagne.

Est-il vraiment nécessaire d'expliquer le truc de la langue coupée ? Vous avez certainement déjà compris qu'il s'agit du bout de la langue du pauvre cabri que le féticheur place entre ses dents et dont il se débarrasse après le tour, en l'escamotant ou en l'avalant.

Pour le meurtre de l'enfant, là encore, le magicien plaque une poignée d'argile ensanglantée sur sa gorge pour simuler la blessure, pendant qu'il crève la vessie de sang frais, faisant gicler celui-ci par le col de la pseudo-victime qui joue la comédie et arrête son pouls par un procédé que tous les magiciens connaissent et que je ne révélerai pas ici...

Pendant ce temps les deux aides ont pu se rendre tranquillement à la rivière et tendre une double corde ou deux lianes côte à côte, d'une berge à l'autre, sous la surface de l'eau. Ces cordes sont attachées solidement à des racines et ne peuvent être décelées dans l'eau boueuse et calme. Le magicien s'avance donc sur cette étroite passerelle comme un funambule, se servant de sa perche comme d'un balancier ou d'un bâton pour conserver son équilibre. A peine est-il parvenu sur l'autre rive, qu'un des aides tranche discrètement les cordes à l'aide de sa machette; et celles-ci retombent sur le fond où elles dérivent doucement avec le courant...

Quant à l'eau changée en vin de palme, il peut s'agir de vases à double-fond comme ceux que nous retrouverons chez les yoguis de Bombay.

Est-ce donc ainsi que tout cela se passe ? Je n'en sais vraiment rien, mais cela se pourrait bien, n'est-il pas vrai ? Ce qui n'enlève rien, pour moi, à la beauté de l'illusion et au merveilleux de la scène...

Ces trucs vous semblent trop grossiers ? Vous êtes convaincu que vous ne vous seriez pas laissé prendre ? Permettez-moi d'en douter, car j'ai moi-même été illusionné par des artifices aussi simples, malgré trente années de pratique. Le magicien peut en effet annihiler notre esprit critique grâce à son habileté, au détournement de notre attention et à l'atmosphère spéciale qu'il parvient à créer autour de lui. Là réside son art.

"L'AIGUILLETTE NOUEE"... 1970

J'étais tranquillement assis sur ma terrasse corrigeant des copies, ou lisant peut-être un livre de magie, quand un claquement de mains me fit lever la tête. C'est ainsi que l'on signale sa présence en Afrique noire où les cases n'ont pas toujours de porte pour y frapper.

Un noir était en effet à la barrière, de quarante ans environ, en complet veston et cravate impeccable, malgré la chaleur accablante.

Je l'invitai à entrer et à s'asseoir, attendant tranquillement qu'il m'explique quel bon vent l'amenait. Mais il paraissait mal à l'aise et tournait autour du pot.

- Je suis fonctionnaire à la préfecture, déclara-t-il, et j'ai assisté l'an dernier à votre séance de magie à la résidence. C'était "trop" fort, oui vraiment "trop" fort...

- Vous intéressez-vous à la magie ? lui demandai-je, ne voyant pas où il voulait en venir. Et je me levai pour lui montrer un sachet de cuir posé sur un meuble.

- C'est quoi ? fit-il, avec un mouvement de retrait, quand je posai l'objet sur la table devant lui.

- Je ne sais pas, justement. J'ai trouvé cette chose sur ma terrasse, ici même, un soir en rentrant du cinéma. Le boy n'avait rien vu et n'avait déclaré que la clochette accrochée à la barrière fermée n'avait pas sonné pendant mon absence. Il avait très peur et m'a dit que c'était mauvais, très mauvais, et que c'était un sorcier qui essayait certainement de faire fétiche contre moi, et qu'il fallait brûler ça tout de suite...

- Il avait raison, assura l'homme avec empressement. Et vous ne l'avez pas écouté ?

- Mais non, bien entendu, et vous voyez bien que l'objet est toujours là. Peut-être était-ce effectivement quelqu'un de mal intentionné qui l'avait jeté là pour m'impressionner. En tout cas je suis très content d'avoir ce gris-gris qui me fera un bon souvenir.

- Et il ne vous est rien arrivé ?

- Ma foi non, rien de spécial.

- Ça ne m'étonne pas, fit-il soulagé. Votre magie est plus forte, et c'est justement à cette fin que je suis venu vous consulter. Je suis moi-

même victime d'un envoûtement depuis trois semaines environ, et je n'en dors plus. Voilà près de trois semaines, monsieur le professeur, que je ne peux plus faire l'amour avec une femme.

- Comment cela a-t-il commencé ?

- Et bien, la première fois, c'était un jeudi soir, je me rappelle bien, j'allais faire l'amour avec ma femme comme d'habitude, quand au moment de l'action, je n'ai rien pu faire. Ça ne marchait pas. Je suis gêné de vous raconter cela, monsieur le professeur, mais c'était ainsi. Rien à faire; et ma femme attendait. Je lui ai dit que j'étais fatigué et que ça irait mieux la prochaine fois.

- Ce sont des choses qui peuvent arriver à tout le monde, vous savez. Il ne faut pas en faire une maladie.

- Non, non, mais attendez. C'est alors que j'ai bien réfléchi et que je me suis souvenu que mon beau-frère était venu à Gagnoa la semaine précédente et qu'il m'avait demandé encore de l'argent. Je lui avais refusé et il s'était fâché et m'avait dit que je le regretterais. C'était sûrement cela, car je me disais bien que ce n'était pas naturel. Ma femme est une Bakwé. J'aurais dû me méfier car il y a beaucoup de sorciers chez les Bakwés. Il a dû aller en trouver un et faire fétiche contre moi pour se venger. J'en ai parlé à ma femme. Elle ne savait pas et avait peur. On a encore essayé et ça n'a pas marché non plus. Le lendemain, elle m'a conseillé d'aller voir une jeune "*moussou*" et d'essayer avec elle pour voir. Je suis allé et je n'ai rien pu faire, et pourtant elle était jolie. Pour moi et ma femme, c'était clair : quelqu'un avait fait fétiche pour m'empêcher ! Pour ma femme, ça ne vient pas de son frère, mais moi j'en suis sûr. J'ai encore essayé plusieurs fois depuis, mais c'est toujours pareil, et je n'en dors plus. J'ai lu dans une revue française que cette sorcellerie se pratiquait en France autrefois, et qu'on appelait cela "*le nouage de l'aiguillette*"...

- C'est exact, fis-je, et des gens ont été condamnés pour cela au Moyen Age.*

En attendant, le pauvre diable ne donnait pas trop envie de rire

* Abel de la Rue fut pendu à Coulommiers, en 1582, pour avoir noué l'aiguillette à ses voisins.

quand on le voyait, tant il paraissait tourmenté par cette histoire dont il était à la fois victime et auteur sans s'en rendre compte.

Cette altercation avec son beau-frère avait pu le travailler au point de lui faire perdre ses moyens le premier soir, ou peut-être l'inhibition avait-elle une toute autre cause. Peu importe. En tout cas, s'étant convaincu de cela, il en avait fait une obsession que partageait également sa femme, ce qui ne contribuait certainement pas à le guérir, ne pouvant plus penser à autre chose au moment décisif.

Je ne suis pas psychiatre, ni psychologue, mais tout de même un peu "sorcier", du moins pour ceux qui y croient. Je pris donc mon air le plus convaincu et le plus mystérieux pour écrire sur un morceau de papier, la formule suivante :

"C'est fini. Tant pis pour lui. Je suis guéri."

Je la lui remis gravement, en la déclarant infaillible, et en lui recommandant de la lire, sept fois à voix basse, le matin en se levant, sept fois avant de se coucher, et sept fois à chaque fois qu'il y penserait. Et de bien s'amuser en la lisant, car son beau-frère ne pourrait rien lui faire désormais.

- Combien vous dois-je ? me demanda-t-il, ragaillard.

- Rien, fis-je d'un air offusqué. Un fétiche ne doit surtout pas être monnayé pour conserver tout son pouvoir...



Visages fascinés et inquiets devant le tour du couteau transperçant le bras (Komsilgha, Burkina Faso, 1995)

Quelque temps plus tard, réglant des formalités à la préfecture, je fus accueilli par notre fonctionnaire qui arborait un sourire rayonnant, qui en disait assez long. Merci, docteur Emile Coué, votre méthode d'auto-suggestion est toujours efficace et me servira encore !...

DE L'AIGUILLETTE NOUEE ET AUTRES SECRETS DE L'AMOUR D'APRES LES ANCIENS GRIMOIRES

Comment nouer l'aiguillette : Qu'on prenne le membre d'un loup nouvellement tué, qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier et qu'on l'appelle par son nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera le membre avec un lacet de fil blanc et le pauvre homme sera impuissant aussitôt.

Moyens de s'en préserver : On peut s'en préserver en portant un anneau dans lequel est enchâssé l'œil droit d'une belette, ou en frottant de graisse de loup le seuil et les montants de la porte de sa chambre à coucher.

Pour s'en délivrer : L'homme impuissant prendra sa chemise par la têtère et par la manche droite, et pissera au travers. Il peut aussi pisser à travers l'anneau nuptial tenu par sa femme. Un autre remède se fait en respirant la fumée de la dent brûlée d'un homme mort depuis peu.

Pour qu'une femme se fasse aimer d'un homme : Il faut pour la femme quand elle a ses règles, avoir un petit pain tout chaud et ôter la calotte qui est dessus, faire un trou avec le doigt dans la mie et faire tomber neuf gouttes de ce sang dans le milieu du pain. Puis se faire saigner le nez et en recevoir neuf gouttes. Remettre la calotte dessus et faire sécher au four, et après l'avoir réduit en poudre, en faire prendre dans le café ou du bouillon, ou autre chose, quatre ou cinq prises à la personne.

Pour qu'un homme se fasse aimer d'une femme : Ayez deux couteaux neufs, et par un vendredi matin allez dans un endroit où il y

a des vers de terre. Prenez-en deux et ayant bien joint les deux couteaux couper les deux têtes et les deux queues et, vous prendrez les corps, reviendrez chez vous, mettre du sperme dessus et ferez sécher pour en faire une poudre. Si vous faites manger de cette poudre à la personne, elle vous suivra pour ne plus vous quitter.

Pour savoir si une fille est chaste ou non : Lui faire avaler de la poudre de jais. Si elle est corrompue, il lui sera de toute impossibilité de retenir son urine, il faudra qu'elle pisse incontinent; si elle est chaste, elle se retiendra au contraire plus qu'à l'ordinaire.

Autre moyen : Mesurez avec un fil la grosseur du cou de la fille, puis doublez cette mesure et faites tenir les deux bouts à la fille avec ses dents et tâchez de faire passer sa tête dedans la boucle de fil. Si la tête passe aisément, la fille est corrompue, sinon soyez assuré qu'elle est pucelle.

Pour réparer le pucelage perdu : Faites une pâte de térébenthine de Venise, un peu de lait de feuilles d'asperges, un quart d'once de cristal minéral infusé dans du jus de citron, un blanc d'œuf frais avec un peu de farine d'avoine. Vous mettrez cette pâte dans la nature de la fille déflorée après l'avoir seringuée avec du lait de chèvre et oint de pommade de blanc de Rhazis. Vous n'aurez pas pratiqué ce secret quatre ou cinq fois que la fille redeviendra en état de tromper la matrone qui la voudrait visiter.

Pour se prévenir du cocuage : Prenez le bout du membre génital d'un loup, le poil de ses yeux et celui qui est à sa gueule en forme de barbe. Réduisez cela en poudre par calcination et faites-le avaler à la femme sans qu'elle le sache et l'on pourra être assuré de sa fidélité.

La moelle de l'épine du dos d'un loup a le même effet.

Pour empêcher que la femme puisse paillarder : Ceux qui sont obligés de s'absenter pour longtemps de la maison et qui ont femme suspecte et sujette à caution peuvent, pour leur sûreté, pratiquer ce qui suit. Il faut prendre un peu des cheveux de la femme et les couper très

menus, puis en ayant enduit le membre viril avec du miel et jeté de la poudre de cheveux dessus, on procédera à l'acte sexuel avec la femme, et elle aura ensuite le plus grand dégoût pour le déduit. Si le mari veut la faire revenir de ce dégoût, qu'il utilise une poudre de ses propres cheveux, et après avoir oint son membre avec du miel, de la civette et cette poudre, il procédera à l'acte, au plus grand contentement de sa femme.

Pour la vigueur de l'amour : Afin d'être robuste dans l'action de Vénus, il est bon de se précautionner. Il faudra composer une pommade d'huile de civette et de sperme de loup, en oindre le gros doigt du pied gauche et les reins, une heure avant d'entrer au combat. On en sortira avec honneur et satisfaction de la partie.

Contre la froideur de la femme : Si le mari trouve que sa femme soit de complexion froide et ne se plaise au déduit, qu'il lui fasse manger des testicules d'oies et du ventre de lièvre assaisonné de fines épices et de temps en temps des salades de céleri avec du vinaigre rosat.

Pour savoir le secret d'une fille : Pour faire dire à une fille ce qu'elle cache, pendant qu'elle dort, mettez-lui le cœur d'un crapeau sur la mamelle gauche, elle dira tous ses secrets.

(Extraits du Grand Albert et du Petit Albert, du Sorcier des Roches Noires et des Clavicules de Salomon).

UN VILLAGE DIDA,
AU CENTRE-OUEST DE LA COTE-D'IVOIRE
Juillet 1977

La nuit tombe sur ce petit village de la forêt ivoirienne que je retrouve, non sans émotion, et où j'ai été invité par un ancien élève. Une agréable fraîcheur commence à se répandre après les lourdes chaleurs de l'après-midi.

Nous passions devant une case rectangulaire assez délabrée, quand un homme nous invita à partager avec lui son frugal repas du soir : un rat palmiste, accompagné d'un peu de riz et de vin de palme.

Nous nous asseyons sur nos petits tabourets et chacun puise de la main dans la cuvette émaillée posée à terre.

- Je m'intéresse à la magie, nous avoue notre hôte. Et j'ai beaucoup admiré les "miracles" que vous avez bien voulu nous présenter cet après-midi. Mais le plus extraordinaire, et ce qui nous a frappé le plus, c'est quand vous avez brûlé cette feuille de caféier et que vous avez fait apparaître de ses cendres une liasse de billets de banque. C'est trop fort même..., ajoute-t-il d'un ton rêveur.

Certes, ce tour soulève toujours une grande émotion qui se comprend aisément dans ces villages pauvres où une liasse de billets de cinq mille francs C.F.A. représente déjà une petite fortune.

- Tout cela n'est hélas qu'illusion..., lui dis-je, un peu gêné. On ne peut produire ainsi de l'argent à volonté. Ceux qui prétendent le contraire ne disent pas la vérité.

- Peut-être, déclara-t-il pensivement, mais c'est tout de même formidable... Voyez-vous, j'ai travaillé à la ville comme maçon et c'est pourquoi je parle français. Je me suis converti à la religion catholique, mais je crois malgré tout au pouvoir des féticheurs...

A ce moment, un jeune enfant de cinq à six ans sort de la case et se dirige vers nous.

- Comme il est joli ! dis-je. Est-ce votre petit ? Comment s'appelle-t-il ?

Le front de l'Africain se plisse à ma question et son visage devient soucieux. Il hésite avant de me répondre :

- C'est en effet mon petit... mais je ne lui ai pas donné de nom.

Je devine un drame : car ne pas donner de nom à un enfant ou lui attribuer un sobriquet infâmant, c'est toujours le signe de malheurs ayant frappé ceux qui l'ont précédé. La famille tente ainsi, de façon poignante, de conjurer le mauvais sort et détourner de lui l'attention des mauvais génies en feignant ignorer ou mépriser ce nouvel enfant qu'elle croit menacé.

Je ne m'étais pas trompé.

- Voyez-vous, reprend l'homme, je ne suis pas d'ici. Je vivais autrefois, plus loin, dans un autre village Dida, où j'étais heureux. J'avais eu deux garçons avant ce petit. Deux beaux garçons aussi..., mais des sorciers les ont tués.

Je respecte sa douleur et garde le silence. Mais l'Africain semble vouloir libérer son esprit et poursuit son récit.

- Oui, des sorciers les ont tués. Et ces sorciers, je les connaissais bien puisqu'il s'agissait de ma propre sœur et de son mari. Ces deux maudits n'avaient pas d'enfants eux-mêmes et je voyais depuis longtemps quels méchants regards de jalousie ils lançaient aux miens. Lorsque mon deuxième enfant est mort à son tour, j'ai bien compris que c'était encore eux qui l'avaient tué par quelque sorcellerie. Fou de rage et de chagrin, j'ai pris ma machette, et je me suis précipité vers leur case pour leur couper la tête. Mais des voisins les avaient avertis par leurs cris et ils se sont enfuis en courant. Je les ai poursuivis plus d'un kilomètre, mais ils ont réussi à m'échapper... J'ai appris, le lendemain, qu'ils avaient osé aller à la ville se plaindre au commissaire de police. Ils lui ont déclaré que j'avais voulu les assassiner en les accusant du meurtre de mes enfants par sorcellerie et jalousie.

- Est-ce vrai que vous n'avez pas d'enfants vous-mêmes ? leur a demandé le commissaire d'un air soupçonneux.

- C'est vrai, ont-ils confirmé.

- Et bien, hors d'ici, maudits sorciers ! leur a crié le commissaire indigné. Et il a décroché son fouet pour les chasser et les chicoter...

Quant à moi, j'ai quitté alors ce village. "J'ai pris mon pied la route" et je suis allé travailler dans la capitale, et ensuite je suis venu m'installer ici. Depuis, j'ai "gagné" ce petit. Je ne lui ai pas donné de nom afin que la sorcellerie ait moins de prise sur lui, et je me sens plus en sécurité loin de ces sorciers, s'il plaît à Dieu...

La nuit est complètement tombée maintenant. Elle a étendu sur le petit village sa lourde chape, noire et oppressante. Sous le ciel nuageux de la saison des pluies, l'obscurité est totale et l'on ne voit pas à un mètre. Ici ou là, les timides lumières de quelques lampes tempête clignotent faiblement sans parvenir à écarter les ténèbres.

L'atmosphère est dense et l'on éprouve le besoin de se rapprocher des autres comme pour se rassurer et se protéger des mystères de la nuit et de la grande forêt qui semble écraser et cerner le village de sa masse énorme et hostile, pleine du crissement assourdissant des insectes et de bruits étranges que l'on identifie mal. L'on ne peut s'empêcher de la peupler de dangers de toute sorte; pas seulement des scolopendres, des scorpions, des mygales, des serpents, des panthères et autres bêtes de la nuit, mais aussi de présences invisibles et inquiétantes, et de génies malfaisants qui vous guettent dans l'ombre. Comment échapper à cet envoûtement ? On comprend bien l'animisme, à cette heure, où l'esprit des défunts, dont on parle en baissant la voix, semble rôder autour de vous et vous frôler parfois de son haleine froide. Et l'on hausse instinctivement le ton dans un mouvement dérisoire de défense.

Et je me souviens de ces veillées de mon enfance dans cette vieille ferme de Basse-Bretagne où j'allais tous les soirs prendre du lait. L'hiver, dans ce logis obscur, au sol en terre battue, où les flammes de lâtre immense rejetaient dans une ombre incertaine et mouvante, les lourdes armoires cloutées et le front du lit-clos, j'écoutais fasciné, assis avec les autres dans la grande cheminée, les récits en breton du vieux conteur Hervé Bourlès, du Ménez-Bras. Dans sa langue rocailleuse et sourde, il savait nous entraîner avec lui, dans un monde inquiétant et merveilleux peuplé de Korrigans, de Teuss et de sorciers. Et les rafales de vent qui contournaient le puits et passaient sous la porte, et les gouttes de pluie qui venaient par moment grésiller sur les braises, nous faisaient sursauter; et le grincement lointain des roues d'une charrette dans un chemin creux et boueux, c'était, j'en étais sûr, le sinistre char funèbre de l'Ankou, rôdant avec sa faux pour emporter des âmes.

Je sortais de là frissonnant, imaginant des Teuss à l'affût dans chaque buisson de genêt au bord de la route. Comme les personnages du récit, je les provoquais de mon penn-baz menaçant et frappais la fougère des talus, plus pour me rassurer que par défi véritable, car je hâtais le pas dès que j'avais le dos tourné...

Ou bien encore, je m'efforçais de faire un crochet silencieux par le

cimetière, surtout le soir de la Toussaint, pour surprendre les secrets des trépassés qui, on le sait, se réunissent tous sur une tombe, cette nuit-là, pour dévoiler l'avenir des vivants.

Ou bien encore, avec l'un de mes frères, nous allumions une chandelle dans une betterave creuse où l'on avait percé deux yeux un nez et une bouche. Nous la portions au bout d'un long bâton en poussant des cris effroyables pour terrifier les autres gamins du voisinage. Et nous étions très fiers de nous et des exploits de guérisseur de cet arrière-grand-père maternel qui, selon nos parents, avait passé pour sorcier, à l'époque des derniers loups et des loups-garous.

"Il n'est point de pays, même en Afrique, où l'homme soit plus superstitieux qu'il l'est en Bretagne...", déclarait Cambry en 1794 dans son "Voyage dans le Finistère". C'était encore assez vrai dans les campagnes, juste après la dernière guerre.

En ce temps-là, et c'est bien proche et très loin à la fois, nous vivions encore dans la magie en Basse-Bretagne. Nos parents parlaient surtout breton et portaient encore le costume traditionnel. Comme beaucoup d'autres, je croyais à Paolick le Diable, aux revenants, aux intersignes, et à l'enfer froid des Celtes, si je ne croyais pas au Bon Dieu.

Et puis la lumière électrique et la télévision sont venues dans les campagnes et ont chassé les Teuss qu'il m'arrive cependant parfois de regretter.

Mais je sais qu'ils ne sont pas encore morts, et je les retrouve ici, sans doute en sursis, au cœur de l'Afrique noire, comme de vieux amis d'enfance perdus de vue depuis longtemps.

SORCIERS, ORDALIES ET POISONS...

En Occident, on confond toujours "sorcier" et féticheur", ou "sorcier" et "magicien". Quand on dit, "le sorcier du village" ou "le sorcier de la tribu", il s'agit en réalité du "féticheur" qui est à la fois un prêtre animiste, un guérisseur, parfois un magicien ou un devin, mais rarement un sorcier.

Car le véritable sorcier, c'est celui à qui l'on attribue le pouvoir

funeste de faire le mal, consciemment ou inconsciemment - car il y aurait des sorciers qui s'ignorent - par une puissance maléfique de son esprit, par anthropophagie mentale ou réelle, par lycanthropie, c'est-à-dire la faculté de se métamorphoser en loup-garou ou en panthère, par l'intervention des mauvais génies, par des poisons ou des pratiques d'envoûtement comme les "*kafiguélédios*", ces statuettes sinistres à l'effigie de la victime, dont on remplit une cavité ventrale avec des rognures d'ongles, des poils, des cheveux ou un morceau de papier portant son nom, et qu'on recouvre de lambeaux de vêtements ayant été portés par cette personne, et qu'on transperce finalement de clous pour provoquer la maladie, la folie ou la mort...

L'effet psychologique peut en être terrible, dans l'ambiance de terreur qui environne souvent la personne qui se croit envoûtée. Et si cela ne suffit pas, les poisons peuvent encore intervenir.

Certains sorciers en connaissent un rayon dans cette science qui peut cependant être utile, en particulier pour la chasse.

Les chasseurs de Siaoua, par exemple, plaçaient dans leur fusil une cartouche sans balle et enfonçaient à la place dans celle-ci, par le canon, une courte sagaie dont le bout tranchant et biseauté était enduit d'un poison rituellement préparé par le féticheur. Ainsi armés, ils s'approchaient le plus près possible de l'éléphant et lui tiraient à bout portant dans le ventre. Si le fusil n'explosait pas, la sagaie causait une blessure énorme à l'animal qui s'enfuyait perdant son sang en abondance. Le chasseur le suivait jusqu'à ce qu'il s'écroule sous l'action de la blessure et du poison. Et tout le village pouvait alors se précipiter à la curée et s'empiffrer de viande fraîche pendant quelques jours.

- Le poison est une chose terrible, déclara Yao Louga, mon ancien élève Dida. Les Africains l'utilisent trop souvent et il faut faire attention. Et certains ne laissent pas de traces. Tenez, j'ai même entendu parler d'un moyen atroce pour tuer quelqu'un. Il faut pour cela se procurer quelques poils de moustache de panthère. Vous pouvez en acheter dans les boutiques de produits de sorcellerie, comme vous avez pu en voir au marché de Gagnoa ou ailleurs.

- J'ai déjà vu effectivement ce genre d'étalage au marché, fis-je et ce qu'on peut y trouver est tout à fait ahurissant : des crânes de singe,

des os de crocodile, des testicules de rat, une langue de pangolin, une queue d'hippopotame, une dent de vipère, des cornes d'antilope, etc. Il m'avait manqué une telle boutique à dix-sept ans, hélas ! pour me procurer des poils de loup. Mais je ne savais pas qu'on pouvait y trouver de quoi tuer.

- Oh, mais si, vous savez. Les sorciers y trouvent ce dont ils ont besoin, et pour pas cher... Vous coupez donc vos poils de moustache de panthère en petits tronçons d'un demi-centimètre de longueur environ. On fait ensuite cuire à l'eau une poignée de riz, et quand les grains sont assez mous, on y enfonce dans chacun un morceau de poil dans le sens de la longueur. On fait ensuite sécher ces grains en plein soleil afin qu'ils durcissent à nouveau et se conservent bien. Quand on veut se débarrasser de quelqu'un, il suffit de glisser discrètement cette petite poignée de riz dans sa ration. Les grains vont se ramollir au contact des autres et de la sauce et passeront inaperçus. Avec la digestion, le riz va se désagréger, et les morceaux de poil de moustache de panthère, rigides et durs comme de courtes aiguilles d'acier, vont se libérer et perforer les parois de l'estomac et des intestins, entraînant une mort affreuse par hémorragie interne ou par infection. Et aucune analyse ne révélera jamais la présence du moindre poison.

- C'est tout à fait charmant. Brr ! Il faudra que j'essaie cette recette sur ma belle-mère. J'avais déjà lu quelque part qu'en Asie, on procédait de manière identique avec des poils de moustache de tigre.

- Ça se peut bien. Et le jaguar aussi doit faire l'affaire en Amérique latine.

- Mais comment faites-vous donc pour avoir la certitude que quelqu'un est réellement sorcier ? demandai-je à Yao Louga.

- Et bien, répondit-il, si nous avons des soupçons sur un particulier, le devin peut intervenir. D'autre part, le féticheur peut aussi préparer une ordalie. C'est l'épreuve du poison que le suspect doit boire. Il y a un poison mortel peu utilisé et un poison plus ou moins atténué selon la gravité du cas. Si l'accusé vomit et en réchappe, c'est qu'il est innocent. S'il meurt ou s'il tombe gravement malade et ne vomit pas, c'est qu'il est coupable... La tribu voisine de la nôtre, celle des Gagous, ces petits hommes que l'on dit descendre des Pygmées, utilise aussi

traditionnellement l'épreuve du liquide bouillant dans lequel le suspect doit plonger la main. Ces pratiques se font rares aujourd'hui ou sont atténuées. Mais que pensez-vous, vous-même, de ces ordalies ?

- C'est ce que nous appelions en Europe "le jugement de Dieu". Nos ancêtres l'ont également appliqué, et il n'y a pas si longtemps. Les ordalies semblent correspondre à une étape dans l'évolution des sociétés humaines, étape qui est à son tour en train de s'achever en Afrique. Quant à leur efficacité, c'est une tout autre affaire. En Europe et en Afrique, particulièrement au sud du Sénégal, avec le poison "tali"* , les ordalies ont été responsables d'innombrables injustices et de morts innocentes. Elles peuvent, évidemment, se révéler parfois efficaces, dans un certain contexte, mais restent néanmoins dangereuses. Si l'on présente, par exemple, à un suspect innocent, un simple breuvage inoffensif et vomitif, il le boira sans crainte, sûr de sa bonne foi; il vomira et sera acquitté. Un coupable inquiet et terrorisé, refusera peut-être, par contre, de le boire; et l'on verra ainsi les soupçons confirmés. Ou alors il le boira sous la contrainte, et la conviction de mourir sera si forte chez lui qu'il pourra vraiment en mourir, ou qu'il en sera pour le moins très malade, révélant ainsi de toute façon sa culpabilité. Mais il peut aussi advenir, surtout avec un poison dangereux, qu'un innocent soit gravement malade et passe ainsi pour un coupable... Il est vrai qu'en Afrique la notion de culpabilité n'est pas toujours la même qu'en Europe, et que l'intention de l'acte égale parfois chez l'Africain, l'acte lui-même. Ainsi, dans le cas d'une mort suspecte, un innocent pourra se considérer parfois comme coupable, s'il lui est simplement arrivé de souhaiter la mort de cette personne. Et il ne protestera pas devant les résultats accablants d'une ordalie, se persuadant lui-même qu'il est vraiment coupable. On peut être "sorcier" par intention... Quant à l'ordalie au cours de laquelle le suspect doit plonger la main dans un liquide bouillant, le féticheur peut aussi l'atténuer en enduisant cette main d'un onguent spécial ou en la plongeant dans un liquide froid juste avant l'épreuve...

* Selon le rapport d'un gouverneur, le "tali", tiré de l'écorce de "mançone", aurait tué 2 000 personnes en Casamance, en 1912. Les Malgaches, eux, tiraient le "tanguin" d'épreuve, des graines d'une apocynacée. J'ai visité, en janvier 1989, près de Tananarive, le lieu sacré où se pratiquait jadis l'épreuve rituelle du "tanguin".

L'ordalie peut aussi, comme le jugement de Salomon, n'être qu'un moyen de confondre le coupable, comme en témoigne Armand-Henry Flasch, dans un article sur la sorcellerie en Afrique, dans lequel il déclare avoir été témoin à Thiès, au Sénégal, d'une palabre entre deux paysans sèrères qui se disputaient un terrain, chacun affirmant en être le propriétaire légitime.

L'administrateur colonial, pour les départager, les assigna, devant l'arbre fétiche de Bandia, pour y prêter serment, et "*tant pis pour celui qui aurait menti...*"

Au jour convenu, ils s'y retrouvent donc, devant un autel où le vieux féticheur invite les deux plaideurs à se dévêtir et à plonger les mains dans une calebasse pour y recueillir une mystérieuse pierre noire, et y prononcer le serment rituel.

Le premier paysan accomplit le rite sans hésiter, mais l'autre s'enfuit alors prestement.

A la question de l'auteur demandant ce qui serait arrivé si le second avait parjuré, il lui fut répondu que la vengeance du fétiche aurait été terrible, mais que de toute façon cela ne se produisait jamais.

Cela me fait penser au truc de la "Poule noire" que certains magiciens utilisaient autrefois, dit-on, pour débusquer le coupable d'un vol.

Tous les villageois ou les suspects seulement étaient rassemblés et devaient entrer à tour de rôle dans une case où une poule noire était attachée dans l'ombre. Le magicien les prévenait qu'ils devaient et pouvaient passer impunément la main sur cette poule noire, s'ils étaient innocents. Le coupable seul, en la touchant, ferait chanter l'oiseau-fétiche. Tous les innocents caressaient donc la poule sans hésiter, alors que le coupable, le gros malin, s'en abstenait. Le magicien qui contrôlait discrètement les mains à la sortie, le découvrait par ce stratagème, car les plumes de la poule étant enduites de noir de fumée, le coupable seul avait les mains propres. Il ne restait plus qu'à le faire avouer, après avoir annoncé que le gallinacé-fétiche l'avait magiquement averti de sa forfaiture.

Les trucs pour démasquer les coupables sont légion, il est vrai.

Robertson racontait dans ses *Mémoires fantasmagoriques* (1840), qu'un colon à qui on avait dérobé un objet annonça à ses esclaves qu'il allait sortir une plume de perroquet du nez du voleur et que le coupable, naïf, portant aussitôt la main à son nez, fut ainsi découvert.

Pour ma part, je touche du bois pour que sainte Anne me préserve d'être aussi naïf et m'évite de tomber dans ces superstitions. Car il a toujours existé dans ce domaine une indéniable supériorité des *toubabous*. Dans notre Europe du XVI^e siècle, les tribunaux de sorcellerie constituaient une juridiction extrêmement développée, efficace et autrement mieux organisée que ces frustes procédés africains. Nos juges détenaient, il est vrai, un moyen infailible pour reconnaître les sorciers à coup sûr.

Le suspect était ligoté solidement et attaché à une longue corde. On le précipitait dans une rivière, du haut d'un pont. Si le pauvre bougre coulait à pic et se noyait, il était proclamé innocent. (Et de quoi se serait-il plaint, car il devait gagner tout droit le Paradis !). Mais s'il flottait, par contre, sa culpabilité était alors nettement établie, car il n'est pas normal qu'un corps humain ne s'enfonce pas dans l'eau; ce ne peut être que le Diable qui le soutient à la surface. Il ne restait plus alors qu'à repêcher le "sorcier" et à le brûler vif sur un bûcher, après l'avoir soumis naturellement à la question ordinaire et extraordinaire par des moyens de torture les plus raffinés et les plus modernes, que ces barbares de nègres fétichistes n'imagineraient même pas.

"LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS-ENFANTS..."

Le Moyen Age s'était montré relativement tolérant à l'égard des sorciers, et c'est au XV^e siècle, en Espagne, que commença vraiment leur persécution opiniâtre et sauvage. Et chez nous, en France, c'est sous notre bon roi Henri IV que la chasse aux sorcières connut son apogée. Sans doute l'église catholique se vengeait-elle de l'insolence des huguenots, et voulait-elle empêcher l'hydre hideuse de trop relever ses têtes infâmes.

Tous les moyens étaient donc bénis pour terroriser, traquer et extirper l'hérésie.

Ainsi la petite Catherine Naguille, convaincue de sorcellerie, fut brûlée à l'âge de onze ans, pour la plus grande gloire de N.-S. Jésus-Christ.

Marie Carlier, sorcière de treize ans, fut mise à cheval sur l'angle aiguë d'une pièce de bois. A chacun de ses pieds, qui ne touchaient pas à terre, on suspendit un boulet de fer, dont le poids était assez savamment augmenté et calculé pour qu'elle mette trois heures à commencer à se fendre dans le sens de la longueur. Les artistes inquiéteurs qui réglementaient son supplice, savaient néanmoins la maintenir en vie. Elle ne fut brûlée que le lendemain...

"Il ne faut jamais épargner la torture", disait l'avocat Bodin, "elle est excellente avec une jeune fille, un jeune enfant, une femme délicate, ou quelque mignart".

"En matière de sorcellerie", préconisait le jésuite Martin del Rio, "il ne faut tenir compte ni de l'âge, ni du sexe des accusés".

Quant à Pierre de Lancre, conseiller du Parlement de Bordeaux, il se faisait amener les sorcières, et, lorsqu'elles étaient jolies, il leur appliquait la question chez lui, en privé. Il en fit brûler six cents en trois mois (1609). C'est entre les mains de ce saint homme que passa la petite Catherine.

Le juge Henry Bogue, en Bourgogne, était arrivé à peu près au même total en 1603.

On rapporte que, lorsque Nicolas Rémy jugeait en Lorraine, vers 1594, les accusées préféraient le suicide à la seule idée de passer par ses mains trop habiles en l'art des attouchements sadiques. Un millier de sorcières périrent par lui.

Si une femme mettait au monde des triplés, son arrêt de mort était signé; car l'homme n'ayant que deux testicules, le troisième enfant ne pouvait être que l'œuvre du démon. Aussi brûlait-on la pécheresse...

avec ses trois rejetons, évidemment, car comment reconnaître lequel d'entre-eux était le fruit du Malin ? La mesure était sage et logique.

Un autre moyen habituel de confondre un suppôt de Satan était de rechercher sur son corps la trace de la griffe de son maître. Chacun sait, en effet, que le Diable marque de la sorte ses adorateurs au cours de leur premier sabbat. Cette marque sombre peut ressembler à un innocent grain de beauté, mais l'inquisiteur sait y reconnaître la forme révélatrice d'un chien, d'un crapaud, ou quelque'autre symbole maléfique. On y enfonce alors une longue aiguille pour s'en assurer, car cet endroit est toujours insensible.

Cependant ce signe peut être dissimulé sous les cheveux, la barbe, le poil, dans les parties honteuses, et même sous la peau et jusque dans la bouche, les narines ou le fondement. Aussi faut-il raser soigneusement l'inculpé et piquer patiemment tous les endroits suspects jusqu'à sa découverte. Certes, si le sorcier voit que l'on enfonce l'aiguille dans la marque satanique, il va hurler pour feindre la douleur et tenter de tromper la justice, mais c'est au juge éclairé par la lumière infinie de N.S., de ne pas se laisser influencer par ces fourberies infâmes, et de poursuivre son action avec force et détermination.

A la même époque, aux Pays-Bas, les pasteurs protestants, plus sages et soucieux de préparer l'avenir, convoquent les enfants au spectacle édifiant de la torture des sorciers. Les jeunes garçons sont même tenus d'y participer en maniant le fouet pour offrir au sorcier les prémices "*d'une mort détaillée, exquise et à petits cris...*"

En Allemagne, la municipalité de Bamberg avait fait construire, pour sa part, une grande maison spécialement aménagée pour torturer vingt-six sorcières à la fois et les juger dans le plus grand confort. Il est vrai que les Allemands ont toujours su s'organiser rationnellement dans ce genre de choses, contrairement aux Français dont l'activité brouillonne décourage souvent les bonnes volontés.

* J. Prévoist : *La première partie des subtiles et plaisantes inventions.*

R. Scot : *The Discoverie of witchcraft.*

(Montaigne dénonça aussi la torture et la chasse aux sorcières).

En Angleterre, c'est le roi lui-même, le sinistre Jacques I^{er} qui prit personnellement la tête de la chasse aux sorcières...

Et dans toute cette période, il ne se trouva aucun prêtre pour s'opposer à tant d'horreur. Seuls, le Toulousain J. Prévost et l'Anglais Reginald Scot, tentèrent courageusement en 1584, en pleine folie, de démontrer que le Diable n'avait rien à voir dans les prodiges que l'on attribuait aux sorcières, et que tout cela relevait seulement de l'imagination, de l'illusion, de trucs et d'innocents tours d'escamotage qu'ils expliquèrent en détail pour convaincre les bourreaux. Mais leurs écrits* furent jugés hérétiques et détruits en grande partie. Jacques I^{er} interdit le livre de Reginald Scot et fit un autodafé des exemplaires saisis. L'auteur étant déjà décédé, heureusement pour lui, échappa aux poursuites...

MIRACLES DES "DJINAMORIS"...

- Voyez-vous, reprit notre hôte africain, la magie des blancs est aussi parfois très forte. J'ai vu, une fois, à la capitale, un magicien comme vous présenter un "miracle". On l'avait attaché, placé dans un sac ficelé, déposé dans un coffre fermé à clef et entouré de cordes. Son assistant est monté sur le coffre et a fermé un rideau. Il a compté jusqu'à trois et a disparu. Le magicien s'est retrouvé à sa place, sur le coffre, libéré miraculeusement, comme notre Seigneur Jésus-Christ s'échappant du tombeau gardé par les soldats romains, et montant au ciel dans la gloire de Dieu..."

Ainsi, voilà l'effet que peut produire en Afrique ce tour classique de la "Malle des Indes" présenté par beaucoup d'illusionnistes occidentaux.

C'est vrai qu'un spectacle d'illusionnisme peut avoir en Afrique noire un impact bien plus grand que chez nous.

Les techniques de l'illusionnisme et de la prestidigitation sont totalement inconnues de la plupart des Africains et leurs effets se présentent donc pour eux comme des miracles. C'est la raison pour laquelle mon spectacle en brousse était toujours haché et interrompu :



*Avec le marabout devin
de Dioulabougou,
(Gagnoa, Côte d'Ivoire, 1968).*



*Féticheur chassant les esprits à coups de sabre,
(Région Bété, Côte d'Ivoire, 1969).*



*Féticheur yacouba "se transperçant" le ventre,
(Photo J.C. Baise, 1968).*

car après chaque tour le public se levait en hurlant d'enthousiasme, et il fallait attendre que le calme se rétablisse avant de poursuivre.

Le magicien-ventriloque belge, Monarque, dont j'avais fait la connaissance à Dakar, avait souvent présenté son numéro en Afrique centrale où sa réputation de *Mondélé Mazie* (Monsieur Blanc Magie) était bien établie.

Il racontait dans l'ouvrage de Max Dif, *Mythologie du Merveilleux*, que lors d'un de ses spectacles en plein air au Congo, un orage tropical survint. Comme cela arrive parfois, il se mit à pleuvoir sur un secteur nettement délimité qui s'arrêtait par hasard à deux mètres environ devant l'estrade du magicien, alors que le public se trouvait sous l'averse. Allez donc ensuite essayer de convaincre ces braves gens qu'il s'agissait là d'un concours fortuit de circonstances. Pour ces indigènes, trempés et gris de terreur, il n'y avait pas de doute, la magie du sorcier blanc était plus forte que celle des puissances célestes.

- Et vos féticheurs à vous, que savent-ils faire ? demandai-je alors à notre hôte.

- Ils connaissent aussi "trop" de miracles... Un soir, j'ai vu, à Abobo dans la banlieue d'Abidjan, un *djinamori* togolais qui a fait quelque chose d'incroyable. Il nous a montré une bouteille vide qu'il a fermée avec un bouchon. Il a posé la bouteille contre le mur de la case et nous a annoncé que, par magie, il allait se faire tout petit et entrer dans la bouteille. Il s'est placé alors à côté d'elle et on l'a recouvert avec un grand pagne. On l'entendait dire ses conjurations très fort, et puis de plus en plus doucement. Et quand on n'a plus rien entendu qu'un léger murmure, on a enlevé le pagne, et on l'a vu, oui monsieur ! on l'a vu alors dans la bouteille. Il était devenu tout petit, à peu près comme mon doigt, et il remuait et nous faisait des signes. Et on le voyait bien dedans. Ah oui, c'était un "trop" grand magicien, pour pouvoir se faire tout petit comme ça ! (sic). C'est vrai que dans cette région du Togo et du Dahomey il y a beaucoup de grands féticheurs, car vous savez que c'est le pays du Vaudou et de la *Mammy wata*.

- Et que s'est-il passé ensuite ?

- Quelqu'un a pris la bouteille et l'a rentrée dans la case.

Le *djinamori* avait besoin de calme pour retrouver sa taille normale. Mais ça a été vite fait et il est revenu rapidement. On a entendu des cris de plus en plus forts, et il est sorti.

- C'était sa case à lui ?

- Je ne sais pas. Je n'habitais pas à Abobo, moi, j'étais chez mon petit-frère à Adjamé...

Ce tour me paraît tout à fait vraisemblable et faisable. Mais les personnes qui tiennent le pagne sont certainement des assistants préparés qui permettent au magicien de s'éclipser dans la case par une ouverture quelconque soigneusement dissimulée, ou de tout autre manière, peut-être. Avant de disparaître, le *djinamori* introduit dans la bouteille une petite poupée habillée comme lui et attachée à un fil noir passant par un trou du bouchon. De l'intérieur de la case, le fil mince qui ne se remarque pas dans l'ombre, lui permet d'agiter et donner vie et mouvement à la minuscule marionnette. Cette idée me plaît beaucoup et j'aurais bien aimé assister à ce "miracle" et voir la réaction des spectateurs.

- Et ce *djinamori* vous a-t-il encore présenté autre chose ?

- Mais oui, il nous a fait aussi la magie des "cigarettes de chance", et j'ai gagné une "bague de chance". Ah oui, monsieur, et c'est vrai qu'elle m'a porté chance...

Ce truc des "cigarettes de chance" est très pratiqué en Afrique noire, comme ailleurs le bonneteau ou la tombola, pour permettre au magicien d'assurer sa recette. Le magicien fait apparaître sous un pagne des "cigarettes de chance" qu'il vend de cent à mille francs C.F.A. pièce. Elles ont, dit-il, le pouvoir de se multiplier ou de se métamorphoser sous le pagne. Plus le prix de la cigarette est élevé et plus grandes sont les chances d'obtenir un objet de valeur. L'un des spectateurs tente sa chance et achète une cigarette à cent francs C.F.A. Le *djinamori* la dépose sous le pagne et en sort à la place deux billets de cent francs C.F.A. C'est une bonne affaire. Les badauds vite appâtés s'empressent à cette astucieuse loterie. Certains n'obtiennent qu'une babiole en échange de leur mille francs C.F.A., une bague de pacotille

par exemple, dont le magicien vend le pouvoir et la valeur magique. D'autres sont plus chanceux. Ainsi notre ami Oyao obtint, un jour, une jolie montre contre sa cigarette à deux cents francs C.F.A. Il avait joué l'un des premiers, et tous ceux qui suivirent furent des dindons. Dès que l'intérêt se relâche, un objet de valeur ranime l'attention, et le magicien fait son calcul pour gagner sa journée.

"LE REVENANT"...

- J'ai connu dans ma jeunesse, poursuivit l'Africain, un féticheur "trop" fort qui pouvait s'ouvrir le ventre, sortir ses intestins et les rentrer sans laisser de traces. Il pouvait aussi se dédoubler et partir au loin, prévenir une personne en danger, tout en restant dans sa case... Un jour, c'était au début de la Seconde Guerre Mondiale, les Français sont venus enlever les jeunes hommes pour aller combattre en Europe. D'habitude, ils se contentaient d'un seul par famille, mais cette fois-là ils ont pris deux jumeaux malgré leurs protestations et les supplications des parents. Et ils les ont emmenés de force avec eux, là-bas, dans une caserne en France. A la demande des parents, le *djinamori* a fait fétiche. Il a envoyé en France, par la force de son esprit, un "revenant" vêtu d'un uniforme de tirailleur. Le "revenant" s'est présenté à la porte de la caserne, a expliqué qui il était, a demandé de voir le commandant et a exigé qu'on lui rende au moins l'un des jumeaux, car il n'avait pas le droit de les garder tous les deux, d'autant plus qu'ils étaient les seuls garçons de leur famille. Le commandant subjugué a alors obéi et libéré l'un des jeunes gens qui est aussitôt rentré en Afrique sain et sauf. Et le "revenant" satisfait a alors disparu...

J'écoute attentivement ces histoires invraisemblables, dans lesquelles il est parfois difficile de démêler la vérité de la fiction.

Un féticheur qui s'ouvre le ventre ? J'ai souvent entendu parler de cela, et c'est possible d'en donner l'illusion à l'aide de trucs. Un sac rempli d'intestins de porc ou de cabri et dissimulé sous les vêtements

peut faire l'affaire. Le grand féticheur Haoussa aurait pu ajouter facilement ce tour à son programme. Mais les accessoires ne sont pas toujours nécessaires; et lors des funérailles d'un chef Bété en 1969 ou 1970, j'ai assisté à la danse d'un féticheur qui feignait de se frapper avec son poignard et ne transperçait en fait que ses vêtements. Or, un témoin africain, à l'imagination vive et enthousiaste, m'affirmait l'avoir vu, lui, se transpercer le corps !

Le magicien belge Monarque, déjà cité plus haut, raconte également une intéressante anecdote à ce sujet.

"Pour passer le temps, alors qu'il attendait un bac en compagnie d'un certain nombre d'indigènes, il se livrait à quelques manipulations qui divertissaient fort son public occasionnel. Puis il se dirigea vers l'un d'eux, prononça quelques vagues incantations et fit surgir un chapelet de saucisses du col de sa chemisette.

"Beaucoup plus tard, il apprit les répercussions inattendues de son petit intermède. Sa "victime" abasourdie et pour qui les saucisses étaient inconnues, avait mis un bon bout de temps avant de se remettre de son émotion. Puis il était allé raconter partout que le magicien lui avait ouvert le ventre pour en sortir toutes ses entrailles et avait recousu l'abdomen de façon invisible. Et tous les témoins étaient parfaitement d'accord : c'était bien ainsi que cela s'était passé, pas autrement..."

Quant aux dédoublements dont prétendent aussi avoir été témoins quelques coloniaux d'autrefois, que s'est-il passé réellement ? Je l'ignore, mais n'y crois guère non plus. Le tam-tam peut aussi bien expliquer sans magie comment un message a pu être transmis au loin par un batteur complice, sans que le féticheur n'ait eu lui-même à se dédoubler. Les faits sont vite déformés, embellis et se transforment en légendes. Et s'il est parfois déjà difficile d'analyser un fait dont on a soi-même été témoin, lorsqu'on ne dispose pas de tous les éléments nécessaires, comment le faire alors, à partir de simples témoignages indirects et incontrôlables ?

Comment savoir exactement ce que recouvre cette curieuse histoire des jumeaux embrigadés de force, et du "revenant" providentiel ?

Un garçon a peut-être été exceptionnellement libéré en 1940, et c'est tant mieux pour lui ! Cela a dû coïncider avec une intervention du féticheur qui s'est ainsi attribué la chose comme le résultat de son action magique.

Ces "revenants" qui viennent ainsi accomplir une tâche difficile ou se mettre au service d'un féticheur, sont-ils les cousins directs de ces "zombies" de Haïti sur lesquels on raconte tant de choses ? N'oublions pas que le Vaudou est originaire d'Afrique occidentale où il est encore prospère.

Ne dit-on pas qu'à Haïti, des sorciers détiendraient le redoutable secret de poisons pouvant créer chez leur victime un état de léthargie présentant les apparences de la mort ? Après l'enterrement, le corps serait déterré de nuit par le sorcier et ranimé progressivement. Mais le poison ayant irrémédiablement détruit une partie du cerveau, le "revenant", ayant perdu son identité, sa mémoire et sa volonté, serait réduit à l'état de *zombie* et d'esclave au service de son maître. Et si non e vero...

Les légendes bretonnes sont également truffées d'histoires de "revenants", souvent pitoyables d'ailleurs, venant aider les vivants ou implorer leur aide pour échapper à l'enfer.

Et en Europe centrale, les "revenants-vampires" sont encore plus inquiétants. Revenons donc à quelque chose de plus gai, à "la folle du logis", en l'occurrence notre imagination.

LE CATALOGUE DE "RASHEED INSTITUTE"

Merveilleuse imagination. Un élève africain de seize ans, faisant dans une rédaction, le récit d'un spectacle de magie auquel il avait assisté, écrivait :

"Le féticheur sortit de son pagne un canari qu'il vida lentement sur le sol. Et l'eau se mit à couler, à couler et à couler. Et une rivière se forma avec ses poissons, ses caïmans et ses hippopotames..."

Ce n'est plus de l'imagination, encore moins un mensonge, mais du

rêve à l'état pur. Si l'on admet effectivement que le féticheur a des pouvoirs surnaturels, pourquoi ne pourrait-il pas faire cela, après tout ? Il n'y a rien de plus normal que le "paranormal" pour celui qui a la foi.

Chers et naïfs élèves africains, si confiants ! Des années après mon départ j'ai continué à recevoir des lettres de collégiens noirs, me demandant d'intervenir en leur faveur pour leur faire obtenir magiquement le diplôme convoité, ou me félicitant au passage, de mes prestations à la télévision ivoirienne où je n'ai personnellement jamais rien présenté, sauf peut-être par dédoublement involontaire et inconscient. Mon entraînement d'adolescent à la "bilocation" aurait ainsi fini par porter ses fruits, tardivement et à mon insu. Comme quoi, il ne faut jamais désespérer...

Braves élèves qui se passaient et commentaient inlassablement le fabuleux catalogue du *Rasheed Institute of Science, de Lagos en Nigéria*, et venaient régulièrement me consulter sur l'opportunité d'un achat individuel ou groupé. Ce catalogue diffusé dans toute l'Afrique noire est un véritable monument à la crédulité, au rêve et à l'escroquerie. D'autres catalogues, venus de France, tentent de le concurrencer et d'exploiter également la candeur africaine en proposant des bagues de chance, des pierres du Nord, des scapulaires bénits, des ceintures magnétisées et d'autres talismans de tout poil, mais leur imagination et leur audace demeurent celles de minables fripons sans envergure.

En somme, rien de comparable au merveilleux catalogue du *Rasheed Institute of Science*, où vous pouvez trouver de quoi combler tous vos vœux.

L'exemplaire en ma possession m'a été remis en 1970 par un collégien ivoirien. Ses soixante quinze pages illustrées sont écrites en un français "petit-nègre", criblé de fautes, traduction littérale d'un anglais enrichi de nombreux africanismes; et sa lecture en est un véritable régal.

La couverture, imprimée en rouge, représente le tabernacle ou les articles sont bénis avant d'être présentés à la vente, et annonce :

CATALOGUE HEALTH

Préparation spéciales, orientales, talismaniques, articles pour mettre les personnes devenir riches !

Les articles de ce catalogue est pour le première fois introduit pour l'Afrique et ils ne sont pas connus manquer à vos désirs...

Suivent plusieurs pages de recommandations savoureuses, expliquant longuement au client comment faire parvenir son argent au *Rasheed Institute*, et l'invitant instamment à se méfier des "postiers voleurs", des escrocs et des contrefaçons :

Conseil aux clients et tous frères de loge...

Prenez garde aux gens qui disent qu'ils sont nos représentants à l'étranger. Ils sont des flatteurs. Nous vous disons ceci parce que plusieurs des gens sont flattés et volés par ce but de tricherie. Quelques-uns d'eux écrivent des lettres en notre nom, disant aux gens que cette lettre est de notre établissement, pour pouvoir recevoir des clients leur somme sans leur fournir aucune chose.

Millions de francs des clients étaient comme cela volés par ces flatteurs.

Nous vous appelons à vous d'être prudents à ces trompeurs qui vous arrachent vos monnaies...

Autre conseil...

Nous vous disons que cela serait bien de faire assemblé vos commandes en groupe et envoyer une représentative ici qui achètera les articles, qui lui seront gardés par la poudre d'invisibilité qui empêchera les douaniers de les voir jusqu'à ce qu'il revienne au pays.

Ou mieux encore, faire cotisation en groupe et envoyée une somme de 30 000 francs C.F.A. en plus pour pratiquer la voie invisible...

*Plusieurs personnes sont devenues prospérieuses en connaissant ceci : que le *Rasheed Institute de Science* n'est plus trouvé de pareil en Afrique et même en Inde où était né Moïse le grand magicien. Soyez aussi prospérieux !*

Autre conseil...

Plusieurs clients ont beaucoup de troubles en nous envoyant l'argent. C'est-à-dire qu'ils mettent l'argent dans des enveloppes que les postiers déchirent et prennent l'argent. Cela nous fait trop de chagrin.

Chers clients : nous vous prions de bien vouloir envoyer si possible des mandats postaux britanniques ou international en francs C.F.A.

Autre solution : celui qui pourra mettre l'argent dedans la couverture d'un livre bien collée, aura bien agité.

Mais attention cependant parce que les postiers arrivent à voler l'argent mis dans du café bien emballé qu'un client m'avait envoyé.

Chers clients, nos actuelles marchandises sont formidablement puissantes ainsi qu'elles sont coûteuses; pour cela nous n'aimons pas que vous laissez voler vos sommes par les postiers voleurs...

Suit un long discours, probablement écrit par lui-même, sur le docteur Allen, spiritualiste génial, fondateur et manager du *Rasheed Institute*. Ce nouveau prophète, qui change une canne en serpent comme Moïse, mais serait injustement persécuté par des gouvernements jaloux et des athées matérialistes, aurait déclaré à son cinquante-deuxième anniversaire :

"J'enlèverai la pauvreté de l'Afrique et je mourrai pour l'Afrique. Je ne crois aucune persécution. Les gens me croyeront et ils seront sauvés..."

"Longue vie et prospérité pour docteur Allen pour sauver les Africains par ses articles miraculeux; et que ceux qui sont contre son pouvoir et ses grandes paroles tombent dans la folie !"

Enfin les merveilles promises : une liste fabuleuse de près de trois cents articles plus ahurissants les uns que les autres, et dont certains, jugés plus importants et par conséquent plus chers, sont illustrés d'une image naïve et d'un texte explicatif aussi délirant. En voici quelques exemples .

La Reine de Shebba : C'est une préparation qui contient une chaîne fermée dans une boîte, une paire de gants blancs, une paire de

chaussettes, un turban et une croix spéciale pour chasser les mauvais esprits... Elle était employée dans la dernière guerre dans le pays de Hungary par les habitants qui ont enterré les documents et les secrets dans le cimetière de leur pays pour éviter les Allemands de les trouver.

L'employeur de ce secret met le turban sur sa tête, et une fumée sort de la boîte, en forme de lion qui parlera avec lui. Il n'y a pas de danger pour l'utilisateur; et l'esprit-lion donne sur place tout ce que la personne demande.

Si la personne demande d'enfant : sa femme naîtra au monde d'enfant.

Si elle demande les papiers des questions d'examen : elle les verra sur place, etc.

Elle peut faire disparaître n'importe quel papier comme un document de dette que vous avez signé et qui ne peut plus être trouvé par la personne vous aviez due.

Elle peut vous trouver une position élevée dans le gouvernement, comme ambassadeur ou autres que vous pensez même pas...

Plusieurs des choses de cette préparation ne sont pas mentionnées ici.

Prix : 30.000 francs C.F.A.

Le kalvanty : Secret des élections. C'est le talisman nouvellement reçu pour aider les candidats aux élections. Ceci est l'aide toute puissance afin de faciliter leur victoire, quand deux ou plusieurs listes sont en jeu ou pour être élu tout en triomphant lorsque la masse semble méprisée.

Toute personne portant ce talisman en forme de gilet, quand il mettra son bulletin dans la boîte de vote, tous les bulletins qui y sont, changeront à son désir.

Toute personne titulaire de cela aura les deux tiers des voix aux élections. Quand on est chef d'un parti on peut en avoir pour ses candidats, et ceux-ci lui rembourseront à leur victoire.

Ce talisman a été utilisé beaucoup à Ghana, Guinée et Nigéria. C'est un grand secret que nous mettons en mains des lutteurs pour l'Afrique noire. (Ne jamais envoyer l'argent par la poste, car cela peut être volé). Prix : 25.000 francs C.F.A.

poudre à jeter dans la mer ou le marigot, où la *Mammy Wata* viendra et posera tous les désirs de l'opérateur. La *Mammy Wata* peut aussi aider à guérir léprosie, parallisis et tuberculose. Elle est un esprit simple et facile à conjurer sans difficulté. Prix 30.000 francs C.F.A.

Senkeel : Miraculeuse eau égyptienne pour guérir l'aveuglement qui est de plus de 22 ans. Vous ne trouverez aucune préparation égale ou plus efficace que celle-ci. Votre face lavée avec cette eau sera immédiatement éclaircie, et l'aveugle verra. Essayez une fois pour voir, si vous n'êtes pas sûr. Prix : 15.000 francs C.F.A.

Mand Masi : L'encre magique. En écrivant avec elle des histoires, des livres ou des compositions, vous deviendrez un écrivain fameux. Beaucoup d'écrivains l'ont déjà employé et ont gagné un nom dans le monde. Pour élève intelligent, une bouteille est assez pour un an. Prix : 2.000 francs C.F.A.

Talmia : Lunettes magiques. Nous avons reçu tout nouvellement cet article de mesmérisme, et mettant ces lunettes vous verrez les choses suivantes :

- 1) Les trésors cachés des anciens rois;
- 2) Les actions inconnues de vos ennemis;
- 3) Les sujets des examens;
- 4) Les secrets de votre futur vie, et guérir les malades en un clin d'œil.

A noter : En commandant ces lunettes, vous allez faire promesse de n'aller pas abuser de son usage. Prix : 6.000 francs C.F.A.

Kavacha Tharmardipoo : Voulez-vous devenir un acteur célèbre dans les pellicules ou en théâtres ? Ce Kavacha spécialement désigné par un magicien de l'Inde, vous fera un acteur excellent en peu de temps. Beaucoup de grands acteurs que le publique admire leur jeu d'acteur, ce n'est qu'à cause de ce grand talisman. Prix : 4.000 francs C.F.A.

Matina : Contre la folie. La folie fait beaucoup de dépenses aux gens et donne mauvaise renommée à la famille.

Celui qui lit la Bible trouvera que Jésus-Christ pour guérir un fou a dit : "Que les mauvais esprits sortent de ton âme.", et il l'a guéri en donnant un produit pour chasser ces mauvais esprits. Ce produit puissant s'appelle Matina, et nous vous faisons savoir que nous n'en avons pas reçu beaucoup.

Pour cela, chers clients qui veulent l'acheter n'ont qu'à vite nous envoyer de l'argent sans tarder; et ne pas manger de porc et sucre pendant son emploi. Prix 10.000 francs C.F.A.

Pilules Zarper pour mémoire : Son avantage est que, tout ce que l'homme apprend en prenant ces pilules, il les retient pour toujours...
Prix : 5.000 francs C.F.A.

Dimb (Anian, Azine) : Médecine pour gonflement des testicules qui trouble les hommes. Elle aide aussi les vieux qui sont dépourvus de la semence et amène un frais produit à leurs testicules...
Prix : 10.000 francs C.F.A.

Canne de Moïse : Elle sert à faire des miracles. Pour appeler une personne déjà morte et parler avec son esprit, si on a ses habits. Pour conjurer le papier des questions d'examen. Pour changer l'eau en vin.
Prix : 9.000 francs C.F.A.

Tapis volant : Il s'emploie pour transporter les objets ou les personnes et à faire un long voyage dans une courte durée...
Prix : 28.000 francs C.F.A.

Porte-monnaie magique : C'est une chose étonnante. Le plus tu dépenses sa contenance, le plus il est rempli d'argent et ne sera jamais vide... Prix : 15.000 francs C.F.A.

Buvarde merveilleux de Mohammed Ahib : Change en un instant n'importe quelle erreur en une correcte réponse. Absorbe les fautes d'orthographe... Prix : 5.000 francs C.F.A.
Etc, etc... Près de 300 articles !

A chaque fois que j'ouvre mon catalogue, je découvre un nouveau tatisman miracle à me faire rêver tout éveillé.

Un élève africain avait commandé, malgré nos conseils sceptiques, un "stylo magique" qui devait écrire sans faire de fautes, et rédiger seul la bonne "solution" des problèmes. Quelle émotion au collège, lorsque le paquet arriva. Tout le monde voulait essayer le stylo miraculeux. On comprit bien vite, hélas ! que celui-ci se contentait prosaïquement d'écrire ce qu'on voulait bien lui faire écrire.

Le garçon déçu, envoya donc au *Rasheed Institute*, une lettre de réclamation indignée. Le bon docteur Allen lui répondit aimablement qu'il fallait être évidemment à jeun la première fois qu'on utilisait le stylo. Ce qui n'était d'ailleurs spécifié nulle part. Que d'autre part ce stylo était en parfait état de marche quand il avait été expédié, mais qu'il perdait son pouvoir si quelqu'un d'autre que le destinataire le touchait; ce qui était bien entendu le cas.

Bref, le *Rasheed Institute of Science* et son génial manager savaient toujours s'en tirer par une pirouette...

Existent-ils encore aujourd'hui ? Je l'ignore, mais il aurait fallu les inventer, s'ils n'avaient jamais vécu...

MEDECINE ET FICTION...

Un groupe s'était formé autour de nous, dans l'ombre, et commentait nos paroles que notre hôte et Yao Louga traduisaient au fur et à mesure. Quelqu'un avait déposé, à nos pieds, une lampe-tempête qui dispensait une faible lueur, blafarde et mouvante.

- C'est vrai que le féticheur peut avoir des complices et parfois même des complices involontaires, intervint en riant mon collègue M. Konan, un professeur Baoulé qui nous accompagnait. Ainsi les femmes qui vont chercher de l'eau au marigot tout en bavardant à tort et à travers des ennuis intimes de leur foyer, ne savent pas toujours que le féticheur ou son assistant, à l'affût dans les buissons, peut parfois les entendre et surprendre ainsi quelques secrets dont il se servira pour stupéfier le mari et se faire passer pour un voyant...



Marché aux sorciers, Lomé, Togo, 1998.

Il n'en reste pas moins que certains féticheurs sont de bons médecins.

- Je n'en doute pas, fis-je. Et d'après des documents que m'a communiqués le docteur Oyao, l'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.) a d'ailleurs fait état d'une intéressante expérience menée au Ghana. Des stages ont été organisés dans les hôpitaux d'Accra pour permettre à des guérisseurs de brousse d'acquérir une formation minimum de médecine générale et de secourisme. Ces guérisseurs sont volontaires et rentrent à leur village à l'issue du stage, emportant une ample provision de médicaments modernes dont ils ont appris l'utilisation. Jouissant de la confiance de leurs compatriotes, ils peuvent ainsi se montrer efficaces et utiles, sachant mêler et doser leurs méthodes empiriques traditionnelles avec celles de la médecine moderne. Ces guérisseurs ne sont pas, d'autre part, payés par l'Etat. Ce sont des bénévoles; ce qui n'est pas négligeable dans un pays pauvre qui n'a pas encore de toute façon les moyens matériels de disposer de médecins officiels pour tous les secteurs de la brousse. Loin s'en faut...

Et vous-mêmes, demandai-je alors à notre hôte, avez-vous un féticheur dans ce village ?

- Mais bien sûr, s'exclama-t-il. Il était présent cet après-midi quand vous avez fait vos "miracles". Il avait même l'air très intéressé car il m'a dit : Blanc-là, "trop" fort même...

- Comment ! il était là et je ne l'ai même pas su ! Mais pourquoi n'est-il pas venu me trouver ?

- Vous savez, c'est un homme très réservé. Il sait aussi que beaucoup de blancs se moquent des féticheurs qu'ils appellent des "sorciers". Et c'est sans doute pour ça qu'il s'est montré discret.

- Je comprends, répondis-je, et je le regrette, car je respecte les croyances de chacun. Nul ne peut prétendre détenir à lui seul toute la vérité. Aussi, j'aimerais aller le saluer si cela est possible.

- Mais bien sûr, m'assura l'Africain. Nous irons le voir demain matin. Il sera ravi...

Le lendemain, nous fûmes effectivement bien reçus par lui. Il avait tenu à se mettre en grande tenue pour nous accueillir, mais refusa d'être photographié et filmé. Cela étant, disait-il, tabou pour lui.

- C'est d'ailleurs un bon féticheur, continua notre hôte Dida, et j'ai déjà eu affaire à lui pour soigner "mon jambe qu'il était gâtée". Il m'a montré ses mains vides et il a fait apparaître un sachet de poudre en les frottant l'une contre l'autre...

Il est certain qu'après ce tour de passe-passe, la confiance du malade se trouve renforcée... et le médicament doit doubler son efficacité.

- C'était un excellent médicament car ma jambe a vite guéri. Il connaît "trop" bien les plantes et il fait ses médicaments lui-même... Je vous disais tout à l'heure que certains *toubabous* se moquent des féticheurs. Et bien voici une histoire véridique... Un jeune prêtre blanc était venu célébrer une messe au village. Nous étions tous là, et même le féticheur, parce que c'est joli et que ça n'arrive pas souvent. Mais ce jeune prêtre blanc nous avait déclaré que tous les miracles des féticheurs étaient de la blague, que la magie n'existait pas, ni la sorcellerie, ni le surnaturel et... que seul Jésus pouvait faire des miracles. Ce qui est

tout de même assez bizarre... Moi, je suis chrétien, mais celui-là tout de même exagérait ! Il disait qu'il n'y a pas de miracles et après il disait qu'il y en a. C'est quoi ça, même ? Vous comprenez ça, vous ?

- Non, fis-je, amusé. Ça me paraît effectivement assez contradictoire.

- Enfin, ce jeune prêtre blanc, excité, nous a demandé pourquoi nous refusions de pénétrer dans la forêt sacrée et de la cultiver.

- Mais parce qu'elle est sacrée, justement ! avons-nous répondu.

C'est là que vivent les génies et que le féticheur va les consulter et faire des sacrifices sur un autel. Celui qui y pénètre, meurt à l'instant...

- De la blague, tout ça ! nous a répondu le jeune prêtre méprisant. Vous allez voir... Et sous nos yeux effarés, il s'est enfoncé dans la forêt sacrée... Il en est ressorti, une heure plus tard, bien vivant, mais exténué et couvert de sueur...

Ce qui n'est pas étonnant, pensai-je, après une heure de marche en forêt sous le climat équatorial.

- On aurait dit Lazare sortant de son sépulcre ! Tout le monde a couru vers lui en s'exclamant et en palabrant. Il tenait son bréviaire à la main, et c'est certainement ce qui l'a protégé. Il nous a dit qu'il était parvenu jusqu'à la pierre des sacrifices et qu'il avait tenté de la renverser. Mais celle-ci était trop lourde. Alors, il a brandi son bréviaire vers elle en conjurant les démons. Et la pierre s'est levée lentement, découvrant sous elle l'entrée d'un gouffre sans fond...

Et voilà notre hôte africain reparti dans ses histoires invraisemblables et dans sa fiction merveilleuse. Qu'il est donc difficile, mon Dieu*, d'être rationaliste ! Et comme il est plus simple et plus tentant de se laisser porter par le rêve et l'imagination pour recréer le monde tel que nous aimerions qu'il soit.

* Qu'est-ce que je disais...

Nota : Je suis encore revenu en Afrique noire y présenter mon spectacle et quelques causeries de démystification; en Ethiopie en 1993, au Burkina Faso en 1995, et au Togo-Bénin en 1998. Cela m'a permis de rencontrer d'autres magiciens locaux, comme le sympathique Kaboré Issa, dit "Pivot", bien connu à Ouagadougou, avec qui j'ai pu échanger quelques "trucs", et qui m'a offert un étonnant fétiche à secret : l'une des plus intrigantes pièces de ma collection.

C'est égal, je l'écoute avec plaisir terminer son récit qui porte en lui ce besoin de Merveilleux sommeillant en nous tous. Et je vois, comme lui, ce gouffre sans fond, porte de la Magie et du Surnaturel.

- ... Et le jeune prêtre blanc a commandé aux génies de combler ce gouffre et de disparaître à jamais jusqu'à la fin des temps. Mais, malgré tous ses efforts, rien ne s'est produit, car il ne connaissait pas les paroles assez fortes. Et la pierre est redescendue lentement. Alors, il nous a assuré qu'à son prochain voyage en Europe, il irait voir le pape à Rome pour lui demander conseil et obtenir de lui une conjuration plus puissante. Et qu'il reviendrait alors pour combler définitivement ce gouffre et faire disparaître les génies...

... Mais il n'est jamais revenu..., ajouta notre conteur "chrétien", comme avec satisfaction.



*"Croqueur de braises",
Sokodé, Togo, 1998.*



Avec un devin Baoulé lisant mon avenir (Côte d'Ivoire, 1977).

III

CHEZ LES "MARABOUTS" MUSULMANS...

EL ARBAA, DEPARTEMENT D'ALGER - OCTOBRE 1965

- Moi aussi, monsieur, mon oncle est fakir, me déclara avec sérieux la jolie Aïcha, l'unique fille de cette classe de troisième de trente-trois élèves algériens. J'habite chez lui à Sidi-Moussa. Nous sommes rentrés de France après l'indépendance. Mon père avait été fusillé par les colonialistes.

- Tiens; fis-je, plus intéressé par le fakirisme que par les sombres histoires de cette guerre qui avait traumatisé les enfants et dont ils parlaient sans arrêt. Ton oncle a-t-il appris la magie en France pendant son séjour ?

- Non, il donnait déjà des représentations dans la Mitidja avant son départ. En France, où il est seulement parti en 1956 avec ma mère et moi, après avoir été menacés par les parachutistes, il n'en a pratiquement jamais fait. Ce n'était pas facile à cause des événements. Il travaillait à l'usine, mais il faisait parfois quelques démonstrations tout de même aux autres "frères", certains soirs quand nous nous retrouvions entre nous.

- A-t-il recommencé ses spectacles ici ?

- Oui, monsieur, il en fait parfois sur les marchés, dans les fêtes et pour des mariages.

- Et quel genre de tours présente-t-il ?

- Un peu de tout. C'est un fakir. Il peut croquer des morceaux de verre et les avaler. Il s'enfonce aussi des aiguilles dans les joues et dans les bras.

- Ah bon !

- Oui, et il endort aussi des poules et des coqs, rien qu'en les regardant fixement. Il les pose par terre ou sur une chaise dans toutes sortes de positions bizarres. Ils sont complètement hypnotisés et ne bougent pas du tout. Ensuite, il les réveille quand il veut. Et il peut même faire pondre une poule à n'importe quel moment.

- C'est intéressant ça, fis-je.

- Oui, monsieur, c'est vrai, ajouta Mohamed Nabi, un sympathique farceur d'une quinzaine d'années. Je l'ai vu au marché de l'Arbaa. Il a fait ça et encore plein d'autres choses. C'est un Azam, un magicien.

- Qu'a-t-il fait, par exemple ?

- Et bien, il nous a montré un vase avec une ouverture étroite comme un goulot de bouteille, et qui contenait un peu d'eau. Il l'a retourné et versé toute l'eau par terre. Il a même enfoncé une tige dans l'ouverture pour bien montrer que le vase était vide et pas bouché. Il a bu la dernière goutte qui coulait. Ensuite il a posé le vase par terre et a fait des passes, et le vase était à nouveau plein d'eau. Il l'a vidé et a recommencé plusieurs fois en buvant à chaque coup la dernière goutte. Après, j'ai eu le vase et j'ai bien regardé. Il était normal...

Ce récipient d'apparence inépuisable a le grand avantage de pouvoir être laissé entre les mains du public après utilisation car il ne comporte pas de double fond. Le mécanisme, basé sur un principe physique peu connu et placé dans le goulot, est de taille réduite, ce qui permet au magicien de l'escamoter facilement à la fin du numéro.

- Il a aussi une théière magique, reprit Aïcha. Il montre qu'elle est vide. On y met quelques feuilles de thé, et un spectateur verse de l'eau froide dessus. Le magicien prononce quelques paroles magiques et en deux secondes le thé est chaud et peut être bu... Une fois, un homme ne croyait pas, et mon oncle en a versé un peu sur sa main. Il a été brûlé. Tout le monde se moquait de lui et il est parti en courant...

J'ai lu quelques années plus tard dans une revue, la description de ce tour auquel avait assisté, à Marrakech sur la place Djemaa-el-Fna,

un éminent universitaire français, parapsychologue de réputation internationale. Selon ce spécialiste, le thé entrain en ébullition sous l'action d'un pouvoir psy irradié par le magicien. Sans doute avait-il raison, et je ne me permettrai pas de juger ce cas précis dont je n'ai pas été le témoin; mais une théière astucieusement truquée, que j'ai eue un jour en mains, et qui venait aussi d'Afrique du Nord, permettait sans pouvoirs psy, de réaliser le même effet.

Cette théière, présentait un double-fond communiquant avec le col verseur, et pouvant contenir l'équivalent d'un verre de thé. Celui-ci, chauffé au préalable par un assistant est introduit par le col. Quand on ouvre la théière pour la contrôler, on ne remarque absolument rien d'anormal; le trucage est imperceptible. On y verse des feuilles et de l'eau froide, et l'on fait immédiatement couler le thé brûlant du double-fond, avant qu'il ne se refroidisse.

On pourrait évidemment imaginer d'autres procédés pour chauffer le thé : de la chaux vive ou d'autres produits chimiques. Les magiciens en connaissent des tas. Mais cette théière était une petite merveille où l'on ne décelait rien, même en y mettant le nez. Il est vraiment dommage que son heureux propriétaire ne désirait pas la céder, et je le comprends volontiers, car j'aurais bien aimé l'acheter pour enrichir ma petite collection d'objets magiques.*

LES COQS HYPNOTISES ET LES POULES MIRACULEUSES...

Et comment peut-on endormir un coq ? me demanderez-vous. Vous ne nous l'avez pas encore expliqué. Est-ce réellement possible ? Et ce fakir algérien, Braïk Lakdar, le faisait-il vraiment ?

Mais oui, vous répondrai-je, "*Il peut le faire !*" comme aurait dit Pierre Dac. Mais au fait, ami lecteur, comment avez-vous deviné, que ce fakir s'appelait Braïck Lakdar ?

* Mon neveu Loïc Guillemin, magicien professionnel, a récemment assisté aussi au tour de la théière chauffante, à Marrakech, mais n'a pas été autorisé à inspecter l'appareil !!

Auriez-vous également des dons de voyant et de magnétiseur ?

Dans ce cas, vous pourrez facilement vous-même endormir un coq, en vous exerçant un peu; et peut-être même parvenir à faire pondre une poule à la commande.

Commençons par le coq. Il vous faut d'abord le prendre, le calmer et le poser sur une table en lui plaçant le bec juste devant un trait blanc dans le prolongement de celui-ci. Le coq, fixant cette ligne, est comme fasciné et reste inerte à l'endroit où on le met. On peut aussi prendre l'animal, le tenir sur une table, de la main gauche, pour l'obliger à rester sur les pattes, puis le saisir par la pointe du bec et le fixer un bon moment, les yeux dans les yeux. Et quand on sent qu'il ne cherche plus à s'échapper, l'abandonner à lui-même en ne le tenant plus que par la pointe du bec. Puis le lâcher et éloigner lentement la main. Le coq reste immobile, comme hypnotisé. On peut alors, en lui pressant la tête du doigt, l'obliger à la baisser jusqu'à ce que son bec touche la table, ou lui faire prendre d'autres attitudes. Est-ce la peur qui le paralyse ainsi ?

Voilà en tout cas un phénomène curieux pour lequel il n'est besoin d'aucun pouvoir hypnotique ni d'un fluide spécial.

Exercez-vous et vous verrez. Le résultat sera bien entendu un peu différent selon les coqs, et certains sont plus réceptifs et plus dociles que d'autres.

Le "Chevalier X", l'homme masqué, magicien "pied noir", ancien conservateur du musée de la Casbah, a fait une excellente description de ces expériences curieuses dans sa brochure : *"Les supercheries des fakirs"* - Editions Pfeiffer et Assant, Alger 1927.

Plusieurs oiseaux, et d'autres animaux encore, présentent ces phénomènes d'inhibition, dans certaines circonstances. Ainsi une colombe renversée dans la main, le ventre en l'air, ne bouge plus après avoir été serrée quelques instants, et paraît totalement endormie.

Pour le public, parfois un peu sceptique quand il s'agit de sujets humains susceptibles d'être complices, le pouvoir de l'hypnotiseur ne fait plus aucun doute quand il s'exerce sur des animaux peu suspects de tricherie.

Pour faire "pondre une poule à volonté", il vous faut d'abord une poule de bonne composition, et être sûr qu'elle porte bien un œuf. Et pour cela, le plus simple, et ce que font d'ailleurs la plupart des fakirs, est encore de lui réintroduire, de force, un œuf dans l'anus, juste avant la représentation.

Ensuite, après quelques passes magnétiques absolument indispensables pour endormir le public à défaut de la poule, il suffit de presser des doigts l'anus de celle-ci pour en ressortir triomphalement le fameux œuf qui vous vaudra bien des applaudissements à condition de ne pas l'avoir brisé à l'entrée ou à la sortie du malheureux gallinacé. Pour ma part, je vous conseillerais amicalement d'utiliser un œuf en plastique, ou mieux encore un œuf en caoutchouc mousse qui se dissimule facilement dans la main, et qu'on fait semblant d'extirper du cul de la poule. Ceci peut vous éviter quelques ennuis avec la Société Protectrice des Animaux qui n'apprécierait peut-être pas.

C'est pourquoi vous éviterez certainement aussi de présenter ce tour charmant, jadis si populaire, et que l'on trouve expliqué dans tous les ouvrages anciens de magie, et qui consiste à transpercer de part en part avec une longue aiguille la tête d'un coq, qui ne semble en éprouver aucune douleur. Ces livres nous révèlent qu'il existe, à un certain endroit, une zone insensible et qu'il faut y aller carrément. Je veux bien les croire, mais j'avoue, à ma grande honte, n'avoir jamais tenté cette expérience piquante qui manque profondément à ma culture magique.

Les poules et les coqs étaient encore utilisés autrefois dans un numéro de "dressage" amusant. Placés dans une grande cage avec des oies et des canards, toute cette volaille dansait allègrement au son d'un instrument de musique. Le secret de ce curieux ballet était tout simple. Le fond de la cage était métallique et une lampe à alcool était discrètement allumée au-dessous. Sentant le sol chauffer doucement sous eux, les volatiles levaient une patte après l'autre, au début lentement, et le musicien suivait tranquillement leur cadence. Puis la chaleur s'intensifiait progressivement jusqu'à devenir intenable, les pauvres

animaux devaient sauter et s'agiter de plus en plus vite pour ne pas trop se brûler.

Le musicien accélérât son rythme en même temps, jusqu'à la frénésie, à la grande joie du public émerveillé et charmé par cette basse-cour mélomane, si sensible aux accords de la musique moderne...

Mon confrère magicien breton "R.T.F." fut témoin dans l'île de la Réunion, au sein de la communauté "*Zarabe*" d'un prodige inouï. Une poule avait pondu, chez un bon musulman réunionnais, un œuf étrange, sur la coquille duquel on pouvait lire le nom sacré d'Allah, gravé en arabe et en relief.

Tous les journaux de l'île et la télévision régionale se firent l'écho de l'étrange événement. Et les pèlerins dévots, les conversions et les offrandes affluèrent.

Ce n'était pas la première fois qu'un tel miracle se produisait en terre d'Islam, où Dieu, semble-t-il, aime faire sortir son nom infiniment grand et saint, du cul de la poule. Un fait semblable s'était déjà produit en Arabie quelques années plus tôt; et trois thèses différentes s'affrontèrent à ce sujet.

La première, religieuse, affirmait qu'Allah avait accompli ce prodige pour édifier les vrais fidèles et terroriser les mécréants et les hérétiques.

La seconde, parapsychologique, expliquait scientifiquement que cette inscription avait été gravée par les ondes spirituelles puissantes émises par le corps d'un dévôt musulman enterré sous le poulailler.

Et la troisième, rationaliste, prétendait que le mot n'était pas très lisible, qu'il pouvait n'être qu'un défaut de la coquille ainsi interprété, ou qu'il pouvait même y avoir présomption de trucage, car une coquille pouvait se graver en la plongeant dans du vinaigre et en en protégeant certaines parties par de la paraffine, et en la lavant ensuite. Bref, n'importe quoi !

Qui donc avait raison ? Dieu seul le sait; et peut-être aussi le dévot enterré, et l'éleveur de la poule, ou la poule elle-même.

Mais pour ma part, je pencherais plutôt vers la seconde solution, la plus scientifique, sans aucun doute, car je ne puis imaginer qu'Allah

s'intéresse tant à un œuf, ou qu'un croyant puisse se livrer sciemment à une pareille supercherie, fût-ce pour la gloire du Saint Nom du Plus Grand.

La chose vient encore de se reproduire récemment en Iran, qui revendique à juste titre le miracle comme une approbation divine et un soutien moral et personnel d'Allah dans la longue guerre qui l'opposait à l'Irak. La propagande développée autour du prodige ignore évidemment le fait, que le même miracle s'est aussi produit chez le voisin irakien qui se voit également conforté dans sa lutte légitime et sainte contre l'ennemi héréditaire ("Gott mit uns". Dieu est avec nous ! Comme on pouvait lire autrefois sur la boucle de ceinturon des soldats allemands).

Quand il faut sacrifier aux génies pour obtenir leurs faveurs, c'est encore habituellement un poulet qui sert de victime. Le marabout dépose l'animal vivant, les pattes liées, sur l'autel, le lâche complètement et invite son consultant à s'adresser directement aux djinns.

- Je vous offre la vie de ce poulet. Venez la prendre vous-mêmes, et ramenez du lait aux seins de ma vieille mère, car ma seconde femme vient de mourir en donnant naissance à un garçon...

Et l'on voit soudain le poulet s'agiter, trembler violemment, fienter et se figer dans la mort.

Aucun doute pour les témoins : la puissance des génies s'est manifestée sous leurs yeux (à moins évidemment que notre marabout n'ait préparé cette mort impressionnante et légèrement différée, en enfonçant discrètement une aiguille, ou en pinçant le volatile à un endroit précis, au moment de le placer sur l'autel).

Et si le lait revient à la grand-mère... un médecin saura peut-être vous en expliquer le pourquoi.

LA GUERISON PAR LE CORAN...

- L'Azam m'a aussi guéri d'un mal de dent, intervint à nouveau le garçon avec l'autorité que lui conféraient son sexe et son nom prestigieux. Nabi Mohamed signifiant en effet, le prophète Mahomet.

- Comment a-t-il procédé ? demandai-je.

- Comment ? Il a écrit une formule du Coran sur un morceau de papier. Il a plié celui-ci en quatre et l'a posé sur ma dent malade. Ensuite il m'a fait doucement serrer les mâchoires et m'a ordonné de rester ainsi le plus longtemps possible; et puis après, d'avalier le morceau de papier.

- Et que s'est-il passé ?

- Et bien, au bout d'un moment mon mal s'est calmé. J'ai alors avalé le papier comme il m'avait dit. Et quelques jours après, la dent est tombée sans problèmes et sans douleur.

- C'est vraiment formidable !

- Oh oui, monsieur. Avec le Coran on peut tout faire. Il y a tout dans le Coran : la médecine, la géographie, les mathématiques, notre avenir et tout.

- Et même le sujet des compositions que je vous donne ?

- Bien sûr, monsieur, tout y est écrit, mais il faut savoir le lire...

Cette utilisation du Coran à des fins médicales, je l'ai aussi observée plus tard en Côte-d'Ivoire, chez les musulmans Dioulas. Ceux-ci, en cas de maladie, venaient consulter le marabout de Dioulabougou qui écrivait sur une planchette de bois le verset du Coran approprié au mal. Après avoir lu le texte à haute voix, le marabout prenait une éponge mouillée et lavait la planchette de bois au-dessus d'un récipient. Le patient devait boire le mélange d'eau et d'encre, avalant ainsi le verset sacré par la même occasion. Il guérissait ensuite rapidement, s'il s'agissait, du moins, d'un bon croyant respectueux des règles édictées par le Prophète.

Mais si le mal empirait, cela ne pouvait venir que du malade lui-même, dont l'impiété et les péchés trouvaient alors leur juste récompense...

Un professeur tunisien, désespéré de n'avoir pas d'enfants, m'avait ainsi avoué avoir tenté de soigner sa stérilité en entourant ses testicules de bandelettes découpées dans le Coran. La méthode ne s'étant pas révélée efficace, son marabout-traitant en trouva la raison scientifique et rationnelle dans le fait que ce professeur avait fréquenté une Française dans son adolescence et "niqué" avec elle. Alors évidemment...

Tout en bavardant, la jolie Aïcha jouait avec le talisman qui lui pendait au cou : une chaîne verte, couleur faste, à laquelle était accrochée une main de Fathma au centre de laquelle brillait un œil vigilant qui protège contre le "mauvais œil" et donne la baraka. Cet œil toujours ouvert, jour et nuit sans relâche, observe les faits et gestes des génies, des Djinn, qui cernent les Arabes, et de leur chef suprême Chitann, le diable en chef, que la main de Fathma grande ouverte, elle aussi, arrête d'un geste impératif s'ils tentent de s'approcher trop près; comme les minces cercles d'argent qu'elle porte autour des chevilles empêchent les esprits malfaisants qui voudraient lui grimper le long des jambes.

LES "BEBES-DORMEURS"...

- Et toi, Aïcha, demandai-je. Connais-tu les secrets de ton oncle Lakdar ?

- Non monsieur, il ne m'a jamais rien montré, je suis une fille. Mais il apprend déjà quelques tours à son fils Chérif.

- Et quel âge a-t-il, ce Chérif de Sidi-Moussa ?

- Il n'a que sept ans et demi, mais c'est son fils unique. Il est né en 1958, en Algérie, deux ans après le départ de mon oncle pour la France. Celui-ci ne l'avait jamais vu avant son retour, à l'Indépendance.

- Deux ans après son départ ? Mais ton oncle était rentré entre temps...

- Non monsieur, le petit Chérif était un "dormeur". Il avait été conçu par mon oncle Lakdar avant son départ, et le bébé a dormi deux ans dans le ventre de sa mère avant de se développer et de sortir.

- Un "dormeur" ?

- Oui, monsieur, confirme Mohamed. Ça arrive de temps à autre.

Certains fœtus peuvent attendre un an, deux ans, ou même davantage, avant de se mettre à grandir normalement. On les appelle des "dormeurs"...

Allons bon, voilà une chose que j'ignorais complètement. On en apprend tous les jours en voyageant. Nos professeurs de biologie feraient bien de s'instruire un peu, qui ne nous ont jamais révélé l'existence des "bébés-dormeurs". Ou peut-être nous l'ont-ils dissimulé sur ordre supérieur de la caste universitaire ou pour quelques sombres motifs inavoués et honteux de la "Science officielle".

Parce que ces histoires de "dormeurs", je les ai également retrouvées en zone musulmane d'Afrique noire, où l'inénarrable catalogue du *Rasheed Institute of Science* de Lagos, Nigéria, pays très influencé par l'Islam, ne manque d'ailleurs pas de proposer à sa clientèle un médicament efficace pour accélérer la venue des fœtus paresseux.

"CANIBRE"

*Médicament pour accoucher un bébé
resté pendant 4 - 6 - 10 ans dans le ventre*

Nous avons déjà soigné des femmes atteintes de cette maladie dont la plupart naissent vraiment un bébé dormeur qui fait des années dans le ventre, et autres naissent plusieurs sortes de choses (comme calebasse, canari, etc...) dont elles sentent très mieux guéris après.

Explications : Le malade doit acheter une grande marmite toute neuve qui n'a jamais servi la cuisine. La poser sur n'importe quelle chose, avec grand soin que le fond ne touche pas la terre. Avant de commencer la préparation, la malade fermera à clef sa propre chambre à coucher dont cette clef nous sera employée pour la préparation.

Préparez la poudre avec l'eau dans le canari (marmite), dont vous laverez le corps en versant avec une calebasse. Buvez le médicament et après avoir fini de boire prenez la calebasse avec la bouche et vous la jetterez sans se servir des mains. Après, vous jetterez une grosse pierre sur la marmite pour la casser. Dans les débris vous prendrez votre clef et allez directement ouvrir votre chambre. Là vous buvrez

encore le poudre, étant entièrement à poil. Ainsi, le ventre commencera à tourner et après 3 ou 5 minutes vous accoucherez ce qu'il y a dans le ventre... Le Canibre a déjà rendu service et satisfaction à beaucoup de personnes. Prix : 7.000 francs C.F.A.

A chaque fois que je demandais au docteur ivoirien Gnébéi-Oyao, spécialiste d'obstétrique, son point de vue au sujet du grave problème des "bébés-dormeurs" et du bon docteur Allen, il se roulait par terre de rire et se montrait totalement incapable de me répondre. Était-ce par ignorance, par jalousie, ou dans le but secret de cacher la vérité ? Je ne saurais le dire, et il est difficile de discuter sérieusement avec cet homme sceptique.

Et pourtant quelle découverte cruciale que celle de ces "bébés-dormeurs" sans doute constatée et propagée par les femmes musulmanes pour se défendre du carcan, de la calomnie et de la toute puissance des mâles. Et quel phénomène social digne d'intérêt et d'éloge.

La reconnaissance des "bébés-dormeurs" protège la mère, en cas de grossesse imprévue. Elle sauve l'honneur des deux époux en cas d'adultère ou de viol. Le mari n'a pas besoin de répudier sa femme, et peut toujours marcher le front haut, ce qui est tout de même plus agréable que de passer pour un cocu, même si l'on s'est vengé de son mieux. L'enfant aussi ne se voit pas abandonné et renié, mais est reconnu tout à fait légitime dans la jouissance complète de ses droits naturels.

Bref, c'est un avantage total pour tout le monde et pour la moralité par dessus le marché, chacun y trouve son compte et l'on ferait bien de se dépêcher de révéler chez nous ce secret si profitable à une bonne vie sociale et familiale. Sans doute y aurait-il moins de divorces et de séparations, plaie de notre civilisation matérialiste...

LA SEMAINE MELIES, FEVRIER 1966...

J'enseignais donc, cette année-là, au collège de l'Arbaa, au pied de l'Atlas. Un soir de janvier, deux personnes travaillant pour la cinémathèque d'Alger demandèrent à me voir.

Comment m'avaient-ils trouvé ? Je l'ai oublié.

L'organisme pour lequel ils œuvraient, envisageait d'organiser une semaine consacrée à Georges Méliès, créateur du spectacle cinématographique et magicien prestigieux.

Je les félicitai vivement pour cette idée, et ils me proposèrent de présenter, dans ce cadre, une petite séance d'illusionnisme entre la projection d'un documentaire de Franju sur Méliès, et celle d'un autre film du génial créateur et pionnier. J'acceptai avec enthousiasme. Nous nous mîmes d'accord sur les conditions. Leurs moyens financiers étaient fort limités, qu'importe !

Ils me demandèrent également si j'avais quelques documents sur Méliès, ou quelques accessoires qui leur permettraient de réaliser une vitrine consacrée à la Magie dans le hall de la cinémathèque. A cette époque je n'avais pas grand-chose, mais je leur confiai cependant une ou deux affiches, des articles divers, des photos, quelques revues, une baguette magique, de grandes cartes et quelques autres objets pour leur petite exposition qui devait se tenir à la fin février. Ils me contacteraient ultérieurement pour me préciser la date du spectacle qui aurait lieu vraisemblablement le dernier jour, pour la clôture.

Les semaines s'écoulèrent sans autres nouvelles. Un peu inquiet, je téléphonai à la cinémathèque, la veille de la semaine prévue, pour obtenir des précisions. Un vague employé me répondit que la semaine devait effectivement avoir lieu, mais qu'il n'était pas au courant de son organisation. Comme je lui demandais à parler avec les personnes qui m'avaient contacté, il me répondit, en hésitant, qu'il ne savait pas où elles se trouvaient.

Cela me parut curieux, et je me rendis à Alger pour en avoir le cœur net. Rue Ben M'hidi Larbi, anciennement rue d'Isly, si je ne me trompe; je ne sais plus trop.

La semaine Méliès était bien annoncée et cela me rassura. La petite exposition était bien en place également dans une vitrine du hall, et je me dirigeai vers le bureau de la direction. La porte était grande ouverte et j'y pénétraï, pensant y rencontrer les deux organisateurs.

Un homme assis au bureau leva la tête à mon entrée. Je ne le connaissais pas.

J'allai ouvrir la bouche pour me renseigner, quand il se dressa comme un ressort et se mit à hurler.

- Qui vous a permis d'entrer dans mon bureau ? Vous n'êtes pas chez vous, ici. Sortez immédiatement ! ...

Stupéfait sous l'avalanche qui s'abattait, je fis le dos rond, attendant une accalmie pour placer un mot. Je pus enfin glisser qui j'étais, mais cela ne calma pas l'individu qui continua à éructer dans un langage de muletier dont je n'oserai pas reprendre les termes fleuris.

- Je suis le directeur de la Cinémathèque d'Alger. Je m'en fous qui vous a contacté. Je ne connais pas ces gens-là. Nous passerons les films mais nous ne ferons pas de spectacle. Nous n'avons pas besoin de vous ici. Et maintenant, dehors...

Je demandai, dans ce cas, à reprendre les accessoires et les documents de l'exposition, mais les hurlements devinrent alors hystériques, attirant près de la porte des curieux et des employés qui me regardaient avec gêne, mais n'osaient pas intervenir ?

- De quel droit voulez-vous reprendre ces objets ? Qu'est-ce qui me prouve qu'ils sont à vous.

- Il y a mon nom sur les revues; et quant aux accessoires je puis vous expliquer à quoi ils servent. C'est très spécial...

- C'est trop facile ! Alors, il suffirait de mettre son nom sur un objet pour qu'il vous appartienne. Non, monsieur, ce temps-là est fini. Je suis le directeur de la Cinémathèque d'Alger. Vous n'êtes plus les chefs, ici. On vous a assez vu pendant cent trente-deux ans... Allez, dehors, et ne remettez plus jamais les pieds ici ou j'appelle la police pour tentative de vol, et ça vous coûtera cher ! Ce n'est plus vous qui faites la loi. On vous a assez vu pendant cent trente-deux ans...

Et il décrocha son téléphone pour appeler au secours.

Je filai prestement sans demander mon reste, ne tenant pas à me retrouver au violon, de sinistre réputation dans le secteur : les agents algériens ayant conservé, disait-on, les techniques éprouvées que leurs anciens patrons "roumis" leur avaient inculquées quelques années plus tôt avec tant de succès et de générosité.

Qu'étaient donc devenues ces deux aimables personnes qui m'avaient contacté ? Je ne l'ai jamais su. C'est vrai qu'il y avait eu un

changement de gouvernement quelques mois plus tôt, et les nouveaux maîtres, pleins de morgue, prenaient place progressivement et réglait leurs comptes comme dans la jungle; ce qui ne me regardait d'ailleurs pas. Mais je devais toujours regretter cette baguette magique spéciale qui pouvait se charger d'une impressionnante quantité d'électricité statique permettant de diriger à distance un léger disque d'aluminium. Je n'en ai jamais retrouvé une semblable. M. le directeur de la cinémathèque d'Alger aurait pu s'en amuser beaucoup et passer pour un grand marabout devant ses petits "frères", s'il en avait connu l'utilisation...

Cet homme avait d'ailleurs, me semblait-il, quelque chose de satanique, car comment avait-il pu me voir pendant cent trente-deux ans, dans ce pays où je n'avais mis les pieds pour la première fois, qu'en 1962, lors d'une escale à Oran, sur la route de Dakar ?

Il y avait là un mystère qui m'inquiétait fort, d'autant plus que j'avais déjà entendu cette formule étrange à plusieurs reprises, prononcée par des fonctionnaires trônant majestueusement derrière leur bureau où nous faisons la queue pendant des heures, attendant leur bon vouloir pour nous remplir un énième formulaire exigé par l'administration, ou par d'incorruptibles policiers verbalisant parce que nous avons respecté le code de la route français qui, paraît-il, n'était plus de mise depuis l'Indépendance.

Bref, devant tant de témoins directs, dont la plupart assermentés et par conséquent peu suspects de mensonge, il ne me restait plus qu'à admettre l'évidence. Et oui, j'avais donc déjà vécu ici dans une vie antérieure de centenaire; et mon double y avait également séjourné à mon insu, simultanément à cette jeunesse en Basse-Bretagne d'où je croyais pourtant bien ne jamais être sorti avant précisément cette fatidique année de 1962.

Etait-ce un effet rétroactif de mon entraînement à la "bilocation" ? Cela se pourrait bien, puisque l'effet inverse se produisit plus tard en Côte-d'Ivoire, comme je l'ai raconté au chapitre précédent. Un parapsychologue aurait su m'expliquer la chose qui me remplit, en tout cas, de perplexité.

Moi, qui attendais la gloire de ce spectacle à Alger, comme jadis

Robert-Houdin, à quelques pas d'ici, c'était complètement raté; et je rentrai à l'Arbaa,* "la queue basse", comme aurait dit mon vieil ami Eutrope, décédé quelques années plus tôt à quatre-vingt-dix-sept ans...

ROBERT-HOUDIN ET LES MARABOUTS DISSIDENTS

Exactement cent ans avant le procès de Pierre-Marie Logot à Châteaulin, en 1856 par conséquent, l'illustre magicien Robert-Houdin avait débarqué à Alger, en plein soulèvement kabyle. Le ministre de la guerre l'avait invité officiellement à donner une série de représentations devant les principaux chefs de tribus pour contrecarrer l'influence des marabouts dissidents qui prêchaient la révolte et appuyaient leur prestige sur les pseudo-miracles qu'ils opéraient.

La première grande représentation, inoubliable et légendaire, fut organisée le 28 août, au Théâtre Impérial d'Alger par le colonel De Neveu, et frappa les esprits de crainte. Il ne s'agissait plus d'amuser, comme en Europe, mais d'impressionner les imaginations.

Devant les agas, les bachagas, les caïds, les cheiks et les chefs bédouins en grande tenue et assistés de leurs interprètes, le grand sorcier roudi démontra son invulnérabilité, fit apparaître des boulets de canon et prouva qu'il pouvait à son gré enlever la force d'un athlète arabe, le rendant incapable de soulever un petit coffret de fer, collé en fait à volonté au plancher de la scène par un puissant électro-aimant dissimulé sous celui-ci...

Ce fut une panique indescriptible lorsque le magicien fit disparaître brusquement, sous un grand cône de carton, un jeune Algérien venu l'assister. Les spectateurs terrifiés refluèrent en désordre vers la sortie du théâtre, convaincus que Chitann en personne était sur la scène.

Son pouvoir surnaturel ne faisait plus de doute et les quelques trucs présentés par les marabouts, et dévoilés par le magicien français, parurent bien insignifiants et ridicules auprès de ces "miracles" dont le récit fut propagé à travers le bled.

* Située dans "le triangle islamiste de la mort", la cité de l'Arbaa a été tragiquement ensanglantée par les intégristes dont une bombe a encore tué plus de 40 personnes et blessé plus de 120, en juillet 2002.

Au cours de sa tournée dans les douars éloignés et suspects d'aider la dissidence, Robert-Houdin eut l'occasion de rencontrer des marabouts-sorciers.

Ceux-ci se prétendaient invulnérables. Ils chargeaient un pistolet et le remettaient à un spectateur qui devait faire feu sur eux. Mais le coup ne partait pas, et pour cause ! La "lumière" faisant communiquer l'étincelle à la poudre était habilement obturée au dernier moment par le saint homme musulman.

Robert-Houdin avait perfectionné ce tour dangereux de "l'homme invulnérable" qui, soit dit en passant, a coûté la vie à quelques magiciens imprudents, et utilisait pour cela un pistolet truqué.

Un soir, un marabout sortit brusquement deux pistolets de son burnous et le mit au défi de répéter l'expérience avec eux.

Robert-Houdin surpris accepta mais demanda un délai jusqu'au matin pour se recueillir en prières, temps qu'il consacra en fait en préparations plus concrètes.

Le lendemain, devant une assistance nombreuse et inquiète, le marabout chargea les pistolets en vérifiant la "lumière", en connaisseur éclairé. Il choisit ensuite deux balles. La première fut marquée et placée ostensiblement dans le canon par Robert-Houdin. Le marabout recula de quelques pas et visa lentement la poitrine du magicien. La détonation retentit et la balle marquée apparut entre les dents du sorcier roumi.

Le marabout hors de lui se précipita alors sur le second pistolet, mais Robert-Houdin l'avait devancé et le menaçait.

- Tu n'as pas pu parvenir à me tuer, lui dit-il. Tu vas juger maintenant si mes coups sont plus redoutables que les tiens. Regarde ce mur...

Au coup de feu, une large tache rouge apparut sur la muraille blanche, là où se tenait un instant plus tôt le marabout. Celui-ci toucha aussitôt la tache du bout du doigt, goûta et pâlit. C'était bien du sang humain. Et le marabout atterré, baissa les yeux et resta silencieux, comme écrasé par ce mystère terrifiant...

A son retour à Alger, une délégation de chefs musulmans remit solennellement au magicien français un magnifique diplôme rendant hommage à ses pouvoirs divins.

Ce diplôme est encore visible aujourd'hui au musée Robert-Houdin de Blois.

Et Robert-Houdin, comblé d'honneurs et de remerciements, regagna la France.

Un illustre officier du Second Empire, le général Desvaud, devait écrire plus tard :

"Les deux hommes qui ont fait le plus pour la pacification de l'Algérie sont Jules Gérard, le tueur de lions, et surtout Robert-Houdin, le prestidigitateur..."

MAGIE CHEZ LES CIRCONCIS...

Du haut de la Casbah, on domine la ville et le port d'Alger. C'est un spectacle de toute beauté, sous le soleil printanier de ce mois de mars 1966.

Une cinquantaine de garçons de dix à douze ans sont réunis dans la cour de cet établissement scolaire un peu spécial. Ce sont des enfants de "*chouhadas*", c'est-à-dire de martyrs de la Révolution. Leurs parents sont tombés sous les balles ou les tortures des forces coloniales; et "ces petits orphelins ont été affectueusement pris en charge par l'Etat algérien qui veille à leur bien-être et à leur éducation". Ils doivent être circoncis tout à l'heure, comme tout bon musulman qui se respecte. Une estrade a été dressée à cette fin, en plein air. Un médecin et un marabout y préparent leurs instruments sous le regard inquiet des pauvres *yaouleds*.

La cérémonie doit en effet se dérouler en public, devant les autorités, les amis et les familles, quand il en reste.

- L'un des jeunes "Chahid" est le fils d'Amirouche, lui-même, me souffle quelqu'un.

Amirouche ! Le prestigieux chef fellagha, dont nos légionnaires promènèrent le cadavre à travers la Kabylie, sans parvenir à convaincre les fellahs de sa mort. Tant de têtes défigurées avaient déjà été exhibées comme la sienne, qu'ils avaient fini par croire à son immortalité.

A vouloir trop prouver, l'on fait naître ainsi des légendes...

De temps en temps l'un des gamins se tourne vers moi et me sourit d'un air un peu crispé. C'est que je représente effectivement la seconde partie du programme : le spectacle de magie après l'opération rituelle. Ils ont bien hâte d'en être là, je les comprends volontiers.

Enfin ça commence par un discours d'une personnalité F.L.N. Suit un moment de silence et de recueillement, mains tendues, paumes ouvertes vers le ciel. Encore des discours auxquels je ne saisis que le mot "*chouhada*" et quelques mots français échappés çà et là. Et chaque garçon doit monter, à tour de rôle, sur l'estrade pour y subir l'ablation de ce malheureux prépuce tant pourchassé et traqué par la plupart des religions de ce monde. Certains ne peuvent retenir leurs larmes, plus par peur ou par honte d'ailleurs, que de douleur, car le médecin semble connaître son affaire. Ce n'est pas le travail de charcuterie de certains marabouts traditionnels ou de féticheurs noirs au couteau ébréché et rouillé, mais une incision rapide précédée d'une insensibilisation partielle. Il faut bien que la science et le progrès servent à quelque chose.

Les gamins redescendent les marches du podium tout en retenant leur pantalon, et se dirigent d'un pas mal assuré vers la salle où je me rends moi-même pour finir de préparer mes accessoires.

Les bancs se garnissent peu à peu et des sourires de soulagement reviennent doucement sur les visages. Mais les garçons se tiennent encore tous très raides et n'osent pas trop bouger.

Ma représentation démarre cependant avec des ah ! de satisfaction. La télévision n'a pas encore fait son entrée dans le pays, les spectacles y sont rares; et de toute manière, les enfants ont toujours aimé la magie, et ne sont pas les seuls, je l'espère du moins.

Quand il me faut un assistant bénévole, le *yaouled* volontaire grimpe sur la scène improvisée, avec un peu de difficulté et les jambes écartées, mais avec certainement plus d'enthousiasme et plus d'empressement que sur l'estrade précédente. Certains ont encore la braguette ouverte et les lèvres pincées, et des rires commencent à fuser dans la salle.

C'est bon signe : les enfants oublient progressivement leur douleur sous le charme de l'illusion. De temps à autre, l'un d'entre eux, s'agitant un peu trop sur son banc dans son excitation, pousse soudain un aïe ! retentissant qui fait crouler de rire tous les autres.

Et le spectacle se déroule enfin normalement, comme de coutume, avec l'émerveillement de ces enfants de "*chouhadas*" circoncis, maintenant emportés par la magie de la Magie, à cent lieues de la guerre et des rites de l'Islam...

- Voyez cette balle, annonçai-je, en présentant une grosse boule de caoutchouc mousse. Elle tient en l'air sous le couvert de ce foulard, comme la lune dans l'espace et voilà qu'elle a disparu... Voyez que je n'ai rien dans les poches.

- Là ! s'écria soudain un jeune gamin de six à sept ans, petit frère d'un circoncis, un doigt accusateur tendu vers une partie de mon anatomie que je ne préciserai pas, mais que mon pantalon serré moulait un peu trop.

Un immense éclat de rire salua la remarque du maudit moufflet, ravi d'avoir deviné le truc, et d'autant plus convaincu d'avoir raison, que je ne me hasardai pas à ouvrir ma braguette comme la plupart des assistants, pour lui faire constater son erreur...

Si ce n'est pas honteux d'être sceptique à ce point !

LES AISSAOUAS...

Ouargla, Sahara algérien, 1^{er} novembre 1965

C'est le onzième anniversaire de la Révolution algérienne, dans cette oasis du Grand Erg Oriental, le quatrième depuis l'Indépendance, et le premier du règne de Houari Boumédiène, nouveau chef d'Etat; aussi les festivités prévues sont-elles importantes.

Les nomades sont venus de partout et leurs grandes tentes rayées encerclent la palmeraie.

De rares touristes déambulent entre les chameaux, les méharistes de l'A.L.N., les badauds arabes, les esclaves noirs harratines et les chaamba superbes et hautains sous leurs voiles blancs.

Au-delà des deux Atlas, c'est vraiment un autre monde qui commence, le royaume du mirage et des djinns, l'Atlantide des Anciens, l'empire perdu des Garamantes. Dans cette atmosphère sans humidité les étoiles sont, la nuit, plus brillantes qu'ailleurs, et la lune doublant de volume semble à portée de la main.

Voilà un terrain tout à fait approprié pour un débarquement d'extraterrestres : une piste d'atterrissage illimitée à l'abri des regards indiscrets. Les extra-terrestres ont toujours recherché, on le sait, le calme des déserts si semblables d'ailleurs à la surface de la lune ou de la planète Mars, leurs escales habituelles sur la route des galaxies. Ne voit-on pas d'étranges dessins d'hommes à antennes sur les parois des grottes du Tassili ?

Et ces pistes de Nazca, et ces gravures mystérieuses du désert péruvien, seulement visibles d'avion, ne sont-elles pas aussi des preuves ? Certes la vieille Allemande Maria Reiche qui les étudie depuis quarante ans, prétend qu'il s'agirait d'un calendrier tracé sur le sol. D'autres archéologues français et américains, encore plus terre à terre, prouvent aujourd'hui que ce serait en fait un immense atelier prévu pour le tissage de ces fantastiques draps mortuaires d'un seul fil, dont on n'avait jamais compris la fabrication.

Mais qu'importent ces révélations prosaïques. Il n'est pas interdit de rêver et Saint-Exupéry fait bien descendre son Petit Prince au milieu du Sahara...

Et que j'aime le Sahara ! Je l'ai un peu connu, partout différent, en Mauritanie, au Rio-de-Oro, en Algérie, en Tunisie, en Libye et en Egypte, et il m'a toujours émerveillé par sa pureté, sa magie et ses populations accueillantes.

Sur l'interminable ligne droite de la route, dans le Gassi-Touil, au sud de Fort-Lallemand, entre les hautes dunes lumineuses du Grand Erg Oriental, on se sent flotter comme dans un vaisseau cosmique. L'air chauffé à blanc crée le mirage constant.

D'immenses lacs miroitants apparaissent et s'évanouissent avec leurs îles dorées. Les distances s'affolent et la pureté de l'atmosphère et le manque de repères donnent l'illusion qu'une butte est à cent

mètres, alors qu'elle est encore éloignée de plusieurs kilomètres.

Quelque chose apparaît au loin : silhouette étrange et fantômatique, qui s'étire tout en hauteur, puis s'aplatit comme un accordéon. Qu'est-ce que c'est donc ?

L'image disparaît un moment. Ce devait donc être un mirage... Mais un grondement de tonnerre éclate, et brusquement, un gros camion-citerne surgit de la lumière, venant de la zone pétrolière d'In-Aménas vers où je me dirige.

Voilà une autre silhouette noire qui s'agite à distance. Ce coup-ci, je suis fixé. Mais malheureux illusionniste, te voilà illusionné, car ce n'est, cette fois, qu'une vieille boîte de conserve abandonnée sur le sable. Je commence à me sentir dans la situation du spectateur profane qui assiste à un spectacle de magie, et j'adore cette impression oubliée.

Royaume du mirage. Mirages provoqués par une réfraction lumineuse faussée par des couches d'air de température différente et en mouvement. Parfois une image lointaine peut se refléter inversée dans le ciel comme dans un miroir.

Mirages visuels, dus, je l'ai déjà dit, au manque de repères précis trompant notre appréciation, mais aussi à d'autres raisons psychologiques. J'ai cru voir, une nuit, des arbres sur le plateau du Tinrhert, de chaque côté de la route, là où il n'y a pourtant que des pierres; et l'autre passager de la voiture, mon collègue Yann de Roscoff avait ressenti la même impression.

Illusions auditives comme le "tambour des sables", le *Tobeul* mystérieux que craignent les Arabes superstitieux, et qui serait causé par les milliards de grains de sable balayés par le vent à la crête des dunes et entrant en résonance dans certaines conditions...

C'est toute cette magie que je retrouve à Ouargla, sous le ciel parfaitement bleu de la Toussaint, parmi les drapeaux verts à croissant rouge, les méharistes et les cavaliers Chaamba qui se préparent pour les courses et les fantasias, au milieu des coups de fusil et du son de la cornemuse qui me rappelle mon biniou breton et m'attire irrésistiblement.

Tiens, tiens, un cercle de badauds. Je me glisse au premier rang et aperçois ce que je cherchais : deux étranges personnages, un jeune et

un vieux, le torse nu et portant de larges pantalons bouffants. Ils s'agitent au son de la musique jouée par un troisième larron, un nègre debout derrière eux, et tiennent en mains des torches de paille allumées dont ils se passent la flamme sur le visage, les bras et le corps, au rythme de la cornemuse.

- Ce sont des Aïssaouas, me souffle un Algérien à l'oreille. Des disciples d'Aïssa, le saint musulman...

Bien sûr, ce sont des Aïssaouas, et j'ai déjà lu pas mal de choses sur ces sorciers de l'Islam; et Robert-Houdin avait eu, lui aussi, l'occasion d'en observer, au siècle dernier, au cours de son séjour en Algérie.

Ils se présentent parfois en troupes entières. Ceux-ci ne sont que trois, en comptant le musicien noir, mais c'est toujours mieux que rien. Peut-être sont-ils quatre d'ailleurs, car juste à côté d'eux, une jeune femme non voilée, ce qui est rare - une Targuie, me dit mon informateur bienveillant - propose à la vente toutes sortes de talismans, de colliers d'ambre, des mains de fathma, une tête de gazelle empaillée et une grande variété de médecines diverses, de poudres colorées et de noix de kola, et n'hésite pas à haranguer le public masculin sans la moindre vergogne.

Une plante séchée à la racine bifide attire mon attention. Cette forme me rappelle quelque chose. Mais de quoi s'agit-il donc ?

- C'est une mandragore, me révèle l'Algérien en me la mettant dans la main. Elle a des vertus curatives, mais peut aussi être dangereuse.

Une mandragore ! La plante des sorciers par excellence. "L'homonculus" de Corneille Agrippa. C'était donc ça ! Je l'achète aussitôt pour quelques dinars...

Tout ce qui touche à la sorcellerie ne peut me laisser indifférent, et je me tourne à nouveau vers les Aïssaouas.

Après leurs démonstrations d'incombustibilité, nos Aïssaouas sortent des serpents de leur caisse.

Leur répertoire est en fait peu varié, mais cependant curieux pour le profane. Les Aïssaouas présentent des morceaux de cactus bien piquants et des scorpions vivants qu'ils approchent du nez des badauds qui reculent précipitamment en criant.

Après force gesticulations, ils se passent ces aliments délicats de l'un à l'autre pour les introduire finalement dans leur bouche et les mâcher consciencieusement avant de les avaler.

Il est vrai qu'on ne voit pas très bien. Les scorpions peuvent avoir déjà perdu leur dard auparavant, et certains morceaux de cactus leurs piquants. On ne peut guère vérifier ce genre de détails et les Aïssaouas ne mangent pas tout.

Robert-Houdin raconte avoir vu présenter un autre truc impressionnant. Le disciple d'Aïssa s'enfonçait lentement un petit clou dans l'œil droit, faisait vérifier ses mains, puis ressortait visiblement le clou de son œil gauche.

"En voici le secret, nous dit-il. Le magicien utilise pour cela deux petits clous semblables, cylindriques de 1,5 cm de long sur 2 ou 3 mm de diamètre. L'un des clous est dissimulé à l'avance dans le coin de l'œil gauche, près du réservoir lacrymal, entre la paupière inférieure et le globe oculaire. On présente l'autre clou et on l'enfonce au même endroit sous la paupière de l'œil droit. Ce n'est pas douloureux et on ne perçoit pas le moins du monde sa présence. Pour sortir le clou, il suffit de presser avec le bout du doigt en remontant vers le coin de l'œil..."

- Comment vous appelez-vous ? demandai-je à mon informateur algérien en me tournant vers lui.

- Essenpeh, me répondit-il.

- Essenpeh ?

- Pas exactement, m'expliqua-t-il plus posément. S.N.P., ce qui signifie : Sans Nom Patronymique. Ce sont les Français qui m'ont inscrit comme cela sur leurs registres, au moment du recensement, parce que j'avais seulement un prénom, Merzouk. C'est très courant ici; mais tout le monde m'appelle Essenpeh, et je l'écris souvent aussi de cette manière. Ça fait plus normal et plus arabe. Au fait, puisque les Aïssaouas ont l'air de vous intéresser, je peux vous dire que j'en ai déjà vu qui faisaient pénétrer une ficelle par leur narine et la faisaient ressortir par la bouche; et je sais que d'autres font encore mieux et

remplacent la ficelle par un petit serpent fin et vivant qui suit le même trajet. Il suffit d'un peu d'entraînement pour ne pas vomir; mais il vaut mieux commencer d'abord à s'exercer avec une ficelle avant d'essayer avec un serpent. C'est plus facile et moins dangereux...

Je n'en doute pas et ce doit être tout à fait charmant.

DE LA MANDRAGORE...

Selon le dictionnaire Larousse : "*La mandragore (mandragora) est un genre de solanacées à larges feuilles, d'une saveur et d'une odeur désagréables. La grosse racine est généralement fourchue, rappelant un corps humain avec ses deux jambes. Les fleurs, bleues, blanches, rouges ou violacées sont très nombreuses. On en compte quatre espèces méditerranéennes. La mandragore officinale, commune en Sicile et en Afrique du Nord, est surtout cultivée pour ses propriétés narcotiques...*"

Au Moyen Age, la mandragore était une panacée. On la prenait en cataplasme, en bouillon, ou on la gardait au lit dans la main comme aphrodisiaque. Elle guérissait de la langueur et du torticolis, et ranimait les nauséux.

Pour Laurens Catelan (1568-1647) : "*Cette racine n'est autre chose que sperme viril; et la tradition rabbinique la fait pousser au pied de l'Arbre du Paradis terrestre, produit vivant de la terre d'où sortit Adam.*"

D'après les vieux grimoires les plus avertis, la pendaison provoque une érection brutale chez le supplicié, avec une abondante émission de sperme. Ces gouttes de semence tombant au sol sous la potence, font naître et germer une mandragore mâle que l'on peut recueillir avec certaines précautions.

Vers la fin de la nuit, avant les aurores, on trace autour de la plante un triple cercle magique, de la pointe d'une épée consacrée. Il est recommandé d'apaiser la colère de la plante par un fluide féminin, en répandant autour d'elle un peu d'urine ou de sang menstruel d'une jeune vierge.

Comme l'extraction de la mandragore peut être mortelle, on a soin de l'attacher solidement à l'aide d'un gros ruban de soie relié au cou d'un grand chien noir que l'on appelle vers soi. L'animal arrache donc la plante qui laisse, assure-t-on, entendre en sortant de terre, un cri aigu comme celui d'un nouveau-né. Le chien meurt aussitôt foudroyé, et son cadavre doit être enterré au trou même d'où est sortie la plante miraculeuse.

Les mains protégées de gants trempés dans l'eau bénite, on peut alors recueillir la mandragore dont l'aspect humain, les membres, les poils et le sexe sont effrayants. Bien enveloppée dans un morceau de drap mortuaire, avec un peu de terre ramassée sous le gibet, il faut ramener la plante chez soi, la baigner aussitôt et l'habiller de soie blanche et rouge pour effrayer de ces couleurs cardinales les démons qui voudraient s'en emparer. On la gardera dans une cassette portant le dessin d'une potence, d'un pendu et d'une plante; on l'arrosera de lait et de vin, et on la nourrira soigneusement de petits morceaux d'hosties et de viande crue cachère.

Cette plante, traitée convenablement, se convertira alors, au bout de sept jours, en un petit homme minuscule - l'homonculus des philosophes - doué de pouvoirs merveilleux, et dont vous pourrez vous faire obéir en le conjurant selon les règles. Les plus grands sorciers comme Faust et Agrippa ont tous possédé un homoncule. Et, selon la légende, cet homoncule peut vous rendre invisible, vous donner le pouvoir de voler dans les airs, de vous dédoubler (bilocation), connaître le futur, vous faire aimer, lire les pensées, fabriquer l'or alchimique, échapper aux attentats, communiquer avec les morts, procurer la jeunesse éternelle, doubler le lait de vos vaches et faire périr celles du voisin...

En somme, un petit esclave dans un coffret, prêt à servir tous vos désirs et assouvir votre appétit de puissance. Avouez que ce n'est pas mal !

Mais les gibets se font rares de nos jours, hélas ! Les temps sont durs pour les sorciers; et le petit Loïck qui vendait si bien sa corde de pendu en septembre 1956 avait raté l'occasion de se procurer une

mandragore mâle et de réaliser une bonne affaire en me la cédant à bon prix ! Avec une mandragore mâle et cette femelle que je venais d'acquérir en Algérie, et reconnaissable par ses graines, que n'aurais-je pu réaliser ?

Le ginzeng (ou ging-ging), plante chinoise à la racine fourchue comme la mandragore, et à laquelle on attribue des vertus semblables, est utilisée par des envoûteurs asiatiques pour former les jambes d'une poupée. La tête et le corps de celle-ci renferment des liquides - sang, urine, crachat - secrètement prélevés à la future victime du maléfice projeté.

Il semblerait également que l'expression "main de gloire", désignant cette main de pendu desséchée et munie d'une chandelle afin de procurer l'invisibilité aux cambrioleurs, serait en fait une déformation du mot "mandragora"...

Enfin, l'appellation de "mandragore" était aussi attribuée parfois à de petites figurines servant à la divination. Le Petit-Albert cite le cas d'une sorcière flamande utilisant une statuette, une "mandragore", dans laquelle, selon elle, le Diable s'était logé. Cette petite poupée, assise sur un trépied comme la Pythie, tenait à la main gauche étendue un cordon auquel était suspendue une mouche d'acier bien polie. Cette mouche pouvait se balancer magiquement et heurter les parois d'un verre de cristal, pour répondre aux questions.

Et le grimoire nous révèle alors que la sorcière déclenchait et contrôlait en fait les mouvements de la mouche d'acier grâce à une forte bague aimantée qu'elle mettait ou enlevait discrètement de son doigt selon les circonstances.

Comme quoi, un grimoire de sorcellerie peut même se montrer rationaliste, à l'occasion...

Il est vrai que les occultistes et les parapsychologues ont toujours aimé dévoiler les artifices de leurs confrères, pour paraître eux-mêmes rationalistes. Si bien que les astrologues dénoncent les supercheries des spirites, les spirites celles des fakirs, les fakirs celles des magnétiseurs,

les magnétiseurs celles des radiesthésistes, et les radiesthésistes haussent les épaules quand on leur parle d'astrologie ou de télépathie, prouvant tous ainsi leur esprit critique et leur rigueur scientifique. C'est un truc éprouvé et je m'y suis longtemps laissé prendre...

MAGIE EGYPTIENNE ET GALI-GALI

La magie a toujours été très populaire dans le monde islamique, comme nous le rappellent les *Contes des Mille et Une Nuits*, et les histoires de génies et de tapis volants.

Pour l'Afrique, c'est surtout dans les pays musulmans que l'on rencontre le plus de magiciens. En Egypte, par exemple, ils sont très nombreux, et les *gali-gali* forment une véritable corporation et sont d'habiles manipulateurs de serpents, de boules, d'œufs, de bols et de poussins vivants qu'ils sortent de partout*.

Il est vrai que la tradition magique égyptienne est une des plus vieilles du monde. L'Islam en a seulement hérité, et le Westcar Papyrus, le plus ancien document magique connu, écrit sous la XII^e dynastie, relate déjà les exploits du magicien Dédi qui coupa et recolla magiquement la tête d'une oie devant la cour du pharaon Chéops, le commanditaire de la grande pyramide.

L'Ancien et le Nouveau Testament parlent aussi de magiciens comme Jannès et Jambès qui opposèrent leurs pouvoirs à ceux de Moïse, transformant un bâton en serpent. Ces tours sont tout à fait vraisemblables et possibles, et réalisables encore aujourd'hui. Et peut-être aurez-vous la chance de les voir, un jour, quelque part en Egypte...

On peut admirer près de la Vallée des Rois, sur la rive gauche du Nil, la rive des morts, deux colosses de pierres gigantesques, vestiges du temple de Memnon. Celui de droite, dit-on, saluait jadis le lever du soleil, par des sons harmonieux. Il est encore possible de voir sur son socle, des inscriptions anciennes témoignant en grec et en latin de la

* L'expression "gali-gali" dériverait peut-être du mot latin "gallina", la poule : gallinacé, tellement utilisé par les magiciens arabes.

réalité du fait auquel auraient assisté ces voyageurs de l'antiquité. Certains prétendent même que la statue prononçait réellement des paroles de salut au soleil. Qu'en était-il vraiment ? Plusieurs hypothèses existent, mais un tremblement de terre a brisé le colosse prodigieux il y a plus de mille ans, et depuis sa restauration il est resté silencieux.

Le temple de Kom Oumbo, plus au sud, vers Assouan, domine majestueusement le fleuve et a conservé de magnifiques fresques aux couleurs encore vives, et de nombreuses momies d'énormes crocodiles en excellent état depuis tant de siècles et de millénaires. Le Dieu à tête de crocodile y est partout présent, et les guides montrent aussi un petit souterrain secret qui aboutissait sous une statue. Dans quel but avait-il été aménagé ? Était-il emprunté par des prêtres pour faire parler la statue ou actionner un mécanisme quelconque. C'est probable, disent les guides...

Effectivement les prêtres égyptiens savaient utiliser la magie pour impressionner les fidèles. Certains de leurs moyens relevaient d'ailleurs d'une technologie sophistiquée et de connaissances absolument stupéfiantes pour l'époque.

On connaît bien ces procédés grâce aux œuvres de Héron l'Ancien, mathématicien et physicien d'Alexandrie qui aurait vécu vers le premier siècle et nous a révélé les machinations ingénieuses de certains temples et de statues.*

Un mécanisme secret permettait par exemple aux portes d'une chapelle de s'ouvrir mystérieusement quand on allumait un feu sur un autel. La base de ce dernier était creuse, et l'air chaud dilaté par le feu passait par un tuyau et refoulait l'eau d'un réservoir plein et fermé qui s'écoulait par un autre tube dans un second récipient suspendu à une corde passant par une poulie. Le poids de l'eau faisait descendre ce récipient, actionnant le système d'ouverture des portes. Quand le feu s'éteignait, l'air refroidi se contractait et aspirait l'eau qui revenait dans le réservoir refermant automatiquement les portes entraînées par un contrepoids. Deux mille ans avant Denis Papin !

* Cf. dans la même collection l'ouvrage "Au Cœur de l'Extra-Ordinaire" qui détaille les mécanismes de Héron d'Alexandrie (NDE).

C'était la pression de l'air chaud, et non pas celle de la vapeur, mais l'effet en était le même, et tout aussi miraculeux, parce qu'ignoré des profanes.

D'autres statues truquées, actionnées à l'air chaud également, versaient continuellement du lait ou du vin.

Un mécanisme extraordinaire permettait de trancher entièrement, de son épée, le cou d'un cheval de bronze, sans que la tête tombe et sans que le cheval arrête de boire l'eau d'un bassin.

Et quantité d'autres trucs, de vases inépuisables par exemple, versant du vin ou de l'eau à volonté, qui font encore notre admiration aujourd'hui et étonnent ceux qui n'en connaissent pas les secrets. Que devait-il alors en être à cette époque ? On peut l'imaginer aisément...



Magiciens, "Gali-gali" égyptiens

CHANCE

Désespérés, malades et tous ceux que Satan et d'autres mauvaises gens ont voué à la souffrance. Ne désespérez plus et retrouvez l'espoir perdu au plus profond de vos cœurs éperdus par la noire infortune, car la lumière vous attend.

Consultez le maître-marabout, Birane Faye, dont la science et les études, reconnues par les docteurs Mourides de la Médersa de Touba au Sénégal, vous apportera soulagement et la grâce qui ont étonné les plus grands savants européens venus le consulter dans ses mystères.

Elèves ! Qui n'a pas rêvé la consécration du diplôme mérité après le dur labeur scolaire ? Joie du succès avec la timidité et la malchance vaincue !

Chômeurs ! Dans la tristesse de sa famille, pour retrouver un emploi contre la fatalité.

Epoux et épouses, dont l'être aimé est parti trompé par un envoûtement, le maître-marabout vous rendra l'affection et le retour de l'aimé à son vrai amour.

Découvrez l'avenir caché, grâce au Coran sacré et saint qui vous apportera aussi la guérison par les secrets mystérieux et puissants que le maître-marabout mettra à votre service honorable. Ne laissez pas échappé la chance du bonheur. Consultez tout de suite le maître :

BIRANE FAYE

*Spécialités :*

Exorcismes,
 Voyance,
 Prix modiques,
 Talismans,
 Chance,
 Emploi,
 Guérisons,
 Retour affection,
 Succès concours,
 Fortune.

Secret :

Fixez bien le centre
 de l'étoile en comptant
 jusqu'à 60. Puis fixez de
 suite un point sur un mur
 blanc, et attendez avec foi.
 Fixez bien et vous verrez
 l'image sur le mur.
 "Celui qui a foi,
 lève les monts..."

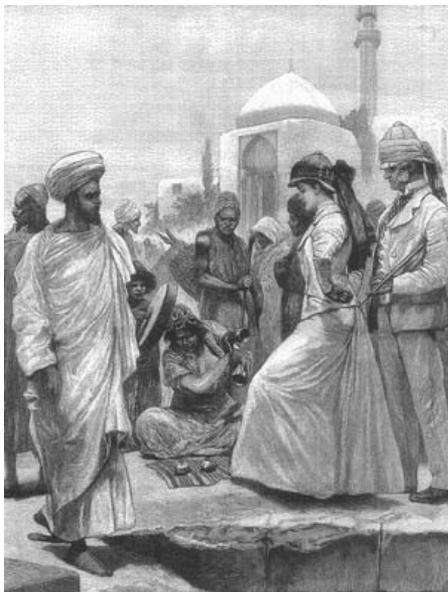
BIRANE FAYE

(marabout)

Tél. :

Adresse : 75018 PARIS

Attention ! cette feuille est talisman porte-bonheur à conserver et
 montrer seulement à famille et amis de confiance. (Surtout, ne pas jeter).



Magicien des rues, Alger, 1895.



*Le "chevalier X" hypnotisant un coq,
Alger, 1927.*

IV LAMAS TIBETAINS ET "JAADOO" DE L'INDE

CALCUTTA, JUILLET 1972...

L'Inde ! L'Inde magique. Le pays des fakirs et de la corde qui se dresse. Depuis le temps que j'en rêvais, m'y voici donc enfin. Un premier séjour de deux mois en 1972, et un second en 1978, me permettront de la voir un peu, par le petit bout de la lorgnette, à travers ses magiciens.

Je n'aurai certes pas le temps de visiter le Taj Mahal ni bien d'autres merveilles du sous-continent, mais il faut bien choisir, et je débarque donc un beau matin à Calcutta avec, en poche, l'adresse du président de l'Indian Magic Circle.

Cotton Street : une petite ruelle grouillante avec le tintamarre assourdissant des klaxons. O.-P. Agarwal est absent, "mais il ne va pas tarder. Asseyez-vous sur ce tapis en l'attendant, il est rentré hier d'une tournée au Japon, vous avez de la chance. Tenez, prenez cette tasse de thé au lait et ces petits gâteaux au miel. Atcha ! le voilà justement"...

Salutations mains jointes et vigoureux serrement de mains. C'est un homme trapu d'une quarantaine d'années, une moustache à la Hitler et les oreilles très velues. Je n'avais encore jamais vu tant de poils dans une oreille !

- "Vous êtes un magicien français ! Attendez un instant, je téléphone..."

Vingt minutes plus tard, la petite salle est comble. Voici le docteur Magno Correa, Amit Roy, Marcus, U. Day Shankar et son père Mystic Kumar, directeur de l'école de magie de Calcutta, et plusieurs autres magiciens, tous aussi aimables et bavards. Comment ont-ils fait pour arriver si vite ? J'en suis tout étourdi. A tout hasard, je sors une bouteille de cognac. C'est une chose rare ici, car nous sommes en pays de prohibition. Des rires éclatent et plusieurs tasses se tendent.

Et nous parlons magie, bien entendu. De la magie en Europe et en Orient. Et O.-P. Agarwal nous raconte sa tournée au Japon avec une troupe et un grand spectacle à faire rêver; et il me retend sa tasse pour une autre rasade de fine champagne.

- C'est la première fois que vous venez en Inde ? Avez-vous déjà voyagé dans d'autres pays ? Et quels sont vos projets ? A quoi vous intéressez-vous particulièrement ? A la prestidigitation, à la grande illusion, au mesmérisme, aux fakirs, aux charmeurs de serpents, à la magie traditionnelle ?

- A tout. A tout cela bien sûr, mais plus particulièrement à la magie traditionnelle, si c'est possible, bien entendu.

- Mais bien entendu, que c'est possible. Seulement tous les magiciens qui sont là aujourd'hui sont des magiciens modernes, membres de l'Indian Magic Circle. Nous travaillons comme les Occidentaux, dans les théâtres et les cabarets. Les magiciens traditionnels, les *jaadoo wallahs*, eux, travaillent sur les places, les trottoirs, les marchés et les fêtes. Ils ne sont membres d'aucun cercle et n'ont pas le téléphone...

Un grand maigre vêtu d'un pyjama rayé me murmure à l'oreille :

- Partez donc dans l'Himalaya...

Mais déjà le directeur de l'école de magie s'avance vers moi et me prend par le bras, souriant de ses gencives creuses toutes rougies par l'éternelle chique de bétel.

- Venez avec nous. Nous avons de la place pour vous loger et vous pourrez rencontrer autant de *jaadoo wallahs* que vous voudrez. Saluez O.-P. Agarwal et les confrères. Nous aurons l'occasion de les revoir bientôt...

Et nous voilà partis. Comme ce n'est pas loin, nous embarquons à trois dans un pousse-pousse tiré par un long gaillard étique, en dhoti. Des milliers de pousse-pousse sillonnent ainsi Calcutta. Non pas le cyclo-pousse de Pondichéry ou le pétaradant moto-pousse de Delhi, mais le vrai pousse-pousse avec l'homme courant dans les brancards, et une capote qui se rabat avec un rideau de plastique transparent pour protéger les passagers contre les averses. Parmi la cohue frénétique des pousse-pousse, des taxis, des camions multicolores, des charrettes aux grandes roues de bois, des vaches sacrées, des piétons zigzagants,

j'aperçois un chameau ahuri, et même une chaise à porteurs, mais oui ! Et dans le concert incessant des klaxons, une longue file d'adolescents, en pagne et torse nu, portant chacun un grand vase de cuivre rutilant, remonte le flot de la circulation en courant.

- Ce sont des pèlerins, m'explique U. Day Shankar. Ils partent ainsi pour Bénarès à une fête sacrée. Je vous recommande d'y aller également.

Plus loin sous un porche, un éléphant bariolé reçoit les oboles de quelques fidèles. Il range délicatement les pièces dans une boîte et bénit gravement chaque donateur en lui touchant le crâne du bout de sa trompe. Je le suis des yeux un moment, et cette charmante scène me réjouit pleinement. C'est l'Inde, quoi !

- Arrêtons-nous ici, fait soudain Mystic Kumar en réglant notre tireur. Nous sommes presque arrivés. Voyez le cinéma Victoria. Tout le monde le connaît. Il vous servira de repère. Suivez-nous...

Mais où allons-nous ? Le trottoir, large à cet endroit, est couvert de pauvres diables allongés ou adossés contre le mur ruisselant des crachats rouges des chiqueurs de bétel. Des familles hagardes et résignées s'abritent tant bien que mal sous des cartons d'emballage. Certains ont allumé des feux dans des boîtes de conserve. Des enfants squelettiques geignent doucement. Quelques mains noires se tendent à notre passage, mais beaucoup n'ont même plus la force ou la volonté de mendier. Une violente odeur d'ammoniaque, de mois et d'excréments prend à la gorge. Impression atroce d'images vues sur le ghetto de Varsovie, renforcée par quelques croix gammées ici et là. Il faut se frayer un chemin parmi eux et franchir les corps allongés. L'un d'eux est tout mouillé et collé au sol. Je passe par dessus. Mon Dieu oui, c'est un cadavre.

- Ne faites pas attention ! me conseille à voix basse, Mystic Kumar, en me tirant par le bras. Ce sont des réfugiés Bengalis. Vous en verrez aussi dans toutes les gares. Ils ont quitté le Bangla-Desh à cause de la guerre; et il y en a des milliers d'autres qui viennent du Bihar où règne la famine en ce moment. Des camions passent tous les jours ramasser les morts pour les brûler au bord du Gange sous le pont de Howrah. Continuons, c'est là, au fond de cette petite ruelle tranquille...

Les jambes flageolantes, j'aperçois en effet un portail portant sur chaque panneau un petit écriteau annonçant, l'un, "Jaadu Guru Mystic Kumar" et l'autre, "School of Magic".

Nous entrons... Une vieille petite bâtisse coloniale à un étage. Une petite cour, un jardinet, un poulailler et quelques arbres chétifs. Tout cela est bien pauvre, mais si calme et si paisible, que l'on se croirait à cent lieues de l'enfer de l'avenue voisine.

U. Day Shankar me montre son élevage de rats blancs que les magiciens orientaux font apparaître au lieu de nos colombes occidentales.

- Voyez-vous, m'explique son père, la guerre et la politique nous fournissent parfois du travail. Le gouvernement nous a mobilisés l'an dernier pour des tournées de propagande contre le Pakistan. Pour ma part, je présentais l'effet suivant. Une jeune fille vêtue aux couleurs du Bangla-Desh entrait dans une petite pagode montée sur roulettes et symbolisant son pays. Je transperçais alors, d'un air féroce, la pagode de nombreuses épées, en déclarant qu'ainsi le cruel tyran pakistanais Yaya Khan tentait d'assassiner le peuple bengali. Mais, ajoutai-je en clignant de l'œil, celui-ci est plus malin que lui et sait éviter ses coups. J'ouvrais alors la pagode où l'on voyait les épées entrecroisées, mais plus de jeune fille. Elle avait disparu mystérieusement. Je refermais alors la pagode et ôtais les épées. Et celle-ci s'ouvrait à nouveau et la jeune fille reparaisait indemne et souriante, brandissant le drapeau du Bangla-Desh. Ainsi, proclamais-je, le peuple bengali sortira vainqueur de son combat libérateur contre les barbares du Pakistan...

"Dernièrement, poursuit-il, c'est pour la campagne du planning familial que nous avons été recrutés. Nous allons dans les villages et les quartiers populaires où nous attirons les gens par notre spectacle gratis. Et des conférenciers en profitent pour les convaincre du malheur d'avoir trop d'enfants, des avantages d'une petite famille, et leur distribuer des contraceptifs...

"Pour ma part, je ne tourne plus beaucoup; mon fils a pris la relève. J'ai fondé cette petite école en 1949 avec mon père que vous verrez tout à l'heure. Nous sommes ici quatre générations de magiciens sous le même toit, puisque U. Day Shankar a aussi un garçon de huit ans qui commence à pratiquer un peu.

"A l'époque j'étais également une revue spécialisée (Magic India). Quelques jeunes et quelques amateurs viennent irrégulièrement suivre des cours. Nous les utilisons comme assistants pour nos grands spectacles.

"Nous pratiquons tous les genres et engageons parfois des fakirs ou des charmeurs de serpents, et éventuellement des danseuses et des musiciens pour compléter le programme. J'en ai vu pas mal dans ma carrière, vous savez.

"Tenez, voilà deux ans un magicien américain de Miami (Floride) a séjourné chez nous pour tourner un film de télévision sur l'expérience de l'enterré vivant. Ça s'est passé là dans le jardin; la terre est très meuble et légère et convenait parfaitement. Nous y avons tous participé. Le fakir, en catalepsie, a été placé dans un cercueil, enterré quelques heures, et ressorti en parfait état.

- Peut-on voir ce fakir ?

- Si vous y tenez, mais il ne veut plus faire cette expérience. Les deux dernières fois où il l'a tentée, on l'a sorti du cercueil à demi-inconscient. Allez maintenant vous reposer.



U'Day Shankar s'exerçant au tour mythique de la corde hindoue.

Nous aurons le temps de discuter de tout ça un peu plus tard, et vous pourrez aussi nous montrer quelques-uns de vos tours, si vous voulez bien...

LE "ROPE-TRICK"

Avec Asok Roy, un vieux magicien de la banlieue de Calcutta, nous parlons, bien entendu, du "rope-trick" : cette corde qui se dresse mystérieusement et à laquelle grimpe un enfant qui tombe en morceaux pour reparaître entier dans un panier... Ce tour est le symbole de la magie indienne pour beaucoup de gens...

Et nous rions de bon cœur. Asok Roy nous montre un article paru dans la revue *The wide world magazine*, en octobre 1939, sous le titre de *Feats of indians fakirs*, et dans lequel un certain major anglais, G. K. Murphy, raconte avec force détails, avoir assisté à ce tour en Assam. Ayant, dit-il, photographié le miracle, la pellicule se révéla vierge après le développement...

Et de rire à nouveau... Car c'est ainsi que se propagent et se maintiennent les légendes.

- Avez-vous, personnellement, assisté à une démonstration du "rope-trick", demandai-je à Asok Roy, à Mystic Kumar et U. Day Shankar.

- Qu'entendez-vous exactement par "rope-trick" ? fit Asok Roy en souriant.

- Eh bien, le truc classique ! Comme le décrit précisément ce major britannique.

- Evidemment non ! trancha Asok Roy, un peu agacé, en se tournant vers ses deux confrères qui l'approuvèrent des yeux. Aucun magicien indien n'a jamais vu ça. Les Occidentaux qui s'imaginent pouvoir admirer ce miracle aux quatre coins de l'Inde, se font des illusions, et c'est bien le mot qui convient.

- Il n'y a donc rien du tout ?

- Attendez un peu. Vous pourrez peut-être assister à une démonstration du "rope-trick" sur scène, ou éventuellement la nuit dans un coin de rue obscur si vous avez de la chance. Des illusionnistes

modernes ou des "jaadoo wallahs" savent faire dresser une corde, et parfois même y ajoutent la disparition et la réapparition d'un jeune enfant. Mais, entre nous, tout ceci est assez éloigné du miracle légendaire, et n'a rien à voir avec l'hypnotisme, la fascination, l'hallucination collective et autres suggestions qui ne sont que balivernes, fausses explications et racontars de "majors anglais" imbibés de whisky, de coloniaux voulant épater les naïfs du récit de leurs aventures merveilleuses, ou de journalistes en mal de copie. Quant aux photos, elles ne vous poseront pas plus de problèmes que les autres, à moins que sous le coup de l'excitation vous n'oubliez d'enlever l'obturateur de votre objectif, ou que votre photographe ne soit un maladroit et rate le développement. Voyez d'ailleurs notre ami U. Day Shankar. Il présente joliment ce tour, et se fera un plaisir de se laisser photographier. Et n'oubliez pas d'enlever votre obturateur... Et maintenant, êtes-vous un peu déçu ? ajouta-t-il.

- Certainement pas, fis-je. Du moment que je puisse encore admirer le "rope-trick", et qu'il puisse encore me faire rêver; peu m'importe qu'il se fasse par un quelconque pouvoir de l'esprit, par hallucination collective ou par un truc d'illusionnisme. Le mot "truc", pour moi, d'ailleurs n'a jamais rien eu de péjoratif, bien au contraire. Il est une démonstration d'astuce, d'intelligence, de génie inventif, et par conséquent d'un réel pouvoir de l'esprit dans ce qu'il a de plus tangible.

- Certains "trucs" sont effectivement d'une ingéniosité diabolique dans leur apparente simplicité, et il existe de nombreuses techniques différentes dont vous connaissez sûrement quelques-unes, pour réaliser le "rope-trick", continua Asok Roy.

- Bien sûr. Et au fait, que pensez-vous de "l'explication" donnée par John A. Keel dans son livre Jadoo ? Selon lui, un fakir lui aurait confidentiellement révélé que le "rope-trick" pouvait se présenter en rase campagne, la nuit, loin de tout arbre et de toute habitation, grâce à un fil d'un ou plusieurs kilomètres de long, tendu par deux assistants du fakir entre deux collines. Le fakir accrocherait l'extrémité de sa corde à ce fil invisible sur le sol. Les deux assistants tireraient sur les extrémités du fil, et la longue corde se dresserait ainsi dans le ciel...

- C'est amusant. Assez séduisant. Mais cela me paraît peu pratique, et j'aimerais bien savoir où l'on peut se procurer un fil assez fin pour ne pas être remarqué, et cependant assez solide pour résister à une pareille tension ! J.-A. Keel avait de bonnes notions d'illusionnisme, et P.-C. Sorcar l'avait rencontré lors de son passage à Calcutta. Mais je crois que Keel s'est un peu moqué de ses lecteurs, par moments, très gentiment d'ailleurs, et il y a tout de même de bonnes choses dans son livre.

- J'en ai effectivement discuté un peu avec P.-C. Sorcar, lors d'un de ses derniers voyages en Europe, il y a deux ans. Et c'était bien son avis.

- Ça ne m'étonne pas. P.-C. Sorcar avait assez de pratique pour en juger. Il a été le magicien le plus connu, le plus célèbre de toute l'Inde. Aujourd'hui son fils a repris son spectacle, mais c'est une succession très difficile... Et tenez, vous qui vous intéressez à la magie traditionnelle, vous devriez aller voir Chand Bhaï. Vous ne serez pas déçu, car il présente une extraordinaire lévitation. Et à propos de lévitation, si vous avez le temps, je vous recommanderais aussi d'aller faire un tour dans l'Himalaya. On raconte bien des choses sur les lamas...

CHEZ LES JAADOO-WALLAHS

Et nous voilà complètement égarés dans le dédale d'un hideux bidonville, Mystic Kumar, U. Day Shankar, et moi-même, à la recherche de Chand Bhaï.

- A quoi vous sert votre double-vue ? dis-je à Mystic Kumar, pour le taquiner. C'est le moment de l'utiliser.

- Et la vôtre ? me rétorque-t-il. Vous conduisez une voiture les yeux bandés, et vous n'êtes pas fichu de m'aider à retrouver ce Chand Bhaï. Attendez, me fait-il, nous allons demander ici. Il y a des gens dans cette cour.

Nous attendons à peine dix secondes qu'il reparaît et nous fait signe d'approcher.

- C'est là ?

- Non, non. Mais entrez, vous allez voir quelque chose de curieux.



Jaadu Wallahs à Calcutta.

Nous avançons vers le fond de la petite cour où sont attroupées une douzaine de personnes qui regardent quelque chose. Un homme est assis sur un muret de pierres. Il porte une tignasse et une barbe hirsutes. Mais non ! ce n'est pas une barbe, ça grouille. Ce sont des abeilles, un essaim d'abeilles qui constitue ce collier fantastique qu'il caresse doucement.

- C'est un charmeur d'abeilles, me souffle U. Day Shankar. Regardez, elles ne le piquent pas.

Cette scène est vraiment étrange et fascinante; mais je me rappelle avoir déjà vu, en France, une photo représentant un apiculteur tenant ainsi un essaim. En attendant, je n'essaierai sûrement pas d'en faire autant...

Enfin, l'homme ramasse délicatement ses insectes, comme en les caressant. Les abeilles s'agglutinent autour de ses mains nues, et il les dépose, avec précaution, dans l'une des ruches alignées sur le muret près de lui.

Je le félicite vivement, et Mystic Kumar lui demande s'il connaît Chand Bhaï. Un des badauds lui fait signe qu'il sait où il habite et se propose de nous accompagner.

Il nous explique, tout en marchant, que Chand Bhaï est son beau-frère. Et nous dénichons enfin la bicoque de notre magicien à qui ses pouvoirs ne semblent guère avoir procuré la fortune.

L'installation est très rudimentaire : un vieux tapis usé, sans doute hors d'état de voler, et une lampe à huile tout à fait semblable à celle d'Aladin, mais dont le Génie, lui, s'est hélas envolé depuis des lustres. Voilà presque tout son mobilier... Avec une théière, tout de même, heureusement; et beaucoup de gentillesse.

Chand Bhaï est un "jaadoo wallah", c'est-à-dire un magicien indigène traditionnel qui présente son spectacle sur les places et les trottoirs.

Nous aurons la chance et le plaisir de le voir opérer le lendemain matin, entre les averses, dans un square, sans estrade, avec les spectateurs assis en rond tout autour de lui. Il ne parle pas anglais, mais cela ne m'empêche pas de suivre le déroulement du numéro, d'ailleurs captivant et varié, car U. Day Shankar m'en traduit l'essentiel.

Il présente d'abord deux najas qui se balancent doucement dans leur panier en suivant les mouvements de sa flûte, pendant qu'un jeune assistant bat le rappel et contrôle les badauds pour les empêcher d'approcher trop près.

Le matériel, très sommaire, est en place. Sur une boîte de cirneur de chaussures, un crâne humain trône de manière un peu incongrue.

Les najas sont ramassés sans ménagement, puis le magicien fait un petit discours auquel je ne comprends pas un mot. Il distribue ensuite à quatre spectateurs, un morceau de papier sur lequel ils écrivent quelque chose.

- Ils doivent inscrire une question personnelle, m'explique U. Day Shankar.

Les papiers roulés sont disposés, dans les orbites du crâne, dans une narine et entre ses dents.

Le *jaadoo wallah* s'allonge alors à terre sur le dos et ferme les yeux. Son jeune assistant, après quelques instants, annonce qu'il est

en tranches et lui demande de lire, par double-vue, la question inscrite sur le premier papier qu'il est allé chercher, et d'y répondre.

La réponse semble satisfaire le public qui applaudit vivement en riant.

L'assistant vérifie, prend un second papier et interroge le voyant à nouveau.

Mon attention se disperse. Je reconnais là une vieille expérience de double-vue, qui bien présentée, fait toujours de l'effet et reste toujours aussi intrigante.

Tout à coup le crâne se met à fumer et le dernier papier s'enflamme brusquement au moment où l'assistant se redressait pour aller le chercher. Un cri de surprise s'échappe du public et je sursaute moi-même, car je ne m'attendais pas du tout à cet effet-là.

Le magicien se relève alors et explique d'un air préoccupé que la question était trop grave et trop dangereuse pour être posée, qu'il y a des choses qu'il ne faut pas demander, et qu'il valait mieux pour tout le monde ignorer ce qui était écrit sur ce papier.

Quant aux autres papiers, ils sont jetés dans le public pour vérification, et le spectacle continue après que l'assistant eut annoncé que son maître se tiendrait à la disposition des personnes qui désirent le consulter sur des affaires personnelles.

Deux boîtes de cireur sont alors posées au milieu du cercle, à environ un mètre cinquante l'une de l'autre.

Le jeune assistant se raidit et entre en catalepsie. Un spectateur a vérifié que son pouls s'est arrêté, et aide le magicien à le placer, la nuque sur une boîte et les talons sur l'autre.

Le spectateur est invité à bien contrôler que seuls ces deux points d'appui permettent au corps de se tenir dans cette position inconfortable.

Après quelques passes rapprochées au-dessus et au dessous du corps de son assistant étendu, le magicien enlève vivement la boîte sur laquelle reposaient les talons. Ainsi le corps ne semble plus soutenu que par la nuque. Je retiens mon souffle... comme d'ailleurs tous les autres spectateurs.

Encore quelques passes. Le *jaadoo wallah* accroupi, s'approche de la tête, pose un doigt sur le front de son sujet et retire doucement la

deuxième boîte. Ça y est, le corps immobile et tendu semble flotter dans l'espace à trente centimètres du sol environ, simplement retenu par le bout de l'index du magicien.

C'est absolument sensationnel, et j'ai du mal à retenir mon enthousiasme. J'assiste, pour la première fois de ma vie, à une lévitation complète, totalement entourée du public, à deux mètres à peine des spectateurs les plus proches.

J'ai, certes, un ami magicien breton, Mykog, qui a mis au point et réussi une expérience d'apparence un peu semblable, et qui a intrigué pas mal de magiciens internationaux. Son jeune fils, de cinq à six ans, s'assoit en tailleur sur une chaise, au milieu des gens, et ferme les yeux, Mykog lui caresse un instant les cheveux, du bout des doigts, puis le soulève ainsi, la main et le bras tendus, et le promène un moment dans la pièce avant de le reposer sur sa chaise dans la même position.

Pour un profane, l'effet serait le même, mais le principe est en fait totalement différent.

Il faut bien observer chaque détail, car rien n'est l'effet du hasard chez les magiciens : les vêtements, les boîtes de cireur, les passes, le doigt sur le front, la hauteur à laquelle se trouve le corps. Le secret est là, merveilleusement génial, et bien plus pratique et plus fiable qu'un quelconque fluide psychique ou magnétique, trop facilement contrarié et rompu par les ondes négatives inopinément émises par le cerveau vulgaire du premier sceptique venu...

Le truc il est là, évidemment, et j'en admire sans réserve l'ingéniosité. Car s'il n'est pas toujours trop difficile pour un illusionniste ayant une certaine culture magique, de comprendre le truc imaginé par un confrère, c'est une toute autre affaire de l'inventer soi-même.

- C'est tout ? Ce n'est qu'un truc... déclare, méprisant, le profane à qui l'on "débîne" le secret.

- Il fallait y penser ! murmure, admiratif, le magicien expérimenté.

Mais oui, il fallait y penser ! Et je retrouverai cependant ce procédé décrit par un autre illusionniste français, qui y aura pensé également, mais sans le mettre en pratique, parce qu'en fait cette expérience ferait peu d'effet sur scène, à trente centimètres du plancher, et n'est parfai-

tement adaptée qu'à la rue, au milieu des spectateurs, comme la présentent les *jaadoo wallah* de Calcutta.

YOGUIS DE BENARES

Les *jaadoo wallahs* abondent encore en Inde, comme nos bateleurs et nos escamoteurs européens des siècles passés. Le petit peuple n'a guère l'occasion d'entrer au music-hall admirer les illusionnistes modernes comme O.-P. Agarwal, dont le spectacle tend de plus en plus, malheureusement à ressembler à celui de ses confrères occidentaux. Après tout, ce fut longtemps chez nous la mode, pour les magiciens, de porter le turban et de s'habiller en hindou !

Bénarès, la ville sainte, au bord du Gange pourri, avec ses multitudes de pèlerins, attire, bien entendu, magiciens et fakirs.

Dès le lever du soleil, les rives du fleuve, les ghâts, les ruelles et les parvis des temples, sont envahis par une foule dense et bigarrée. Il n'est pas rare d'y rencontrer un *jaadoo wallah*, un charmeur de serpents, un fakir allongé sur son lit de clous, ou un yogui en extase, dans une position invraisemblable.

A propos du yoga, que j'ai pratiqué un peu, il y a bien longtemps, j'assistais un jour, à la télévision française, à la démonstration d'un "champion du monde des yoguis" qui prouvait ses pouvoirs en se faisant briser une grosse pierre sur le ventre, à coups de masse.

Le journaliste qui le présentait - sans doute éminent spécialiste de yoga - expliquait gravement, avoir assisté, dans une école de yoga, à Bombay, à l'expérience paranormale d'un sage qui vidait à plusieurs reprises l'eau contenue dans un vase, et le remplissait à chaque fois par la seule force de sa volonté et de sa sagesse, infiniment développée par l'exercice du yoga.

Sans doute, ces yoguis, contrôlés par ce journaliste, avaient-ils ces pouvoirs paranormaux; mais pour ceux que j'ai personnellement observés, je dois avouer que toute leur "sagesse" consistait à utiliser

un vase truqué. Ce qui est mettre la sagesse à bas prix, aurait déclaré Voltaire, puisque ces vases peuvent être achetés à moins de 100 roupies chez les marchands de trucs de Bombay ou de Calcutta (j'ai les adresses et les tarifs...). Ce qui ne prouve pas, bien entendu, que le "sage" en question, en faisait usage.

Le pouvoir de l'esprit peut-il suffire à remplir d'eau un vase vide ? Après tout, pourquoi pas ? puisque certains, l'affirment. Mais, tous les "sages" que j'ai rencontrés avaient la sagesse d'utiliser un vase à double fond et parfois même l'habileté de le substituer adroitement contre un autre normal, à fin de vérification. C'était déjà pas mal !

Quant à la pierre brisée sur le ventre, je l'ai présentée des centaines de fois, et même sur des spectateurs qui n'avaient pas la moindre notion de yoga. Une certaine connaissance de la physiologie et de la physique y suffit largement; mais la pratique du yoga, aidant à la maîtrise du corps et des nerfs, ne peut qu'en renforcer l'effet par l'utilisation d'une pierre plus grosse.

Et nos fakirs, sur leur lit de clous, comment se portent-ils ? Pas trop mal à voir leur mine. Ils ne sont pas bien gras, mais ne semblent pas trop souffrir de leur matelas inhabituel, parfois monté sur roulettes. Il est vrai que leur culotte peut être renforcée par du cuir, et que les clous, légèrement émoussés, sont en général bien répartis et assez serrés. On ne commence pas dans la profession de fakir en s'asseyant d'abord sur une planche munie d'un seul clou, puis sur deux, puis sur trois, et ainsi de suite. Non, c'est l'inverse. Plus il y a de clous, et plus c'est facile : la pression du corps sur chacun diminue avec le nombre et devient supportable, sinon agréable.

Et puisque nous parlons de fakirs, comment oublier le savoureux petit conte philosophique de ce fieffé sceptique de Voltaire, que je vous invite à lire, ou à relire si vous le connaissez déjà.

LETTRE D'UN TURC SUR LES FAKIRS

"Lorsque j'étais dans la ville de Bénarès sur le rivage du Gange, j'étais logé chez mon correspondant Omri. C'était le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la religion des bramins...

Un jour nous allâmes ensemble à la pagode de Gavani. Nous y vîmes plusieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des janguis, c'est-à-dire des fakirs contemplatifs, et les autres des disciples des anciens gymnosophistes, qui menaient une vie active. Ils ont comme on sait une langue savante, qui est celle des plus anciens brahmanes; et dans cette langue un livre qu'ils appellent le Veidam. C'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie.

Je passai devant un fakir qui lisait ce livre. "Ah malheureux infidèle ! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre de voyelles que je comptais; et de cette affaire-là, mon âme passera dans le corps d'un lièvre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter". Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extase. "Où suis-je ? dit-il. Quelle horrible chute ! Je ne vois plus le bout de mon nez : la lumière céleste est disparue".

- Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait; reprenez votre lumière céleste.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement, je passai aux autres gymnosophistes : il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras et dans les cuisses en l'honneur de Brahma. J'achetai leurs clous dont j'ai fait clouer mes tapis. D'autres dansaient sur les mains; d'autres voltigeaient sur la corde lâche; d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes, d'autres un bât; quelques-uns avaient leur tête dans un boisseau; au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami Omri me mena dans la cellule d'un des plus fameux; il s'appelait Bababec; il était nu comme un singe, et avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois, proprement

garnie de petites pointes de clous, qui lui entraient dans les fesses, et on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter : il était l'oracle des familles; et on peut dire qu'il jouissait d'une très grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'Omri eut avec lui.

- Croyez-vous, lui dit-il, mon père, qu'après avoir passé par l'épreuve des sept métempsycoses, je puisse parvenir à la demeure de Brahma ?

- C'est selon, dit le fakir; comment vivez-vous ?

- Je tâche, dit Omri, d'être bon citoyen, bon mari, bon père, bon ami; je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion; j'en donne aux pauvres; j'entretiens la paix parmi mes voisins.

- Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cul ? demanda le brahmin.

- Jamais, mon révérend père.

- J'en suis fâché, répliqua le fakir; vous n'irez certainement que dans le dix-neuvième ciel; et c'est dommage.

- Comment ? dit Omri, cela est fort honnête; je suis très content de mon lot; que m'importe du dix-neuvième ou du vingtième, pourvu que je fasse mon devoir dans mon pèlerinage, et que je sois bien reçu au dernier gîte ? N'est-ce pas assez d'être honnête homme de ce pays-ci, et d'être ensuite heureux au pays de Brahma ? Dans quel ciel prétendez-vous donc aller, vous Monsieur Bababec avec vos clous et vos chaînes ?

- Dans le trente-cinquième, dit Bababec.

- Je vous trouve plaisant, répliqua Omri, de prétendre être logé plus haut que moi : ce ne peut être assurément que l'effet d'une excessive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie, pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre ? Et sur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi ? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. Brahma a bien à faire que vous passiez la journée tout nu avec une chaîne au cou; vous rendez là un beau service à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades, qui regardent le bout de leur nez, ou qui portent un bât, par excès de noblesse d'âme.

Ayant parlé ainsi, Omri se radoucit, le caressa, le persuada, l'engagea à laisser là ses clous et sa chaîne et à venir chez lui mener une vie honnête. On le décrassa, on le frotta d'essences parfumées, on l'habilla déceimment; il vécut quinze jours d'une manière fort sage, et avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait son crédit dans le peuple; les femmes ne venaient plus le consulter; il quitta Omri, et reprit ses clous pour avoir de la considération."

VOLTAIRE (*Contes*)

Nous reparlerons, plus loin, des clous et des aiguilles que s'enfoncent les fakirs, car il y a, parfois là, un phénomène curieux.

Quant au lit de tessons de bouteilles sur lequel s'allongent certains, il comporte des risques et ne va pas, de temps à autre, sans quelques coupures, malgré les précautions et le soin particulier avec lequel le fakir étale ces tessons, repoussant les plus dangereux sur les bords. Le principe est finalement le même que pour la planche à clous.

A PONDICHERY, AOUT 1978

A Pondichéry, cette petite sous-préfecture tropicale française, endormie à l'écart des grandes routes, et isolée sur la côte sud du golfe du Bengale, dans le souvenir fastueux et oublié des deux anciens collégiens de Quimper, Duplex et René Madec, conquérants et nababs, j'ai fait la connaissance de M. Chabriand Aroquiadassou, dit Adnairbahc de son pseudonyme de magicien. Agé de 74 ans au moment de notre rencontre, Adnairbahc ne pratiquait plus, mais plusieurs personnes m'ont parlé de son talent et des spectacles qu'il présentait à l'Alliance Française, au Consulat et dans les écoles de l'Etat.

Installé longtemps en Indochine, il avait constitué là-bas un petit cercle de magiciens. Après avoir miraculeusement survécu à plusieurs coups de poignards reçus lors d'une émeute Viet-Minh, il avait décidé, en fin de compte, de regagner son paisible pays natal.

Malgré son âge et sa vision affaiblie, c'était encore un homme actif,

et quelques amateurs de prestidigitation et d'astrologie venaient encore le consulter et profiter de ses conseils et de son expérience.

Son modeste logement, rue Cardinal-de-Beausset, à l'ombre de la cathédrale et des flamboyants, était tapissé d'affiches de magiciens, de gravures célestes et de signes du zodiaque.

Il est vrai que l'astrologie est une véritable institution officielle dans plusieurs pays asiatiques, et aucun événement important de la vie, affaire, voyage, santé ou mariage, ne se décide sans consulter le spécialiste.

J'ai encore observé des astrologues quelques jours plus tard, dans la région, plus exactement à Maduraï, la ville sainte des Tamouls et du Sud. A Maduraï, près du temple gigantesque, l'un des plus beaux de toute l'Inde, avec ses gohpurats entièrement recouvertes de sculptures polychromes représentant des scènes de la mythologie hindouiste, on se croirait revenu au cœur du Moyen Age. Dans la musique et les odeurs, parmi les éléphants, les mendiants et les statues innombrables, les fidèles apportent leurs offrandes et viennent quêter une intervention divine.

Une belle jeune femme noire, aux longs cheveux de jais, se prosterne devant le lingham dressé de Ganesh, le Dieu à tête d'éléphant, le caresse de ses lèvres, y verse de l'eau lustrale et l'orne de pétales de fleurs, et soudain entre en transes, balançant la tête à droite et à gauche, en un rythme de plus en plus violent. Ses cheveux balaient le sexe du Dieu, et ses cris syncopés et rauques réclament je ne sais quoi, peut-être un mari, ou plutôt, je pense, la fécondité dont Ganesh est un symbole...

Tout au long du parvis, on peut voir journallement des astrologues en consultation. Le client ou la cliente s'assoit tranquillement devant lui. L'astrologue pose quelques questions, brasse ses cartes, les dispose en arc de cercle ou en damier, et sort parfois d'une cage, une petite souris blanche dressée ou un petit bengali (oiseau apprivoisé) qu'il place devant celles-ci. L'animal devin, inspiré par les Dieux, en rapport avec l'Invisible, hésite un instant, semble réfléchir, puis s'avance et déplace

délibérément une carte. Celle-ci est retournée et l'astrologue en donne la signification astrale. C'est charmant, et les clients paraissent en général, assez satisfaits...

M. Chabriand me parle bien sûr d'astrologie, et aussi de ses amis magiciens. Parmi ceux-ci, M. Paul Joseph, collaborateur actif de notre revue *L'Illusionniste**, a quitté l'Inde pour s'installer en France, à Bagnolet. Il a auparavant initié à son art, son neveu Jean-Paul David, que j'ai rencontré chez lui à Pondichéry, alors qu'il s'apprêtait également à partir en France poursuivre ses études.



Devin à Madurai, 1978.

* *L'Illusionniste* : la plus ancienne revue magique française, fondée par Caroly en 1902, dont j'ai eu l'honneur d'assurer la direction de 1980 à 1984, et dont je suis encore directeur honoraire.

Enfin, Thony San (Prosper Obenans) qui présente un spectacle de magie générale et de grande illusion.

Ces magiciens, créoles de souche indienne, à culture occidentale, m'ont déclaré avoir peu de contacts avec leurs confrères des grandes cités comme Madras ou Calcutta. Il est vrai que Pondichéry est tellement isolée...

LES CHARMEURS DE SERPENTS

Les charmeurs de serpents sont également l'un des charmes de l'Orient, du Maroc à l'Indonésie, même si l'on sait que la flûte n'est pas pour grand-chose dans ce charme, car les serpents sont pratiquement aussi sourds que le pot qui leur sert de logis.

J'en ai rencontré dès mon arrivée en Inde, et ce spectacle m'a toujours fasciné, étant donné peut-être notre horreur instinctive pour ces reptiles pourtant magnifiques.

Les charmeurs utilisent le plus souvent des najas, ces grands cobras toujours très impressionnants avec leur paire de lunettes dessinées sur l'arrière de leur large capuchon qu'ils ouvrent en se dressant.

Certes, ces serpents sont "traits", c'est-à-dire vidés régulièrement de leur venin, ou parfois même "rasés", c'est-à-dire que leurs crochets venimeux leur ont été arrachés.

Mais n'allez pas croire cependant qu'il s'agisse là d'un métier de tout repos. Il faut d'abord attraper les cobras sauvages, et l'on peut payer de sa vie une maladresse au cours de leur capture, car il faut bien connaître leurs habitudes pour en approcher et les saisir sans se faire mordre. Certains brisent et enlèvent effectivement les crochets venimeux mais ainsi "rasé" maladroitement, le serpent risque de mourir des suites d'une infection.

On m'a expliqué que d'autres placent un jeune serpent dans un panier fermé. Quand ils ouvrent celui-ci, le serpent se dresse de façon impressionnante, balance sa tête d'avant en arrière et gonfle son capuchon dans une attitude menaçante. Le dresseur est protégé de vêtements

épais, d'un gant de cuir sur la main droite et d'une boîte métallique sur la gauche (ou l'inverse). Il faut préciser en passant, que les crochets des cobras sont courts, contrairement à ceux de la vipère, et en particulier de la vipère du Gabon ou vipère bytis, dont les crochets peuvent être absolument monstrueux, atteignant plusieurs centimètres de longueur et constituant un appareil à tuer capable de perforer n'importe quelle épaisseur de vêtements. Je les ai vus de près à plusieurs reprises, et j'ai eu l'occasion de formuler pas mal de serpents, dont en particulier, un mamba vert, le plus terrible de tous.

Le dresseur agit donc lentement sa main gauche devant la tête du cobra qui frappe brusquement et se cogne le nez contre le métal. Le dresseur le rattrape alors de la main droite, le replace dans le panier et recommence l'opération quelques minutes plus tard, et plusieurs jours d'affilée. En fin de compte, craignant la douleur, le serpent se contente de balancer la tête et ne cherche plus à mordre, même la main nue. Il s'est créé en lui une sorte de réflexe conditionné.

Cette méthode semble vraisemblable, bien que je n'en garantis pas l'authenticité, ne l'ayant pas expérimentée, et n'ayant pas moi-même assisté à cette forme de dressage.

De toute façon, le serpent finit par s'habituer à être manipulé et cesse de mordre systématiquement. J'avais attrapé, étant adolescent, une belle vipère aspic, qui au début se montrait très irascible et dangereuse, et qui au bout d'une semaine ou deux se laissait prendre et caresser facilement. Je ne l'avais pourtant pas "rasée" ni "traite"...

Il n'en reste pas moins que la plupart de ces serpents, même "traits" ou "rasés" demeurent dangereux et susceptibles encore de causer de graves morsures. Il suffit de très peu de venin pour cela, et le dresseur est toujours à la merci d'un geste maladroit. Aussi contrôle-t-il constamment le serpent d'une main, prête à le saisir, pendant qu'il agit l'autre main devant sa tête. Tout le secret est là !

Certains charmeurs, mordus plusieurs fois, finissent paraît-il par acquérir une certaine immunité, à condition que la dose de venin soit assez faible, bien entendu.

Et s'ils paraissent ignorer, en général, les vertus des sérums anti-venimeux, ils proposent par contre aux spectateurs, une racine

d'aristolochia toute tordue et qui semble effectivement effrayer les najas.

Qu'en est-il exactement de cette racine ? Est-elle vraiment efficace ? Dans son livre *Jaadoo*, déjà cité, J.-A. Keel, raconte qu'il acheta une telle racine et la présenta à un cobra sauvage qui le menaçait. Cela ne l'empêcha pas, dit-il, d'être mordu et de faillir y laisser la vie. Comme quoi, il faut se méfier des prétendues vertus magiques de la racine d'aristolochia. Je ferais davantage confiance à la petite "pierre noire" que vendent certains missionnaires, et qui posée sur la morsure, aurait la propriété d'absorber la plus grande partie du venin. Mais j'avoue n'avoir pas étudié ce problème, et être très ignorant sur cette question.

En tout cas, j'ai personnellement observé et filmé le mouvement de retrait du naja à qui l'on présentait une racine d'aristolochia. Pourquoi le serpent dressé en avait-il peur ? Le dresseur s'en était-il servi parfois pour lui faire mal ? A-t-elle de près une odeur qui lui déplaît ? Mystère... Ce phénomène resterait à étudier de près, et l'Aristolochie, cette plante étrange aux fleurs carnivores, n'a sans doute pas encore livré tous ses secrets.

Et la flûte, me direz-vous, à quoi sert-elle ? Eh bien, la flûte est là pour charmer le public, et non pas le cobra. Et le flûtiste suit les mouvements du serpent, et non l'inverse...

Cette flûte se compose généralement d'unealebasse de forme allongée, de quinze à trente centimètres de longueur, et d'un tube de bambou, simple ou double, percé de trous pour la sortie de l'air. Le son en est mélodieux, doux et un peu monotone, avec une sonorité étrange qui convient très bien au caractère mystérieux de la scène.

Le serpent est sourd. Il n'a pas d'appareil auditif semblable au nôtre, et peut seulement détecter les vibrations du sol. Il possède cependant une grande sensibilité aux variations de température, et certains ont la faculté de déceler à plusieurs mètres l'approche d'un homme, par la chaleur qui s'en dégage.

Son regard fascinateur au pouvoir hypnotique serait aussi une légende contestée par les naturalistes. Pourtant de nombreux témoins assurent avoir vu des oiseaux ou de petits mammifères incapables de

bouger et de fuir devant un serpent, et se laissant avaler sans tenter le moindre mouvement. Il s'agirait-là d'une inhibition provoquée par la terreur.

Le charmeur suit donc de sa flûte les ondulations du reptile, faisant varier l'intensité de la musique, et donnant ainsi l'impression d'une sorte de ballet d'autant plus convaincant que le serpent fixe intensément l'extrémité de l'instrument qui s'agite devant lui...

LA STIGMATISEE DE HOWRAH...

Traînant nos guêtres, avec U. Day Shankar et son père, près de la gare de Howrah, pour réserver une place de train, nous traversons une véritable "cour des miracles", et sommes assaillis par une troupe d'infirmités, d'aveugles, de bossus et de nains, réclamant un droit de passage d'ailleurs fort raisonnable. Nous parvenons enfin au pied d'une petite estrade placée sous un arbre.

- Elle est là, me fait Mystic Kumar. Regardez ses stigmates...

C'est une femme tamoule d'une trentaine d'années. Ses bras sont piqués de nombreuses épingle d'argent; et deux crochets de fer reliés par des cordelettes sont enfoncés superficiellement dans son dos, au niveau des omoplates. Je reverrai ce genre de scène au Sri-Lanka.

Mystic Kumar m'explique que son mari a été assassiné de trois coups de couteau dans le ventre et le flanc, et que depuis cette époque, des stigmates apparaîtraient régulièrement sur le corps de la veuve, aux endroits où le défunt avait été frappé. Dans ces périodes, la femme entrerait en transes et jouirait du pouvoir de double-vue, de *linga-sharrira*. Quantité de gens viennent lui remettre des dons et l'interroger.

Je lui offre un billet de dix roupies, et Mystic Kumar s'informe de ma question.

- Demandez-lui, dis-je, si mon voyage se passera bien et si je reviendrai encore en Inde.

Mystic Kumar traduit. La femme me fixe attentivement, lève les yeux vers le ciel, balance la tête un moment, baisse les paupières et se

met à murmurer une sorte de "Me, me, me, me, me..." rapide à mi-voix. Elle rouvre enfin les yeux et déclare d'un ton assuré quelque chose à Mystic Kumar qui m'annonce que, selon elle, ce séjour me donnera de grandes satisfactions et que j'aurai encore l'occasion de revoir ce pays par deux fois.

Ses esprits avaient d'ailleurs bien raison sur le premier point, quant au second, j'y suis déjà retourné une fois. Y aura-t-il donc un troisième séjour ? Je le souhaite personnellement, et ce n'est pas impossible. Mais il faut noter tout de même que la femme n'a pas dit "revenir" mais "revoir", ce qui laisse toujours une habile marge d'interprétation, en cas de non retour.

En attendant, nous observons les "stigmates" de la fakieuse qui répond à d'autres questions.

Une boursoufflure de deux ou trois centimètres, de forme allongée, se voit nettement sur le côté droit de l'abdomen. Est-elle permanente et naturelle ? je ne saurais le dire. Quant au flanc gauche, il présente deux traces rougeâtres, légèrement enflées, qui pourraient fort bien avoir été créées artificiellement par un grattage forcé de l'ongle ou le frottement d'une lime.

Mais après tout, je n'en sais rien, et il se pourrait aussi que notre Tamoule fût une véritable stigmatisée. Des mystiques chrétiens auraient présenté ainsi, dit-on, à certaines dates rituelles, des stigmates sanguinolents aux endroits où le Christ aurait été transpercé; et le clergé officiel en a parfois admis le caractère miraculeux permettant leur béatification. Mais l'épiscopat actuel, sans doute noyauté par les bolchéviques et les francs-maçons, se montre aujourd'hui plus réticent sur ces questions qui peuvent relever davantage, il le sait, de la psychopathologie que de l'intervention divine.

Des cas de ce genre auraient été paraît-il observés cliniquement à la Salpêtrière par Charcot qui aurait provoqué des rougeurs, des hématomes et des ampoules sur le corps de femmes hystériques et névropathes auxquelles il suggérait sous hypnose qu'il les brûlait à ces endroits. Mais ce brave docteur Charcot a tellement été trompé par ses sujets que nous ne pouvons que rester méfiant devant ses expériences.

Il n'en reste pas moins que l'on connaît encore très mal l'influence



*Heureusement que les serpents
sont sourds et qu'ils portent
des lunettes !*

concrète du mental sur notre physique, même si l'on sait déjà que des ulcères intestinaux, des verrues et des dartres peuvent avoir une origine nerveuse. La médecine de l'avenir nous en apprendra sans doute beaucoup à ce sujet.

LA CROISSANCE DU MANGUIER

- Alors ! me demande Magno Corrêa, docteur en médecine à Calcutta, magicien émérite et ami personnel de O.-P. Agarwal. Comment se déroule votre séjour en Inde ? Avez-vous déjà vu des choses intéressantes ?

- Passionnantes, lui dis-je, mais il y en a tant d'autres auxquelles je n'ai pas eu la chance d'assister; par exemple "l'enterrement" de ce fakir à l'école de magie.

- J'y étais, fait le Dr Magno Corrêa. Tout s'était très bien passé. Nous l'avons placé dans un cercueil et déposé dans une fosse.

On l'a recouvert de terre et on l'a laissé là un moment. Je ne sais plus combien de temps. Peut-être quelques heures. Il en est ressorti le teint frais et nullement incommodé, semblait-il. Il avait respiré le plus doucement possible l'air contenu dans le cercueil et celui qui filtrait aussi sans doute un peu entre ses planches disjointes à travers la terre meuble et non tassée. En attendant, il faut tout de même un certain cran pour se livrer à de pareilles expériences susceptibles de finir de manière plus macabre... Et dites-moi, continua-t-il, avez-vous vu des *jaadoo wallahs* présenter la croissance du manguiier ?

Malheureusement non, pas encore, mais j'espère tout de même avoir l'occasion de la voir un de ces jours.*

- C'est dommage, car c'est un tour classique étonnant et merveilleux quand il est bien présenté. Le magicien plante dans la terre un noyau de mangue, y dessine quelques passes au-dessus, et l'on voit une jeune pousse pointer, apparaître, se développer et croître en quelques minutes pour donner finalement un arbuste. L'effet en est extraordinaire et les procédés très variés. Certains dissimulent dans leurs vêtements quelques pousses et plants de tailles différentes qu'ils substituent habilement et successivement sous le couvert d'un foulard. D'autres, plus modernes, utiliseraient même des pousses télescopiques en plastique vert. Après tout pourquoi pas ? Tout est bon pour l'illusion...

Ainsi G. Unal de Capdenac révélait dans la revue, *L'Illusionniste* du quatrième trimestre 1976, un astucieux procédé qu'il déclarait avoir été imaginé par des féticheurs d'Afrique Occidentale.

"Vers 1934, racontait-il, je m'amusais à intriguer mes amis en leur faisant constater que j'arrivais à faire de la génération accélérée.

"Dans un coin de mon jardin, j'avais creusé un trou de la taille d'une boîte de conserves en hauteur (asperges par exemple). Sur le dessus de cette boîte, j'avais fixé un petit morceau de treillis de garde-manger.

"Je prenais une des toutes jeunes pousses qui ne manquaient pas sous les arbres. Je laissais deux petites feuilles à sa partie supérieure

* J'y assisterai effectivement quelques années plus tard, à Colombo au Sri Lanka.

et je fixais le bout de la tige sur un morceau de liège qui reposait au fond de la boîte. Cette tige passait par un petit trou que j'avais ménagé au milieu du treillis.

"Je recouvrais le tout de feuilles, de brindilles et de mousse hors desquelles la petite pousse paraissait naturellement sortir.

"J'amenais mes amis dans le sous-bois, et faisant mine de trouver la pousse au hasard, je leur disais que j'avais trouvé une poudre qui mieux que tous les engrais connus, était capable de faire pousser les plantes à une allure accélérée. Je répandais de la "poudre" (de la cendre de cigarette) au pied de la pousse et j'arrosais lentement.

"L'eau, en tombant dans la boîte, faisait monter le liège... et la pousse qui y était fixée. En quelques instants, la plante avait grandi d'environ douze centimètres.

"Aucune des vingt à vingt-cinq personnes, à qui j'ai fait ce tour, n'a deviné le truc. Bien entendu, à chaque fois, on me demandait de recommencer ailleurs. Je prenais alors un air navré en disant que je n'avais plus de poudre et qu'elle était très longue à préparer..."

Simple, n'est-ce pas ? mais tellement merveilleux ! L'ingéniosité de l'esprit humain se montre toujours plus fantastique et plus efficace que tous ces improbables et vains "pouvoirs psychiques"...

- Eh bien, me dit un jour Mystic Kumar, en riant aux éclats et en se moquant de moi. Vous n'avez toujours pas rencontré "le miracle" ? Maudit sceptique que vous êtes. Il ne vous reste donc plus qu'à partir dans l'Himalaya et essayer d'y rencontrer les lamas thibétains; peut-être aurez-vous plus de chance.

- Je veux bien, fis-je, mais je n'arrive pas à obtenir de visa pour me rendre dans la zone qui m'intéresse.

- Ce n'est pas un problème, ajouta Mystic Kumar. Nous passerons cet après-midi au gouvernement du Nord-Bengale, et vous verrez que par magie les choses s'arrangeront. Entre nous, j'ai un parent qui y travaille. Dans la foulée nous vous demanderons aussi un visa pour l'Assam, et je vous donnerai une adresse là-bas. Un excellent ami !

Ce sont des secteurs où les déplacements sont limités à cause de la proximité de la Chine et de troubles possibles. Mais je crois que de toute façon, vous ne le regretterez pas...

LA LEVITATION "MIRACULEUSE"

Darjeeling - août 1972

Une pluie glaciale mêlée de neige noie les pentes de l'Himalaya. Des nappes de brouillard tombent brusquement, ensevelissant soudain les terrasses de la ville et la forêt.

Hier, j'ai failli m'égarer ainsi au cours d'une promenade dans la montagne, et je m'apprêtais déjà à passer la nuit, tant bien que mal, dans une grotte abritée, lorsque sont arrivés deux bûcherons qui rentraient de leur travail et m'ont raccompagné, m'évitant peut-être de la sorte, la rencontre du "yéti" qui ne devait pas manquer de rôder dans le secteur.

Nous bavardions, tout en marchant, de choses et d'autres : de l'Europe et de l'Inde, des réfugiés tibétains, très nombreux par ici, des lamas et de la magie. A l'hôtel *Everest Luxury* (bien modeste malgré son nom prestigieux) où je loge, nous prîmes le thé pour nous réchauffer, et je montrai quelques tours de passe-passe aux deux bûcherons.

- A propos, fit soudain l'un d'eux. Vous qui vous intéressez à la magie; il y a près de Kalimpong, à trente milles d'ici, un lama tibétain très réputé pour ses miracles. Vous devriez aller le voir...

- Certes, mais acceptera-t-il de me recevoir ? Et comment le trouverai-je ?

- Aucun problème. C'est un homme très aimable, qui a déjà reçu d'autres étrangers, des *philings*, comme vous. Beaucoup de gens le connaissent à Darjeeling où il vient fréquemment. On l'appelle *Peu Kouchog*, l'homme du Tibet. Demandez à un chauffeur de taxi et il vous conduira...

Nous partons le lendemain matin vers 7 heures, dans une vieille Land Rover tout terrain. La route est mauvaise et dangereuse, m'a

prévenu le chauffeur, les fortes pluies de la mousson ayant provoqué des glissements de terrain. Attention aux grosses pierres imprévues au milieu de la piste ! Le jour se lève. Les nappes de brouillard s'effilochent parfois, découvrant par intervalles le plus grandiose paysage du monde : le Kanchenjunga (8.500 m) éclatant de neige, et le Mont Everest, là-bas au loin, qui semble plus petit et s'estompe de nouveau dans la brume...

Le taxi s'arrête enfin devant un petit temple tout biscornu dans lequel tinte sans arrêt une clochette que doit agiter un moine : peut-être pour chasser les mauvais esprits, peut-être pour attirer les bons.

Le son cristallin monte progressivement jusqu'à l'aigu, résonne en échos syncopés, diminue, puis se transforme en vibration de plus en plus forte et prolongée, douloureuse pour les tympans.

Une porte s'ouvre et un petit vieillard en sort. J'ouvre grands les yeux pour ne pas laisser échapper cette merveilleuse apparition. Un Chinois, mais un vrai, comme autrefois dans les images de nos livres et nos rêves d'enfance. Avec sa robe de soie noire, sa large coiffure conique, sa barbiche et surtout sa longue natte dans le dos, comme on ne doit plus en trouver beaucoup en Chine populaire !

Le chauffeur le salue et l'interroge. J'en profite pour élever mon appareil photographique, mais un regard réprobateur du vieillard me le fait rabattre promptement.

Notre "mandarin" indique une direction du bras et s'incline avant de nous tourner le dos et s'en aller en trotinant.

- C'est un réfugié tibétain, me dit le chauffeur. La maison du lama est toute proche, laissons la voiture ici.

En fait ce n'est pas tout près, et il nous faut grimper plus d'une demi-heure par un petit sentier caillouteux et sous une pluie battante.

- Vous verrez, halète le chauffeur, ce lama est un *loung-gom-pa*. La pratique du *loung-gom* a rendu son corps si léger qu'il doit toujours porter une lourde chaîne pour ne pas s'envoler...

J'ai, en effet, déjà lu quelque chose sur ces curieux *loung-gom-pa*, en particulier dans les récits d'Alexandra David-Neel. Cette extraordinaire exploratrice est décédée en 1969, âgée de plus d'un siècle, après avoir passé de nombreuses années de sa vie dans l'Himalaya.

Convertie au bouddhisme, avec son fils adoptif le lama Yongden, elle put séjourner dans les monastères les plus secrets et étudier leurs pratiques mystiques et magiques. Sportive accomplie, elle s'était exercée à dormir presque nue dans la neige par des froids terribles. Elle et Yongden, initié à la magie avec le titre de *Nagspa* (sorcier), se firent donc passer pour magiciens durant leur fantastique voyage à Lhasa, disant la bonne aventure et jouant au voyant, au guérisseur et à l'exorciste, ce qui leur ouvrit beaucoup de portes et facilita leur réussite.

Alexandra David-Neel raconte effectivement avoir croisé en chemin, ces étranges *loung-gom-pa*, ces hommes légers et rapides, que le Dalai-Lama utilisait comme messagers aux pouvoirs, disait-on, surnaturels, mais que l'auteur n'a jamais pu vérifier rationnellement...

- Il peut se déplacer très vite d'un point à un autre, poursuit le chauffeur essoufflé. Tenez, voici justement sa gompa.

Effectivement, nous arrivons devant une petite demeure en "pierres sèches" (si l'on peut dire !), portant un mât où flottent quelques écharpes de couleur, délavées et effilochées.

La porte est ouverte et le lama s'avance vers nous, souriant sous la pluie, et saluant, les mains jointes à la mode indienne. Il porte une robe usagée et une lourde chaîne sur les épaules. Il s'exprime en anglais.

- Je vous attendais, nous déclare-t-il, à ma grande surprise. Entrez...

Nous nous asseyons sur des nattes; lui, devant un petit autel sur lequel on peut apercevoir un poignard, une coupe taillée dans une calotte crânienne, une clochette tibétaine en argent et cuivre, et le *kangling* (trompette faite d'un fémur humain). Ce sont là, je le sais, les accessoires traditionnels d'un lama magicien. Au-dessus de l'autel sont accrochées quelques anciennes gravures polychromes couvertes de dessins très serrés et de caractères étranges.

- Je vous attendais, répète tranquillement le lama. Ainsi vous êtes professeur et vous vous intéressez à la magie. Et vous êtes magicien, vous-même...

Je le regarde attentivement, en fronçant les sourcils. J'ai l'impression qu'il cherche à m'impressionner. Mais d'où tient-il donc ces renseignements ? Le chauffeur n'a rien dit. Les bûcherons l'auraient-ils prévenu

de ma visite ? Mais comment ? Et d'ailleurs, je ne me souviens pas leur avoir signalé que j'étais professeur. Se seraient-ils renseignés auprès de la direction de l'hôtel ? On ne sait jamais. Mais comment auraient-ils pu avertir si vite le lama ?

- Mais non, sceptique *Philing*, fit celui-ci avec un léger sourire ironique, ils ne m'ont pas prévenu. Mais j'avais prévu votre visite depuis quelques semaines déjà.

- Par *linga sharrira* ? demandai-je. (J'avais appris ce terme et voulais montrer ma science). Par double-vue ?

- Si vous voulez, murmura-t-il.

- Et bien, pour ma part, j'avais également eu la vision de notre rencontre avant mon départ d'Europe, assurai-je imperturbablement décidé à rivaliser de bluff avec lui et à jouer le jeu devant le chauffeur.

Celui-ci nous écoutait, bouche-bée. Le lama se leva alors et le pria poliment de nous laisser seuls un moment car la pluie s'était arrêtée. Et quand le brave homme se fut retiré, saluant plusieurs fois, les mains jointes, il s'assit à nouveau et se mit à rire.

- Vous ne croyez décidément à rien, sceptique *Philing*. Vous niez donc tout ! Vous avez une explication pour tout...

- Mais non, *shri* lama, je ne nie rien du tout. Je cherche simplement à comprendre, à pénétrer un peu tous ces mystères qui font notre univers. Vous autres, religieux, expliquez cela par Dieu ou les Esprits avec lesquels vous vous dites en contact. Mais cela ne me satisfait pas. Car qu'est-ce que Dieu et les Esprits ? Est-ce l'Univers lui-même ? Est-ce le Tout ? Et nous-mêmes, infimes parties du Tout, sommes-nous à même de pénétrer cette intelligence universelle, de parvenir à comprendre ses lois et dominer ainsi le Tout ? Obstinement et patiemment, quelques hommes de science sont parvenus à mettre en évidence certaines lois de l'Univers, à étendre les connaissances humaines et agir sur la matière. Pas directement par une force inconnue de leur esprit, mais indirectement par le raisonnement et le pouvoir de leur intelligence. Oui, la science a pu ainsi réaliser quelques anciens rêves de la magie : voler dans l'espace jusqu'aux autres planètes grâce aux fusées, parler et voir à distance grâce au téléphone et à la télévision, faire revivre l'image des morts grâce au

cinéma, et même changer le cœur d'un défunt et parfois rendre la vie. Cette progression est lente bien sûr, pleine d'humilité et d'erreurs, mais aussi d'enthousiasme et d'espoir car elle avance toujours et laisse tout de même quelques modestes certitudes, même si le but à atteindre semble toujours reculer. N'êtes-vous pas plus prétentieux que nous, vous qui affirmez pouvoir modifier ces lois universelles par la simple force de votre esprit ?

Le lama ne répondit pas. Il ferma les yeux doucement, eut un léger sourire et se défit avec précaution de la lourde chaîne qui lui couvrait les épaules.

Elle glissa lentement sur la natte, maillon par maillon, et au fur et à mesure que son corps s'allégeait, un frémissement semblait le parcourir. Sa poitrine se gonfla doucement et son corps se souleva insensiblement au-dessus de la natte, centimètre par centimètre, jusqu'à une hauteur d'environ deux pieds.

Il tenait toujours l'extrémité de la chaîne au bout de son bras tendu, et ressemblait étrangement ainsi à un ballon de baudruche gonflé à l'hélium et qu'on retient par un fil pour éviter qu'il ne s'échappe.

Stupéfait et impressionné, je l'observais en retenant ma respiration. Il avait les yeux fermés. Un silence profond régnait maintenant dans la pièce mal éclairée par l'ouverture de la porte. On entendait seulement au loin le son cristallin et obsédant de la clochette magique du temple, que portaient par moments des bouffées de vent; et c'était pourtant si loin, si loin. Comment pouvait-on l'entendre d'ici ?

Un frisson me ramena à la réalité et au lama. Etais-je donc vraiment témoin d'une réelle lévitation ? Depuis si longtemps que je rêvais à l'impossible, était-il là enfin, devant mes yeux ?

Mais non, voyons, ce n'était qu'un truc; ce ne pouvait être qu'un truc d'illusionnisme, un magnifique truc d'illusionnisme sans aucun doute, mais tout de même un truc ! J'en ai vu tellement, dans ma vie de magicien, et de si ingénieux.

Tout mon être se révoltait : non pas de ne pas comprendre le truc, si truc il y avait (il n'y a aucune honte à ne pas comprendre un truc; il est créé pour cela), mais de sentir en moi un doute qui montait.

Et s'il n'y avait pas de truc ?... Comment savoir s'il s'agissait d'une géniale supercherie ou d'un pouvoir inconnu ?

Comme le silence se prolongeait et que le lama gardait les yeux fermés, je m'avançai lentement et jetai un regard anxieux derrière lui, cherchant à découvrir ce qui pouvait le maintenir ainsi au-dessus de la natte, en apparente lévitation. Mais il n'y avait rien... Je ne voyais aucune explication possible et retournai à ma place, profondément troublé et frissonnant.

La chaîne possédait-elle un système de blocage, solidaire de la natte et du corps, comme la canne magique de la merveilleuse "suspension éthérée" réalisée par Robert-Houdin au XIX^e siècle, ou comme la corde magique du brahmine Sheschal de Madras, à la même époque ? Non, c'était impossible. J'avais bien vu les maillons se dérouler normalement un à un sur la natte, et le lama tenait simplement l'extrémité de la chaîne entre les doigts, sans aucun contact avec ses vêtements. Alors ?

Alors... Il ne faisait pas très chaud, et un nouveau frisson glacial me parcourut l'épine dorsale. Mais était-ce bien le froid qui me crispait aussi l'estomac ?

Le lama respirait régulièrement; sa poitrine se soulevait et s'abaissait lentement. Il ouvrit enfin les yeux à demi et murmura comme dans un rêve. Il me fallut tendre l'oreille pour saisir ses paroles.

- Ah ! sceptique *Philing*, disait-il. Vous aviez toujours rêvé d'assister à un authentique prodige. Etes-vous satisfait cette fois ? Mais non, bien sûr, vous ne l'êtes pas, je le sens, car le doute subsiste en vous comme une torture. Vous voudriez bien savoir s'il y a un truc ou pas, mais je ne vous le dirai pas, car ce serait trop facile ! Que savez-vous de cet univers dont vous parliez tout à l'heure, et de la vie et de la mort, et du temps qui passe et de l'avenir, et des lois qui régissent le monde et ont été à son origine ? J'ai parfois rencontré d'étranges sceptiques comme vous qui recherchaient le miracle pour mieux le nier; et je les ai laissés repartir comme ils étaient venus, dans leur doute et leur scepticisme... Existe-t-il d'ailleurs des certitudes ? la science occidentale veut faire disparaître la Magie. Quant à nous, mystiques

du Tibet, nous vivons dans la magie depuis près de trois millénaires, et y consacrons toute notre pensée, notre force et notre vie. Nous pensions également avoir acquis quelques certitudes; mais hélas ! nous sentons qu'elles nous échappent aujourd'hui; et bientôt ne subsisteront plus de nous dans la mémoire des hommes, que légendes obscures, superstitions et mythologies...

Il se tut alors, enroula lentement la chaîne sur ses épaules, et son corps redescendit progressivement et reposa de nouveau sur la natte... C'était fini.

Il nous fallait maintenant regagner Darjeeling sans tarder, car un brouillard épais tombait déjà. Mon visa pour le Nord-Bengale expirait le lendemain et je devais reprendre le petit train de montagne pour quitter l'Himalaya, en direction de l'Assam. Mais je ne dormis pas de la nuit, revoyant sans cesse l'étrange petit homme flottant dans l'espace avec son sourire énigmatique et narquois...



La "lévitation" du brahmine Scheschal de Madras, 1843, qui inspira sans doute la "suspension" de Robert-Houdin.

V

LES "FAKIRS" DU SRI LANKA

INGINIYAGALA (CENTRE DE CEYLAN), JUILLET 1978...

Après une heure et demie de piste poussiéreuse en Land Rover, nous rentrons à nouveau dans la forêt.

- Il y a encore des villages cinghalais par ici, me dit le chauffeur-guide, mais nous n'allons pas tarder à rencontrer des Veddahs. Ils ont des campements dans le secteur..

En voilà justement un ! Apparition surgie de la préhistoire. La peau très sombre, les cheveux longs tombant dans le dos, une barbe hirsute, un homme nu, armé d'un arc et d'un carquois de flèches, traverse la route en trottant, nous regarde à peine et disparaît dans la brousse.

- J'en connais quelques-uns parce que je viens assez souvent par ici avec des touristes, reprend le guide. Mais, celui-là, je ne crois pas l'avoir vu auparavant. Certains vivent encore au fond de la jungle, et nous avons rarement des contacts avec eux. Ils s'arrangent avec d'autres Veddahs plus évolués pour se procurer les couteaux, marmites, sel ou autres choses dont ils peuvent avoir besoin. Ils les troquent contre de la viande séchée ou des peaux... A propos, puisque la sorcellerie vous intéresse, on va essayer d'aller jusqu'à un campement où je connais un "sorcier". Il y a longtemps que je n'y suis pas allé, mais comme il n'a pas plu ces temps-ci, on pourra peut-être y arriver. Je ne vous promets rien, ça dépendra de l'état de la piste. A pieds ce serait trop loin.

- De toute façon, je vous règlerai l'essence et votre journée, dis-je. Ne vous inquiétez pas pour ça.

- Oui, je sais bien, mais ce n'est pas la question. Hier soir vous nous avez fait un numéro de magie gratuitement, et les touristes du "Lodge"

ont été contents. Ça leur a fait une distraction imprévue. Aussi le patron m'a dit de vous faire plaisir si je pouvais. Et moi également ça me ferait plaisir si on peut rencontrer ce sorcier. Attention ! Une pierre...

Nous sautons en l'air, le crâne cognant au plafond, puis le chauffeur fait marche arrière et s'arrête. Ce n'est pas sur une pierre que nous sommes passés mais sur une tête de buffle à moitié pourrie et dont les cornes ont été coupées. Qu'est-ce qu'elle peut bien fiche là, au milieu de la route ?

- C'est une sorte de fétiche contre les mauvais esprits, explique le guide en la repoussant sur le côté avec un bâton. Mais ils auraient pu la mettre ailleurs qu'au milieu de la piste, et dans un virage encore ! Rien de cassé ? Alors on repart.

Le terrain devient plus escarpé. En cas de forte pluie on ne pourrait pas grimper ces pentes qui deviendraient de véritables toboggans. La voiture patinerait et glisserait en arrière. Mais tout va bien pour le moment et nous nous arrêtons bientôt.

- Nous voilà arrivés, fait le guide en chargeant sur son dos un sac bourré de baguettes de pain.

- Qu'est-ce que vous allez faire avec tout ce pain ? demandai-je.

- C'est pour notre casse-croûte.

- On ne va tout de même pas manger quinze baguettes à nous deux ! m'exclamai-je en riant.

- Non bien sûr, fait-il. Le reste c'est pour échanger avec les Veddahs contre de la viande de cerf boucanée. J'aime ça, et eux aiment bien le pain...

Nous sommes dans une sorte de large clairière, et nous marchons sur un étroit sentier entre les buissons épineux. A quelques centaines de mètres, la lisière de la grande forêt se dresse menaçante et mystérieuse, comme une sombre muraille verte. Soudain nous voici entre quelques paillottes, guère différentes des cases cinghalaises aperçues au bord du chemin, sinon qu'un peu plus misérables et fort mal entretenues.

Un chien jaune, squelettique et galeux, se précipite vers nous en aboyant, mais un coup de bâton du guide le renvoie en hurlant d'où il venait. Quelques hommes et des enfants apparaissent autour de nous.

Ils ressemblent à celui que nous avons croisé tout à l'heure, à part que ceux-ci ont un peu meilleure mine et portent un cache-sexe.

Le guide discute en gesticulant, ouvre son sac et sort une gourde de vin de palme à laquelle nous buvons à tour de rôle. C'est bien rafraîchissant. Deux femmes se tiennent à l'écart, assises devant une case. La plus jeune est vêtue d'une sorte de sari très correct, et parle avec un jeune garçon en short, de sept à huit ans. L'autre tient un bébé qui lui tète le sein. Je remarque son air fatigué et son teint cireux. Le guide leur adresse la parole.

- Ce sont des Cinghalaises, me dit-il. La plus âgée est malade. Elle est venue avec sa sœur consulter le sorcier Veddah. Vous savez, ce sorcier est très fort. Il peut voler en l'air, et on dit qu'il sait parler aux animaux. Il peut arrêter la biche, le serpent ou même le léopard, et les obliger par son pouvoir à lui indiquer les plantes magiques dont il a besoin. C'est un des derniers sorciers Veddahs. C'est un homme puissant. Il est parti dans un autre village, et on ne sait pas quand il doit rentrer. Elles l'attendent depuis ce matin.

Pas de chance, tant pis. En attendant nous visitons le campement. Une femme broie des graines dans une meule de pierre pour faire de la farine. Un homme se repose dans une grande écorce d'arbre, en guise de lit. Un autre nous montre comment il allume un feu en frottant deux baguettes de bois près d'un morceau d'étoupe. Miracle de la création du feu ! Sa rapidité d'exécution et sa dextérité m'épatent. En voilà un qui ferait un bon prestidigitateur.

Enfin, ces Veddahs ne vivent pas seulement de chasse et de cueillette. Ils ont également quelques petites cultures dans la clairière. Ce n'est plus tout à fait l'âge de la pierre taillée, mais déjà le néolithique. Peut-être en va-t-il différemment pour les autres qui vivent encore en pleine forêt. Il en reste bien peu, d'ailleurs. Le peuple Veddah, de type australoïde, a été décimé par le paludisme et n'est plus qu'une survivante relique menacée d'extinction, de la primitive population de Ceylan.

- Je leur ai parlé de vous, me dit le guide qui m'a rejoint. Est-ce que vous pourriez leur faire une démonstration ? Ils aimeraient voir quelque chose.

- Bien sûr. J'ai d'ailleurs prévu ce qu'il faut.

Et devant mon petit public stupéfait, je présente mon habituel numéro de brousse, nécessitant le minimum de matériel. Je sors des pièces de monnaie des cheveux, de la barbe, des oreilles et du nez des spectateurs ahuris, puis je fais apparaître quelques cigarettes que je distribue aux hommes qui ne savent trop qu'en faire... Je feins alors d'avaler des allumettes enflammées, des cigarettes allumées et du coton hydrophile que je sors à poignée de mes poches, avant de faire jaillir de la fumée et des étincelles de ma bouche. Tous veulent toucher et goûter le coton dont j'ai distribué quelques poignées. Certains le recrachent aussitôt. La femme malade en avale un grand morceau.

Mais voilà qu'un enfant s'approche du guide et lui explique quelque chose.

- Venez, me dit ce dernier. Il y a deux éléphants sauvages dans un marécage tout près d'ici. Vous pourrez les prendre en photo.

Nous suivons le gamin, et à cinq cents mètres à peine derrière le rideau d'arbres, nous arrivons au bord d'une espèce de vaste marigot au milieu duquel deux éléphants, enfoncés dans la vase jusqu'au ventre, s'ébattent tranquillement, arrachant des joncs ou des lotus pour en manger les racines. C'est tout de même assez loin pour bien filmer. Je n'ai pas de téléobjectif. Je veux donc m'avancer un peu dans le marais pour me rapprocher, mais le guide me prévient aussitôt qu'il risque d'y avoir des crocodiles. Comme je m'éloigne malgré tout, il me retient fermement par le bras et insiste. Je lui indique un rocher à quinze mètres à peine, et lui assure que je n'irai pas plus loin.

Je m'avance prudemment sur un terrain élastique comme un tremplino, puis commence à escalader le rocher. Me voici presque en haut, quand soudain mes semelles de cuir dérapent sur quelques grains de sable. Je pousse un juron terrible et lève le bras pour épargner la caméra; et je tombe brutalement de tout mon poids sur la pointe du coude gauche, qui heurte le rocher directement. Je me redresse aussitôt, heureux que la caméra soit sauve, mais une douleur fulgurante et un éclair électrique me traversent le cerveau, tandis que mon corps se couvre d'une sueur froide qui gicle de partout; et je me retrouve à genoux sur le rocher.

Je me relève à nouveau, faible et tremblant, et descends parmi les joncs.

- Comment ça va ? me demande le guide inquiet, qui me soutient en regardant mon coude qui enfle et bleuit à vue d'œil.

- Ça va, ça va, dis-je, humilié dans mon prestige de magicien, et voulant jouer les fakirs insensibles. J'ai tourné de l'œil, mais je crois qu'il n'y a rien de cassé. La caméra n'a rien et le coude a l'air de fonctionner.

Je le plie donc hardiment et me retrouve à nouveau par terre sans avoir rien compris. Cette fois, je reste quelques minutes assis, attendant de recouvrer complètement mes esprits, et je jure grossièrement contre ces saloperies de sandales à semelles de cuir. On m'y reprendra à me chausser de la sorte. Enfin ça va mieux. Le guide m'offre une rasade de vin de palme et m'aide à me remettre sur mes jambes encore un peu molles, comme du coton.

Le coude est à peine éraflé et semble fonctionner. Je le fais jouer cette fois avec précautions. Mais non, apparemment rien de brisé, et tout a l'air normal, à part cette vilaine couleur de l'hématome. Je m'en suis bien tiré. Le gamin est également rassuré. Et après avoir pris, des éléphants, quelques images un peu éloignées, mais tant pis, nous rentrons tranquillement vers le campement; moi, feignant l'impassibilité, mais louchant de temps à autre, discrètement, vers mon coude qui commence à virer au noir. J'éprouve une certaine anxiété sourde au creux de l'estomac, car si ça tourne mal, il me faudrait rentrer à Colombo plus tôt que prévu, pour consulter un médecin. J'avais d'ailleurs raison d'être inquiet car une autre surprise nous attendait au village.

Tous les Veddahs étaient attroupés en demi-cercle, devant la case où se tenaient tout à l'heure les deux cinghalaises. Nous nous approchâmes avec curiosité et vîmes la femme malade qui gémissait par terre, le visage encore plus plombé que tout à l'heure. Une odeur infecte se dégageait d'elle, et elle se remit à vomir avec violence, pleurant faiblement entre les hoquets.

- Elle se vide par le haut et par le bas, me dit le guide, après avoir interrogé un veddah.

La jeune sœur de la malade, agenouillée vers celle-ci, leva alors les yeux et poussa un cri en me voyant. Elle me montra du doigt avec rage et se mit à hurler quelque chose.

- Que se passe-t-il ? fis-je avec inquiétude.

- Elle dit que c'est vous qui l'avez empoisonnée avec votre coton, m'expliqua le guide très ennuyé. Elle dit que ça allait mieux depuis ce matin, et que maintenant elle est en train de mourir à cause de vous, que vous êtes un sorcier malfaisant...

- Mais, c'est stupide ! m'exclamai-je, estomaqué. Dites-lui que ce coton est tout à fait ordinaire et inoffensif. D'ailleurs les autres n'ont rien, vous voyez bien, et ils y ont pourtant goûté aussi.

- Oui, mais justement les autres l'ont recraché. Elle seule en a avalé !

Déjà "les autres" se tournaient vers moi, d'un air menaçant; et l'un d'eux s'avança, agressif. Je reculai vivement, et le guide me souffla, effrayé.

- Filons d'ici à toute vitesse. Ça va mal finir...

Décidément, c'était mon jour de chance ! J'ai toujours été superstitieux, je l'avoue. C'est peut-être un comble pour un rationaliste, mais c'est moins surprenant de la part d'un Breton qui sait par expérience empirique que les ennuis arrivent toujours par séries.

Nous reculâmes donc lentement. Un enfant nous lança maladroitement un morceau d'écorce, et un homme se baissa pour ramasser une pierre.

Nous tournâmes alors franchement le dos et détalâmes à toutes jambes, sans demander à qui elle était destinée. Quelque chose ricocha sur un arbre à côté de moi et je sentis soudain un choc assez faible sur les reins. La pierre avait dû me toucher. Je me retournai tout net et regardai le sol. La surprise me laissa muet. Bon Dieu ! Ce n'était pas la pierre qui m'avait frappé, mais une flèche qui se trouvait maintenant par terre. Elle avait dû me toucher à la ceinture, en fin de course; et je vis, là-bas, un Veddah qui rechargeait son arc...

Je fonçai tête baissée vers la voiture où nous embarquâmes en quatrième vitesse, et nous démarrâmes heureusement du premier coup. Après avoir roulé un moment nous nous arrê tâmes pour souffler un peu.

- Et bien, me dit le guide, c'était moins une. Avez-vous votre caméra ?

-
- Oui oui, fis-je, je ne l'avais pas lâchée.
 - Moi, par contre, j'y ai laissé mon sac de pain et la gourde...
 - Ça ne fait rien ! l'assurai-je, déshonoré à tout jamais. Je vous les rembourserai. Ce qui est arrivé est de ma faute.
 - Il vaudra mieux ne rien dire au "Lodge" en rentrant, me conseilla le guide. Ça nous évitera des histoires, et ça ferait mauvaise impression devant les touristes, et pour moi devant le patron.
 - C'est d'accord, je ne dirai rien... (car mon prestige de magicien en prendrait encore un vieux coup, pensai-je en moi-même).
 - Allez, on repart... Attention !

Trop tard, la voiture lancée fit une brutale embardée, et nous avions déjà sauté en l'air en repassant sur la maudite tête de buffle que quelqu'un avait consciencieusement replacée dans le virage, en plein milieu de la piste. Après quelques affreux jurons, nous éclatâmes de rire tous les deux, en frottant nos crânes endoloris, et nous rentrâmes au "Lodge" sans autre mésaventure...

Le lendemain matin, j'allai me promener en barque sur le lac voisin, tandis que le guide était reparti dès l'aube, avec un groupe de touristes, vers les premiers campements veddahs où il se rendait habituellement.

Je le retrouvai au "Lodge" à midi et il se précipita vers moi en s'exclamant.

- Savez-vous qui j'ai rencontré tout à l'heure ?
- ?...
- La jeune Cinghalaise d'hier, celle qui vous accusait d'avoir empoisonné sa sœur.
- Et bien ?
- Et bien, sa sœur est guérie, complètement guérie

Elle avait dû faire une bonne intoxication alimentaire, pensai-je et tout s'est arrangé après s'être vidée. Il n'y avait là aucun mystère.

- Elle m'a dit qu'ils sont tous désolés de s'être comportés ainsi avec vous. Elle m'a prié également de vous demander pardon et de vous remercier.

- Il n'y a pas de quoi, fis-je, cependant rassuré. C'était un simple concours de circonstances.

- Si vous êtes d'accord, nous allons retourner là-bas cet après-midi. J'en ai parlé au patron. Je lui ai tout raconté et il a envie de venir avec nous. Il vous offre cette bouteille d'Arak. C'est du vieil alcool de palme.

- Bon, et bien d'accord, acceptai-je, un peu réticent malgré tout, car mon coude était maintenant devenu violet, et j'avais hâte de rentrer à Colombo avant qu'il ne passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel...

Nous nous arrê tâmes en chemin pour embarquer la jeune Cinghalaise, heureuse et gênée à la fois de me retrouver, et qui osait à peine me regarder, malgré mes sourires d'encouragement.

Nous arrivâmes de nouveau au fameux campement, après avoir sauté une nouvelle fois, évidemment, sur cette maudite tête de buffle qui s'était mystérieusement déplacée d'une centaine de mètres depuis le soir précédent.

Je n'étais pas très rassuré après les incidents de la veille, mais les Veddahs vinrent vers nous en souriant, comme si rien ne s'était passé. La dame cinghalaise rétablie avait retrouvé ses couleurs et allaitait à nouveau son bébé. Elle versa quelques larmes en bredouillant ce que je supposai être des excuses, et des remerciements peut-être immérités, mais je ne dis rien.

Quelques hommes exécutèrent un petit pas de danse, et l'un d'eux exhiba son arc en riant aux éclats, de toutes ses dents jaunes.

Assassin manqué ! grommelai-je en moi-même. Il n'y a pas de quoi rigoler.

Le guide vint alors me trouver avec son patron et me demanda d'un air bizarre :

- C'est vrai que vous avez été atteint hier par une flèche ?

- Oui. Je croyais que vous aviez vu.

- Non, je n'avais rien vu. J'étais devant vous... Et ça ne vous a rien fait ?

- Non, fis-je, elle a touché seulement ma ceinture...

Ils me fixèrent à nouveau, apparemment incrédules, et s'éloignèrent en hochant la tête pensivement. Ça y est ! Qu'allaient-ils encore croire, ces deux-là ? Enfin tant pis pour eux. Cette fois, mon prestige de magicien semblait rétabli définitivement, et je pris mon air le plus modeste pour jouir pleinement de cette gloire bien méritée.

Le sorcier était là aussi, très cordial d'ailleurs, et plus jeune que je ne pensais.

Une véritable barrière de crânes de buffles protégeait sa case des mauvais esprits. Décidément les Veddahs avaient l'air d'apprécier les vertus de ces crânes, mon occiput un peu moins.

Il me fallut lui faire quelques tours de pièces et de cigarettes, mais je refusai tout net de présenter le truc du coton malgré son insistance. Une seule fois suffisait amplement; et pour dire la vérité, je n'en avais pas apporté cet après-midi-là et ne me sentais pas assez en forme pour en créer du néant comme aurait dû savoir le faire un vrai thaumaturge tel que moi.

Je discutai un moment avec lui par l'intermédiaire du guide. Il achevait, me dit-il, la guérison de la Cinghalaise à l'aide de plantes. Enfin nous repartîmes les bras chargés de petits fagots de viande séchée et boucanée sentant très bon, que nous avaient offerts les Veddahs.

Je donnai l'accolade à mon brave collègue sorcier, et nous rentrâmes au "Lodge" après avoir évité, cette fois enfin, la tête de buffle mystérieuse et vagabonde qui me sembla cligner de l'œil à notre passage, mais sans doute était-ce encore une illusion...

GATE MUDIR A.C.G.S. AMARASEKERA...

Mon premier soin en arrivant à Ceylan, via Moscou, avait été de contacter M. V. Muthulingam, chargé des relations extérieures du Sri-Lanka Magic Circle, et par ailleurs "attorney of law" et responsable des douanes à l'aéroport de Colombo. Ceci facilita mes formalités et m'évita de faire la queue et d'être fouillé : un magicien n'appréciant jamais qu'un profane - fût-il douanier - mette le nez dans ses secrets.

Le Magic Circle que j'avais prévenu de mon arrivée, m'avait proposé de participer avec eux à une série de spectacles à Colombo et à Kandy, mais cela coïncidait malheureusement avec le grand festival de Kataragama pour lequel j'étais surtout venu et que je ne voulais rater à aucun prix. Aussi avais-je dû refuser leur aimable proposition.

Sur les conseils de M. V. Muthulingham, je rendis le soir même de mon arrivée, une visite de courtoisie au célèbre président de leur cercle magique, Gate Mudir A.C.G.S. Amarasekera, importante figure de la magie internationale.

Agé de 95 ans passés (encore mieux que notre vieil Eutrope de 1956), cet homme extraordinaire faisait encore preuve d'une grande vitalité et d'une activité multiple. Né le 2 mars 1883, M. Amarasekera était le fondateur du cercle magique de Ceylan, auquel il avait su donner ses lettres de noblesse.

Egalement très connu comme peintre et sculpteur, il avait créé à ce titre en 1908, l'Ecole des Beaux-Arts de Colombo; et d'illustres personnalités comme le Mahatma Gandhi et Rabindranath Tagore avaient posé pour lui, personnellement. Je devais d'ailleurs admirer dans sa collection, une magnifique toile représentant un magicien traditionnel travaillant avec des bols, des tomates et des poussins, à la manière égyptienne.

Bien que comblé d'honneurs par sa patrie, M. Amarasekera était resté un homme très simple et très affable. Comme j'étais Français (cela m'arrive; on ne peut pas toujours rester Breton), il me raconta avec humour cette époque de sa vie, où avec son fils, aujourd'hui professeur de mathématiques à l'Université de Colombo, il présentait son spectacle de magie dans le nord de la France, en 1940, durant la "drôle de guerre", dans le cadre du Théâtre des invincibles armées britanniques. Joignant la propagande à la magie, il utilisait alors comme tête de Turc, une tête postiche d'Adolf Hitler, qu'il faisait voler dans l'espace sous un foulard puis disparaître, à la grande joie des Tommies.

Mais il dut, m'expliqua-t-il, filer lui-même aussi à l'anglaise, par Dunkerque, peu de mois après son arrivée, avant de revenir victorieusement, quatre années plus tard, assister à la disparition finale et définitive de son irascible partenaire.

J'ai toujours aimé écouter les récits des vieux; et c'est sans doute pourquoi je commence moi-même à radoter avant l'âge, comme vous avez pu le constater. Ses histoires me ravissaient donc, et nous parcourûmes ensemble son album de souvenirs prestigieux s'étendant sur près d'un siècle.

Je devais encore le revoir à deux reprises, pendant mon séjour. La dernière fois chez lui, la veille de mon départ, et la seconde fois lors de la réunion du Sri-Lanka Magic Circle, le 8 août à Colombo.

La magie est très populaire à Ceylan, comme à Calcutta, et nous nous retrouvâmes près d'une trentaine de magiciens à cette assemblée. M. Amarasekera la présidait, accompagné de sa jeune sœur, âgée de 80 printemps à peine. J'y rencontrai aussi, à ma grande surprise, un confrère français de Bourges, Luc,* avec son assistante et épouse Lucile, de passage comme moi dans la grande île où ils s'étaient liés avec Nihal Wickremasingh, le secrétaire de l'association.

Ce fut une charmante soirée, où nous dûmes tous deux présenter quelques tours personnels, après avoir eu le plaisir d'assister nous-mêmes à d'intéressantes démonstrations comme celle d'un habile ventriloque cinghalais utilisant une poupée improvisée.

Nous parlâmes longtemps de la magie au Sri-Lanka, aux Indes et en Europe; et M. V. Muthulingam me communiqua les coordonnées d'un magicien traditionnel, K.V. Krishna, qui présentait le célèbre tour de la croissance du manguier, le *mango trick*, que je désirais voir depuis longtemps et que j'ai décrit au chapitre précédent.

Il me révéla aussi que l'on présentait encore à Ceylan, le vieux truc de la "tête de veau spirite", jadis si populaire en Europe et décrit dans tous les anciens grimoires magiques... Une tête de veau cuite est apportée sur la table. L'opérateur concentré fait quelques passes magnétiques au-dessus, et celle-ci laisse entendre d'étranges mugissements comme si elle reprenait une vie soudaine. Le truc consiste à attacher une grenouille vivante sous la langue qui peut être maintenue par quelques points de couture. Au moment voulu, le nécromancien verse un peu de sauce brûlante sur l'amphibien ou le pique de la pointe d'une fourchette. Les coassements désespérés de la grenouille, assourdis par la langue, donnent l'illusion de meuglements.

C'est de très bon goût comme vous pouvez le constater...

* Guy Luc, devenu depuis président de l'Association Française des Artistes Prestidigitateurs.

Mais je crains que ce genre de tour, si justement prisé autrefois, ne soit plus apprécié aujourd'hui à sa juste valeur, vu la sensiblerie générale de nos contemporains...

A cette époque, mon coude avait à peu près repris figure humaine et je leur racontai brièvement ma petite aventure chez les Veddahs, laquelle n'eut pas trop l'air de les effrayer. M. Amarasekera et sa jeune sœur gloussaient à s'étouffer, ce qui me causa quelques inquiétudes au sujet de leur santé. Aussi préférai-je me taire. Mais ils me demandèrent alors mes impressions de Kataragama, dont je demeurais absolument émerveillé et que je ne pouvais passer sous silence.

KATARAGAMA, JUILLET 1978... LE NIRVANA PAR LA DOULEUR

Le festival de Kataragama, au Sud-Est de Ceylan, dans un petit village sacré au bord de la rivière Ganga, est une fantastique manifestation magico-religieuse, rassemblant des milliers d'hindouistes Tamouls venus en ce lieu saint célébrer le culte de Skanda, dieu de la guerre, en s'infligeant de spectaculaires mortifications. Il se déroule tous les ans en juillet, durant quinze jours fixés selon la lunaison.

Nulle part, sans doute au monde, on ne peut voir réunis tant de pénitents, de fakirs, d'astrologues, de sadhus, de yoguis, d'escamoteurs et de charlatans, se mêlant dans une atmosphère indescriptible d'immense kermesse où pick-pockets et bonneteurs s'en donnent à cœur joie malgré les pancartes qui mettent en garde les pèlerins.

Dans ce pandémonium bruyant et pittoresque, des cercles de badauds se forment un peu partout entre les eaux sacrées de la rivière Ganga et le parvis des temples.

Juchés sur des tréteaux, des femmes, des hommes et des enfants, les joues, la langue ou les bras transpercés de longues épingles d'argent en forme de lance (celle de Skanda) ou de trident (celui de Krishna) rameutent la foule. Leur "manager" proclame qu'ils sont en état de transe, ce qui explique leur insensibilité, et par conséquent en

communication directe avec l'au-delà. Pas besoin de passer par l'inter. Aussi récupère-t-il au titre de participation symbolique, l'argent des fidèles qui désirent connaître leur avenir ou formuler un message aux dieux. Puis il satisfait les clients de son mieux en interprétant tant bien que mal les propos délirants de sa Pythie. Plus celle-ci est lardée d'épingles et plus ça rapporte. Certains sont des professionnels et savent y faire. Nous en reparlerons. A noter, bien sûr, que lesdites épingles ne sont pas enfoncées n'importe où. On ne saurait être trop prudent !

Comme je me suis toujours piqué d'être fakir, depuis mon adolescence, je m'achète aussi quelques épingles et me les enfonce aux endroits voulus, pour faire comme tout le monde et passer inaperçu. Avec ma barbe d'ailleurs, je peux passer à la rigueur pour un sadhu un peu déplumé sur le dessus.

Encore un attroupement... Tiens, c'est un mangeur de cailloux ! J'en avais déjà entendu parler, mais n'en avais encore jamais vu.

Ils sont, paraît-il, plus fréquents au Pakistan où les cantonniers n'auront bientôt plus de quoi empierrer les routes. Un billet de dix roupies ranime l'appétit de celui-ci. Les pierres qu'il avale sont en fait de petits galets de la dimension maximum d'une noix. Il me prie aimablement de lui tâter l'abdomen et de lui frapper le ventre à coups de poing. C'est vrai que je sens et que l'on entend nettement les cailloux s'entrechoquer dans son estomac, comme dans un sac de billes bien garni. C'est assez impressionnant.

De temps à autre, il lui est certes facile de feindre avaler un caillou, et de l'escamoter, ce qu'il ne manque pas de faire le plus souvent possible, j'en suis persuadé. Mais il en avale tout de même de temps en temps; et à la fin de la journée ça doit peser pas mal. De quel côté les récupère-t-il ensuite ? Mystère. Car je suppose qu'il doit nettoyer et réutiliser le même matériel pour des raisons d'économie.

Enfin, drôle de métier que celui de mangeur de cailloux; bien que notre homme varie parfois son menu en croquant un tesson de bouteille bien écrasé entre ses dents, heureusement et arrosé d'un verre d'eau.

Mais voici de vrais pénitents qui ne réclament pas d'argent. Ils arrivent par villages entiers ou par familles complètes, soutenant sur leurs épaules de lourds arcs de fleurs ou des vases de feu qu'ils vont porter en offrande au dieu Skanda. Beaucoup sont transpercés d'aiguilles et avancent en chantant et en dansant. D'autres ont des crochets de fer enfoncés dans les muscles du dos et tirent ainsi un chariot, serrant les dents et laissant échapper parfois un court gémissement de douleur. Un homme se fait suspendre ainsi à une potence, pour expier une faute ou attirer la clémence du dieu après une suite de grands malheurs qui l'ont frappé.

Le sang coule, et la scène est parfois insoutenable. Et que d'inventions dans la torture et la souffrance volontaire et masochiste. Certains viennent de loin, sur des chaussures à clous. Pas des chaussures comme celles de nos coureurs de cent mètres, non. Ici les pointes sont tournées vers l'intérieur. (Version portative de la classique planche à clous). Un autre, qui m'a-t-on dit, a perdu son fils unique, s'enfonce dans la bouche une petite lampe à huile allumée qui lui brûle le palais.

D'autres, torse nu, couverts de sueur, de poussière et d'écorchures, font le tour du temple en se roulant sur les graviers et les pavés brûlants. Un autre encore se brise des noix de coco sur le crâne, et le lait qui dégouline prend une teinte rosâtre. Scènes poignantes de courage, de foi et de misère.

L'excitation croit de jour en jour. Et l'avant dernière nuit, après les ablutions dans la Ganga River et le défilé des éléphants, se déroule une grande marche sur les braises ardentes, épreuve impressionnante et très sévère à Kataragama, et que nous retrouverons ailleurs.

FAKIRS ET FAKIRISME...

Kataragama est certes un lieu exceptionnel, mais ce genre de scène peut aussi être observé au sud de l'Inde, en pays tamil, ou encore à la Réunion et à l'île Maurice où les Indiens malabars forment une communauté ethnique et religieuse importante.

Ces mortifications spectaculaires nous impressionnent à juste titre; encore plus, dans la mesure où le pénitent, le fakir, semble n'en ressentir aucune douleur comme si un mystérieux pouvoir surnaturel le protégeait et le rendait invulnérable et insensible. Qu'en est-il donc exactement ?

Le fakirisme n'est pas en fait réservé à l'Orient, et nous avons également en Occident des individus présentant ce genre de phénomènes physiologiques étranges. Comme beaucoup de magiciens, il m'est arrivé moi-même fréquemment de m'enfoncer de grosses épingles à chapeau, dans les joues, le cou, les bras ou le ventre. J'ai broyé et avalé quelques morceaux de verre pour en expérimenter l'effet, et manipulé le feu assez souvent pour savoir ce qu'on peut en faire sans trop de danger.

Il y a toujours quelques risques, bien entendu, dans ce genre d'expériences surprenantes, mais rien de vraiment surnaturel.

Les aiguilles, l'ai-je déjà dit, ne sont pas enfoncées n'importe où, n'importe comment. Il existe des zones peu innervées et peu vascularisées favorisant ces exercices, mais attention tout de même ! Il m'est déjà arrivé par mégarde de transpercer une veine, et le sang a coulé bien plus que je ne le désirais.

Une autre fois, un jeune homme plus que "manchot" faillit me tuer en me brisant une pierre sur le ventre. J'étais étendu, raide, la nuque sur une chaise, les talons sur une autre. La pierre posée sur mon abdomen pesait une quinzaine de kilos ou davantage. Le garçon que je ne connaissais pas, leva la masse et frappa de toutes ses forces. Mais il était si maladroit qu'il toucha seulement un coin de la pierre, laquelle était pourtant assez large.

Mais peut-être avait-il fermé les yeux par excès de sensibilité ? En tout cas le coin valsa et vint m'érafler la figure qui saigna. A un poil près, il m'aurait démoli la poitrine. La même année, un forgeron de village, habile manieur de marteau, certes, mais complètement ivre, voulut de toute force monter sur l'estrade pour frapper. On eut toutes les peines du monde à l'en empêcher. Sans doute, malgré son état, eût-il mieux visé que l'autre maladroit, mais j'aimai mieux ne pas en faire

l'essai; ce qu'il considéra à juste titre comme un outrage à sa valeur professionnelle dont on avait osé douter... Je préfère en général aujourd'hui, manier la masse moi-même et trouver un assistant volontaire et confiant pour se placer sur les chaises. C'est plus sûr.

Un jour, un jeune fakir amateur s'enfonça une aiguille à coudre dans le pli du bras. Soudain celle-ci disparut, entraînée dans une veine par le flux sanguin. Le jeune homme pâlit et décéda quelques instants plus tard. N'utilisez donc que des épingles à très grosse tête, si vous voulez vous amuser à ce jeu que je pratiquais beaucoup dans l'adolescence, à l'époque où mon bagage de magicien était encore trop pauvre et trop peu varié. Je m'enfonçais par la bouche une grosse aiguille de seringue qui ressortait à l'extérieur à travers la joue. Ensuite je prenais une gorgée de vin rouge, je serrais les lèvres et je pressais. Le vin giclait par l'aiguille creuse et tombait sur un grand carton blanc que je tenais à bout de bras, rendant l'expérience visible de loin, et prouvant ainsi qu'il n'y avait aucun trucage.

Mais en fait, cette idée n'était pas nouvelle, et quelqu'un d'autre avait déjà fait beaucoup mieux que moi, une dizaine d'années plus tôt. Il s'agissait de Mirin Dajo, qui devait demeurer le fakir le plus surprenant de l'histoire de la magie.

Ce Hollandais mystique se faisait réellement transpercer de part en part le thorax et l'abdomen, par des épées de 70 à 90 centimètres de longueur, sous la surveillance et le contrôle rigoureux de nombreux médecins. Des radiographies permirent de constater plus de cinq cents points de transfixion traversant le péritoine, l'estomac, les reins, le foie et les poumons, sans dommage apparent pour ces organes !

En public, Mirin Dajo fut transpercé simultanément au milieu du corps, par trois épées creuses dans lesquelles on fit couler de l'eau, C'était tout de même autre chose que mon aiguille de seringue !

"Je suis convaincu, déclara Mirin Dajo, que la science matérialiste actuelle ne trouvera pas l'explication de ce phénomène. Ce sera la tâche de la parapsychologie..."

Le professeur Bessemans, de la Faculté de Gand, passionné par ce cas extraordinaire, releva le défi et effectua une série d'expériences sur

des souris blanches, des cobayes et des lapins. Sans désinfecter les instruments, comme Mirin Dajo, il parvint à transpercer ces animaux au travers de la masse intestinale, du foie, de l'estomac, des poumons et du cœur. Sauf de rares exceptions, tous les animaux supportèrent les interventions parfaitement.

Les fleurets utilisés par le fakir, lisses sur toute longueur, enfoncés lentement et prudemment, écartaient les organes durs, lisses et mobiles. Les tissus transpercés se refermaient grâce à leur élasticité, après le retrait de l'instrument, sans provoquer de graves lésions. Le fakir devait se dominer pour supporter la douleur cutanée.

Le professeur Bessemans le mit en garde contre des accidents possibles. Peu de temps après, en 1948, Mirin Dajo décédait d'une hémorragie interne, ayant avalé une grosse aiguille de 35 centimètres de longueur, dont il se proposait de dématérialiser le métal.* L'autopsie montra que les blessures provenant des précédentes expériences n'avaient causé que peu de mal ou même pas du tout aux organes vitaux. Les médecins furent d'avis que Mirin Dajo avait eu, alors, beaucoup de chance...

LE BRAS DU PENDU

Si quelques illusionnistes utilisent parfois un couteau truqué, manié habilement, pour feindre se transpercer le bras, l'artifice le plus ahurissant pour réaliser ce tour impressionnant est plaisamment décrit en 1596, dans *"La vie généreuse des mercelots, gueux et boesmiens..."* par Péchon de Ruby, gentilhomme breton, qui vécut quelques années en leur compagnie. Ainsi, les Bohémiens s'arrêtaient de nuit près d'un gibet, décrochaient le pendu le plus frais, et lui coupaient un bras. Puis : *"Avant que le jour fut esclaircy, il lie le bras de son neveu derrière le dos, fort serré, et couvert d'un mantelet... et attache le bras du pendu au mouvement de l'épaule du neveu... avec proportion, tellement que l'on jugeoit estre le bras naturel..."*

* Mirin Dajo avait eu ce jour là : "Les yeux plus grands que le ventre" !!

Ainsi paré, ils ameutaient le public et transperçaient ce bras véritable, y provoquant d'affreuses plaies, à la grande horreur des spectateurs qui se montraient généreux à la quête. Un moment après, le Bohémien se débarrassait discrètement du bras mort, et revenait exhiber le sien - miraculeusement guéri - par un onguent fort rare que les naïfs achetaient à prix d'or !!



Entrée du village Veddah.



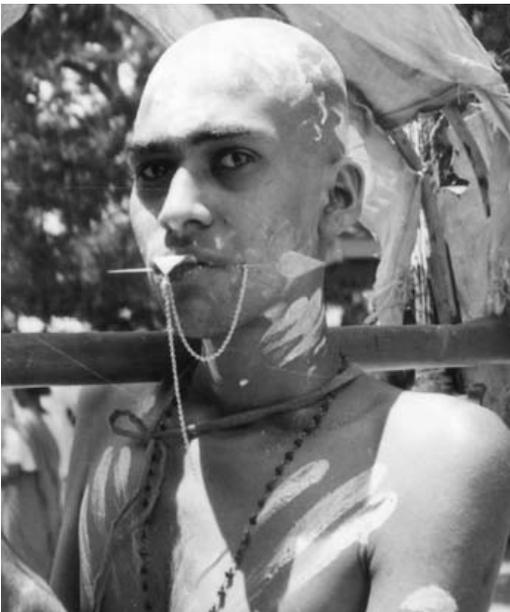
Le "sorcier" Veddah et les femmes cinghalaises.



Un mauvais tireur...



Réunion du Magic Circle de Colombo (août 1978)



Fakir pénitent, Kataragana

VI
MEDECINE-MEN PEAUX-ROUGES
ET "OUABANOUS" D'AMERIQUE DU NORD

RESERVE INDIENNE DE POINTE-BLEUE
(PROVINCE DE QUEBEC, CANADA) - MAI 1975

Les trappeurs sont rentrés de leurs chasses d'hiver dans le Nord... Dans l'école neuve de la réserve indienne de Pointe-Bleue, au bord du lac Saint-Jean encore couvert de glace, je présente aux élèves et à leurs parents, une séance de ventriloquie, d'illusionnisme et de prestidigitation.

J'enseigne à cette époque le français, tout près de là, dans un collège d'Alma, au titre des échanges culturels avec le Québec; mais les autorités scolaires, modernes et libérales, et je les en remercie sincèrement, m'ont encouragé et donné le feu vert pour effectuer mon spectacle et de petites causeries sur l'histoire de la Magie, dans tout le territoire de la régionale, et même au-delà. Une sympathique remplaçante que j'ai recrutée moi-même, vient donc assez souvent assurer mes cours, tandis que je manipule la baguette magique dans un autre établissement. C'est pourquoi je navigue, le plus souvent dans la neige, entre Chicoutini sur le Saguenay, et Péribonka au pays de Maria Chapdelaine, où mon compatriote brestois Louis Hémon entra dans la postérité vers le début du siècle.

Il existait déjà au collège secondaire polyvalent de Victoriaville au sud de la province, un professeur canadien français, M. Gérald Leclerc, qui donnait dans le cadre officiel de son horaire et celui de ses élèves, de seize à dix-sept ans, garçons et filles, tous volontaires, des cours traitant de l'histoire et des techniques de la magie. J'ai suivi durant trois jours l'expérience insolite de cet illusionniste

amateur et je puis vous assurer qu'il ne s'agissait pas d'un vain débinage de trucs comme on aurait pu le craindre, mais d'un travail effectif, plaisant et instructif même pour celui qui n'envisageait pas de poursuivre ces études par la suite.

"*C'est ben l'fonn, câline !* me déclarait avec conviction l'un des jeunes étudiants. *Moué, j'ai l'goût d'ces patentes; et M. Leclerc est ben smatt, pantoutt...*". Ce qui veut dire, approximativement traduit du "*joual*" en français de France : C'est bien plaisant, sacrebleu ! Moi j'adore ces trucs; et M. Leclerc est bien sympathique, assurément...

N'est-ce pas encourageant ?

Me voici donc encore au bord du lac Saint-Jean, que ces Indiens montagnais, du groupe des Algonquins, appellent Piékouagami, le lac plat, et qui ne dégèle qu'entre fin mai et la mi-juin.

Ces enfants n'ont encore jamais vu de magicien. Ils sont rares dans la province et quittent peu les grandes villes. Et pourtant les Peaux-Rouges, les "sauvages" comme disent encore ici certains blancs, eurent jadis une brillante tradition magique qui fit l'émerveillement des premiers découvreurs.

Les récits des voyageurs et des conquérants du Nouveau Monde, jusqu'à la fin du siècle dernier, c'est-à-dire jusqu'à l'écrasement du peuple indien et de sa culture, sont pleins de témoignages détaillés sur les prodiges et les trucs de médecine-men dont, hélas, il ne subsiste plus grand-chose.

Le chef intérimaire de la réserve de Pointe-Bleue, M. Kurtness, qui nous a reçus en grande tenue, lors d'un autre spectacle, trois ans plus tard, en février 1978, et avec qui nous en avons discuté, nous apprend cependant que tout n'a pas encore disparu.

- J'ai encore vu dans ma jeunesse, nous dit-il, un "ouabanou" algonquin présenter l'expérience mystérieuse de la "tente trembleuse". Et il existe toujours des guérisseurs, des sorciers et des "jongleurs" chez les Indiens Crees du lac Mistassini et de la baie James, plus isolés dans le Grand Nord. Nous les rencontrons parfois l'hiver sur nos territoires de chasse...

LA TENTE TREMBLEUSE

Lors de ses nombreux séjours au Canada, le sieur Samuel de Champlain, "père de la Nouvelle France", assista plusieurs fois aux expériences des sorciers indiens qu'il appelle confusément : *Pilotouas, Ouabanous, Ostemoys, Oquis ou Manitous...*

Voici, dans son *Voyage de 1613*, la relation imagée d'une séance de la *tente trembleuse*, à laquelle va se livrer un devin, avant une bataille.

"Le devin fait une cabanne, entourée de petits bois, et la couvre de sa robe... Il se met dedans en sorte qu'on ne le voit en aucune façon, puis prend un des piliers de sa cabane et la fait bransler, marmottant certaines paroles entre ses dents, par lesquelles il dit qu'il invoque le Diable, et qu'il s'apparoist à luy en forme de pierre, et luy dit s'ils trouveront leurs ennemis, et s'ils en tueront beaucoup..."

Tout le peuple est autour de la cabanne assis sur leur cul comme des singes. Ils me disoient souvent que le branlement que je voyois de la cabanne estoit le Diable qui la faisoit mouvoir, et non celui qui estoit dedans; bien que je visse le contraire. Ils me dirent aussi que je verrois sortir du feu par le haut : ce que je ne vy point..."

Ces drosles contrefont aussi leur voix grosse et claire, parlant en langage inconnu aux autres sauvages. Et quand ils la représentent cassée, ils croyent que c'est le Diable qui parle, et qui dit ce qui doit arriver en leur guerre, et ce qu'il faut qu'ils facent..."

Néanmoins tous ces garniments qui font les devins; de cent paroles n'en disent pas deux véritables et vont abusant ces pauvres gens pour en tirer quelques denrées. Je leur remonstrois souvent que tout ce qu'ils faisoient n'estoit que folie, et qu'ils ne devoient y adjouster foy..."

Un autre extrait du *Voyage de 1619* nous montre un guérisseur algonquin en action.

"Le mallade se retire en dansant dans sa cabanne, avec le Manitou accompagné de trois vieilles femmes ayant chacune une

peau d'ours sur la teste (ou d'autres bestes, mais celle de l'ours est la plus ordinaire, n'en ayant point de plus monstrueuses).

"Ils font alors des singeries et des conjurations, jetant le feu par la cabanne, d'un côté et d'autre, mangeant des charbons ardans, les tenant en leurs mains un espace de temps, jettant aussi des cendres toutes rouges sur les yeux des autres. Et les voyant en cet estat, on diroit que le Diable Oqui, ou Manitou, si ainsi les faut appeller, les possèdent et les font tourmenter de la sorte...

"On leur donne ensuite force pottées d'eau pour boire, d'autant qu'ils sont fort altérés; et tout cela fait, le démoniacle fol ou endiable devient sage. Cependant il arrivera que trois ou quatre mallades s'en trouveront bien; et plustost par heureuse rencontre et d'avanture que par science, ce qui confirme leur fausse créance... Sans considérer que pour deux qu'ils guérissent, il en meurt dix autres par leur bruit et grand tintamarre et soufflements qu'ils font, qui est plus capable de tuer que de guarir un mallade..."

Ces témoignages intéressants, coupés de leur contexte, pourraient sembler ceux d'un rationaliste sceptique. Il n'en est rien cependant, car Samuel Champlain, fort lucide en général, se montrait par ailleurs extrêmement crédule et prêt à avaler sans contrôle des fables et des légendes invraisemblables que lui débitaient les Montagnais, les Hurons ou les Algonquins. Et c'est le fanatisme religieux de son époque qui l'amenait à mépriser les croyances indiennes qu'il ne comprenait pas, et à rabaisser l'habileté des magiciens indiens qui feront cependant plus tard l'admiration de nombreux autres témoins.

Au Canada, les premiers missionnaires français rendent compte de l'importance des chamanes chez les Algonquins et au bord du Saint-Laurent. En 1723, un Français affirme qu'ils connaissent un millier de tours de magie.

"Certains Algonquins font semblant, dit-il, de se percer avec une flèche et imitent le sang avec le jus de baies rouges. D'autres proclament leur invulnérabilité aux balles des hommes blancs.

Ils utilisent en fait pour leur démonstration une balle en terre recouverte d'une pellicule de plomb et qui éclate à la sortie du canon..."

Plus tard, un membre du bureau ethnologique des U.S.A. décrit à son tour un truc d'homme invulnérable, présenté par le sorcier Cramped Hand. Le chef Antoine Primeau tire sur le sorcier qui recrache aussitôt la balle. Puis un autre Indien lance à la figure de Cramped Hand, une pierre grosse comme un poing d'homme. Celui-ci s'écroule en hurlant, puis se relève et recrache des petits morceaux de pierre...

Jonathan Carver étudie les coutumes des Crees du Canada de 1766 à 1768 et décrit ces trucs d'évasions si célèbres dans toute l'Amérique du Nord.

Un Indien est ligoté solidement avec des courroies, et placé sur une peau d'orignal, dans une tente. Quelques instants plus tard il est libre, sans que les courroies aient été coupées ni même que les nœuds soient défaits. D'autres se font lier dans un filet et se libèrent de même.

En 1850, un blanc sceptique, Paul Baulieu, organise une commission de contrôle et offre cent dollars pour assister à un truc semblable.

Un "medicine-man" ojibway qui se présente, est ligoté solidement et déposé sous une tente que l'on referme. Aussitôt des bruits étranges se font entendre et la tente est violemment secouée. Le chamane leur permet de l'entrouvrir, et ils l'aperçoivent alors toujours ligoté. Ils referment la tente un instant puis l'ouvrent à nouveau. L'Indien est assis, fumant tranquillement son calumet. Les cordes sont près de lui, les nœuds intacts.

Beaucoup de témoins ont observé de pareilles scènes à travers le continent et ces évasions mystérieuses et ces *tipis trembleurs* faisaient partie du répertoire classique des medicine-men.

En 1830, W.H. Johnson relate une interview faite dans le *Détroit Daily Tribune* du chamane Was-Chus-Co. Celui-ci explique que le

tipi trembleur est plus léger qu'une ordinaire tente d'habitation. La charpente en est flexible et le sommet coiffé d'une branche feuillue que l'on voit bouger au moindre frémissement de la tente. Celle-ci est toujours construite à la tombée de la nuit et enfoncée de deux pieds dans le sol.

Was-Chus-Co prétend alors, qu'une fois ligoté, il développe *une grande puissance mentale*.

- Fréquemment, j'ai vu une lumière brillante dans l'ouverture, au sommet du wigwam et d'étranges visages devenaient visibles pour moi, affirmait-il.

Des mots et des cris d'animaux pouvaient être entendus de l'extérieur, mais restaient incompréhensibles sans sa traduction.

Johnson lui demanda ce qui agitait la tente. Was-Chus-Co répondit :

- Je possède un pouvoir que je ne puis vous expliquer ou vous décrire. Je n'ai jamais essayé d'agiter moi-même la tente. J'entre en communication avec des forces surnaturelles ou des esprits ou entités qui parlent et agissent sur mon esprit et mon âme...

Was-Chus-Co ne tenait pas à dévoiler ses procédés et sa science à de simples curieux. On le comprend volontiers.

A White Earth, Minnesota, vers 1892, deux tipis sont construits, distants de cinquante pas environ. Un *medicine-man* *ménomini* entre dans l'un d'eux. On entoure chaque tente d'un cercle de branches secs auxquels on met le feu. Quand les flammes s'arrêtent, le sorcier crie qu'il est arrivé. Et il sort en effet de l'autre tipi.

Il est possible que ces évasions extraordinaires et ces "tentes trembleuses" aient inspiré aux frères Davenport, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'idée de leur fameuse "armoire-spirite". Ces deux jeunes Américains blancs, Ira et William, se faisaient en effet ligoter solidement dans une armoire où s'animaient alors mystérieusement divers instruments de musique, avant de se retrouver miraculeusement libérés, les nœuds toujours intacts à leurs pieds, comme nos "ouabanous" *peaux-rouges*. Eux aussi se déclaraient assistés par les esprits, dont on parlait beaucoup depuis que les

sœurs Fox, d'autres Américaines avisées, avaient fait fortune en lançant la mode du spiritisme et des médiums quelques années plus tôt.

Acclamés un peu partout dans le monde pour leurs pouvoirs surnaturels, les frères Davenport se firent siffler et chahuter en 1865 à Paris, où leurs procédés, d'ailleurs astucieux et habiles, furent ignoblement révélés dans la presse par l'illusionniste Robin qui manquait singulièrement d'esprit, pour ne pas croire ainsi à ceux de ses confrères.

Plus tard également, un autre Américain, Harry Houdini, qui ne croyait pas non plus aux esprits, devait cependant trouver la gloire par ses évasions célèbres qui le classèrent parmi les plus grands magiciens de l'histoire.

Comment procédaient donc les "ouabanous" pour leurs évasions et les effets de la "tente trembleuse" ? Je m'en doute un peu évidemment, mais ne vous dirai pas tout; parce que je ne sais pas tout, et surtout parce qu'il m'arrive aussi comme d'autres confrères de présenter encore l'illusion de la "cabine spirite", où mon assistante, attachée sur une chaise, anime divers objets et finit même par dépouiller de la plupart de ses vêtements, un malheureux spectateur assez téméraire pour pénétrer dans la cabine, et qui en ressort sans avoir rien compris à ce qui s'est passé.

Les procédés d'évasion sont nombreux et variés. Certains demandent beaucoup d'entraînement et de souplesse. Les Peaux-Rouges étaient passés maîtres dans cet art, et certains possédaient une véritable science des nœuds. Voici cependant, si cela vous amuse, un petit truc facile et surprenant.

Vous faites attacher vos poignets devant vous à l'aide d'une corde souple de cinquante à cinquante-cinq centimètres de longueur, bien serrée mais sans insister.

Avec une autre corde d'environ deux mètres cinquante, vous demandez alors de vous attacher solidement les bras et les coudes derrière le dos, la corde ne devant pas passer devant vous.

Les spectateurs quittent ensuite la pièce. Vous comptez à haute voix jusqu'à dix et vous leur demandez de rentrer. Ils constatent que vous êtes libérés de vos liens et que les nœuds par terre sont pourtant toujours intacts...

Explication :

Il vous faut, pour ce tour, porter un blouson ou une veste. L'idéal étant une veste de peau comme en portent les Indiens du Canada.

La petite corde est d'abord nouée en huit sur vos poignets et il suffit de tourner l'un de vos poignets pour libérer vos mains.

Puis vous enlevez tout simplement votre veste. La corde, même serrée, ne vous empêchera pas de la retirer. Essayez et vous verrez.

Faites glisser les liens par terre, remettez votre veste rapidement et appelez vos amis. Prenez un air mystérieux, et le tour est joué ! Et ne recommencez pas immédiatement...

La mise en scène est importante; et dans ces expériences de "tentes trembleuses", les préparatifs préalables ignorés du public, les complicités éventuelles de spectateurs, les détournement d'attention et la psychologie devaient jouer un grand rôle. Le sorcier pouvait également user de ses dons de ventriloque pour créer ces voix étranges et ces cris d'animaux, souvent signalés par les témoins.

UN "TORNIDEK" CHEZ LES "ANGAKOUTS" ESQUIMAUX

Malgré l'immense distance qui les sépare de nos jours, la pratique magique indienne de la "tente trembleuse" se retrouve dans les cultures *Inuit* jusqu'à la côte Est du Groënland, où Gustav Holm put assister à une séance de *tornidek* présentée par l'*angakok* esquimau Sanimouinak, au cours de son hivernage de 1884-85.

Les bras de l'*angakok* furent attachés derrière le dos en les entourant d'une courroie depuis les mains jusqu'aux coudes et en serrant si fort que les mains devinrent bleues. (Une autre fois on lui attachait la tête entre les genoux par une courroie qui passait sous ceux-ci derrière la nuque.)

Quand l'*angakok* vit que Holm observait attentivement la façon dont ses mains étaient liées, il se tourna vers lui et lui dit d'un ton lamentable qu'il était bien évident qu'il lui était impossible de se détacher.

Les lampes furent éteintes et la hutte plongée dans l'obscurité. Alors des sons étranges s'élevèrent - cris d'animaux divers et claquements sonores - la peau tendue à l'entrée se mit à vibrer furieusement, et le *krida* - le tambour - se mit à battre de plus en plus vite. Toute la cabane fut secouée violemment dans un terrible concert de bruits, de craquements et de sifflements comme ceux d'ailes immenses.

Puis vinrent les voix des esprits, des *ekridît* (nom d'origine indienne), semblant émaner parfois d'en haut, puis de sous la terre, d'un coin ou d'un autre de l'igloo, et même de l'extérieur...

Enfin, après une heure de délire hallucinant, le calme revint et les lampes à huile furent rallumées. L'*angakok* baigné de transpiration était assis à la même place. Ses mains étaient attachées derrière son dos de la même façon, mais, sembla-t-il à Holm, "pas tout à fait aussi bien qu'avant"...

Extrait de "*Banquise*". P.-E. Victor - Grasset - 1939.

La civilisation occidentale a fait heureusement disparaître presque complètement ces pratiques superstitieuses. Les derniers *angakouts* ont perdu leur prestige et leur pouvoir, et les Esquimaux christianisés d'aujourd'hui se bardent de médailles bénies et consultent leur horoscope, ce qui est tout de même un grand progrès, n'est-il pas vrai ?

UN JOLI TOUR : PLUMES ET NEIGE

Vers 1840, un autre témoin décrit un truc auquel il a assisté dans l'Ouest. Le chamane fait une boule de neige et la roule un long moment entre ses mains jusqu'à ce qu'elle durcisse et se

métamorphose en une belle pierre blanche de laquelle il fait jaillir des étincelles.

Plusieurs témoins affirment avoir assisté à ce tour. Et le premier témoin raconte encore avoir vu, au cours d'une danse, un autre Indien rouler entre ses mains une poignée de plumes blanches et les transformer de même en une pierre (sans doute en été, quand il n'y a pas de neige).

"Quel merveilleux tour ! s'exclame l'illusionniste américain Milbourne Christopher dans son ouvrage : *The illustrated history of Magic*. Bien plus spectaculaire certainement, et plus joli et plus poétique que de se contenter de changer la couleur d'une boule de billard."

UNE GRANDE ILLUSION : LA CREMATION

Les Indiens du Nord-Ouest canadien présentaient, raconte-t-on, une expérience spectaculaire valant bien toutes nos grandes illusions modernes.

Une jeune squaw était enfermée dans une caisse en bois que l'on déposait sur un bûcher. Le feu était allumé et l'on entendait s'élever le chant de la jeune fille parmi les flammes. Une fois le feu éteint, on ne retrouvait que des ossements calcinés parmi les braises.

Et cependant, le lendemain, la jeune squaw était heureusement de retour, bien vivante.

Selon le docteur Franz Boas de l'Université Colombienne d'Anthropologie, les clés de ce tour seraient : une fosse secrète, un long tube acoustique et un phoque mort.

On peut en imaginer la réalisation de la façon suivante. Une fosse contenant le cadavre d'un jeune phoque a été aménagée dans un wigwam (tente recouverte de grandes écorces de bouleau) et reliée au bûcher par un tube acoustique. Cette fosse est recouverte d'un plancher muni d'une trappe dissimulée par des fourrures d'ours ou de loups. Le coffre au fond truqué est placé sur cette trappe. Pendant que l'on cloue le couvercle à grands coups de marteau, la

jeune fille se glisse dans la fosse par le fond du coffre dont une moitié peut s'ouvrir latéralement vers l'intérieur. Elle hisse alors le cadavre du jeune phoque à sa place. Le tambour des chamanes et les coups de marteau couvrent le bruit qu'elle pourrait faire.

L'entrée du wigwam est ouverte et chacun a pu voir enfermer la squaw dans le coffre qui est ensuite porté sur le bûcher. Du fond de sa fosse, celle-ci chante dans le tube acoustique, et sa voix étouffée semble provenir du bûcher dans lequel on retrouvera plus tard les ossements calcinés du phoque.

Une telle illusion, renforcée par la mise en scène, la nuit, les costumes, les danses, les tambours et l'exaltation des assistants, devait produire un effet très spectaculaire et profondément impressionnant.

Car ce n'est pas seulement le tour lui-même qui compte, mais beaucoup les conditions dans lesquelles il est présenté. Ainsi, le truc de la neige ou des plumes changées en pierre, présenté sur une scène de music-hall par un prestidigitateur moderne, n'obtiendrait jamais l'impact qu'il pouvait produire entre les mains d'un sorcier, au cours d'une cérémonie rituelle où l'esprit critique est annihilé et les âmes préparées à accepter le miracle.

Certains chamanes utilisaient aussi de petites figurines de bois, sculptées et habillées. Ces poupées étaient plantées dans le sol, devant les pieds du sorcier. Celui-ci était assis, les jambes étendues devant lui et recouvertes d'une couverture.

Les figurines s'animaient alors mystérieusement, se balançant au son d'une flûte et s'agitaient pour répondre à des questions posées par les spectateurs.

En fait, le "marionnettiste" les contrôlait habilement par des fils reliés à ses orteils, ou de longs cheveux invisibles dans certaines conditions de lumière.

Selon Wendy Rydell, dans *The Great book of Magic*, les médecine-men Navajos et les nouveaux initiés dansaient autour d'une flèche placée dans un vase. Au bout d'un moment cette flèche

commençait à s'animer, puis elle sortait du récipient et se mouvait dans l'espace au milieu des danseurs, au rythme de la musique. Les magiciens reconnaîtront ici le principe de la "canne danseuse" qu'ils connaissent bien.

W.-J. Hoffman du Bureau U.S. d'ethnologie observe, en 1890, un Ojibway qui présente, tout en dansant, un petit sac vide duquel deux serpents semblent surgir par moments, montrer la tête, puis rentrer et disparaître.

Le sac renfermerait, selon lui, une poche secrète dans laquelle deux petits serpents de bois peint sont attachés sur une lanière de cuir. Quand on tire sur les deux extrémités de cette lanière, celle-ci se tend, faisant monter les serpents hors du sac. Puis ils redescendent par leur propre poids quand on relâche la lanière.

Un autre sac en peau de serpent, montré vide, s'agitait quand on le posait à terre, comme si un serpent s'était matérialisé à l'intérieur. Le sorcier y introduisait-il discrètement une souris, un lézard ou un tout autre petit animal ? ou l'animait-il également par un fil invisible ? Mystère...

"SOLEIL HOPI" ET "CHIRURGIE A MAINS NUES"...

Ces tours de serpents et de lézards étaient surtout la spécialité des Indiens du Sud-Ouest des Etats-Unis, région désertique où ces reptiles sont assez abondants. Le serpent a d'ailleurs une valeur religieuse symbolique et intervient encore aujourd'hui dans les danses rituelles des Hopis et des Navajos.

Là aussi et plus encore que dans le Grand Nord canadien, certaines tribus indiennes ont pu préserver quelques-unes de leurs traditions. Mais ils doivent en garder jalousement le secret pour les protéger. Et si j'ai pu, en 1971 et en 1973, lors de voyages dans l'Ouest, admirer comme tout le monde quelques danses traditionnelles près des réserves des Hopis et des Navajos au grand Cañon du Colorado et à Winslow en Arizona, je n'ai pas été admis, cela va de soi, à

assister aux danses sacrées et aux cérémonies magiques d'où sont exclus les blancs.

C'est là, selon le chef Hopi Don C. Talayesva, que se déroulent les danses des serpents et des masques de l'initiation, et qu'ont lieu les "miracles" des médecine-men.

Ce vieux chef a révélé, pour la première fois, la vie secrète de sa tribu dans ses mémoires : *Soleil Hopi*, Editions Plon.

L'ethnologue Claude Lévi-Strauss a souligné d'ailleurs la valeur irremplaçable de ce témoignage venu de l'intérieur.

Un curieux passage de l'ouvrage nous montre des guérisseurs indiens en train d'opérer "à mains nues"...

Don C. Talayesva est malade et fait appel à Arpa, un bon médecin Hopi du clan des Taupes. Celui-ci l'examine.

"Il me fait étendre, dit-il, et frotte légèrement la plante de mes pieds du bout de ses doigts; on aurait dit qu'il courait un animal minuscule sous la peau. Il agite deux doigts en disant qu'il n'arrive pas à l'attraper..."

"A la fin, il extrait quelque chose qu'il pose sur sa main gauche et me fait voir une minuscule queue de lézard frétilante. Il en attrape une seconde dans mon pied gauche. Alors il me regarde dans les yeux, me déclarant gravement que je vais peut-être mourir, qu'on m'a empoisonné avec ces terribles queues de lézards, que c'est une des pires maladies mais que mon cœur n'a pas été atteint par le mal..."

Tardant à guérir, le pauvre malade va voir un second sorcier qui lui affirme qu'une mauvaise femme lui a tiré des flèches empoisonnées dans la gorge. Pour le prouver il lui sort mystérieusement de la mâchoire un piquant de porc-épic d'un centimètre de long. Il jette ce piquant au dehors puis en extrait successivement deux autres non sans avoir eu recours à des invocations magiques...

Les sorciers ayant bien opéré, il ne restait plus au patient qu'à bien faire à son tour son métier de malade, c'est-à-dire guérir vite et sans histoire !

La "chirurgie à mains nues", comme on l'appelle aujourd'hui, a en effet été utilisée de tout temps et était très répandue chez les Indiens, mais aussi en Afrique Noire où elle est encore fréquemment pratiquée.

Le sorcier extrait ainsi visiblement, du corps de son patient, un morceau de chair ou d'os, ou même un objet quelconque, comme un clou, une épine, un cauris ou une touffe de poils imbibée de sang : quelque chose de matériel, enfin, qui concrétise le mal dont souffre l'individu qui peut en ressentir un réel soulagement.

Des foules de malades occidentaux, attirés par une publicité bien orchestrée, ont cru, un beau jour, qu'une chirurgie nouvelle et révolutionnaire était née aux Philippines, et que des guérisseurs mystiques pouvaient ainsi extraire magiquement, sans douleur et sans ouvrir le corps, un kyste cancéreux ou un tronçon d'intestin ulcéreux.

Cette médecine préhistorique présentée comme celle du XXI^e siècle était-elle vraiment efficace ?

- Bien sûr, déclarèrent les organisateurs de ces *voyages médicaux*. La preuve c'est que depuis que nous fréquentons ces guérisseurs notre santé n'a jamais été aussi bonne. Tous les parapsychologues vous le confirmeront dans leurs études savantes. D'ailleurs certains malades en reviennent satisfaits. Il y en a toujours de satisfaits, heureusement, à Bénarès, à Lourdes ou à Dioulabougou. Et si certains ont claqué en route, des fatigues du voyage ou de leur trou financier, cela ne fait que rétablir un juste équilibre. Et puis, quoi qu'on fasse, il y aura toujours des mécontents et des ingrats. C'est vrai quoi ! On leur offre un beau voyage avec en prime un joli tour de passe-passe, gratuit ou presque, et ils voudraient en plus qu'on les guérisse. C'est à vous déguster d'être philanthropes...

- Moi, j'étais mort de rire, me dit un étudiant Hopi avec qui j'en discutais un jour, dans un café à Brest. Je connais des gens qui y sont allés. Le comble même, c'est que je connais une femme indienne qui y est allée. J'avais beau lui dire que nos médecine-men faisaient tous les jours la même chose, et encore mieux; rien à faire pour la convaincre. Elle avait vu la télévision et les journaux, et avalait tout.

Nos médecine-men à nous ne valaient rien pour elle, car ils étaient sur place et qu'on n'en parlait pas. Elle croyait avoir un cancer en partant et elle s'est déclarée guérie en rentrant. Elle a fait faire des examens qui prouvaient qu'elle n'avait plus rien à son retour, effectivement. Seulement, elle n'avait subi aucun examen avant son départ, prouvant qu'elle avait eu un cancer; mais ça on ne le disait pas. La presse a fait tout un battage sur elle. Vous pensez si nos médecine-men ont dû être contents. Encore heureux qu'ils ne regardent pas trop la télévision dans leur "hoogan" au fond du désert...

- Mais dis-moi Peter, maintenant qu'on se connaît; si je passais à Winslow, est-ce que tu accepterais de m'inviter à l'une de vos cérémonies magiques Hopi ?

- D'abord, ce n'est pas moi qui décide cela. Personnellement, je ne suis pas très traditionaliste, et ces trucs rituels ne me passionnent pas beaucoup, mais je crois que de toute façon je ne serais pas tellement pour. Il ne nous reste plus grand-chose de nos cultures indiennes, et nous devons éviter de prostituer ce qu'il en reste. Tu devrais comprendre ça, en tant que Breton, toi. Aimerais-tu voir ta culture réduite à un simple folklore pour touristes ?

- Tu sais, je n'ai rien contre le folklore, moi. Au contraire, j'aime bien les costumes, la musique, les chants et les danses, et l'artisanat local, et les jeux, et tout ce qui va avec. Mais c'est vrai qu'il faut éviter de réduire une culture aux apparences et tu dois avoir raison...

Quant à la "chirurgie à mains nues", elle fait partie d'une tradition millénaire bien utile et efficace parfois dans le contexte d'une vie tribale encore à l'écart des pratiques de la médecine moderne. Ses méthodes de suggestion et auto-suggestion requièrent tout un apprentissage.

Claude Lévi-Strauss a analysé ces procédés dans son ouvrage *Anthropologie structurale*; ce qui est assez rare chez les anthropologues.

Un jeune homme nommé Quesalid, qui ne croyait pas au pouvoir des sorciers, voulut en savoir plus et se fit initier par eux.

Il décrit ce que furent ses premières leçons : *"étrange mélange de pantomime, de prestidigitation et de connaissances empiriques où l'on trouve mêlés l'art de feindre l'évanouissement... la technique pour se faire vomir, de notions assez précises d'auscultation et d'obstétrique, l'emploi de rêveurs, c'est-à-dire d'espions chargés d'écouter les conversations privées et de rapporter secrètement au chamane les éléments d'information sur l'origine et les symptômes des maux soufferts par tel et tel, et surtout l'art manga de certaine école chamanique de la côte Nord-Ouest du Pacifique, c'est-à-dire l'usage d'une petite touffe de duvet que le praticien dissimule dans un coin de sa bouche pour l'expectorer toute ensanglantée au moment opportun, après s'être mordu la langue ou avoir fait sourdre le sang de ses gencives, et la présenter solennellement au malade et à l'assistance, comme le corps pathologique expulsé à la suite des succions et manipulations..."* Certains guérisseurs philippins faisaient apparaître par prestidigitation un morceau de chair de dugong - mammifère marin, de l'ordre des siréniens et de la famille des *Mammy Wata* - animal rare qui en rendit l'identification difficile pour les chercheurs. C'était très astucieux.

Mais je préfère cependant le sorcier Hopi extirpant habilement ses queues de lézards frétilantes. Les lézards ne manquent pas en Arizona et ne meurent pas d'avoir la queue coupée. Elle se casse d'ailleurs toute seule, ce qui permet au reptile de s'échapper quand un prédateur le saisit par la queue. Et elle repousse rapidement après, parfois même en double, ce qui est tout bénéfique pour l'animal... Ces queues coupées restent vivantes et continuent à frétiler plusieurs minutes, ce qui permet au sorcier de les préparer un peu à l'avance, et créer un effet mystérieux supplémentaire quand il les fait apparaître.

De voir ainsi extraire son mal concrétisé, cela peut rendre le moral au malade à qui le sorcier prescrira ensuite quelques remèdes tirés d'écorces et de simples, cueillies et préparées par lui.

MAGICIENS ALGONQUINS

- As tu assisté toi-même à des "miracles", au cours de vos cérémonies secrètes, demandai-je à l'étudiant Hopi.

- Rien de vraiment exceptionnel, me répondit-il. J'ai vu une fois quelqu'un poser à terre un sac vide qui remuait tout seul, mais c'est à peu près tout. Je sais bien qu'on raconte tellement de choses, et certains disent qu'ils ont vu des medicine-men faire pousser une fève en quelques minutes; mais moi je n'ai jamais vu ça...

Ainsi M. Kurtness, le chef intérimaire de Pointe-Bleue, semblait avoir raison. Il subsiste bien encore quelques vestiges de magie indienne par-ci par-là, mais les beaux jours où un "ouabanou" ficelé comme un saucisson faisait trembler deux tentes à la fois, ne reviendront sans doute jamais et leur souvenir s'estompe déjà dans la mémoire des Indiens.

Où sont donc les sorciers apaches qui s'enfermaient dans un panier que leurs assistants criblaient de flèches ?



"Isidore", la marionnette de ventriloque, et les enfants de Pointe Bleue.

Le bénéfice de ma séance à Pointe-Bleue me permit d'acheter en sortant un petit totem sculpté par un trappeur reconverti des suites d'une blessure de chasse, et surtout, une magnifique peau de loup noir, de deux mètres de longueur. Ah, mon cher Eutrope, si tu l'avais vue, cette peau, combien de souvenirs elle t'aurait rappelés ! Avec ça, j'allais enfin pouvoir mettre en pratique les recettes du fameux grimoire que m'avait jadis offert Pierre-Marie, *Le sorcier des Roches Noires*, et jeter des sorts à tous les malfaisants de mon entourage.

Et tous ces charmants enfants *sauvages*, qui ne se doutaient pas de mes sombres desseins, et scandaient sur l'air des lampions, tandis que nous quittions la réserve :

- Niaou Ouabanou, niaou Ouabanou ! A revoir magicien, au revoir magicien...

Comme je repassais à la réserve de Pointe-Bleue quelques semaines plus tard, une femme indienne me déclara en riant :

- Depuis que vous avez présenté votre numéro de magie, mon jeune garçon passe son temps à s'exercer à faire des tours de cordes...

Tiens donc ! s'agirait-il d'un futur "roi de l'évasion" ? Serait-ce un Was-Chus-Co en herbe ?

Sans doute, n'est-ce là qu'un intérêt passager, mais enfin on ne sait jamais. Et comme je serais enchanté d'avoir vraiment ressuscité une vocation de magicien, chez ces Algonquins si célèbres jadis pour leurs "tentes trembleuses" et tant d'autres illusions prestigieuses...

LA VIEILLE CHAMANE IROQUOISE CAUGHNAWAGA, JUILLET 1975

Caughnawaga, à l'est de Montréal, au bord du majestueux Saint-Laurent. C'est tout ce qui reste de l'ancien royaume iroquois; encore que les Hurons, alliés des Français dans leurs guerres contre les

Anglais, n'aient pas été mieux lotis et ne disposent que d'une réserve d'un demi-mille carré, à Loretteville au nord de Québec. Je m'y arrête à chaque fois, en passant, pour saluer leur chef Max Gros-Louis (Oné Onti), imposant par sa carrure et sa grande natte de cheveux, et porte-parole reconnu des Indiens de la Province.

Nous entrons dans une maison de bois à la véranda soutenue par des piliers sculptés comme autant de totems. Un groupe de jeunes Iroquois nous accueille. Jocelyne, Bretonne née au Québec, en connaît deux et me présente. Tout le monde parle anglais. Dans une grande salle, une vieille dame assise par terre sur une peau d'ours noir, regarde un programme de télé américain. C'est la chamane, me dit-on, Katy River, de son nom d'état civil. Quant à son nom indien, il signifie quelque chose comme "Vision profonde" ou "Vue pénétrante", je ne sais pas trop. Elle vit habituellement dans la région du lac Champlain, aux Etats, et est venue rendre visite à des parents de la réserve. Les Iroquois sont d'ailleurs partagés entre les deux pays, et certains travaillent dans les grandes villes à la construction des gratte-ciel ou des ponts suspendus, car ils ignoreraient, assure-t-on, le vertige, et pourraient se ballader tranquillement sur des poutrelles au-dessus du vide, comme des funambules sur leur fil.

J'ai apporté une bouteille de gin et nous buvons tous un coup, y compris la vieille, fort peu bavarde d'ailleurs, mais un jeune aux cheveux longs se charge des commentaires indispensables.

La vieille enlève constamment son dentier qui doit la gêner et ressemble tout à fait ainsi au portrait-robot de la sorcière classique, sur cette peau d'ours, devant cette télé un peu anachronique et ce feu de gros bois qui craque fortement. Parce qu'il y a un feu dans la cheminée - mais oui, en plein mois de juillet - et on s'en serait bien passé avec cette lourde chaleur d'orage ponctuée d'éclairs et de grondements sourds et lointains.

J'emprunte un crayon à bille et leur présente quelques effets avec. Le crayon paraît se ramollir par illusion d'optique, puis reste collé à mes doigts, comme un clou à un aimant. Ce truc les intrigue tous, et la vieille éteint enfin sa télé pour y regarder de plus près. Elle me frotte vigoureusement les doigts et me somme de recommencer.

Ça marche encore. Elle éclate alors d'un rire édenté de sorcière, m'envoie une grande claque dans le dos, puis redevient sérieuse. Un jeune lui explique quelque chose. Je saisis le mot "mesmérisme", mais le reste doit être en dialecte iroquois, et je n'y comprends rien.

La vieille rajoute une bûche dans le feu qu'elle tisonne. On crève de chaud et la bouteille de gin repasse en silence. Puis, comme la vieille fixe le feu, nous le fixons aussi. Un jeune lui pose une question à l'oreille. La vieille hoche la tête mais se tait. Quelques minutes passent; les craquements s'intensifient dans les flammes, projetant parfois des braises jusque sur la fourrure miteuse où elles s'éteignent en faisant grésiller les poils. La vieille commence enfin à murmurer quelque chose, et le jeune, inquiet, se penche pour mieux entendre.

- Elle lui révèle l'avenir, en interprétant les détonations du bois dans le feu, me fait Jocelyne à mi-voix. C'est sa technique. Et elle peut même, paraît-il, provoquer ces détonations à volonté...

Elle choisit le bois qu'il faut pour ça, me dis-je en moi-même. Mais une détonation plus violente nous fait sursauter et je reçois une grosse braise sur la jambe pour me châtier de mon scepticisme. Aïe ! C'est gagné. Et un trou dans mon pantalon avec ça. La vieille ramasse tranquillement la braise avec les doigts, et en profite pour allumer sa pipe avec. Et tout le monde se met à fumer, y compris un gamin de dix à onze ans assis dans un coin. C'est vrai que ce sont les Indiens du Canada qui ont enseigné aux marins de Jacques Cartier l'usage du tabac, encore aujourd'hui appelé "butunn" en breton, de son ancien nom indien. Et en vieux français l'on disait d'ailleurs aussi "pétuner", pour fumer.

- L'autre jour, la vieille a posé une brindille et l'a fait sauter en l'air par la seule puissance de sa pensée, m'explique le jeune Indien.

- Veut-elle recommencer ?

- Non, elle ne veut pas ce soir. Elle n'est pas en forme...

Mais un gros Indien d'une quarantaine d'années, aux cheveux courts et en brosse plantés bas sur le front et la nuque, entre à ce moment. Il a l'avant-bras gauche entouré d'un pansement sale et va

s'asseoir directement près de la vieille en grommelant simplement quelques mots de salutation.

La vieille regarde son bras sans rien dire et lui fait signe d'enlever le pansement. Jocelyne l'aide, et une vilaine brûlure apparaît progressivement, avec la peau boursouflée et la chair nue et suintante par endroits.

- Il s'est renversé une bassine d'huile bouillante sur le bras, m'explique à voix basse le jeune aux cheveux longs. C'est arrivé en début d'après-midi...

La mise à l'air de la brûlure et la chaleur du foyer semblent soudain raviver la douleur du gros homme qui fait une grimace de souffrance et serre les dents en gémissant sourdement.

La vieille le fait reculer vers le centre de la pièce. Assis tous les deux, face à face, sur le sol, elle lui saisit les doigts fermement et commence à promener son autre main très lentement, du coude au poignet, au-dessus de la brûlure, toujours dans le même sens, pendant vingt secondes environ, tout en murmurant quelques paroles incompréhensibles. Soudain elle élève la voix, interroge le patient et lui touche plusieurs fois la brûlure, du bout des doigts, en pressant fortement.

Le gros Indien rit, bredouille quelque chose et secoue son bras d'un air d'incrédulité.

- Je ne sens plus rien ! Je ne sens plus rien ! s'exclame-t-il en anglais. Et il se touche lui-même la chair pour s'en assurer.

Tout le monde rit autour de lui, sauf la vieille, impassible et blasée.

- C'est formidable, n'est-ce pas ? fait Jocelyne.

- Elle a le don d'éteindre le feu des brûlures, nous explique le jeune aux cheveux longs. Moi, je suis infirmier dans une clinique à Montréal, et je lui ai déjà envoyé trois brûlés cette semaine. Ça a bien marché. La douleur revient au bout d'un moment, quelques heures en général, ça dépend; mais les gens apprécient tout de même ce répit. J'en ai parlé au patron de la clinique et il est venu avec un petit garçon de deux ans qui venait de se brûler la main sur une plaque de cuisinière. Ce n'était pas beau à voir, et ça n'a pas marché malheureusement avec lui. Je ne sais pas pourquoi.

La vieille n'était peut-être pas en forme, ou bien son fluide s'était trop déchargé avec les trois autres, le jour avant. Le docteur disait qu'il devait s'agir habituellement d'un effet d'auto-suggestion. Il avait l'air assez sceptique. C'est dommage, que ça n'ait pas marché cette fois-là, car ça lui aurait cloué le bec à ce maudit Criss de tabernouche.

- En France aussi, fis-je, certains guérisseurs savent, paraît-il, éteindre le feu des brûlures, sans guérir la plaie naturellement. Mais pour en profiter, il faut sans doute y croire, du moins inconsciemment. En tout cas, le gros a l'air content, tant mieux pour lui. On aurait dû, à mon avis, baptiser la vieille, "maîtresse du feu", plutôt que "Vision profonde", car le feu a bien l'air d'être sa spécialité...

- En tout cas, je te remercie de m'avoir accompagnée, me fait Jocelyne. Ils m'ont seulement laissée entrer parce que je leur avais dit que tu étais magicien toi-même, et ça les intriguait. Tu sais que les jeunes Indiens s'intéressent de plus en plus aux traditions et reviennent vers les "longues maisons" où des chamanes osent à nouveau leur parler du Manitou. Ils disent que les blancs leur ont tout volé, même leur religion, et ils essaient ainsi de retrouver leurs racines...

J'avais connu Jocelyne deux mois plus tôt, à la fête annuelle des Bretons du Québec, à Rougemont, sous les pommiers en fleurs. J'y avais aussi retrouvé des compatriotes de Huelgoat, érnigrés au Canada.

Mon ami Roger Le Roy,* originaire des Monts d'Arrée, et missionnaire au lac Saint-Jean depuis quinze ans, avait célébré sa messe vers dix heures du matin et je lui avais succédé pour présenter mon spectacle.

- Dégage ! lui avais-je dit, en montant sur l'estrade. Maintenant que tu as fini ton numéro, c'est à mon tour de faire le mien. Et en plus, je me suis fendu d'un billet de deux "piastres", tout à l'heure, à ta quête pour les bonnes œuvres de l'association. Je n'en avais jamais autant donné à un curé, de ma vie; mais c'était la plus petite coupure que j'avais sur moi, malheureusement.

* Le sympathique Père Roger est décédé au Lac St Jean en 2001.

- C'est bien fait, espèce de sale mécréant, m'avait-il répondu en m'envoyant un coup de poing rageur. Et à propos de "numéro", laisse-moi te dire que toi tu en es encore au stade de la magie, comme les sauvages, alors que moi j'en suis déjà à celui de la religion. Et pan dans les arptions !

Impossible d'avoir le dernier mot avec ces maudits curés...

MAGIE INDIGENE JUSQU'EN TERRE DE FEU

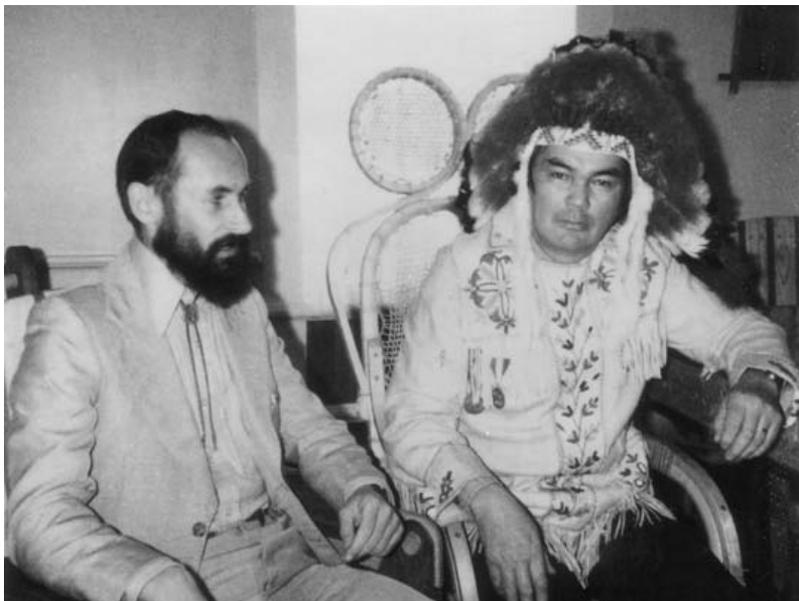
Des Inuits du Nord jusqu'aux Fuégiens du Cap Horn, l'illusionnisme fut très populaire, comme nous le confirme notre ami Mauro A. Fernandez "Fénix", dans son passionnant ouvrage: *"Historia de la Magia y el ilusionismo en la Argentina"*, Buenos Aires, 1996.

Son premier chapitre relate en effet plusieurs témoignages précis de tours de Fakirisme et d'escamotage d'opérateurs indigènes parfois accusés de sorcellerie. Ainsi l'Inquisition eut-elle à juger au XVII^e siècle du cas d'un certain Miguel Urgiles, de Riobamba (Quito) qui au son de la guitare, faisait danser un œuf...

Un Fuégien nommé Tenenesk, seulement vêtu d'un pagne, faisait apparaître, entre ses mains, des petites pierres et des coquillages.

Houshkon, un autre Fuégien, fit apparaître, devant Pessagno Espora, un étrange objet translucide qu'il escamota ensuite.

Un autre témoin, Gallardo, assista aussi à une séance nocturne au cours de laquelle un Fuégien nommé Chashkil produisit mystérieusement une énorme courroie de cuir, puis une sorte de petit chien de peau qu'il gonfla et auquel il sembla donner vie, avant de le faire disparaître de manière incompréhensible...



Avec le chef Kurtness, Pointe Bleue, février 1978.



*Dépeçage d'un ours
- animal totem -
à Pointe Bleue.*

VII

LES "SUKIAS" D'AMERIQUE CENTRALE

VALLEE DU CHIRRIPO, COSTA RICA, AVRIL 1985

L'enfant indien s'arrête soudain, ouvre son sac d'un air mystérieux, nous regarde avec un petit sourire en coin, et brandit triomphalement un gros coquillage, une conque, dans laquelle il se met à souffler avec force, en gonflant les joues.

Le son du buccin résonne dans toute la vallée profonde, se répercute sur le versant opposé, et revient en écho vers nous. L'enfant souffle encore à deux reprises, et m'indique alors, de la main tendue, quelque chose, de l'autre côté, à la même hauteur. Je ne vois rien d'abord que la forêt, mais j'aperçois enfin, dans une trouée, une petite case à moitié dissimulée dans la végétation touffue. C'est bien loin cependant, pour nous, qui ne sommes pas des oiseaux.

- C'est ta maison ?

- Sí señor.

- Combien de temps faudra-t-il pour y arriver ?

L'enfant me regarde d'un air inquiet et hésite.

- No sé, avant la nuit peut-être.

- Y a-t-il un village ?

- Un village ?

- Un pueblo, des cases groupées, un pueblito.

- No señor. Il y a des ranchos dispersés au fond de la vallée. En bas, c'est Chirripó Abajo, et il y en a d'autres plus loin en amont, c'est Chirripó Arriba. Mais il n'y a pas de pueblo.

- Combien de temps faut-il pour atteindre Chirripó Arriba ?

- Sept heures de marche, más o menos, neuf heures peut-être...

- Et Chirripó Abajo ?
- Une heure ou deux d'ici.
- Tu connais bien la vallée ?
- Sí señor, j'ai toujours vécu ici.
- Est-ce que vous avez des "sukias", des sorciers, chez vous ?
- Sí señor, il y en a deux.
- Très bien. Alors, en route...

Nous remettons le sac au dos et poursuivons la descente prudemment, nous accrochant aux branches et aux racines pour ne pas rouler dans le ravin. A un détour du sentier, je n'aperçois plus l'enfant qui filait devant. J'accélère le pas pour le rattraper, mais il s'est évaporé comme un lutin de la selva.

- Niño ! Où es-tu ? Espera, attends-nous !

Appelle toujours. Il a bien disparu, le maudit petit démon, qui ne tenait pas à ramener ces trois blancs chez lui, ces trois blancs qui voulaient je ne sais quoi. Inutile de courir après lui, ça ne servirait à rien. Nous qui comptons sur lui pour nous guider...

Nous nous arrêtons donc; et mon collègue Jean, directeur finistérien de la section primaire du lycée franco-costaricien de San José où j'enseigne moi-même le français au moment où j'écris ces lignes, s'assoit et sort une carte d'état-major, pendant que je bois un coup à la gourde commune que je passe ensuite à son fils Yannick, un gamin d'une dizaine d'années qui a bien marché jusqu'ici sans se plaindre, nous épatant d'ailleurs tous les deux.

- Regarde la carte, fait son père. Nous ne pouvons pas nous perdre. Il faut continuer à descendre, le plus droit possible jusqu'au lit du río Chirripó que nous apercevons là-bas, au-dessous de nous. Il y a près de mille mètres de dénivellation entre le plateau et le fond de la vallée. Il doit faire chaud en bas. La végétation est d'ailleurs de plus en plus dense. Au bord du río, nous trouverons sûrement des habitations. Les sentiers ne sont pas indiqués sur la carte, mais ça n'a pas d'importance, on arrivera bien quelque part...

Et nous voilà repartis. Nous avons quitté Turrialba, le matin même, à l'aube, et avons progressé le maximum en voiture tout terrain,

profitant de cette saison exceptionnellement sèche, qui rendait les pistes plus praticables qu'à l'ordinaire. En traversant une finca, nous avons rencontré ce jeune indigène d'une douzaine d'années que nous avons embarqué, lui épargnant ainsi une dizaine de kilomètres à pieds, et gagnant du même coup - du moins nous le croyions - un guide présumé, pour nous introduire dans cette mystérieuse vallée du Chirripó, que je désirais connaître, après avoir noué de bons contacts, l'année précédente, avec des "sukias" Cabécares et Bribris, dans la vallée de Talamanca, de l'autre côté de la chaîne, à la frontière du Panamá, plus accessible par la côte Caraïbe.

Mon collègue avait tenu à m'accompagner avec son fils, pour se rendre compte de la manière dont vivent les Indiens du Costa Rica, petite minorité dans ce pays où les conquistadores les ont refoulés vers les zones les plus sauvages de la Cordillère.

- Attention, avais-je dit, en plaisantant, à Yannick. Ce soir nous serons peut-être attachés au poteau de tortures...

Je ne croyais pas être si près de la vérité. Dans la dernière "cantina", la petite épicerie-taverne où nous étions arrêtés, le patron et quelques clients nous avaient mis en garde et conseillé d'être prudents. Nous avons acheté une bouteille de rhum, des cigarettes et quelques boîtes de conserves, car nous ne trouverions rien à manger là-bas selon eux. Nous avons enfin arrêté la voiture au sommet du plateau, là où la piste devenait un simple sentier, d'ailleurs coupé par un arbre abattu, et nous avons continué à pieds, à flanc de coteau, croisant dès le début un petit groupe d'Indiens à dos de mulet qui montaient vers le sommet et nous avaient regardés curieusement, répondant à peine à notre salut. Il est vrai que les Indiens sont en général peu bavards. L'enfant avait feint de n'être pas avec nous.

Après sa disparition, nous avons continué à descendre, mais c'était de plus en plus raide et glissant, et le sac se faisait de plus en plus lourd. Mes genoux commençaient sérieusement à flageoler et à ne plus me soutenir. Enfin nous débouchâmes tout de même, avec soulagement, en terrain plat.

Nous continuâmes dans le sous-bois, quand nous trouvâmes brusquement devant nous une grande case ronde et magnifique,

couverte de palmes et prolongée par deux autres paillotes ouvertes et rectangulaires, où grouillaient les poules et les cochons noirs.

Nous nous approchâmes du "palenque", et plusieurs visages étonnés apparurent dans l'ouverture tournée vers le sentier. Nous serrâmes de nombreuses mains et entrâmes hardiment après en avoir demandé l'autorisation en espagnol.

La grande case était pleine de monde. Nous tombions en pleine réunion indienne, chose rare car leur habitat est très dispersé au Costa Rica. C'était une chance pour nous... Le centre de la case était occupé par une sorte de large table basse couverte de pièces de monnaie et de paquets de billets de banque, presque tous en très petites coupures. Un groupe d'anciens entourait cette table. Nous posâmes nos sacs et commençâmes par les saluer l'un après l'autre avec déférence. L'un d'eux, qui parlait un peu l'espagnol, se déclara être le maître du "palenque", et nous offrit unealebasse de chicha de maïs pour nous désaltérer.

Nous saluâmes aussi les autres, plus jeunes, debout ou assis par paquets sur les couchettes et les hamacs, le long des parois, et le groupe des femmes, couvertes de lourds colliers et de robes aux couleurs vives, serrées ensemble avec les enfants, près de l'autre ouverture tournée vers le río.

Le vieil Indien nous tendit encore une autrealebasse pleine, cette fois, de chicha de banane, beaucoup plus forte, plus épaisse et plus écœurante. Deux grands bacs de chicha étaient d'ailleurs posés au sol, dans lesquels ils allaient puiser fréquemment. Ils nous montra deux hommes accroupis près de la table, comptant l'argent et empilant les pièces, et nous expliqua qu'il s'agissait d'envoyés du "cacique", le chef traditionnel, venus à pieds de l'autre côté de la chaîne, pour prélever son tribut annuel. Chaque adulte devait verser vingt pesos et chaque enfant cinq. C'est pourquoi il y avait tant de monde qui entrait et sortait. Nous dûmes également apporter notre contribution, et le vieux nous demanda alors, après avoir encore passé unealebasse de chicha, qui nous étions et ce que nous désirions.

Quelques jeunes, qui savaient mieux l'espagnol, s'étaient approchés. Les autres, apparemment, ne parlaient que leur langue, et nous

observaient du coin de l'œil. Français ? Cela ne disait rien à personne, bien entendu, pas plus que Chirripó ou Cabécares n'auraient de signification pour la plupart des Bretons. Nous étions des blancs, voilà tout. Que vendions-nous ? Rien ? Etonnement et regards appuyés vers nos sacs que quelques-uns commencent déjà à vouloir ouvrir.

Nous leur expliquons que nous y avons seulement le hamac, des lits de camp, une caméra, quelques affaires personnelles, et de quoi manger. Je sors cependant le rhum et en offre un fond de gobelet à chacun, en commençant par les anciens. Il y a juste de quoi goûter car tout le monde en veut, y compris les femmes.

Mon collègue sort aussi sa canne à pêche, objet de curiosité, et s'éloigne le long du río, accompagné de deux ou trois Indiens et de son fils.

Pour ma part, j'essaie d'expliquer aux autres ce qui m'intéresse, et je leur parle de mes rencontres amicales avec les "sukias" cabécares et bibris, de l'autre vallée. Les visages restent fermés et butés; la chicha a déjà fait son œuvre depuis un moment, et je sens une méfiance bornée.

Quelqu'un me confirme tout de même qu'il y a bien deux "sukias" à Chirripó Arriba, mais que l'un d'entre eux, trop vieux, ne peut plus se déplacer.

Peut-on les rencontrer ? Silence de mort. Quelqu'un accepterait-il de nous guider demain vers Chirripó Arriba ? Pas de réponse.

Je demande alors au vieux s'il est possible de dormir ici cette nuit. Celui-ci élude la question et me dit qu'il va y réfléchir; et il se verse une large rasade de chicha pour retrouver son équilibre sérieusement compromis dès qu'il se redresse.

Un jeune, à demi-ivre, me demande, alors d'un ton agressif, ce que je sais faire, si je suis magicien moi-même, comme je le prétends, et il commence sans gêne à fouiller dans mon sac. Je l'écarte doucement mais fermement, et lui sors une pièce de monnaie de la chevelure. Il se recule brusquement et se met à hurler quelque chose, alors que je fais passer la pièce dans l'autre main pour l'escamoter en fin de compte.

Un autre Indien d'une quarantaine d'années, plus calme et plus lucide, s'avance vers moi et me dit doucement en espagnol :

- Attention, señor, moi je sais que vous êtes de bonnes gens, mais ce jeune est en train de déclarer aux autres que vous êtes un voleur, que vous êtes venu ici pour faire disparaître tout leur argent, par sorcellerie. Il vaudrait mieux ne pas rester traîner ici. Si vous voulez, je vous invite à ma case; vous pourrez y passer la nuit.

- Est-ce loin ?

- No señor, à peine à un quart d'heure de marche, vers l'aval.

C'est dommage que ce ne soit pas en amont, vers Chirripó Arriba, car j'aimerais tout de même rencontrer ces deux "sukias".

En attendant, je vais rejoindre les autres au bord du torrent. Jean a attrapé deux poissons; et au bout d'une heure, nous rentrons vers la grande case.

L'atmosphère s'y est sérieusement échauffée. Le niveau de la chicha a plus que baissé alors que le ton a monté, Yannick me dit qu'il a entendu l'un des jeunes Indiens déclarer aux autres en espagnol qu'il n'aimait pas les blancs et que ceux-ci étaient tous des voleurs. Il s'agit, en fait, du même que tout à l'heure, franchement excité maintenant.

Pour changer les esprits, je leur présente quelques tours, et commets l'imprudence de faire apparaître des pièces et de transformer des papiers blancs en billets de cent colons. J'aurais dû éviter ça. Après ce qu'a probablement raconté l'autre pendant notre absence, et pour ces Indiens qui ignorent totalement ce qu'est l'illusionnisme, tout ceci ne peut être qu'une magie noire de ma part; et cet argent a peut-être été diaboliquement enlevé de leurs économies ou de la caisse du tribut.

Prudemment, je retransforme mes billets de banque en papier blanc, mais le mal est fait. Bref, la tension devient vive, et quelques insultes et des menaces sourdes commencent à fuser. Le maître de la case refuse que nous y passions la nuit, et il se remet à danser lourdement avec les autres anciens, en se tenant par les épaules pour ne pas tomber et en fredonnant une mélodie sourde et lancinante.

Je cherche du regard l'Indien qui nous avait invités tout à l'heure. Pourvu qu'il ne soit pas parti pendant notre absence, il nous faudrait dormir dans la brousse, car tous ceux à qui je demande l'hospitalité refusent sèchement ou s'écartent sans un mot, l'air hostile.

Ouf ! Le voilà qui rentre. Il juge immédiatement la situation et nous souffle qu'il faut filer en vitesse, et sans saluer personne pour ne pas trop attirer l'attention.

Nous ramassons nos affaires et, dans ma précipitation, j'oublie un petit sachet noir sur le désordre de la couchette où se trouvait mon sac à dos.

Sitôt sortis de la case, nous nous éloignons d'un pas rapide, espérant que personne n'ait remarqué la direction que nous avons prise, et ne se lance à notre poursuite. Nous filons un moment vers l'aval, puis obliquons brusquement vers le flanc gauche de la vallée, par un petit sentier dissimulé dans la végétation, au passage d'un arroyo. Et nous remontons durement vers le plateau d'où nous étions venus. Mais c'est moins pénible qu'à la descente. Nous traversons encore quelques ruisseaux. Tout est calme, et l'Indien commence à se rassurer.

- J'ai travaillé un moment, nous explique-t-il, avec des gringos qui cherchaient de l'or dans la vallée. Je les guidais et leur faisais la cuisine. Ils avaient même un hélicoptère, et ils me payaient bien. Moi, je m'entends bien avec les blancs. J'ai vu que vous étiez de bonnes gens, et je vous ai invités parce que les autres, complètement ivres, pouvaient vous faire du mal. Demain matin, je vous conduirai vers le plateau.

En attendant, nous marchons depuis plus d'une demi-heure, d'un pas forcé. La case située "à un quart d'heure de marche" n'est toujours pas en vue, et soudain, à la traversée d'un torrent, deux jeunes Indiens nous rejoignent en courant et se mettent à crier, d'un air mauvais.

Aïe, aïe, aïe ! Je m'étais réjoui trop tôt. Notre guide a l'air d'avoir peur et baisse les yeux sans rien dire. Mais que veulent-ils donc ?

- Nous voulons cent soixante dix colons, exigent-ils. Donnez-les tout de suite ou nous revenons avec des armes; notre case n'est pas loin d'ici.

Pourquoi cent soixante-dix colons ? Ce n'est pas une bien grosse somme, du moins pour nous.

C'est le prix approximatif d'une bouteille de mauvais rhum. J'essaie donc de calmer les deux Indiens agressifs, dont l'un veut me sauter dessus, et je leur dis que nous acceptons. Mais comme mes billets sont redevenus du papier blanc, je demande à mon collègue de leur remettre l'argent. Ayant pris celui-ci comme un dû, les deux Indiens nous dépassent d'un pas rapide et disparaissent bientôt.

Quelque temps après, notre guide inquiet nous arrête à nouveau.

- Je ne suis pas tranquille, me dit-il à mi-voix. Ils nous attendent peut-être chez moi, pour vous dépouiller, et je les ai entendus dire qu'ils reviendraient cette nuit de toute façon. Je ne pourrai rien faire pour vous aider, moi, je suis seul avec ma femme, la veuve de mon frère et tous les enfants, et je ne peux pas prendre vraiment votre parti, car je vis ici, moi. Pouvez-vous me donner un peu d'argent maintenant, et me laisser boire un peu de rhum ? Car s'ils sont là, ou s'ils reviennent, ils ne me laisseront rien.

C'est très rassurant, en effet, mais que pouvons-nous y faire ? Nous lui donnons donc cent colons et le laissons finir la bouteille; mais je n'explique pas la situation précise à Jean et à son fils pour qu'ils ne s'inquiètent pas inutilement. Ça ne changerait rien de toute façon.

En fin de compte, les deux gars ne sont pas dans la case, où nous nous installons tant bien que mal, et nous nous nettoyons un peu avant la tombée de la nuit. La case misérable, ouverte à tous les vents, est accrochée entre les arbres à flanc de montagne, et nous dominons la vallée du Chirripó.

La nuit tombe, et l'on entend résonner au loin les cris sinistres d'une troupe de singes hurleurs.

Les femmes ont allumé le feu qui, en fait, ne s'éteint jamais complètement, à la jonction de trois troncs d'arbres couchés au sol, en croix, et dont on rapproche les têtes rougeoyantes au fur et à mesure de leur combustion qui peut durer deux semaines à un mois, selon leur longueur et leur grosseur.

- Y a-t-il encore des jaguars dans la région, demandai-je à l'Indien.

- Quelques-uns, me répond-il, mais ils sont assez rares, heureusement.

- Et des crocodiles dans le río Chirripó ?

- Claro ! Il y en a, surtout vers l'aval. Mais le plus dangereux est encore le "tigre de agua", et ceux qui le rencontrent n'en reviennent jamais pour dire exactement comment il est...

Le *tigre de agua* est un animal fabuleux que craignent encore pas mal d'Indiens d'Amérique Centrale, du Honduras au Panamá. J'en avais déjà entendu parler chez les Bribris et les Cabécares de Talamanca, au bord du fleuve Sixaola, où selon eux, vivrait encore ce fauve redoutable, inconnu des naturalistes. S'agirait-il, à l'origine, de jaguars aquatiques ou de requins remontant en eau douce ? On trouve effectivement des requins assez loin de l'océan. Ou peut-être est-ce une pure superstition.

- Vos billets de cent pesos, sont-ils vraiment redevenus du papier blanc ? me redemanda-t-il, l'air préoccupé, après un moment de méditation.

- Bien sûr, confirmai-je. Et je sortis les papiers pour les lui faire toucher.

- Je le savais bien, fait-il, dubitatif.

- Pensez-vous que les autres reviendront cette nuit ?

- Je ne crois pas, car il commence à pleuvoir. Mais demain vous aurez intérêt à partir très tôt.

La pluie ? En effet, de grosses gouttes commencent à tomber. C'est tout à fait inattendu et inespéré, car cette averse est la première depuis près de deux mois. Dans quelques minutes les sentiers vont être boueux et glissants, et la pluie va rafraîchir, dessaouler et peut-être calmer les ardeurs belliqueuses des jeunes excités.

On dit que certains chamanes indiens ont le pouvoir de faire pleuvoir à volonté. Je le crois volontiers; et vous voyez qu'ils ne sont d'ailleurs pas les seuls, puisque l'influx magique jailli, à mon insu, de subscocient de mon cerveau, avait obtenu le même résultat.

Les curés bretons possèdent aussi ce pouvoir incontestable de faire pleuvoir; et en 1976, lors de la grande sécheresse, leurs fidèles cultivateurs, Léonards ou Vannetais, leur demandèrent d'intervenir. Mais ils se firent prier très longtemps, allez savoir pourquoi, avant d'accéder à leurs suppliques. Après plusieurs mois d'attente mortelle, ils finirent tout de même par se décider à organiser des processions et sortir les bannières consacrées et rituelles.

Voyant passer le cortège, un vieil ouvrier agricole, sans doute aigri contre ses anciens patrons, me dit en ricanant méchamment :

- Ça ne marchera pas, leur truc, car j'ai mis un crapaud vivant dans ma poche. Avec un crapaud dans la poche on peut contrer n'importe quelle conjuration et empêcher n'importe quel *taol fizik*. Par exemple, je peux te faire rater tes tours, si je veux, avec ce moyen. C'est infaillible...

On me l'avait déjà assuré plusieurs fois, et je n'en doutais nullement - à juste titre d'ailleurs, puisque plusieurs semaines s'écoulèrent encore sans nuages. Il fallut refaire une autre procession; et cette fois enfin la pluie ne tarda pas à venir, le vieux sorcier au crapaud n'ayant sans doute pas pu y assister.

LES PIERRES MAGIQUES...

Heureusement pour nous, aucun Indien n'avait eu l'idée de se mettre un crapaud dans la poche. Le savoir et la science de nos pays hautement cultivés n'avaient pas pénétré jusqu'au Chirripó, et ce secret redoutable leur échappait encore.

Notre hôte semblait s'en réjouir aussi; et après avoir mangé quelques "frijoles", haricots rouges ordinaires, et les poissons pêchés par Jean, nous nous préparons à passer la nuit, un peu plus rassuré pour ma part, quand soudain, en rangeant mon sac, je me rends compte de l'absence de mon petit sachet noir. Bon Dieu ! Il a dû rester dans la grande case, là-bas. Comment vont-ils réagir en le découvrant, et quand vont-ils le découvrir ? Il contenait deux petites pierres rondes et aplaties, de trois centimètres environ de diamètre,

ainsi qu'un pendule radiesthésique chromé pouvant se dévisser et renfermant lui-même un minuscule dé à jouer, signe de chance, et une toute petite tête de mort métallique, symbole de malchance. Les Indiens ne s'y tromperont pas, car tous les sukias possèdent un sachet semblable qu'ils n'ouvrent jamais devant les profanes.

Comme leur bâton de sorcier, ce sachet est un des attributs de leur fonction, et les pierres qu'il contient sont censées détenir de multiples pouvoirs magiques.

Ces pierres peuvent être d'origines diverses. Il peut s'agir de roche volcanique ou de petits galets ronds, ramassés dans le lit d'un torrent; ou encore avoir une origine animale : "calculs" des voies urinaires, ou "bézoars", touffes compactes de poils ou pierres que l'on trouve parfois dans l'estomac des cerfs, des tapirs, ou des ruminants. Il est curieux de noter qu'en Europe médiévale également, l'on attribuait au "bézoar" des vertus curatives et que d'autre part ce mot est d'origine arabe.

Ces deux pierres sont en général de couleur différente. Elles sont vivantes, dit-on, et forment un couple. L'une est mâle, "macho", et l'autre femelle, "hembra". Le sukia place son sachet sur la main du patient et établit son diagnostic selon les réactions des pierres. Celles-ci peuvent se retourner ou même danser, selon la croyance populaire. Une certaine adresse digitale n'y serait peut-être pas étrangère... L'on dit aussi qu'elles peuvent changer de couleur, ce qui n'est pas une légende, car en ayant par hasard lavé deux, d'aspect blanchâtre, j'ai eu la surprise, un jour, de voir l'un d'elles prendre une belle teinte bleu-ciel, et l'autre se couvrir de jolis reflets verts.

En tout cas, je m'étais composé ce sachet pour montrer aux sukias indigènes que je disposais également de cet accessoire traditionnel de sorcellerie...

Si le sukia meurt sans succession, ses pierres sont enterrées avec lui. C'est ainsi que j'ai pu m'en procurer, grâce à des "huaqueros" - des pilleurs de tombes indiennes - qui en trouvent parfois dans leurs fouilles illicites et les appellent craintivement "piedras de muerte" : pierres de mort.

Nous sommes d'ailleurs revenus l'année suivante aux abords de la vallée du Chirripó avec une équipe de "huaqueros" qui y opéraient discrètement, les indigènes n'appréciant guère ce genre de profanation...

Quant au pendule, c'était là un outil magique purement occidental et inconnu d'eux.

Qu'allaient penser ces Indiens en découvrant mon sachet ? Allaient-ils l'ouvrir et être confirmés dans leur idée que j'étais un sorcier maléfique ? Ou le montreraient-ils d'abord à leurs sukias ; ce qui me paraissait très vraisemblable. Et qu'en penseraient ces derniers ? Et quelle serait leur réaction ? Allaient-ils imaginer que j'avais malencontreusement oublié ce sachet et perdu ainsi mes pouvoirs, ou que je l'avais déposé là volontairement pour leur jeter un sortilège ?

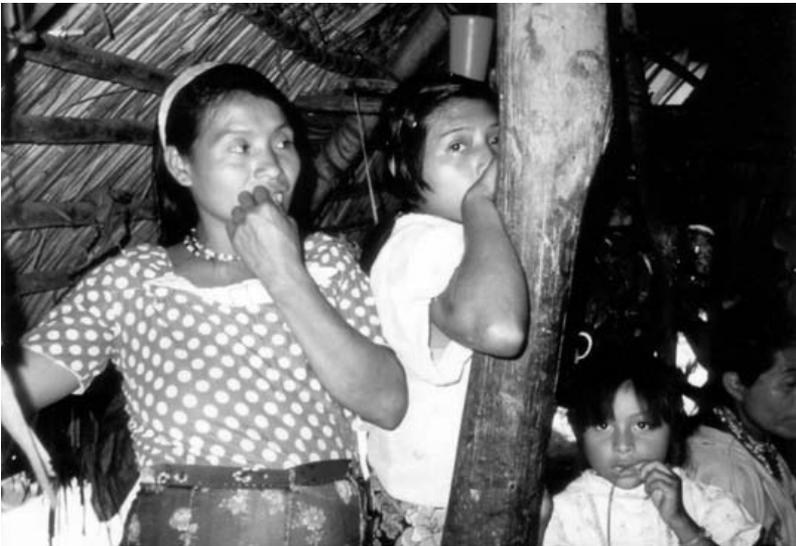
En attendant, je réfléchis à tout cela. Mon hamac est accroché à l'abri des serpents, de la volaille et des cochons qui piétinent sans vergogne mes deux pauvres amis, étendus au sol sur leurs matelas pneumatiques ; mais je ne dormirai cependant pas beaucoup non plus, une inquiétude sourde demeurant en moi. Que pourrions-nous faire, sans armes, face à d'éventuels agresseurs qui possèdent, eux, pour la plupart, des carabines et des machettes, sans compter les sarbacanes et les arcs encore utilisés pour chasser certains gibiers.

S'il arrivait quelque chose de fâcheux, ce serait de ma faute car cette petite expédition a été organisée trop à la hâte. A chaque fois que j'ai eu des problèmes, c'était pour la même raison : pour avoir débarqué sans prévenir chez des gens, méfiants peut-être, mais sans doute à juste titre, notre histoire coloniale ne les ayant pas accoutumés à faire confiance à ceux de notre race. Et puis, je ne trouverai peut-être pas toujours non plus, un indigène assez sympathique ou maladroit pour me tirer sa flèche, juste sur la ceinture.

Mais en fin de compte, nous aurons encore de la chance cette fois et nous ne serons pas dérangés. Le lendemain, levés avant l'aube, nous parviendrons à rejoindre la voiture après une marche forcée et épuisante, étant donné que personne ne nous accompagnera pour nous guider vers le plateau.

Et c'est grâce à notre double-vue que nous nous dirigerons dans cette forêt si dense, où trois mois plus tard un chasseur retrouvera par hasard une avionnette "crashée" là, dix-neuf ans auparavant, avec ses quatre passagers. Il n'avait fallu que cinq ans pour retrouver celle que nous cherchions en Côte-d'Ivoire...

Pendant une semaine, nous ne pourrons plus descendre un escalier sans pousser des hurlements, tant les muscles des cuisses nous font mal. Cela ne m'empêchera tout de même pas de regagner la vallée de Talamanca, trois jours après, pour revoir mon vieil ami Sukia, Vicente Faustin, un nom bien choisi pour un sorcier, et lui raconter mes mésaventures chez ses cousins de l'autre vallée.



Femmes cabécares observant mes tours avec inquiétude, Vallée du Chirripó, Costa Rica, avril 1985.

Nota : J'ai pu retourner dans la vallée du Chirripó, en février 1988 - cette fois avec l'accord du chef - et j'en conserve un souvenir émerveillé, et l'impression d'avoir remonté le temps durant ces quelques jours...



Statuettes précolombiennes de Sukias avec,
à leurs pieds, trois pierres magiques (Coll. F.G.).

LES PIERRES MAGIQUES DU SUKIA

(chant traditionnel bribri)

- "Sukias wa sio tsó ?
- Iepa wa itso tajë.
Eat sibö tö kam ikaniu".

- Les sukias possèdent des
pierres ?

- Oui, beaucoup; ils en ont.
Notre Dieu Sibö mit les
sukias, avant l'aube sur la terre.

Il rencontra alors un démon.

Il lui sortit une pierre des
entrailles, et mangea ce démon.

Puis il fit de même avec un autre démon, et un autre, et un autre.
Et il nous donna les pierres...

Puis il disparut au bord de l'océan.

Là-bas où naît le soleil levant.

Là-bas aux confins du monde. Au pays des nuages et des ondes,
Où vit la grippe maudite.

Le ciel est très bleu, et les pierres sont petites.

Mais le sukia peut, grâce à elles, vaincre bien des soucis.

Et empêcher la maladie...

Sibö nous a confié la pierre de la divination...

Pour faire pousser le maïs, nous avons une pierre.

Si nous voulons chasser le cerf,

Il y a une pierre pour ceci,

Et pour appeler le coati,

*Il y a une pierre aussi...
Et nous savons lui parler.
Sibö nous l'a personnellement donnée,
Et nous connaissons son secret.*

*Bê en a iana ? (Le connais-tu toi ?)
Ikê ês... (Et bien, c'est ainsi...)*

(Adaptation libre de l'auteur, d'après une publication du laboratoire d'ethnologie de l'Université de Costa Rica, sept. 1983).

FAUSTIN, LE SUKIA CABECARE...

Faustin habite juste au bout de la piste de Shirolès, laquelle est carrossable en temps normal, avec seulement quelques petits ríos à franchir à gué. Mais il n'y a pas besoin de marcher, et il est bien placé pour la clientèle, car des gens viennent le voir de loin.

- Je reçois même des gringos, m'assure-t-il.

Son fils qui lui succédera un jour, est un homme réservé d'une cinquantaine d'années. Il vit dans la forêt à un ou deux jours de marche de là, et apprend progressivement les techniques de son vieux père étonnamment bavard pour un Indien, surtout après avoir ingurgité quelques grands verres de rhum qu'il avale comme du petit lait.

Je vais le voir à chaque fois que je me rends sur la côte caraïbe. Je lui ai offert un jour un cadre truqué que l'on peut montrer vide, et qui lui permet de faire apparaître magiquement sa photo, aux visiteurs étonnés. Quel autre genre de cadeau pouvais-je faire à un sorcier ?

Je connais également un autre sukia (ou Jawa), isolé dans la montagne à quelques kilomètres de là, dans un site grandiose où il a fait construire une fort belle case sur pilotis qu'il a pompeusement baptisée : "Hospital".

Faustin n'aime pas beaucoup ce concurrent voisin, et l'accuse injustement d'être un *hechicero*, c'est-à-dire un envoûteur; alors que lui ne pratiquerait que la bonne sorcellerie, *la brujería*, pour guérir les gens et les délivrer des sorts jetés par d'autres. Mais j'ai l'habitude de ce genre de déclaration. Chacun dit toujours ça de l'autre, évidemment, et en toute sincérité d'ailleurs, car si l'on peut être amené soi-même à attirer les forces surnaturelles contre quelqu'un, ce ne peut être bien sûr, que contre une personne mauvaise qui en fait elle-même souffrir d'autres. C'est le cycle infernal.

Faustin est un devin,* il connaît aussi les plantes médicinales et prépare divers remèdes contre les maladies et les morsures de serpents. Il possède, comme la plupart de ses confrères, en plus du fameux sachet aux pierres magiques et du bâton, *el úlu*, une hache de pierre polie appelée : "pierre de foudre", *piedra de rayo*.

Comme c'est curieux que ces haches néolithiques soient également attribuées à la foudre, comme en Afrique noire ! Est-ce parce que la foudre peut abattre et déraciner un arbre géant et mettre ainsi à jour des haches enterrées ?

Certaines superstitions et certaines pratiques magiques se retrouvent exactement les mêmes d'un continent à l'autre, et il serait curieux d'en connaître le cheminement. Beaucoup de noirs venus comme esclaves d'Afrique, après avoir transité par la Jamaïque, peuplent la côte caraïbe et ont pu influencer les Indiens par leurs croyances magiques puissantes. Dans ce genre de choses, une minorité peut jouer un grand rôle. Et si les Bretons, découvreurs du Canada, n'ont pas été les plus nombreux à le peupler, leur influence culturelle est cependant incontestable sur la côte Est, en Gaspésie, où leurs superstitions et leurs légendes se mêlent à celles des Indiens Mic-Mac, de façon dominante.

(La hache néolithique est aussi appelée "pierre de foudre" en breton : *mein gurun*).

* J'ai appris son décès récent, en repassant dans la région en juillet 2000.

On attribue à ces haches préhistoriques, le pouvoir de maintenir l'eau de boisson claire et cristalline, en plaçant l'une d'elles dans le vase où l'on conserve cette eau.

Cette pierre peut aussi porter chance, dit-on. Eduard Conzemius, qui vécut chez les Miskitos et les Sumus du Nicaragua entre 1915 et 1922, explique que pour en connaître la valeur magique, il faut attacher la hache avec une ficelle, et tenter de brûler celle-ci avec une allumette, une chandelle ou même en la mettant dans le feu. Si la pierre est bonne, la ficelle ne se brûlera pas. Selon lui, le succès de l'expérience dépendrait de la manière dont est liée la ficelle. Celle-ci doit être très serrée, permettant à la pierre de devenir brûlante sans que la ficelle ne se consume. J'ajouterai que cela doit dépendre également de la nature de la ficelle.

Le même Eduard Conzemius, déclare aussi avoir observé que des sukias "possédaient certaines connaissances d'astronomie; que d'autres imitaient les voix de personnes, d'animaux ou d'oiseaux, et paraissaient être d'astucieux ventriloques. Ils pouvaient aussi prédire la mort d'une personne malade ou provoquer artificiellement celle-ci en l'empoisonnant le jour annoncé pour augmenter leur réputation..."*

Chez les Sumus, ajoute-t-il, chaque candidat aux honneurs de sorcier et guérisseur doit exécuter la danse du feu. Pour cela on allume un grand bûcher de bois de *liwai*, recouvert de feuilles de *bijagua*. Le futur sukia sort de la forêt, complètement nu, le corps recouvert de peinture noire, et marche longuement sur les braises ardentes, nus pieds, sans se brûler.

Ces marches sur le feu, dont nous reparlerons plus loin se pratiquent aussi chez les Indiens de San Blas au Panamá, ainsi qu'au Guatémala.

* Ed. Conzemius : "Estudio etnográfico sobre los indios Miskitos y Sumus de Honduras y Nicaragua".

CHEZ LES "PIAYES" DE GUYANE

J'ai eu de la chance, avec mes amis Jean-Claude et Véronique (cf. Chapitre IX, "Pacifique Sud") installés pour une dizaine d'années en Guyane, de présenter mon spectacle de magie, en 1992 et en 1999-2000, dans les communautés indiennes de ce territoire : chez les Galibis d'Awala Yalimapo, de Bellevue et d'Espérance, mais aussi chez les Wayanas.

Ce groupe, dont le village le plus important est Antecume Pata, se situe dans la zone de l'Inini, interdite au tourisme, entre le Brésil et le Surinam, et n'est accessible qu'en pirogue, par le Lawa et l'Itany, à partir de Maripasoula sur le haut Maroni.

Munis de l'autorisation préfectorale de Cayenne, et du certificat médical de non contagion, nous avons donc embarqué avec nos hôtes qui nous attendaient au bord du fleuve. Notre spectacle fut le premier du genre dans cette région perdue; et la scie musicale de Jean-Claude (véritable égoïne achetée au Costa Rica) causa l'étonnement, ainsi que mon tour du couteau transperçant le bras, accueilli par un silence angoissé...

Isolés dans la forêt amazonienne, les Wayanas ont encore conservé l'essentiel de leurs traditions, même si plusieurs jeunes ne portent plus le pagne rouge Kalimbé.

Les sorciers, ou "piayes", du Brésil ou de Guyane, savants en plantes médicinales et en poisons, font office de guérisseurs et soufflent de la fumée sur une douleur pour la calmer, avant d'en extraire "magiquement" une sorte de grosse perle concrétisant le mal, soulageant ainsi le patient par effet placebo.

Cependant les "piayes" sont parfois craints sur le Maroni, et René Jadfard, dans "*Nuits de Cachiri*"*, Ed. Caribéennes, Paris, évoque une vengeance terrible.

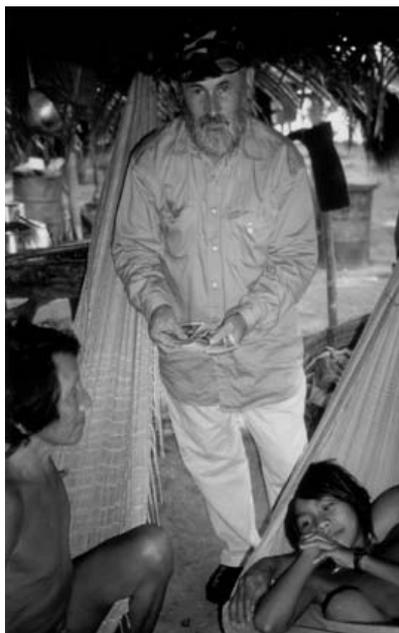
Voulant punir une femme qui lui avait fait du mal, un méchant sorcier ayant repéré le passage habituel d'un jaguar près du village,

* Le "Cachiri" est le nom guyanais de la "chicha", dont les Wayanas firent une consommation spectaculaire le jour de notre arrivée, se gonflant l'estomac comme une outre, puis vomissant à grands flots autour du carbet central, avant de rentrer se remplir à nouveau...

attendit patiemment que la femme eût ses règles. Il répandit alors discrètement un filet de sang d'agouti, depuis la piste du fauve jusqu'à la case de la victime. Et celle-ci, sortant le soir pour ses besoins naturels, fut assaillie et dévorée par le jaguar attiré par la traînée sanglante et l'odeur du flux menstruel.



Tours de magie chez les Wayanas de Haute Guyane, Antécume Pata, janvier 2000.



SORCIERS MAYAS ET CHUCH CA HAUS DU GUATEMALA...

Quelques tournées de magie à l'invitation du ministère de la Culture du Nicaragua, m'ont permis de découvrir un peu ce beau pays, mais sans connaître, hélas, les zones indiennes Miskitos et Sumus troublées par la guérilla.

En revanche, j'ai eu la chance de parcourir plus facilement le Guatemala où les Indiens forment la majorité de la population et vivent encore parfois comme à l'époque précolombienne.

L'ancienne cité de Tikal avec ses grandes pyramides et ses temples noyés dans l'immense jungle luxuriante du Péten, est un des lieux les plus fantastiques de la terre, et reste pourtant encore assez peu connue et fréquentée.

Du haut de la pyramide n°4*, en partie recouverte de végétation, j'admire le coucher du soleil sur cette forêt dense qui s'étend à perte de vue. Ça et là quelques sommets de temples émergent de l'océan de verdure, comme d'étranges îlots. Le bruissement des insectes, les cris des perroquets et les rugissements sourds des singes-hurlleurs, forment un concert assourdissant qui se ralentira seulement avec la venue de la nuit noire. D'ici, les grands prêtres mayas et les mages observaient jadis les étoiles et se perdaient en un univers complexe et dément de calculs infinis et de prédictions astronomiques dont nos ordinateurs vérifient aujourd'hui l'étonnante exactitude.

Il fait nuit maintenant, et la lune n'est pas encore levée. Des centaines de lucioles s'allument et clignotent sur le velours obscur de la forêt, me donnant l'impression bizarre d'être au-dessus du ciel et des étoiles.

Un arbre géant s'écroule soudain quelque part, entraînant avec lui d'autres voisins plus petits, dans un tonnerre de fin du monde,

* L'édifice précolombien le plus élevé du continent américain.

Nota : Dans cette période troublée du début des années 1980, le site était encore ouvert de nuit, et les touristes assez rares, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

suiwi du silence pétrifié de toute la forêt. Pourquoi a-t-il attendu ce moment pour tomber ? Mystère de la nature...

Je descends lentement de la pyramide en m'accrochant aux branches, et marche sans bruit par les sentiers sinueux. Me voici sur la place centrale de Tikal dont les deux principales pyramides ressemblent à des fusées gigantesques prêtes à prendre leur essor vers je ne sais quelle planète inconnue. Et vers où, sont-ils partis ces Mayas qui avaient conçu cette fantastique cité de pierre, et pourquoi l'ont-ils ainsi désertée ? Car ils l'ont abandonnée voilà mille ans et ce n'est pas ici que je les rencontrerai. Je suis seul, à cette heure, à errer entre les ruines cyclopéennes. Et les chambres souterraines de l'antique Tikal ne sont plus hantées que par un peuple de vampires qui commencent à sortir par essaims de toutes les fissures et à se disperser dans la forêt à la recherche de proies au sang chaud...

Pour retrouver les Mayas, ou plutôt leurs héritiers les plus vivants d'aujourd'hui, les Quichés, c'est vers le lac Atitlán qu'il faut se diriger.

Les marchés de Santiago d'Atitlán, de Sololá et de Chichicastenango sont les principaux points de rencontre où ils arrivent, traditionnellement vêtus de couleurs éclatantes.

Là, dans ce dernier village, sur les marches enfumées des églises - et même à l'intérieur ! - les "Chuch ca haus", les sorciers Quichés descendants des anciens prêtres mayas, établissent leurs autels, allument leurs bûchers de copal et commencent leurs invocations païennes, malgré les vives protestations de certains prêtres ladinos, débordés et impuissants.

A deux kilomètres à peine, l'idole en pierre, Pacual Abaj - "le Seigneur de pierre" - située sur une colline dans la forêt, est le cœur d'un sanctuaire encore fréquenté de jour comme de nuit par les indigènes. Un feu y brûle presque en permanence, dégageant une forte odeur de copal. Des sorciers viennent y faire leurs invocations qu'ils accompagnent de sacrifices de poulets dont la vie et le sang sont offerts à la divinité.

Le "Chuch ca haus" tranche la tête de la volaille d'un coup de machette et promène le cou ensanglanté sur les lèvres de l'idole, tout en conjurant celle-ci de réaliser le sortilège désiré. Le sol est tapissé d'aiguilles de pin et de pétales de fleurs; et de nombreux cierges empruntés à la religion catholique sont allumés au pied de Pacual Abaj que le sorcier encense de manière rituelle.

Au petit matin, dans ce lieu magique, parmi les arbres et le chant des oiseaux, on retrouve un contact presque direct avec cette magnifique civilisation maya, si proche de la nature et des étoiles en même temps.

- Beaucoup de Dieux mayas vivent encore, m'assure Don Tulio, indien Quiché dont la case s'accroche au flanc de la coline. (Lui-même est sculpteur et initié à l'art des "Chuch ca haus".) Certains Dieux dorment sous terre dans la forêt, mais ils se réveilleront un jour. D'autres rôdent souvent loin des habitations, et il n'est pas bon de les rencontrer. Les Balam, par exemple, ont l'apparence d'hommes forts et barbus, Ils sont très graves et sévères, et surveillent nos récoltes. Mais ils ont besoin d'enfants pour les servir, et c'est ce qui explique qu'un petit villageois disparaisse de temps à autre. Ce sont les Balam qui les enlèvent. Cosas de Balam... dit-on.

- Avez-vous déjà vu un Balam ?

- Moi non, mais j'ai entendu parler d'une jeune femme qui travaillait dans son champ de maïs. Comme il faisait chaud, qu'elle ne voulait pas salir ses vêtements, et qu'elle était seule, elle s'était mise nue pour travailler plus à l'aise. Mais elle avait entendu soudain quelqu'un hurler derrière son dos : "Pixe a uito, xnoh cizin !". Ce qui veut dire en maya : "couvre ton cul grande diablesse". En même temps qu'elle recevait deux coups sonores sur la partie mentionnée. Surprise et gênée, la dame s'était retournée et avait vu un homme grand et barbu, très en colère, qui avant de disparaître lui avait encore asséné deux autres coups sur la même zone anatomique d'où jamais n'ont disparu ces marques du châtiment. Et il paraît qu'aujourd'hui encore, des gens viennent de très loin pour admirer ces traces qui laissent pensifs, même les plus sceptiques. Mystères insondables et choses de Balam. Cosas de Balam...

Que ces Balam ressemblent donc à nos Teuss d'Armorique, pensais-je avec sympathie et un peu de nostalgie. Et comme ce récit pourrait bien être de chez nous.

- Comment êtes-vous devenu "Chuch ca haus" ? demandai-je alors à Don Tulio.

- C'est mon père qui m'a initié. Lui-même tenait ses pouvoirs de son père, et ainsi devant.

- Et c'est la seule manière ?

- Non. Certains reçoivent le don en naissant ou même avant, car on parle d'un grand sorcier, craint et respecté, et qui déjà avant sa naissance, de l'intérieur même du ventre maternel, avait tué son père par un sortilège, parce que celui-ci avait fait du mal à sa mère.

- C'est incroyable !

- Oui, mais c'était un grand sorcier et on disait même qu'il pouvait se changer en oiseau. D'autres obtiennent leurs pouvoirs seulement à l'âge adulte par un rite individuel d'initiation. Le novice doit se dévêtir et monter sur une fourmilière dans la forêt.

- Ce doit être terrible.

- Oui, les fourmis font très mal, mais le néophyte doit résister à la douleur et appeler trois fois le "grand maître de la Sorcellerie". Alors celui-ci apparaît sous la forme d'un énorme serpent qui lui lèche d'abord tout le corps pour calmer ses brûlures, puis l'avale en entier. Quelques minutes après, l'apprenti sorcier est expulsé par l'orifice postérieur accoutumé, et il est alors converti en magicien doté des pleins pouvoirs.

- Quels sont justement ces pouvoirs ?

- Cela dépend, car ils peuvent être bons ou mauvais. Par exemple, nous utilisons beaucoup les fleurs. Je place un bouton de fleur dans un vase d'eau, et la fleur s'ouvre magiquement sous mes passes. L'eau du vase peut ensuite servir à diverses opérations et à toutes sortes d'enchantements, et je l'utilise souvent sous forme de chocolat magique...

Les sorciers mayas, guérisseurs, envoûteurs, exorcistes ou capteurs de pluie comme les H'men du Yucatán, connaissent-ils aussi des trucs ? C'est tout à fait vraisemblable, car ceux-ci peuvent leur permettre de concrétiser visuellement leurs pouvoirs devant les profanes.

Des gravures anciennes représentent des Mayas se transperçant la langue avec une ficelle ou une épine de porc-épic, et certains le font encore afin de se procurer du sang pour des rites magiques.

Dès ses premiers contacts avec la côte d'Amérique Centrale, au Honduras, Christophe Colomb avait noté la présence de nombreux sorciers chez ces Indiens.

"Un jour, raconte-il, étant entrés dans une cabane où se trouvait un Cémi, un fétiche, cette statue se mit à proférer des imprécations contre nous. En cherchant la cause de ce prétendu miracle, on reconnut qu'à la bouche de la statue correspondait un tuyau dans lequel parlait un complice dissimulé sous des feuilles, derrière la case. Le Cacique, voyant l'artifice découvert, nous supplia de ne pas révéler le secret, sous prétexte que c'était pour lui un moyen efficace de maintenir ses sujets dans l'obéissance..."

Le Popol-Vuh, manuscrit sacré des Mayas-Quichés, évoque les exploits fantastiques de "Jeune-mâître-magicien" et de "Petit sorcier", qui ne dédaignaient pas user de trucs pour faire illusion, comme nous le montre le passage suivant extrait de *La Maison des Ténèbres* :

"On remit à Jeune-mâître-magicien et à Petit-sorcier, enfermés dans une caverne, des éclats de bois de pin et du tabac, en leur ordonnant de fumer. Le lendemain, il faudrait rendre intacts le tabac et le bois sans trace de brûlure, sous peine de mort.

"Les deux frères n'allumèrent pas le bois. Ils agitèrent seulement en l'air une brillante queue de guacamaya, une sorte d'ara, et ils posèrent sur le tabac de brillantes lucioles.

"Les gardiens qui veillaient au dehors se réjouissaient, croyant voir du feu et disaient :

"- *La voilà vaincue, la descendance du Suprême-maître-magicien !*

"Au matin cependant, les éclats de pin étaient intacts et il ne manquait pas un brin de tabac. Les chefs de Xibalba, qui les avaient soumis à cette épreuve, se regardaient et disaient :

"- Notre cœur souffre. Etranges sont ces jeunes gens..."

LE SORCIER MAYA DE PROGRESO, YUCATAN, MEXIQUE

- Tu sais, tes trucs ne m'épatent pas beaucoup, me fait Josette avec une petite moue de dédain, assez jolie ma foi.

- Ah bon ? Je les trouve pourtant bien, moi.

- Oui, et très modeste avec ça. Mais moi, j'ai vu l'autre soir à Progreso, un sorcier indien qui a fait des choses terribles, lui. Il a sorti des plumes de sous un voile vide, par exemple; et le plus fort, au moment de s'en aller, il s'est mis à grandir d'une manière incroyable. Il est devenu comme une sorte de géant, à tel point qu'il a dû se mettre à quatre pattes pour rentrer dans sa baraque. J'étais complètement soufflée; et quand il en est ressorti, il était redevenu normal. T'aurais dû voir ça ! Ces types-là, tu sais, ont conservé des secrets des anciens Mayas. Ce ne sont pas des trucs, comme toi... Mais qu'est-ce que t'as ? Tu as l'air sceptique.

- Non, non, mais je suis jaloux, car j'aurais bien voulu voir ça, Tu ne sais pas si ton gars va recommencer ses démonstrations ? Et tu ne voudrais pas y retourner éventuellement avec moi ?

- Mais si, bien sûr. On peut toujours aller passer l'après-midi à la plage de Progreso. C'est chouette et tranquille, et on verra bien s'il est encore là. D'ailleurs, moi, j'aimerais aussi le revoir justement, pour lui demander s'il a des champignons hallucinogènes.

- Des champignons hallucinogènes ?

- Ouais, ça m'intéresse. Il paraît qu'ils en ont par ici. J'ai essayé à peu près toutes les espèces de drogues, mais pas encore celle-là.

Avec les petits cactus "lophophora", c'est super et tu vois toutes sortes d'images en couleurs. J'en ai eu dans le Nord du pays.

- Ah bon. Et tu as goûté aussi à la peau de crapaud ?

- A la peau de crapaud ?

- Oui, des sorciers du Guatemala pilent la peau desséchée de certains crapauds, la réduisent en poudre et l'inhalent comme la cocaïne ou le tabac à priser. Le venin contenu dans les pustules serait également un puissant hallucinogène.

- Ah bon ! C'est intéressant ça. Et tu sais où l'on peut s'en procurer ?

- Ma foi, non... J'ai bien quelques peaux chez moi, mais elles ne sont pas préparées...

Le soir, après avoir partagé avec les pélicans du golfe quelques délicieux poissons grillés, dans une petite gargote de la plage, nous nous dirigeons vers une sorte de marché couvert, très animé.

- C'est là, me dit Josette, sous les flamboyants à côté du lampadaire. Regarde tout ce monde qu'il y a. Il est encore là, mais c'est déjà commencé. C'est lui, tu vois, qui tourne sur lui-même en gueulant.

Nous forçons un peu notre passage pour approcher du sorcier vêtu d'une très longue robe avec un capuchon et un voile sur le visage. Il tourne sur lui-même en criant, au rythme d'une marimba, et se met soudain à grandir visiblement.

Je m'efforce d'accéder au premier rang pour mieux voir. Le magicien nous tourne le dos et s'éloigne lentement tout en continuant à grandir.

- Il fait au moins trois mètres, s'exclame Josette, en exagérant tout de même pas mal.

Mais le voilà rentré, en se baissant, dans une baraque d'où il ressort presque aussitôt sans sa cape, son voile et son capuchon. Il parle un instant avec le joueur de marimba, puis fait un petit discours et se met à vendre toutes sortes de médecines.

- Tu n'as pas de chance, fait Josette, c'est déjà fini. Mais le mieux, c'était tout de même la fin, et tu l'as quand même vu grandir...

Elle agrippe alors la manche du sorcier pour lui demander, en espagnol, s'il vend des champignons hallucinogènes. Celui-ci roule des yeux ronds et ne semble pas comprendre.

Elle insiste, et le sorcier lui déclare sèchement qu'il n'en a pas et qu'il ne sait pas où s'en procurer. Quelle déception !

Je l'accroche à mon tour et lui demande s'il doit recommencer son numéro.

- Non, pas cette nuit, c'est fini.

- Demain ?

- No señor, je suis seulement venu pour le marché, et je suis occupé maintenant. Con permiso...

Déception pour moi. Nous attendons cependant qu'il ait terminé son petit commerce pour discuter avec lui. Il vend ses produits en nous jetant de temps à autre un regard méfiant auquel nous répondons par de grands sourires et des gestes d'amitié qui semblent l'inquiéter de plus belle. Les clients s'espacent enfin, et Josette fonce sur lui pour renouveler sa demande. Le sorcier murmure quelque chose à l'oreille de son acolyte, et ils disparaissent tous deux derrière les baraques en nous faisant signe de les attendre.

- Ils vont m'en chercher, jubile Josette.

Mais non, ils se sont esquivés tout simplement, et il ne nous reste plus qu'à faire du stop pour réintégrer notre hôtel de Mérida, car le dernier bus est déjà parti.

- Je suis trop sûre qu'il en avait, rage Josette. Il n'a pas voulu m'en vendre, et c'est tout. Mais je reviendrai le voir avec un Mexicain; il aura plus confiance.

- Tu as raison, fais-je. Il ne faut jamais se laisser décourager. Tu finiras bien par les trouver, tes champignons...

- Et toi, au fait, qu'est-ce que tu penses de son truc ? C'était terrible, hein ?

- Ouais.

Ça doit être un ancien secret des anciens Mayas, car ce type-là est un Lacandon, un de leurs descendants directs. Tu as vu sa robe et ses cheveux longs. C'est ce qu'ils appellent un *H'men*.

- Ça se peut, mais moi je connais un autre moyen pour produire le même effet. Il suffit d'avoir une barre en T fixée dans le dos sous la cape, les branches du T formant les épaules. Avec la main on soulève

verticalement la barre qui entraîne la cape, le capuchon rendu rigide avec du fil de fer, et le voile, tous solidaires et cousus ensemble; et on a l'impression que le type grandit à vue d'œil. C'est un vieux truc d'illusionnisme.

- Ouais, tu parles, un vieux truc d'illusionnisme ! Toi, tu veux toujours tout expliquer, et t'es seulement jaloux parce que tu ne peux pas en faire autant. Mais des savants ont étudié ces choses et les ont confirmées.

- Et ces savants étaient illusionnistes ?

- Bien sûr que non.

- Alors, comment ont-ils pu faire pour vérifier ?

- C'étaient des savants, voilà tout, et ils en connaissaient plus que toi. Et ce magicien n'a jamais utilisé le truc que tu dis.

- Non, sans doute, je n'en sais rien. Il a dû utiliser, lui, un ancien secret des anciens Mayas; et je suis quand même content d'avoir vu ça. C'était impressionnant.

- Tu es de quel signe ?

- Du Bélier. Pourquoi ? (En fait, je suis Sagittaire).

- Du Bélier : fin mars et avril ? ça ne m'étonne plus, car les Béliers sont des sceptiques et des têtus. Tu vois, j'ai étudié l'astrologie; et j'ai même dirigé un stage avec des scientifiques, dans une Maison de la Culture, Tu penses avoir toujours raison, toi, hein ?

- C'est assez vrai.

- Et tu as souvent tendance aussi à fabuler.

- Encore exact, je l'avoue.

- Tu vois, que je te connais. L'astrologie ne trompe jamais, c'est une science exacte; et les Mayas étaient déjà très forts là-dedans...

Nota: Selon le chroniqueur espagnol Sahagún, et d'après des textes nahuatl, des bateleurs aztèques présentaient des tours d'illusionnisme lors des grandes fêtes des dieux Tlaloc et Huizilopochli, devant le templo Mayor de Tenochtitlán, l'ancienne Mexico : "Le motetequi semble se couper un membre, puis se dissimule sous une couverture rouge, et remet son membre en place, comme si de rien n'était. Et pour cela, on lui donne des gratifications..."

HALLUCINOGENES RITUELS EN AMERIQUE CENTRALE

Les drogues et les excitants comme la coca, le tabac, le peyotl ou l'alcool, jouent encore un rôle important chez les Indiens, permettant entre autres effets de calmer la fatigue et la faim. Mais seuls les hallucinogènes, si variés en Amérique Centrale, ont un lien direct avec la Magie, car ils ont le pouvoir de provoquer des perceptions imaginaires interprétées comme des ouvertures sur une autre dimension et le monde des esprits. Le chamane peut ainsi entrer en extase au moyen de plantes sacrées, - appelées "*chair des Dieux*" - qui lui permettent d'obtenir des visions à des fins divinatoires ou thérapeutiques.

Certains champignons comme le "*Derrumbe*" - précipice - sont encore utilisés par les sorciers mexicains. D'autres sont consommés plus au Sud, comme le "*Pajarito*" - petit oiseau - ou le "*San Isidro*".

Si le mécanisme de "*Amanita muscaria*", champignon rouge à taches blanches, est encore mal connu, on sait par contre que les champignons du genre "*psychocybe*" doivent leur effet à des substances proches de la sérotonine, une hormone régulatrice des fonctions cérébrales, dont l'action est perturbée par l'ingestion de ces substances qui provoquent ainsi des hallucinations visuelles et d'autres phénomènes pouvant se classer en trois groupes :

- 1) *Psychotropique* : excitation mentale (ex : *Amanita muscaria*).
- 2) *Psycholeptique* : sommeil, rêves (ex : *Lycoperdon mixt-corum*).
- 3) *Psychodisleptique* : Illumination (ex : *Psilocybe* spp).

Le nénuphar blanc (*Nymphaea ampla*), jadis cultivé à Tikal, et contenant de l'apomorphine, symbolisait dans l'art maya la séparation du monde conscient des neuf mondes de l'au-delà.

Les fleurs de "*Sinicuichi*" (*Quarariba funebris*) provoquent des hallucinations auditives, et les graines de la "*Turbina corymbosa*" contiennent des principes chimiques proches du L.S.D.

Enfin, bien sûr, la peau du crapaud (*Bufo marinus*) que l'on

retrouve souvent représenté dans la tradition d'Amérique Centrale, et dont le venin renferme de la bufoténine, semblable à la psylocybine des champignons.

Durant les cérémonies rituelles, les prêtres mayas absorbaient aussi une boisson alcoolisée à base d'eau, de miel fermenté et d'écorces de "*balché*" (*Lonchocarpus yucatanensis*) contenant une substance toxique appelée "rotenon"...

(- D'après le Dr. Miguel F. Torres, de l'Université de Guatémala).
 "*Plantas alucinogenas rituales de los Mayas*" - Cycle de conférences.

LES FEUILLES ENCHANTEES...

Le Dr Jimenez, hématologue costaricien passionné de magie, me racontait récemment une curieuse histoire arrivée à l'un de ses confrères. Ce dernier avait séjourné plusieurs années chez les Indiens de Talamanca, chez les Miskitos du Nicaragua et chez les Araucos du Nord de la Colombie, dans le but d'étudier leur pharmacopée indigène.

Celle-ci est souvent très riche dans ces régions, grâce à l'extrême variété végétale de la forêt humide. On peut voir sur les marchés d'Amérique Centrale ces étalages de plantes médicinales colorées. Des paquets de feuilles de "*ruda*" pour la menstruation, des racines vermifuges à l'odeur pénétrante, des gousses diurétiques, en passant par la belladone et diverses décoctions comme celle de l'écorce d'"*Indio desnudo*", cet arbre dont la peau se détache en vastes lambeaux laissant à nu un tronc aussi cuivré que le corps d'un Indien dévêtu.

Nota : Un Panaméen qui avait ingéré des "hongos" mélangés à du miel pour en atténuer l'amertume, me racontait avoir eu d'abord d'impression d'une chute. (Le mot "derrumbe" pourrait venir de là. Mais l'alcool peut aussi provoquer cet effet.) Il avait ensuite éprouvé la sensation bizarre de grandir démesurément, de devenir une sorte de géant qui n'aurait pu passer par la porte, au point de ne pas oser lever la tête, de crainte de heurter le plafond. (Le H'men de Progreso aurait-il concrétisé cette impression par son truc ?) Cette perception faussée de sa propre taille ou des autres dimensions lui laissait cependant, assurait-il, l'esprit clair par ailleurs. Tout lui paraissait rétréci, quoique net, autour de lui...

Un jour, donc, ce médecin accompagnait un "curandero" indigène dans la jungle du Darien, entre la Colombie et le Panamá, quand le sorcier lui indiqua du doigt une plante parasite fixée sur une branche, tout là-haut, au sommet d'un Ceiba, le géant de ces pays.

- Voyez cette plante, lui expliqua-t-il. Elle est fort rare et ses feuilles sont très précieuses pour faire suer un malade et faire tomber sa fièvre.

- Oui mais... Comment les cueillir ? objecta le médecin en contemplant songeur l'immense fût s'élevant d'un seul jet et sans une prise à plus de cinquante mètres d'altitude. Ce n'est même pas la peine d'essayer d'y grimper.

- Nous avons un secret pour cela, fit le sorcier avec un sourire mystérieux. Mais je ne puis vous le révéler. Je vous demanderai seulement de poursuivre votre marche sans vous retourner. Sans vous retourner n'est-ce pas ? C'est important, car cela pourrait être dangereux pour moi. Je vous fais donc confiance et ce ne sera pas long.

A peine le médecin avait-il parcouru une vingtaine de pas, que l'Indien l'appelait déjà.

- Regardez, señor !

Et il tenait à la main une poignée de ces feuilles...

"Sans doute avait-il usé d'une force mentale inconnue pour amener ces feuilles jusqu'à lui", déclarait le médecin médusé.

"Comment pouvait-il en être autrement ?" ajoutait le Dr Jimenez en me racontant l'histoire.

Comment ? Seul notre "curandero" saurait évidemment répondre avec pertinence à cette question épineuse. Et il s'en gardera bien, je le comprends. Son "pouvoir mental", son "truc" ou quelque opportunité bienvenue, lui ayant conféré un prestige indispensable auprès de ce blanc voleur de secrets.

Peut-être avait-il tout simplement remarqué une touffe fraîche, récemment tombée dans la végétation à quelques pas. Ce n'est pas impossible, surtout après de fortes pluies. Peut-être avait-il aussi un truc pour provoquer leur chute. Peut-être suffisait-il de frapper du

pied la base de l'arbre pour en décrocher une touffe mal fixée ? Cela paraît invraisemblable, bien sûr, mais après tout pas plus invraisemblable que de s'imaginer qu'il ait pu l'arracher par la seule force de sa pensée. La nature présente bien des choses curieuses. Ces lézards du Costa Rica qui savent marcher sur l'eau, ces "sensitives" dont les feuilles se referment instantanément quand on les touche, les haricots sauteurs du Mexique, ces tortues qui reviennent pondre vingt ans après à l'endroit précis où elles sont nées, etc... La nature est plus riche en miracles que l'antre des thaumaturges.

Pourquoi de simples vibrations ne pourraient-elles pas faire tomber une plante ?

- Et si ces vibrations étaient justement d'origine mentale ? m'objecterez-vous.

Je veux bien, mais l'attitude du sorcier me convainc cependant qu'il n'en est rien. S'il s'était agi réellement de pouvoirs psychiques, le sorcier n'aurait eu aucune raison d'exiger du médecin qu'il lui tourne le dos. C'eût été au contraire l'occasion rêvée de l'épater une bonne fois. Et il y tenait, notre sorcier, à ne pas être observé, allant jusqu'au chantage si souvent pratiqué en pareil cas : "Cela pourrait être dangereux pour moi..."

En fin de compte, je n'en sais pas plus que vous, et tout ceci n'est qu'hypothèses et conjectures. Ce sorcier avait peut-être le pouvoir de déplacer les objets à distance, le don de "télékinèse" comme disent si bien les spécialistes. Il n'est d'ailleurs pas plus mal de demeurer dans le doute et de rêver un peu, car pourquoi vouloir tout expliquer ? Il n'y a plus que de vieilles barbes et de tristes et froids rationalistes de mon genre pour sombrer encore dans cette manie scientifique aussi révolue que dépourvue de poésie, comme chacun sait.

La vraie science d'aujourd'hui, la parapsychologie, préfère à juste titre nommer les phénomènes qu'elle imagine plutôt que de prouver leur existence. C'est tellement plus merveilleux, avouons-le; et à quoi bon prouver ces phénomènes alors qu'ils sont déjà nommés...

LES SORCIERES D'ESCAZU...

J'ignore si les Mayas étaient de bons astrologues, mais de sacrés astronomes certainement, leur fabuleux calendrier est là pour le prouver, et des fous de la mathématique, également, qu'ils avaient quasiment déifiée.

Les Incas quant à eux, sont toujours restés plus terre à terre et n'ont jamais atteint ce raffinement des civilisations de l'Amérique Centrale. Les sorciers Quéchuas étaient surtout des guérisseurs.

J'ai cependant eu la chance de rencontrer à Huancayo, sur le haut plateau péruvien, deux magiciens locaux, mélange d'illusionnistes modernes et de sorciers traditionnels, Neshama et Baru, qui travaillaient aussi sur les marchés.

Baru métamorphosait du papier journal en billets de banque. Même effet que mon tour habituel, mais technique complètement différente.

Enfin les spectateurs remettaient quelques pièces au magicien et celui-ci, les yeux bandés, leur faisait choisir une carte. Le spectateur tenait cette carte entre les doigts, et le magicien la devinait et donnait quelques renseignements à la personne, sur son caractère, et quelques conseils sur son avenir.

- Attention, señora ! annonçait-il, d'un air narquois, à une femme Quéchua qui l'écoutait gravement. Vous avez tiré le chevalier de bâton. Votre mari va bientôt vouloir vous bastonner. Soyez prudente et évitez de le contrarier et de le fâcher, en ce moment...

La magie est donc bien vivante en Amérique Latine, et pas seulement chez les Indiens, car les "sorcieres" d'Escazú, par exemple, dans la banlieue de San José au Costa Rica, sont en général d'ascendance espagnole.

Le village d'Escazú, devenu aujourd'hui le quartier résidentiel le plus huppé de la capitale, serait selon les générations de "sorcieres" qui s'y sont succédé, après le repli des "sukias" indigènes, un lieu privilégié pour la Magie, et le nœud occulte des forces telluriques et cosmiques. Ce terme de "sorcieres" n'a d'ailleurs pas ici, malgré les volcans voisins, ce relent sulfureux qui s'y rattache

chez nous; et celles que je connais ne sont que des voyantes et des guérisseuses, ou tout au plus des exorcistes. L'une d'entre elles possède sa propre statue devant sa luxueuse villa, et sert de confidente aux "huiles" du pays, dont elle m'a aimablement montré les photos dédicacées et les lettres de remerciement.

- Et chez vous, me demande-t-elle, les hommes d'état et les industriels consultent-ils aussi les sorcières ?

- Bien sûr, fais-je. Notre gouvernement a fait appel à des radiesthésistes pour trouver du pétrole à l'aide "d'avions renifleurs"; la compagnie nationale de l'électricité a fait établir son programme d'investissements sur les conseils d'un astrologue; et des devins dirigent le recrutement du personnel de la plupart des entreprises modernes.

- Mais on m'avait dit que les Français étaient des cartésiens et des rationalistes !

- Oui, sans aucun doute. Et nos sorciers ont mis des blouses blanches et se servent d'ordinateurs. Comme ça tout le monde est satisfait; et nos sorciers seraient d'ailleurs bien choqués d'être appelés des sorciers.

- Ah bon ! fit-elle, sincèrement étonnée, tellement il est vrai que ce terme de "sorcières" n'a ici, rien de péjoratif...

A quelques centaines de mètres à peine des dernières résidences, commencent la brousse et la montagne. Un dernier petit hameau minable se nomme : "El hueco de las brujas", le trou des sorcières. Mais l'entrée étroite de la grotte qui lui a donné ce nom a été obturée par les villageois.

- C'est un endroit maudit, m'explique un grand élève. On pouvait encore y pénétrer récemment. J'y suis entré une fois mais je n'ai pas osé aller plus loin, car des gens disent que des chiens y ont disparu...

Un peu plus loin, sur la pente de la montagne, au lieu dit "Las Palomas", nous visitons une petite chapelle et une vieille maison abandonnée. L'endroit isolé est vraiment sinistre, comme le décor d'un film d'épouvante.

- La maison appartenait à une sorcière décédée l'an dernier, m'assure Diego pas très rassuré, et la chapelle sert parfois à des messes noires. Des gens très importants viennent ici certaines nuits, mais on ne peut pas s'en approcher, car ils mettent des gardes armés. D'autre part, les voitures qui passent à proximité tombent toutes seules en panne, à ce moment-là. Regardez cette tache sombre sur le mur. On dirait du sang séché... Et chez vous, me demande le garçon après un long silence, ça se fait aussi, des messes noires ?

- Bien sûr. C'est très à la mode à Paris, surtout dans les catacombes. J'ai même connu un vieux magicien qui prêtait son appartement pour ça. Un curé défroqué - c'est le cas de le dire, parce qu'il était nu sous son surplis - célébrait la messe à rebours sur le ventre d'une prostituée comme autel, pendant qu'une autre prostituée également nue servait d'enfant de chœur. Mon ami était autorisé à prendre des photos et à les vendre en échange de son appartement.

- J'aimerais bien en voir une... déclare songeusement Diégo, sans préciser sa pensée, et tout en manipulant une petite croix plaquée or suspendue à l'envers à son cou.

Pauvre Christ, tête en bas. Que ne lui fera-t-on pas encore subir à ce pauvre diable ! Mais ce symbole satanique est à la mode chez nos élèves de seconde et première, amateurs de "Hard-Rock", au désespoir des professeurs de religion.

- Et qu'est-ce que vous pensez des chaînes de Saint-Antoine ? me demande encore Diego, tout à trac.

- De ces chaînes de prières qui viennent du Vénézuéla ?

- Oui. On vient d'en trouver une dans notre boîte à lettres, et il faut la recopier en 24 exemplaires et les distribuer. Sinon c'est annoncé qu'il nous arrivera malheur.

- J'en ai déjà reçu aussi en Europe et ici, et je les garde au fur et à mesure. Il fut un temps, en France, où l'on trouvait également des chaînes qui demandaient d'expédier un franc à 24 personnes pour en recevoir des millions, ou alors des chaînes de timbres-poste. Mais c'est maintenant interdit. En attendant, si tu as du temps à perdre, tu peux toujours recopier la tienne.

- Et il ne vous est rien arrivé après avoir rompu la chaîne ?
 - Si. J'ai eu une fois la grippe et un accident de voiture quelques mois plus tard. Mais j'en connais d'autres qui les ont recopiées et distribuées, et qui ont eu aussi la grippe et des accidents de voiture. Alors, tu fais comme tu veux. De toute façon, tu ne risques plus grand chose avec ton crucifix renversé, car le diable te protégera sûrement. Il est payé pour ça...

LA CHAÎNE DE SAINT-ANTOINE...

On me l'a envoyée, je vous l'expédie. Cette chaîne vient du Vénézuéla. Ecrite par un légionnaire, elle doit faire le tour du monde. Même si vous n'êtes pas superstitieux ni croyant, faites attention à ce qui suit :

M. Prost reçoit la chaîne en 1959; il fait 24 copies, les expédie et gagne 3 millions, 3 jours plus tard, à la loterie nationale.

M. Bonnet la reçoit; il fait faire 24 copies à sa secrétaire, et voit sa situation sociale améliorée.

M. Peter l'oublie dans un tiroir; il perdit son emploi. Après l'avoir retrouvée, il envoya 24 copies; et quelques jours plus tard il obtint un emploi supérieur au précédent.

Pour aucune raison cette chaîne ne doit être brisée. Faites 24 copies et envoyez-les dans les 9 jours. Une heureuse surprise vous attend.

Bien amicalement.

La chaîne de Saint-Antoine

On me l'a envoyée, je vous l'expédie. Cette chaîne vient du Vénézuéla. Elle a été écrite par un légionnaire. Elle a fait le tour du monde et faites attention à ce qui suivra.

M. Bergerac reçut cette chaîne en 1958. Il fit les 24 copies identiques. Il les expédia. 9 jours plus tard il gagna 9 millions à la loterie nationale.

Mme Botissard reçut cette lettre en 1968. Elle fit faire 24 copies par sa secrétaire et les expédia. Elle vit ses conditions de vie s'améliorer.

Mme Bœuf reçut cette chaîne et la brûla. Sa maison fut détruite; ses parents perdirent la vie et elle-même est à l'hôpital.

M. X oublia de l'écrire. Il perdit son travail. Il la retrouva et l'expédia. Il se vit distribuer un travail supérieur au précédent.

Pour aucune raison cette chaîne ne doit être cassée. Faites 24 copies identiques et envoyez-les. Vous aurez une heureuse surprise dans les 9 jours.

Marquez à la place du timbre : TT 1.80.

Ces deux textes qui devraient en principe être absolument identiques présentent déjà de notables différences, comme vous pouvez le constater. Il est vrai que certains écrivent mal, abrègent, déforment ou sautent des mots par négligence. Il ne faut pas s'en étonner, car 24 exemplaires c'est déjà long à reproduire. L'usage courant de la photocopie vient seulement de s'étendre.

Ainsi la même histoire se retrouve à des dates et avec des personnes différentes. M. Bonnet se métamorphose en Mme Boussard. Un changement de sexe n'est plus un miracle, certes, mais les 3 millions ont aussi fait des petits et sont devenus 9 millions. Un déplacement de ponctuation a transformé probablement l'envoi dans les 9 jours en heureuse surprise dans les 9 jours.

La seconde version, rédigée au passé alors que la première est au présent, est aussi plus circonstanciée, et le triste sort de cette pauvre Mme Bœuf fera réfléchir les sceptiques et les paresseux tentés de mettre la chaîne au panier.

Il serait curieux de connaître le texte de départ et le prétendu légionnaire vénézuélien qui fut à son origine. Cet aimable farceur, qui peut se vanter d'avoir réussi son coup, était sûrement un visionnaire inspiré par le bon Saint-Antoine lui-même, car comment aurait-il pu savoir autrement, à l'avance, ce qui arriverait à tel ou telle qui romprait ou poursuivrait la chaîne ?

Même les P. et T. n'osent s'opposer à cette diffusion gratuite, et j'ai effectivement reçu plusieurs de ces lettres portant à la place du timbre, la seule mention - T.T. (tarif en cours) - sans la moindre surtaxe.

Bref, si cette chaîne n'est pas timbrée, et officiellement reconnue comme telle, il faut admettre alors que notre administration des postes, elle, l'est devenue complètement.

Nota : - En conclusion, je viens de me faire avoir à mon tour, puisque j'ai pris également la peine de recopier cette chaîne à l'occasion de ce bouquin. Il va falloir que j'achète un billet de loterie dans les 9 jours qui viennent...

- Dans une autre version, reçue en février 1987, le légionnaire est devenu missionnaire, ce qui semble plus plausible après tout.



"Sorcier" Maya-Quiché invoquant Pacual Abaj, Guatemala, 1984.

VIII CHAMANES D'EXTREME-ORIENT

KAO LUN, TERRITOIRE DE HONG KONG, JUILLET 1979...

Et maintenant que dois-je faire ? demandai-je à M. Tan-Guen-Chang en le regardant.

- Tenez bien votre vase verticalement avec les deux mains, m'expliqua gravement celui-ci en français. Puis faites-le tourner sur lui-même assez rapidement. Au bout d'un moment l'une des baguettes en sortira toute seule...

Je jette un coup d'œil circulaire. Autour de moi, des dizaines de personnes, surtout des femmes, sont assises en tailleur sur le carrelage et les marches extérieures de la pagode, et agitent ensemble des vases colorés contenant un grand bouquet de baguettes dont le cliquetis emplit le temple d'une musique étrange et irréelle.

De temps à autre, une baguette s'élève mystérieusement au-dessus des autres, suivie du regard fasciné du consultant et d'un cri de surprise et de joie quand elle se détache du paquet et tombe à terre.

- Tournez un peu plus vite, me conseille M. Chang. Ça y est ! Vous voyez. En voilà une qui commence à monter. Continuez...

Zut ! Elle est redescendue.

- Ne vous découragez pas ! Persistez le temps qu'il faudra...

Je continue donc à faire tourner mon vase, en le secouant de temps à autre comme on me l'a recommandé au début. Enfin une autre baguette se décide à s'élever doucement, comme tirée par un fil. Elle oscille quelques secondes au-dessus du lot et penche de plus en plus. Je retiens mon souffle et ralentis le mouvement.

Et la baguette tombe enfin sur l'escalier en rebondissant légèrement.

- Ça y est ! m'écriai-je, en me levant brusquement, et provoquant sans le vouloir la panique d'un bambin chinois de trois ou quatre ans, qui fixe stupéfait cette espèce de démon barbu et terrifiant, et court se réfugier en hurlant derrière sa mère complètement absorbée par son vase et ses baguettes ensorcelées, et qui n'a rien remarqué.

- Et maintenant, il nous faut faire traduire le message porté sur la baguette, m'explique M. Chang, Il est rédigé en caractères sacrés que j'ignore, et nous devons aller consulter pour cela l'interprète devant le temple. Si vous le permettez.

Celui-ci tient une sorte de petite échoppe toute ornée de banderoles et de guirlandes de couleurs vives. Quelques femmes y font la queue. Il faut rendre la baguette, et le vieil interprète muni de grosses lunettes rondes délivre l'oracle pour une somme modique.

- "Séjour et voyage profitables", me traduit M. Chang, quand vient mon tour. "Petits problèmes de santé, mais promesse d'arrangement et de chance..."

Allons, ce n'est pas si mal. Et quelle charmante manière de connaître la bonne aventure. Le décor et le plaisir de voir grimper cette intrigante baguette valent bien quelques dollars hong-kong; et la bénigne prédiction laisse toujours place au rêve et à l'espoir.

- Et que pensez-vous de M. Chu ? me demande soudain M. Chang.

Il est vrai que nous nous sommes connus, le matin même, par hasard, devant la porte de M. Chu, le magicien le plus connu du territoire de Hong-Kong.

M. Chu est aussi marchand d'illusions, métier très poétique, et l'entrée de sa boutique à Kao-Lun, a un petit air mystérieux de pagode secrète réservée aux initiés. M. Chu nous accueille cordialement et nous offre une cigarette qu'il tente en vain d'allumer avec un briquet récalcitrant. Mais qu'à cela ne tienne. Un simple geste, et le briquet capricieux se métamorphose en pochette d'allumettes plus efficaces.

- Asseyez-vous, me propose-t-il aimablement.

Et devant mon regard interloqué à la recherche d'un siège

peut-être invisible, il soulève une valise qui se transforme instantanément en chaise qu'il me tend en s'inclinant avec un petit sourire malicieux...

- En fait, répondis-je à M. Chang, M. Chu est un illusionniste moderne, avec toutes les techniques les plus sophistiquées, même si la présentation des effets demeure typiquement chinoise, ce qui est une excellente chose. Mais vous savez que je m'intéresse surtout aux pratiques traditionnelles.

- Venez chez moi, m'invite M. Chang. Je suis également astrologue et j'attends une cliente à vingt heures.

Nous prenons le ferry qui relie le Continent à l'île Victoria merveilleusement illuminée, puis gagnons son domicile par un bus à impériale. M. Chang, célibataire endurci, occupe dans le centre ville, un minuscule appartement de deux pièces et balcon, avec ses vieux parents. Le salon, chambre à coucher, est orné de figures astronomiques et de planches d'acupuncture. Un gros Bouddha enfumé sommeille dans une niche dorée.

- Ma cliente ne va pas tarder à arriver, fait M. Chang. Pendant que nous prenons le thé en dégustant ces pattes de canard panées préparées par ma vieille maman, je vais vous montrer un tour traditionnel, si vous le permettez.

M. Chang s'empare alors d'un petit vase qu'il remplit de riz cru presque jusqu'au bord. Il prend ensuite un couteau à large lame, souffle dessus longuement et l'enfonce dans le riz, Après quelques secondes d'attente, il saisit à nouveau le manche du couteau et le soulève. Et chose surprenante, le vase suit, comme si le couteau, le riz et le récipient formaient un tout compact.

M. Chang me propose d'essayer, mais tous mes efforts sont vains, et les grains de riz refusent d'adhérer à la lame et au vase.

Les deux petits vieux gloussent de rire, le plus discrètement du monde.

- Le plus étonnant, c'est qu'il n'y a même pas de truc, m'assure M. Chang. Il y a une manière de poser le récipient en frappant

légèrement pour faire tasser le riz, et une manière d'enfoncer le couteau. Mais c'est difficile à expliquer, et tout est plutôt une question de pratique.

- Cela pourrait passer pour une expérience de magnétisme, ajoutai-je.

- Certainement, répondit-il. Certains en sont d'ailleurs persuadés, car beaucoup n'y parviennent jamais... Mais excusez-moi, car voici ma consultante. Vous pouvez rester là cependant. Ce ne sera pas très long. Si vous le permettez.

Une jeune femme pénètre dans le salon. Elle est très longue et maigre. Ses yeux bridés dissimulent à peine une forte myopie, et son nez retroussé et son menton fuyant ne doivent guère attirer les prétendants, alors que tant de jeunes Chinoises du Sud sont justement si jolies. Mes dons de sorcier me laissent pressentir que ce doit être le problème qui l'amène.

M. Chang étale devant lui des cartes de tarots, les dispose en figures, les ramasse, les mélange, fait couper le paquet, fait choisir quelques cartes à la jeune femme, commente le "choix", se concentre silencieusement, recommence ses passes et semble finalement conseiller quelque chose.

La jeune femme hoche la tête, l'air impassible et se lève sans avoir à peine daigné m'accorder un regard. M. Chang l'accompagne jusqu'au palier, pour toucher sans doute son obole, et revient en compagnie d'un jeune garçon d'une douzaine d'années.

- C'est un enfant de nos voisins, m'explique-t-il. Il est souvent chez nous et fait les commissions de mes vieux parents quand je suis en déplacement.

L'enfant me salue gentiment et s'assoit sous le Bouddha sans rien dire.

- Excusez-moi, mais je croyais que vous étiez astrologue, fis-je. Et vous n'avez utilisé que des tarots.

- Bien sûr, mais chez nous, l'astrologie ne se borne pas à étudier la position des astres. Nous pensons que ceux-ci peuvent avoir aussi une influence sur les cartes d'un jeu de tarots, et pourquoi

pas, sur les baguettes de votre vase à la pagode, ou bien même sur les mouvements d'une souris ou d'un oiseau comme cela se pratique beaucoup en Inde. Mes tarots sont un autre support à l'astrologie. J'avais déjà calculé et dressé auparavant le thème astral de cette jeune fille, et les tarots me servent à confirmer ou infirmer certaines hypothèses douteuses.

- Peut-être, continuai-je. Je n'ai d'ailleurs rien compris à ce que vous disiez à cette jeune femme. Mais il me semble tout de même avoir remarqué que vous lui avez "forcé" des cartes à deux ou trois reprises. N'est-ce pas vrai ? Cela relèverait davantage de la jonglerie que de l'astrologie.

- C'est vrai, confirma M. Chang, un peu gêné mais toujours souriant. Cela me permet d'ajouter une touche de merveilleux à la consultation, et de corriger un hasard qui pouvait être un peu trop défavorable à cette jeune personne qui vient justement chercher près de moi un peu d'encouragement et d'illusion... Tenez, me fait-il alors, je vais encore, si vous le permettez, vous montrer un autre tour traditionnel qui impressionne beaucoup mes clients. Aux Philippines, les sorciers indigènes le présentent parfois pour convaincre les gens de leurs pouvoirs surnaturels.

Il dit alors quelques mots au gamin qui va dans l'autre pièce et en revient avec une coupe de fruits.

- Voici deux bananes, annonce M. Chang. Vérifiez-les. Elles n'ont rien de spécial. D'accord ? Choisissez-en une. Très bien. Quel chiffre désirez-vous maintenant ? Le deux ou le trois ?

- Le trois.

- O.K. Et bien regardez attentivement. Je reprends ce couteau. Je le promène au-dessus de la banane que vous avez choisie, et la lame va mystérieusement couper cette banane en trois morceaux, comme vous l'avez demandé, à travers la peau qui restera intacte... Comme les "chirurgiens à mains nues" des Philippines tranchent une tumeur dans le corps et l'extraient sans percer l'épiderme. Epluchez-la maintenant et constatez vous-même.

Je pèle donc la banane dont la chair intérieure tombe effectivement coupée en trois morceaux, sous les yeux arrondis du gamin.

- Qu'en pensez-vous ? triomphe M. Chang en épluchant l'autre banane pour montrer qu'elle est intacte.

- C'est très surprenant quand on ne connaît pas le truc, fis-je en m'excusant. Mais ce tour a malheureusement été divulgué en Occident dans de nombreuses revues, et pas mal de gens le connaissent.

LE TRUC DE LA BANANE COUPEE

En voici la solution, si vous ne la connaissez pas encore. Enfoncez sous la peau d'une banane pas trop mûre une aiguille avec un fil de trente à quarante centimètres et faites ressortir l'aiguille deux centimètres à gauche. Renfoncez par ce même trou et ainsi de suite en faisant le tour, pour revenir finalement au trou de départ. Le fil forme alors une boucle autour de la chair sous la peau. Tirez sur la boucle et le fruit est coupé invisiblement à l'intérieur. Faites ainsi une autre coupure. Les trous d'aiguille ne se remarquent absolument pas.

Si la banane est assez mûre et l'aiguille suffisamment solide, le fil n'est même pas nécessaire. On peut enfoncer directement l'aiguille et trancher la chair avec, ce qui ne fait qu'un seul trou.

L'autre banane est normale. Si le spectateur choisit celle-là, vous dites :

- Très bien, vous allez faire comme moi et nous verrons si vous possédez aussi quelques pouvoirs paranormaux. Vous avez choisi cette banane, je prends donc celle qui reste. Quel chiffre désirez-vous maintenant ? Deux ou trois ?

Si le trois est choisi, vous annoncez que vous ferez trois morceaux.

Si c'est le deux, vous précisez que vous ferez deux coupures magiques.

Tout est question de vocabulaire et de psychologie.

Passez ensuite la lame du couteau au-dessus des coupures secrètes, en vous concentrant fortement. C'est indispensable.

Faites ensuite peler le fruit par le spectateur, et il tombe

mystérieusement coupé en morceaux (le fruit, pas le spectateur évidemment !).

En Occident, vous ne pourriez convaincre personne de vos pouvoirs parapsychologiques avec un truc aussi simple, déclarai-je alors en faisant la moue.

- Vous croyez donc les Occidentaux plus malins que les autres, fit M. Chang en riant de bon cœur. N'oubliez pas que vos compatriotes ont cru, par millions au pouvoir psy d'un prestidigitateur qui prétendait tordre des clés et des clous par la force de son esprit. Même des savants très connus chez vous ont déclaré qu'il s'agissait d'expériences scientifiques dûment contrôlées et prouvées; et vos médias les plus importants en ont parlé avec le plus grand sérieux jusqu'au jour où quelques illusionnistes excédés ont révélé le truc... Et puis, c'est d'Occident aussi, et non pas d'Afrique, que des dizaines de milliers de pauvres malades crédules et désemparés sont venus se livrer aux mains des guérisseurs philippins. Aux Philippines d'ailleurs la magie traditionnelle est encore très vivante, et des sorciers parcourent la brousse régulièrement. On leur attribue le don de voir des objets dissimulés derrière les contreforts de la base des arbres, et celui de cuire miraculeusement une poignée de riz serrée dans la main. Vous voyez que la magie existe aussi chez nous en Extrême-Orient, comme partout ailleurs, mais nous n'avons pas le monopole de la naïveté... Si vous le permettez.

- C'est vrai.... admis-je un peu vexé. Mais vous pratiquez aussi l'acupuncture ? demandai-je, changeant prudemment de sujet, et désignant les planches accrochées au mur.

- Ce n'est pas ma spécialité, mais je m'y intéresse cependant, et il m'arrive d'en faire profiter des parents et des amis.

- C'est étonnant, fis-je, car depuis mon arrivée à Hong-Kong, je ne fréquente que des magiciens et des acupuncteurs. J'ai d'abord été accueilli ici par M. Lé, un excellent ami, acupuncteur professionnel près de Paris. M. Lé a de la famille à Hong-Kong et Canton, et revient régulièrement en Chine pour se perfectionner dans cette antique médecine traditionnelle. Nous sommes d'ailleurs invités

demain soir par le directeur de son institut pékinois d'acupuncture... Décidément, je trouverai partout des aiguilles sur mon chemin : celles des envoûteurs noirs transperçant des fétiches, celles des fakirs de l'Inde et du Sri-Lanka, celles des acupuncteurs chinois, et même votre aiguille pour trancher les bananes. Il ne me manquerait plus que les aiguilles des héroïnomanes pour découvrir un autre monde de sortilèges, mais je suis déjà assez piqué comme ça pour pouvoir m'en passer...

- Ce M. Lé est-il aussi magicien ?

- Non, mais il s'intéresse cependant à la magie, et son fils aîné pratique d'ailleurs l'illusionnisme avec un certain talent.*

Avant de s'installer en France, M. Lé a vécu aussi en Indochine...

L'INDOCHINE DES "KCHMOI", DES "AP", DES "HAYPHAPOU" ET DES "PHIS"

- Etes-vous allé vous-même en Indochine ? me demande M. Chang.

- J'ai un peu parcouru la Thaïlande, de Bangkok au Triangle d'Or. J'ai aussi visité quelques villages indigènes - Méo, Karen et Aka - dans ces montagnes coincées entre la Birmanie, la Chine et le Laos, où le Kuo-Min-Tang exerce encore sa loi et contrôle la culture du pavot et le trafic de l'opium. Mais je ne connais pas du tout l'ancienne Indochine française.

- C'est dommage, fit M. Chang. Car dans ces régions, les croyances magiques et les pratiques superstitieuses sont restées vivaces malgré les guerres et les troubles politiques. J'ai aussi vécu quelque temps au Cambodge, puis à Hué, comme pas mal de mes compatriotes, avant de me replier sur Hong-Kong... Les Cambodgiens croyaient beaucoup aux "Kchmoi", aux revenants qui hantent la nuit, selon eux, certains lieux sacrés comme les ruines fantastiques d'Angkor. Et ils doivent y croire toujours.

* Il est devenu magicien professionnel.

On y racontait tellement d'histoires étranges. Certains sorciers par exemple étaient appelés les "ap", et on disait qu'ils s'allongeaient chez eux sur le sol, se mettaient en catalepsie et se dédoublaient au dehors dans l'obscurité, sous la forme d'une tête et d'un tube digestif qui avalaient les immondices qu'ils rencontraient. Ces lumières verdâtres avec des reflets rouges, que l'on pouvait apercevoir parfois la nuit dans les fossés, c'étaient des "ap" en quête de nourriture pourrie.

- Voilà un service d'assainissement et de nettoyage original et économique !

- Oui, mais attention, continua M. Chang. Ne riez pas trop, car si ces chamanes n'utilisaient pas, comme ailleurs, des figurines percées d'aiguilles pour jeter des sorts, on disait qu'ils savaient par contre envoyer magiquement des insectes - des mouches ou des moustiques - vers la victime désignée, afin de l'envoûter. A Siemreap, près d'Angkor, une Française atteinte d'un mal mystérieux avait vomi un jour des touffes de cheveux emmêlés et des épingle enfoncées dans celles-ci. On disait qu'un insecte l'avait piquée sur commande. Comment est-ce possible ?

- J'ai également entendu à Chieng-Maï, en Thaïlande, fis-je, un autre récit extraordinaire. Un Français disait en avoir été le témoin. Sur le marché, près du canal, un chamane avait étendu une peau de buffle par terre, et s'était mis à la frapper avec un bâton en prononçant des incantations bizarres. Soudain, les gens surpris en avaient vu naître et s'élever une nuée d'insectes qui s'étaient dispersés. Peut-être étaient-ils dissimulés dans un repli secret de la peau ? avaient dû penser certains. Mais comme un réfugié cambodgien s'était moqué de lui, le chamane l'avait fixé longuement. Tout à coup, le Cambodgien imprudent avait porté la main à son cou et s'était mis à se gratter furieusement, car une mouche venait de le piquer. Deux jours plus tard, le Cambodgien décédait mystérieusement. Il fut incinéré rituellement, comme c'était leur coutume. Mais si le corps brûla parfaitement, il resta au milieu des os calcinés un morceau absolument incombustible de peau de buffle analogue à celle que le sorcier avait battue. Ce morceau avait

dû, sans nul doute se trouver dans l'estomac du défunt. C'est du moins ce qu'on disait...

- Quelle sombre histoire ! murmura pensivement M. Chang. A Hué, dans l'ancienne capitale impériale de l'Annam, les chamanes sont appelés, "hayphapou" et on dit aussi qu'ils peuvent entrer en contact avec les esprits, les "phis", en battant leur tambour, ou d'autres manières. Un jour, en pays Moï, dans la montagne, un paysan était venu se plaindre au sorcier qu'un autre villageois l'avait gravement lésé. Mais il n'avait pas de preuves pour s'adresser à la justice. Le "hayphapou" avait donc écrit sur un papier de riz, la requête exposant les griefs de la victime et suppliant les "phis" de punir le coupable. La feuille de papier roulée en boule avait été placée dans la gueule d'un bouc qui avait dû l'ingurgiter de force. Ensuite le bouc avait été suspendu par les pattes de devant à une branche et rossé à coups de rotin. Tout en le bâtonnant vigoureusement, le chamane s'excusait de lui infliger cette correction imméritée. Il lui avait exposé ensuite en détail les griefs du plaignant et prié l'animal de plaider sa cause auprès des "phis", prévenant d'ailleurs charitablement le pauvre bouc qu'au cas où il s'acquitterait mal de sa tâche, il s'exposerait, dans l'autre vie, à des supplices plus féroces et variés... Pauvre bête !

- Oui, pauvre bête ! Répétai-je en riant. Pauvre bouc émissaire !

- Mais l'action des "hayphapou"* sur les hommes peut aussi être effroyable, ajouta M. Chang. Si le chamane veut vous faire du mal, il vous suivra discrètement jusqu'à ce qu'il vous surprenne en train d'uriner dans la nature. Après votre départ, il enfoncera dans le sol, à cet endroit encore humide, une grosse arête comme en portent certaines raies sur la queue. Et cet envoûtement terrible provoque dans les parties sexuelles de la victime de si atroces douleurs qu'elle en hurle de souffrance.

- Brr ! fis-je en frissonnant. Notre "aiguillette nouée" est tout de même moins douloureuse...

* Voir *Magie aux colonies*, de R. Thimmy.

LA MAGIE EN CHINE ANCIENNE

- Et comment se porte la magie, de l'autre côté du "rideau de bambou" ? demandai-je à M. Chang. Les magiciens chinois étaient autrefois très réputés, et leurs troupes qui se déplaçaient jadis à travers le monde ont répandu au siècle dernier, en Occident, ces tours merveilleux des bocaux de poissons rouges apparaissant sous un foulard de soie, du riz augmentant de volume et se changeant en eau entre deux bols, et peut-être ces mystérieux anneaux métalliques qui s'enclavent et se désenclavent comme par magie...

- A vrai dire, je n'en sais rien, répondit M. Chang. Il s'est passé bien des choses en Chine populaire depuis la Révolution et, pour ma part, je n'y connais personnellement aucun magicien. Il doit certainement en rester quelques-uns, mais j'ignore ce qu'ils peuvent bien faire. Quant aux magiciens de Hong-Kong, à part peut-être parfois leur costume et la forme de leurs accessoires, le nivellement occidental leur a enlevé toute originalité.*

Et c'est dommage, car la Chine aussi possédait une longue tradition magique. La révolution n'a pu complètement changer les traditions et les esprits en si peu de temps. En Russie soviétique, socialiste et rationaliste - du moins à ce qu'on dit - après trois générations d'enseignement matérialiste, les mages font encore recette, même près de certains universitaires, et une voyante moscovite, consultée par de gros bonnets du régime, serait devenue millionnaire, assurant ainsi la revanche de Raspoutine et celle de Mme de Minaudy, cette autre voyante française du début du siècle, le meilleur médium de son temps selon les spécialistes, qui avait prédit une longue vie au tsar Nicolas II et à sa famille, lors d'un de ses nombreux séjours dans la famille impériale.

Les sorciers sont de tous les temps et de tous les systèmes sociaux ou politiques, tant le besoin de Merveilleux est ancré en nous. Et s'ils sont sans doute moins nombreux dans les pays communistes que de l'autre côté, ceux qui subsistent n'en ont que plus de succès.

* Mon ami magicien brestois "Jango" et son épouse ont eu la chance d'assister à quelques tours traditionnels de magie chinoise, à Changhaï, en 2001.

Les grands de ce monde ont souvent aimé s'entourer de mages et de voyants, et Marco Polo nous parle déjà de cette faune pittoresque de la Chine médiévale.

"Mais je vous dirai encore une merveille que j'avais oubliée. Sachez donc que quand le Grand Khan demeure en son palais où il reste trois mois de l'année, et qu'il y a pluie, brouillard ou mauvais temps, il a près de lui de sages astrologues et enchanteurs qui vont sur le toit du palais et par leur science et incantations, ordonnent à tous les nuages, à la pluie et au mauvais temps de s'en aller d'au-dessus du palais; si bien qu'au-dessus du palais, n'y a point mauvais temps, que jamais goutte d'eau n'y tombe, et que l'intempérie s'en va autre part; oui, si parfaitement : la pluie, la tempête et l'orage tombent tout alentour, mais rien ne touche le palais..."

Que voilà de la magie effective ! Qu'attend donc notre président de la République pour mobiliser ses astrologues et ses météorologues et les faire grimper sur le toit de l'Elysée pour y faire régner un été éternel ? J'y verrais bien Albert Simon et sa grenouille, trônant près du paratonnerre, en compagnie d'Albert Ducrocq, "le Grand et le Petit Albert"* , avec quelques parapsychologues triés sur le volet. Du temps du Grand Khan, on savait au moins se montrer plus efficace qu'aujourd'hui.

Si le toit du palais du Grand Khan était, selon Marco Polo, couvert de magiciens, l'intérieur aussi en regorgeait, qu'on appelait les *bacsi*.

"Ceux-ci viennent du Tibet et du Cachemire et sont là genres de peuples qui sont idolâtres. Ils savent les arts diaboliques et les enchantements plus que tous les autres hommes et commandent aux démons, au point que je ne crois pas qu'il y ait plus grands enchanteurs par le monde.

"Ils sont si savants et experts en leur art magique et diabolique qu'ils font telle merveille comme je vous dirai.

"Quand le Grand Khan est assis pour dîner et que les coupes

* Météorologue et parapsychologue réputés...

d'or sont sur une table de l'autre côté de la salle, à bien dix pas de la table du seigneur, pleines de vin, de lait de jument et autres bons breuvages, tant font par leurs enchantements et science ces sages bacsî, que ces coupes pleines se soulèvent et d'elles-mêmes s'en vont par l'air se présenter devant le Grand Khan lorsqu'il veut boire, sans que nul ne les touche. Et lorsqu'il a bu, ces coupes reviennent à la place d'où elles étaient parties.

"C'est chose vraie, digne de foi, sans nulle mensonge, car elle a lieu chaque jour à la table du seigneur. D'ailleurs vous dirai-je que les sages hommes de notre pays qui savent la nécromancie affirment que c'est chose faisable..."

Marco Polo, peu connaisseur en "nécromancie", a eu du moins la sagesse de consulter des spécialistes, en rentrant au pays; et c'est un scrupule qui l'honore car beaucoup n'en font malheureusement pas autant. Ces spécialistes lui ont répondu que l'envol des coupes pleines était "chose faisable", et je suis d'accord avec eux; et je pense que cela peut effectivement se faire, dans certaines conditions. Une telle démonstration servant le prestige du Grand Khan, celui-ci pouvait la favoriser en créant ces conditions indispensables.

Louis XIV en aurait été jaloux, sa cour a manqué de bons magiciens. Il n'a disposé que de minables empoisonneuses et de sorciers de bas étage.* Et ce n'est que sous Louis XV et Louis XVI que les Cagliostro, les Pinetti et les Mesmer sont entrés à Versailles. Napoléon consultait la cartomancienne Mme Lenormand; Louis XVIII a eu le magicien-ventriologue Comte, et Louis-Philippe : Robert-Houdin. Napoléon III interrogeait les esprits avec Daniel Home; et nos souverains d'aujourd'hui ont aussi les leurs, n'en doutez pas...

Mais revenons à Marco Polo, le Vénitien, qui nous parle aussi des magiciens de Gengis Khan, en un petit récit bien intéressant pour un illusionniste.

* Mille excuses au Roi Soleil ! Car j'ai découvert depuis qu'il adorait les effets de féerie comme ceux réalisés par le grand "magicien" machiniste Torelli. Son grand édit de 1682 marque d'ailleurs, la fin officielle de la chasse aux sorcières.

"Un jour Genghis Khan fit venir devant lui des astrologues qui étaient chrétiens et leur demanda qui allait gagner la bataille entre sa grandissime armée et celle du Prêtre Jean, qui allaient s'affronter dans la plaine de Tenduc.

"Les astrologues lui dirent :

"- O sire Genghis Khan, vous voulez connaître le vainqueur de ce combat. Nous voulons que vous le voyiez vous-même.

"Et immédiatement eurent devant eux un roseau vert, le tranchant par la moitié dans la longueur et mirent une partie du côté de Genghis et l'autre du côté du Prêtre Jean, pas bien loin l'une de l'autre à terre, et personne ne les tenait. Sur une des parties écrivirent le nom de Genghis Khan et sur l'autre le Nom de Prêtre Jean, et dirent à Genghis Khan :

"- Sire, regardez maintenant ces roseaux et voyez que c'est ici votre nom et là celui du Prêtre Jean; et quand nous aurons fait notre enchantement, ces deux roseaux vont venir l'un sur l'autre; et celui dont le roseau viendra sur l'autre, assurément gagnera la bataille... Et quand toute l'armée se fut rassemblée pour voir cette chose, les astrologues chrétiens prirent leur Psautier, lurent certains psaumes, puis firent leurs enchantements, et alors les parties du roseau s'agitèrent. Il sembla que l'une se hissait sur l'autre, et enfin, sans que nul la touchât, celle où était le nom de Genghis Khan monta sur celle de Prêtre Jean. Et ce fut au vu de tous ceux qui étaient là. Et quand Genghis Khan et ses gens virent cela, ils en eurent une grande joie, et les Tartares en furent très confortés, puisque se voyant sûrs de la future victoire.

"Et comme Genghis Khan trouva les astrologues chrétiens dans le vrai, toujours par la suite, il leur fit grand honneur..."

Marco Polo décrit également en détail les chamanes de Tartarie et quelques-unes de leurs séances de trances et de divination qu'il a parfaitement observées. Et ces chamanes survivent aujourd'hui dans les coins reculés de Chine, de Mongolie et de Sibérie, utilisant depuis toujours le champignon hallucinogène (*Amanita Muscaria*) pour entrer en trances.

Ce champignon commun, appelé aussi fausse-oronge ou amanite tue mouches, vénéneux et parfois mortel, peut provoquer des hallucinations visuelles et auditives.

L'ARBRE AUX DIX MILLE IMAGES ET LES LAMAS SORCIERS DE TARTARIE...

Quelques siècles plus tard, en 1844, 45 et 46, un missionnaire catholique, le révérend père Huc, dont le nom constitue un mauvais calembour, parcourt la Tartarie, le Thibet et la Chine, et y rencontre d'étranges choses, comme cet "Arbre des dix mille images", qui a fait couler pas mal d'encre.

D'autres voyageurs l'ont aussi vu en Inde et ont déclaré que, secrètement, les moines bouddhistes imprimaient les caractères sacrés sur les feuilles et l'écorce, à l'aide de cachets métalliques portant l'inscription : *On ma ni pé mé hom !* - Gloire à Bouddha dans le lotus.*

Je n'ai pas vu, pour ma part, un tel arbre et je ne sais pas s'il en existe encore, mais voici le témoignage curieux du révérend père Huc, parvenu, non sans peine, à la lamaserie de Kounboum :

"Oui, cet arbre existe encore... et nous fûmes consternés d'étonnement en voyant, en effet, sur chacune de ses feuilles des caractères thibétains très bien formés; ils sont d'une couleur verte, quelquefois plus claire que la feuille elle-même. Notre première pensée fut de soupçonner la supercherie des lamas; mais après avoir tout examiné avec l'attention la plus minutieuse, il nous fut impossible de découvrir la moindre fraude. Les caractères nous parurent faire partie de la feuille, comme les veines et les nervures; la position qu'ils affectent n'est pas toujours la même; on en voit tantôt au sommet ou au milieu de la feuille, tantôt à sa base ou sur

* Ce "lotus" serait-il de la même espèce que celui d'Homère, celui que consommaient les "lotophages", et qui procurait des visions et l'oubli ? Chez les Mayas aussi le nénéphar blanc était sacré.

les côtés; les feuilles les plus tendres représentent le caractère en rudiment et à moitié formé; l'écorce du tronc et des branches, qui se lève à peu près comme celle des platanes, est également chargée de caractères. Si on détache un fragment de vieille écorce, on aperçoit sur la nouvelle les formes indéterminées des caractères qui, déjà, commencent à germer; et, chose singulière, ils diffèrent assez souvent de ceux qui étaient par-dessus. Nous cherchâmes partout, mais toujours vainement quelque trace de supercherie; la sueur nous en montait au front. D'autres, plus habiles que nous, pourront peut-être donner des explications satisfaisantes sur cet arbre singulier; pour nous, nous devons y renoncer. On sourira sans doute de notre ignorance, mais peu nous importe, pourvu qu'on ne suspecte pas la sincérité de notre relation."

Poursuivant son voyage à travers la Tartarie, la Chine et le Tibet, notre infatigable missionnaire se heurte à d'autres "miracles".

"Le quinzième jour de la neuvième lune, nous rencontrâmes de nombreuses caravanes, suivant comme nous la direction d'Orient en Occident. Le chemin était rempli d'hommes, de femmes et d'enfants, montés sur des chameaux ou sur des bœufs. Ils se rendaient tous, disaient-ils, à la lamaserie de Rache-Tchurin.

"- Une grande solennité sans doute vous appelle à la lamaserie ?

"- Oui, demain doit être un grand jour. Un lama bokte fera éclater sa puissance; il se tuera sans pourtant mourir..."

"Nous comprîmes à l'instant le genre de solennité qui mettait ainsi en mouvement les Tartares des Ortous. Un lama devait s'ouvrir le ventre, prendre ses entrailles et les placer devant lui, puis rentrer dans son premier état. Ce spectacle, quelque atroce et quelque dégoûtant qu'il soit, est néanmoins très commun dans les lamaserie de la Tartarie. Le Bokte qui doit faire éclater sa puissance, comme disent les Mongols, se prépare à cet acte formidable par de longs jours de jeûne et de prière. Pendant ce temps, il doit s'interdire toute communication avec les hommes et s'imposer le silence le plus absolu. Quand le jour fixé est arrivé, toute la multitude des pèlerins se rend dans la grande cour de la lamaserie et un grand

autel est élevé sur le devant de la porte du temple. Enfin le Bokte paraît. Il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule, va s'asseoir sur l'autel et détache de sa ceinture un grand coutelas qu'il place sur ses genoux. A ses pieds, de nombreux lamas, rangés en cercle, commencent les terribles invocations de cette afireuse cérémonie. A mesure que la récitation des prières avance, on voit le Bokte trembler de tous ses membres et entrer graduellement dans des convulsions frénétiques. Les lamas ne gardent bientôt plus de mesure; leurs voix s'animent, leur chant se précipite en désordre et la récitation des prières est enfin remplacée par des cris et des hurlements. Alors le Bokte rejette brusquement l'écharpe dont il est enveloppé, détache sa ceinture et, saisissant le coutelas sacré, s'entrouvre le ventre dans toute sa longueur. Pendant que le sang coule de toute part, la multitude se prosterne devant cet horrible spectacle, et on interroge ce frénétique sur les choses cachées, sur les événements à venir, sur la destinée de certains personnages. Le Bokte donne, à toutes ces questions, des réponses qui sont regardées comme des oracles par tout le monde.

"Quand la dévote curiosité des nombreux pèlerins se trouve satisfaite, les lamas reprennent, avec calme et gravité, la récitation de leurs prières. Le Bokte recueille dans sa main droite du sang de sa blessure, le porte à sa bouche, souffle trois fois dessus et le jette en l'air en poussant une grande clameur. Il passe rapidement la main sur la blessure de son ventre et tout rentre dans son état primitif, sans qu'il lui reste la moindre trace de cette opération diabolique, si ce n'est un extrême abattement...

"Ces cérémonies horribles se renouvellent assez souvent dans les grandes lamaseries de la Tartarie et du Tibet. Nous ne pensons nullement qu'on puisse toujours mettre sur le compte de la superstition les faits de ce genre; car d'après tout ce que nous avons vu et entendu, parmi les nations idolâtres, nous sommes persuadés que le Démon y joue un grand rôle...

"S'entrouvrir le ventre est un des plus fameux sié-fa (moyen pervers) que possèdent les lamas. Les autres, quoique du même genre, sont moins grandioses et plus en vogue; ils se pratiquent à

domicile, en particulier, et non pas dans les grandes solennités des lamaseries. Ainsi, on fait rougir au feu des morceaux de fer, puis on les lèche impunément; on se fait des incisions sur le corps, sans qu'il en reste un instant après la moindre trace, etc.

"Nous avons connu un lama qui, au dire de tout le monde, remplissait, à volonté, un vase d'eau au moyen d'une formule de prière. Nous ne pûmes jamais le résoudre à tenter l'épreuve en notre présence. Il nous disait que, n'ayant pas les mêmes croyances que lui ses tentatives seraient non seulement infructueuses, mais encore l'exposeraient peut-être à de graves dangers. Un jour, il nous récita la prière de son sié-fa, comme il l'appelait. La formule n'était pas longue, mais il nous fut facile d'y reconnaître une invocation directe à l'assistance du Démon :

"- Je te connais, tu me connais, disait-il. Allons, vieil ami, fais ce que je te demande. Apporte de l'eau, et remplis ce vase que je te présente. Remplir un vase d'eau, qu'est-ce que c'est que cela pour ta grande puissance ? Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau; mais n'importe; fais ce que je te demande et remplis ce vase que je te présente. Plus tard, nous compterons ensemble. Au jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient.

"- Il arrive quelquefois que ces formules demeurent sans effet; alors la prière se change en injures et en imprécations contre celui qu'on invoquait tout à l'heure.

"- Le fameux sié-fa qui attirait un si grand nombre de pèlerins à la lamaserie de Rache-Tchurin, nous donna la pensée de nous y rendre aussi et de neutraliser par nos prières les invocations sataniques des lamas. Qui sait, nous disions-nous, peut-être que Dieu a des desseins de miséricorde sur les Mongols du pays des Ortous; peut-être que la puissance de leurs lamas, entravée et anéantie par la présence des prêtres de Jésus-Christ, frappera ces peuples et les fera renoncer au culte menteur de Bouddha, pour embrasser la foi du christianisme. Pour nous encourager dans notre dessein, nous aimions à nous rappeler l'histoire de Simon le Magicien, arrêté dans son vol par la prière de saint Pierre et précipité du haut des airs aux pieds de ses admirateurs...

"- Il fut donc résolu que nous irions à Rache-Tchurin, que nous mêlerions à la foule, et qu'au moment où les invocations diaboliques commenceraient, nous nous placerions sans peur et avec autorité en présence du Bokte et que nous lui interdirions solennellement, au nom de Jésus-Christ, de faire parade de son détestable pouvoir..."

Malheureusement pour nous, et sans doute heureusement pour eux, nos intrépides missionnaires s'étant égarés dans la steppe n'arrivèrent à Rache-Tchurin que le lendemain de la cérémonie et ne purent donc s'y opposer... Mais nous avons retrouvé, quant à nous, cette expérience magique du vase inépuisable déjà rencontrée en Inde, en Afrique noire et au Maghreb. Elle existait déjà dans la plus haute antiquité; et le plus ancien accessoire truqué connu est d'ailleurs le Zaubervase, du musée Allard-Pierson d'Amsterdam : un vase étrusque du IV^e siècle avant notre ère, qui permettait de verser plusieurs liquides différents et de changer l'eau en vin.* Et nous retombons toujours aussi sur nos trois explications habituelles :

La première, que le vase se remplit par une intervention surnaturelle (Dieu ou le Diable, au choix; mais plutôt le Diable, selon le R.P. Huc, qui s'y connaît).

La seconde, que le vase se remplit par un pouvoir parapsychologique que posséderaient certains individus doués.

La troisième, qu'il y aurait trucage et qu'il s'agirait d'une illusion. (Et Héron d'Alexandrie, nous en décrit treize systèmes différents pouvant dérouter n'importe quel spécialiste.)

Et j'ai vu, pour ma part, au musée anthropologique de Cuzco, au Pérou, un quatorzième vase en terre cuite, dit "vase à pisco", permettant aussi le même effet.

* J'ai découvert depuis que le musée du Louvre à Paris possède deux autres vases truqués plus anciens :
- le Comaste CA 454, du VI^e siècle av. notre ère, et
- le Canthare CA 797, du V^e siècle av. notre ère.



Le "chaudron magique" produisant de petits geysers et une musique étrange, Shen Zen, 1994

OVNIS ET "MUDANGS" DE COREE

Adieu Cathay, la vieille Chine des mandarins, je n'y aurai donc vu aucun prodige ! Et cet avion qui m'emporte vers Séoul n'a même pas le prestige des anciens tapis volants, bien plus écologiques que

leurs gros successeurs, bruyants et polluants. Il ne me reste qu'à sommeiller un peu en attendant d'être en Corée.

Mon voisin de droite, du côté du hublot, regarde au dehors d'un air distrait. C'est un jeune Américain et nous n'avons échangé que deux à trois mots en prenant place. Deux heures passent, monotones et longues, quand je le vois soudain qui se met à s'agiter et il se tourne vers moi d'un air bizarre. Que se passe-t-il donc ? Il appuie alors la nuque au dossier de son siège pour me laisser me pencher vers le hublot et me fait signe d'observer.

Intrigué, je colle le nez à la vitre et regarde. Le temps est clair et le ciel tout bleu. Nous survolons la mer de Chine, et l'on distingue parfaitement, à plusieurs milliers de mètres au-dessous de nous, les vagues qui semblent parfaitement immobiles. Seuls quelques petits nuages allongés flottent entre nous et la surface de l'océan. Qu'y a-t-il donc d'anormal ? Je ne vois pas et je sens pourtant bien que quelque chose n'est pas très catholique...

Mais oui, bon Dieu, ce sont ces nuages ! Ils ont un air bien étrange, ces nuages ! De forme oblongue, comme de gros cigares et brillants comme de l'aluminium. Ils sont une douzaine et, surtout, ils se déplacent sensiblement à la même vitesse que l'avion. C'est donc ça qui fascinait mon voisin. Je me retourne vers lui, en souriant pour cacher mon trouble, et lui dis en plaisantant :

- Flying-saucers, des soucoupes volantes !

Mon intonation semble le décrisper et il sourit à son tour apparemment soulagé que j'aie vu la même chose que lui; et nous nous penchons tous deux pour observer le phénomène que personne d'autre ne semble avoir remarqué autour de nous. J'écarquille les yeux pour mieux voir et tâcher de comprendre. A vrai dire, il est bien difficile de caractériser d'ovnis les taches que nous voyons et il faudrait une bonne imagination pour en faire des engins solides, car il s'agit plus de taches que de nuages ou de soucoupes volantes. Tout cela n'a pas l'air très matériel.

S'agit-il de reflets de la carlingue de l'avion sur des couches d'air formant miroirs, ce qui expliquerait cette forme allongée, cette brillance métallique et surtout ce déplacement à la même vitesse

que nous. Cela me semble bien possible. Nous observons encore la chose une à deux minutes, quand soudain les taches lumineuses s'arrêtent simultanément, alors que l'avion poursuit son chemin. Nous les voyons encore quelques instants derrière nous... puis les perdons de vue. Ça c'est bien étrange, et je ne pige pas ce dernier effet qui ne cadre pas exactement avec mon hypothèse précédente. Le mystère a succédé à l'illusion d'optique...

Mon voisin a fermé les yeux, sans doute pour rêver aux ufos et aux extra-terrestres; et avec une meilleure imagination que la mienne, il est vrai que d'autres auraient peut-être aperçu par "les hublots de ces engins", quelques petits hommes verts leur faisant des signes amicaux ou menaçants. Plus de mille Quimpérois, rassemblés sur la place Saint-Corentin, lors d'un marché en 1620, ont bien juré avoir vu tous ensemble, le Diable apparaître entre les tours de la cathédrale, où se trouve aujourd'hui la statue du roi Gradlon. Mais il faut que je me fasse une raison : ce n'est pas encore cette fois que je serai invité sur la planète Mars ou sur Vénus, et je le regrette.

Cependant, je suis absolument ravi malgré tout, car ce voyage en Chine m'aura tout de même montré quelque chose d'insolite et de curieux; et je suis heureux d'avoir vu ces Ovnis, même si mes dits Ovnis n'étaient pas de tout premier choix...

Les extra-terrestres seraient-ils les démons des temps modernes, comme on le dit souvent. Je n'en sais rien, et cela m'est égal, car voici la Corée.

Une Corée partagée entre le boom économique et les sectes. Mais l'empire de Moon n'a pas encore conquis cependant cette Corée où le chamanisme demeure si puissant. Le peuple coréen, malgré l'électronique, baigne encore dans un univers animiste dont les chamanes, les "mudangs", sont les interprètes.

Sur le Kuksa-dang, comme sur les autres collines sacrées de Séoul, se déroulent régulièrement les cérémonies du "Kutt". Dans ces temples consacrés, l'on apporte des offrandes aux bons esprits :

des fleurs, des gâteaux et des pattes de cochon. Ceux qui en ont les moyens peuvent aussi s'offrir un "Kutt" en payant royalement les chamanes de services. Alors, au son d'une musique démente, les sorcières revêtues de robes aux couleurs appropriées se mettent à danser et à hurler. Puis elles entrent véritablement en transes et se mettent à pourchasser furieusement, à coups de couteaux, les mauvais esprits, à travers le temple. Comme Pierre-Marie Logot brandissant jadis son épée, dans sa lointaine Bretagne.

Mais les "Mudangs" sont plus cupides que n'était Pierre-Marie et une cérémonie de "Kutt" n'est pas à la portée de toutes les bourses. Si l'ouvrier malchanceux veut s'en offrir une pour conjurer le mauvais sort qui s'acharne sur lui et exorciser les démons qui le poursuivent de leur rancune, il lui faudra sacrifier plus d'un mois de salaire. En Corée l'exorcisme s'est mis à l'heure des affaires et du show-business. Le sentiment n'y a plus sa place...

LA VOYANTE DE YOKOSUKA... (JAPON, AOUT 1979)

- Que désirez-vous encore voir chez nous ? s'informe aimablement M. Takéo chargé des relations avec la ville de Brest que je représente officiellement en tant que vice-président de son comité de jumelage, dans ce grand port de guerre et de commerce, à l'entrée de la baie de Tokyo.

Nous avons déjà visité le lycée municipal, la station océanographique et, bien entendu, le phare et la plus ancienne forme de radoub du pays, créés en 1864 sous la direction de l'ingénieur brestois, François Verny, dont le buste est érigé en place d'honneur, devant le navire-musée de l'amiral Togo, vainqueur de la bataille de Tchoushima, qui marqua l'entrée du Japon parmi les grandes puissances modernes.

- J'aimerais bien rencontrer des magiciens, fis-je.

- Je m'en doutais, répond M. Takéo hilare, mais je n'ai aucune relation dans ce milieu. Je ne connais pour ma part, qu'une voyante que mon épouse va consulter de temps à autre. Et encore, je ne l'ai

jamais rencontrée personnellement. Le plus amusant c'est qu'elle a justement un nom français : Mme Colette.

- Est-elle Française ?

- Non, ça m'étonnerait. Attendez, je téléphone à ma femme...

Non, Mme Colette n'est pas Française et ne parle pas français, ni même anglais malheureusement. Après tout, les voyantes occidentales prennent souvent des noms orientaux, alors pourquoi pas l'inverse ? Un peu d'exotisme impressionne toujours favorablement le client. En tout cas, M. Takéo a téléphoné aussi à Mme Colette qui se fera un plaisir de nous recevoir.

Le chauffeur nous arrête au fond d'une ruelle. Et sous un ciel nuageux, nous escaladons une colline boisée, par un escalier assez raide. La maison de la voyante, très typique avec son double portail en bois, me semble assez cossue. Une jeune domestique nous fait entrer dans un vestibule étroit et nous débarrasse de nos parapluies et de nos chaussures qu'elle range dans un casier. Nous traversons en chaussettes une salle non meublée, où une dizaine de personnes bavardent doucement, agenouillées sur les tatamis. M. Takéo salue en s'inclinant, le buste raide, de tous côtés, et je fais comme lui en répondant "Konichua", le plus gravement du monde.

- Ce sont des clients qui attendent, murmure M. Takéo. Et c'est parfois très long, selon les lubies de la voyante...

Mais une porte légère glisse le long de la cloison et nous sommes immédiatement introduits. Mme Colette nous reçoit en souriant. M. Takéo fait les présentations et traduit; et nous nous asseyons en tailleur autour d'une table basse où le thé est déjà servi.

Au mur, une carte astrologique en français et un portrait du comte de Saint-Germain, cet aventurier du XVIII^e siècle qui se faisait passer pour immortel. Dans chaque coin, la même étrange statuette, d'un mètre de hauteur environ, d'un animal vivement coloré, au museau porcin, assis sur le derrière, avec son énorme sexe rouge dressé devant lui. Ça tient à la fois de la taupe et du hérisson. Cet animal serait un symbole très populaire dans tout le Japon.

Mme Colette, petite dame sérieuse et sans âge, nous dit qu'elle

a appris son art dans des ouvrages d'occultisme français traduits en japonais, et qu'elle est spécialiste des tarots. Elle nous parle du mage Papus et nous montre un livre français d'astrologie, illustré de nombreuses figures, heureusement pour elle.

Elle a une clientèle importante, mais ne reçoit pas à heure fixe, seulement sur inspiration. Les gens peuvent parfois attendre des heures sans être admis à la consultation. Et puis un beau jour, Mme Colette peut les faire appeler à son cabinet, à n'importe quel moment, même la nuit.

C'est très pratique, pensai-je, car elle a ainsi le temps de se renseigner sur ses clients. Ceux-ci bavardent d'ailleurs dans le salon, devant l'employée sans doute dressée à leur tirer les vers du nez et qui peut ainsi révéler à sa patronne quelques secrets utiles. Et puis, comme nous sommes au Japon, peut-être dispose-t-elle aussi d'une table d'écoute. Une voyante moderne et sérieuse ne doit rien négliger pour assurer sa réputation et certaines n'hésitent pas à utiliser les services de détectives privés pour enquêter sur le gros gibier et recueillir discrètement toutes les informations possibles près des voisins, des amis, des mairies ou même des cimetières. Et quand tout est paré, c'est "l'inspiration" qui jaillit, à la stupéfaction du client de qualité, émerveillé devant les fantastiques révélations de la voyante.

La voyance, au Japon comme ailleurs, peut être un grand art, plein de finesse et de psychologie, et peut produire de véritables miracles, quand elle est exercée par des spécialistes dont le travail s'ajoute habilement à l'intuition nécessaire...

- C'est tout de même une voyante extraordinaire, m'assure M. Takéo, tandis que nous regagnons l'hôtel de ville sous la pluie. Un jour, mon épouse avait constaté que son petit sac à main contenant ses papiers et une certaine somme d'argent avait disparu. Elle se souvenait de l'avoir laissé, la veille, sur une tablette près du téléphone et pensait l'y avoir vu encore le matin même. La femme de ménage déclarait ne pas y avoir touché. Etant justement de

consultation chez Mme Colette ce jour-là, mon épouse lui avait posé la question. La voyante s'était concentrée longuement et lui avait révélé avoir vu le visage d'un petit jeune homme moustachu. Ma femme pensa immédiatement au fils d'une amie, qui répondait à ce signalement et qui était précisément venu dîner chez nous la veille au soir, avec ses parents. Mais elle n'arrivait pas à se convaincre que ce jeune homme fût un voleur et ne pouvait se permettre l'affront de l'interroger à ce sujet. Elle rentra donc à la maison, très préoccupée, juste au moment où le téléphone sonnait. C'était le jeune homme qui l'appelait et qui s'excusait humblement. Il avait bu trop de saké, le soir précédent, et venait seulement de se lever et de remarquer qu'il avait emporté par mégarde ce fameux sac qui ressemblait à celui qu'il possédait lui-même et qu'il avait d'ailleurs oublié dans sa chambre en venant chez nous. Comment pouvez-vous expliquer cela ? La voyante avait vu juste...

- Je ne puis rien expliquer du tout, fis-je, n'ayant aucun élément suffisant pour cela. Mais je vais à mon tour vous raconter une petite anecdote personnelle...

Je devais présenter ce jour-là un spectacle d'illusionnisme au centre nautique de Moulin-Mer, près de Brest. Le matin même, je me promenai sur le petit port, étudiant attentivement le terrain, car je devais y conduire une voiture les yeux bandés, quelques heures plus tard. Le passage entre le bord du quai et un buisson me paraissait suffisant, et je fis un essai sans être remarqué. En frôlant bien le buisson, la voiture passait. Je me disais que cela impressionnerait le public, quand j'aperçus soudain un portefeuille abandonné sous les branches. Je le ramassai et le présentai en rentrant au directeur du centre.

- C'est à un de mes stagiaires, dit celui-ci après l'avoir examiné.

En fin d'après-midi, je conduisis donc ma voiture, les yeux bandés sur ce parcours difficile. Puis, lors de la séance qui suivit, après quelques numéros de mnémotechnie et de "double vue", je montrai une boîte vide et demandai soudain innocemment si quelqu'un avait

par hasard perdu un objet personnel.

- Toi, fit aussitôt un des stagiaires en désignant son voisin.

- Très bien, continuai-je. De quoi s'agit-il ?

- D'un portefeuille.

- Très bien. Nous allons donc tenter une expérience de télékinèse, un déplacement d'objet à distance, dont je ne vous garantis d'ailleurs pas le résultat; mais ça ne coûte rien d'essayer. Voyez cette boîte vide, je la referme et vous demanderai de vous concentrer profondément et d'imaginer votre portefeuille à l'intérieur. Je vous aiderai de mon côté à diriger votre pensée et tâcher de matérialiser l'objet... Voyons maintenant...

Et j'ouvris la boîte au milieu des exclamations, des rires incroyables et de la stupéfaction joyeuse du récipiendaire dont j'aimerais bien connaître la version des faits quelques années plus tard, maudit charlatan que je suis !

MAGIE JAPONAISE (HIRAKATA)

La toute petite vieille dame, trotinant comme une souris, se retourne sans cesse en souriant et me fait signe de la suivre à travers les ruelles de la ville. Nous entrons dans un restaurant où elle se hisse sur un haut tabouret du bar et se lance dans un long discours très animé avec le garçon et quelques clients. Sans savoir le japonais, je comprends évidemment que la charmante petite mémé leur raconte les "miracles" que je leur ai montrés à la maison, à sa fille et à elle. Sa fille, qui parle le français, heureusement pour moi, est partie pour la journée à Nagasaki; et nous sommes donc seuls comme des grands avec pour tout vocabulaire : *konichua*, *sayonara* et *arigato*, ce qui limite tout de même un peu la conversation.

Je ramasse discrètement quelques capsules de bouteilles et effectue alors quelques petits tours impromptus aux gens du bar, à la grande joie de la petite mémé qui tape des mains d'excitation et d'enthousiasme, toute heureuse et fière d'exhiber ce phénomène rare : un Français, magicien et barbu de surcroît, ce qui est toujours

une curiosité au Japon. Et de plaisir, elle sort un petit carnet de son sac à main et compose en souvenir un petit tercet qu'elle lira ce soir à sa fille, sa meilleure critique littéraire.

Les Japonais adorent la magie et les magiciens nippons ont souvent su lier la magie traditionnelle et l'illusionnisme moderne, pour en faire un art merveilleux que l'on peut admirer chez des maîtres comme Shimada, avec ses apparitions d'éventails, de parasols multicolores, ses dragons et ses jeux de flammes. La pratique de la prestidigitation y est très répandue et de petits cercles de magiciens amateurs fleurissent partout, du collègue aux clubs de troisième âge, sous l'ombre bienveillante de Ten-Kaï, le Robert-Houdin du Japon.

Devant un vieux temple de Kyoto, une Japonaise d'un certain âge, en costume traditionnel et accroupie sur ses curieuses cothurnes de bois, fait voler de magiques papillons de papier à qui elle prête vie, au souffle de ses éventails, avec un art raffiné qui avait déjà fait l'admiration des voyageurs du siècle passé. Les passants s'arrêtent, applaudissent et photographient, évidemment, puis s'éloignent de quelques pas pour accrocher dans un buisson du jardin, de petits tortillons de papier sur lesquels ils ont écrit un vœu... Charmant mélange de tradition et de modernisme.

- Nous sommes très timides au Japon. Notre éducation est si sévère ! m'explique Toshito, rentrée de Nagasaki. Nous dansons très peu dans les soirées, aussi un talent de société est-il toujours accueilli avec joie car il nous apporte une distraction bienvenue. Et c'est peut-être pourquoi la magie est si populaire chez nous. Et comment ne pas aimer la magie, quand on aime la poésie ?

Et quittant le vieux temple millénaire de Nara, où nous avons accroché nos vœux aux branches des buissons, nous descendons tous trois vers la rivière. Le soleil se couche et les barques des pêcheurs s'éloignent doucement, un feu de bois sec allumé à l'arrière,

dans un panier de fer suspendu au-dessus de la surface, pour attirer les poissons. Chaque bateau possède une demi-douzaine de cormorans dressés, reliés par une cordelette et que le pêcheur lance à l'eau et récupère à chaque fois qu'un des oiseaux plongeurs a attrapé un poisson, ce qui se produit continuellement. Le cormoran régurgite alors sa proie qu'il ne peut avaler car un anneau lui enserre le cou, et est immédiatement rejeté à l'eau. Et ainsi de suite, sans arrêt, l'étrange pêche traditionnelle se poursuit dans cette nuit magique de Nara, tandis que la petite mémé ravie compose des tercets que sa fille charmée relit à haute voix et commente affectueusement...

DES RELIGIEUSES VENTRILOQUES...

- Savez-vous, m'assure un jeune prestidigitateur qui faisait des démonstrations dans un supermarché de Tokyo, savez-vous que des prêtres viennent s'équiper chez nous, et que certaines religieuses japonaises pratiquent la ventriloquie pour capter l'attention des enfants et les impressionner ?

Des religieuses ventriloques !* Voilà qui est insolite mais, en fait, pas nouveau; et la célèbre Pythie de Delphes devait déjà connaître cette technique qui passa longtemps pour diabolique.

L'art de la ventriloquie consiste à changer sa voix, parler sans bouger les lèvres et donner l'impression que la parole vient d'ailleurs : d'un coffre, d'une statue ou d'un animal, par exemple. Le son est toujours formé par les cordes vocales, au niveau du larynx, mais le ventriloque l'étrangle en le repoussant avec sa langue vers l'arrière-gorge. Ou même - ce qui est rare aujourd'hui - le ventriloque, au lieu de faire vibrer l'air expiré, parle en aspirant, ce qui permet au son de mieux résonner dans la poitrine et de paraître émaner d'un autre endroit. Cette dernière méthode, difficile et fatigante, mais sûrement la meilleure, donne une parfaite illusion de distance même de près, et était sans doute la plus utilisée autrefois.

* Un article du *Canard Enchaîné* a évoqué cette étrange affaire des religieuses-ventriloques du Japon.

De nos jours, les micros et la scène facilitent la tâche du ventriloque; et comme la plupart de mes confrères j'utilise, par paresse, la voix expirée.

L'église s'est toujours intéressée aux ventriloques, parfois pour les traquer comme possédés de démons, et parfois pour s'en servir. Ainsi le cardinal Richelieu, brûleur de sorciers, n'hésita pas cependant à faire appel aux talents d'un ventriloque pour effrayer l'évêque de Saint-Malo qui l'importunait et contraindre celui-ci à regagner sa lointaine Bretagne.

C'est à l'abbé de la Chapelle que revient l'honneur d'avoir expliqué scientifiquement pour la première fois, en 1772, le mécanisme de cette voix étrange. Son ouvrage fait encore autorité en la matière. L'un des ventriloques avec qui il fut en relation, le baron autrichien de Mengen, conversait déjà avec une petite poupée comme nos ventriloques modernes, et avait imaginé de lui articuler la mâchoire pour lui donner plus de vie. A notre époque, le révérend père espagnol Wenceslao Ciuro s'est aussi fait un nom dans cet art, avec sa marionnette "Luisito".

La ventriloquie n'est qu'une branche de l'illusionnisme et de tout temps les prêtres ont fait appel à ces techniques pour concrétiser le surnaturel aux yeux des profanes.

Saint Jean Bosco, escamoteur de talent, émerveillait les gens simples par ses tours, et est devenu le patron des prestidigitateurs.

Mgr Baret, évêque, surnommé "Magus", a publié d'excellents ouvrages de Magie blanche, à la fin du XIX^e siècle, et bien des curés ont dû en utiliser les meilleurs effets.

Encore aujourd'hui, aux Etats-Unis, des prédicateurs n'hésitent pas à illustrer leur sermon par des tours de passe-passe : eau changée en vin, bible s'enflammant spontanément, bâton changé en serpent, multiplication des petits pains, tonnerre artificiel, etc. Et des maisons spécialisées leur proposent des catalogues de trucs conçus et fabriqués pour cet usage.

Certains missionnaires, partant jadis aux colonies, emportaient dans leurs bagages des accessoires de "physique amusante" pour éblouir les indigènes et contrecarrer l'influence de leurs sorciers.

Il n'est donc pas étonnant que nos paysans bretons parlaient de "physique" à propos de mystérieux pouvoirs, souvent imaginaires, qu'ils attribuaient à quelques prêtres.

Je présentais un soir, chez des amis finistériens, une illusion d'optique que je croyais assez nouvelle. Il fallait fixer longuement une photo en négatif, puis lever les yeux et fixer un point imaginaire sur le mur blanc ou le plafond. En attendant un peu, cette photo semblait se dessiner en positif, comme une projection de lanterne magique.

Au bout d'une minute environ, l'œil fatigué inverse automatiquement les couleurs : le noir devient blanc et le blanc devient noir. Et la persistance rétinienne permet ensuite de voir l'image en positif sur le mur. (Vous retrouverez le même principe avec le dessin du croissant et de l'étoile, sur le prospectus du marabout musulman, à la fin du troisième chapitre.)

En fixant le ciel, la nuit, cette photo (la mienne) apparaissait comme l'image de Dieu le père, lui-même, sur le fond du firmament. Il est vrai que ma barbe aidait à l'illusion.

Soudain une vieille Bigoudène, qui ne disait rien depuis le début, s'exclama :

- Mais je connais ce truc de "fizik" ! Quand j'étais petite à Pont-l'Abbé et que j'allais au catéchisme, une sœur nous faisait fixer comme ça une image en noir, et après on voyait sainte Thérèse au plafond de la sacristie et même un peu partout quand on la fixait longtemps...

Nota : Deux religieux bretons que nous avons eu le plaisir de rencontrer : le père Pichon et l'abbé De Nantua, magiciens amateurs, exercèrent leur talent dans les années 1950, faisant fantasmer par leur "Taoliou Fizik", quelques paroissiens épris de merveilleux. Leur soutane truquée était équipée de poches secrètes contenant divers objets apparaissant ou disparaissant ainsi mystérieusement.



*Monsieur Lé et son maître d'acupuncture,
Hong Kong, 1979*



*Le magicien brestois "Jango" et l'auteur,
devant le buste de l'ingénieur de marine brestois
François Verny, sur le port de Yokosuka,
juillet 1994*



Les Derviches.

Exposition Universelle de Liège 1905.

Extrême Orient.

IX
"BOUCAN" ET "TAHUAS"
DU PACIFIQUE SUD

TUBUAI, ARCHIPEL DES AUSTRALES (Polynésie française)
JANVIER 1985

Après un beau virage au-dessus du lagon bleu transparent, le petit avion d'Air Polynésie se pose en douceur sur la piste de Tubuaï. Deux heures de vol au sud de Tahiti, et une courte escale à Rurutu. Nous sommes au bout de la ligne.

Colliers de fleurs et de coquillages. Cette charmante tradition d'accueil n'est pas ici réservée aux touristes, puisque dans cette île magnifique il n'y a encore aucun hôtel, ni même de restaurant.

Mes amis, Jean-Claude et Véronique, m'emmènent l'après-midi même à leur bateau.

- Regarde un peu comment nous l'avons baptisé...

Mammy-Wata, la déesse africaine des eaux. Quel nom merveilleux pour un bateau et que de souvenirs il nous rappelle. Car nous nous sommes connus en Afrique noire il y a près de vingt ans, et nous étions ensemble, Jean-Claude et moi, à la recherche de cet avion tombé dans la jungle qui nous amena au village de Siaoua. Et il était aussi présent quand ce sorcier Fanti m'invita à voir des spectres au cimetière de Dioulabougou. Et Véronique a également connu plus tard la Côte-d'Ivoire, et leurs enfants en ont assez entendu parler.

- Et tu entendras encore parler de cimetières et de revenants dans cette île, m'assure Jean-Claude, car nous sommes ici au pays des *tupapau* (des toupapahous). Et maintenant, en route vers les *motus*.

Ces îlots, couverts de cocotiers, sont ici tous déserts, à part quelques poules sauvages. Il est vrai que nous sommes loin de Tahiti et de Moorea.

Du large, l'île de Tubuaï apparaît dans toute sa splendeur, avec ses montagnes tourmentées, ses plages dorées et sa côte noyée dans la verdure qui engloutit complètement les habitations et crée cette impression totale d'île déserte.

- On se croirait au cinéma ou dans les mers du Sud, dis-je admiratif.

- Et on y est, m'explique Jean-Claude. Car c'est ici que les mutins de la *Bounty*, après leur révolte fameuse, décidèrent de s'établir en juillet 1789. Le capitaine Cook avait bien, quelques années plus tôt reconnu la passe mais aucun homme blanc n'y avait abordé, les indigènes étant trop hostiles. "Personne ne viendrait nous chercher ici", avait pensé Fletcher Christian. Malheureusement pour eux, la *Bounty* accueillie à coups de lances et de flèches, riposta au canon. Le mouillage s'appelle toujours "la Baie Sanglante", et on peut encore voir près de la côte les vestiges du "Fort-Georges", qu'édifièrent les mutins pour résister aux attaques réitérées des indigènes et aux assauts amoureux des vahinées, chargées de détourner leur vigilance. Ignorant les coutumes locales et incapables d'établir de bonnes relations, les mutins durent finalement abandonner Tubuaï au bout de quelques semaines. Ils repassèrent par Tahiti pour rafler des femmes et des cochons et s'installèrent définitivement dans l'île déserte de Pitcairn où la *Bounty* fut incendiée...

- Figurez-vous, fis-je, que j'ai rencontré, à l'issue d'un spectacle au lycée Lapérouse de Nouméa, un étudiant descendant de ces mutins. Il s'appelle Gérard Desplat et a de la famille aujourd'hui dans l'île australienne de Norfolk où la plupart des rescapés de Pitcairn avaient été transférés par les autorités britanniques.

- Nous ne sommes, continue Jean-Claude, qu'une poignée de Français, de *popaas faranis*, sur cette île de mille cinq cents habitants, sans compter les deux commerçants chinois. Deux ou trois colons, deux ou trois gendarmes, un médecin militaire et

quelques enseignants et leurs familles au collège Mataura, où nous recevons en pension les élèves venant en bateau des autres îles de l'archipel : Rimatara, Raïvavaé et Rapa Iti. Cette dernière île, perdue, à plusieurs jours de mer d'ici, est la petite sœur de l'île de Pâques, Rapa Nui, et n'est reliée par goélette à Papeete et Tubuaï qu'une fois tous les trois mois. Seules Rurutu et Tubuaï disposent d'une piste d'atterrissage.

- Tu reconnaîtras les Rapas, ajoute Véronique. Ils ont plus de caractère que la plupart des autres Polynésiens.

- Et comme tu es sur cette île pour un mois entier, poursuit Jean-Claude en louvoyant entre les dangereuses "patates" de coraux à fleur d'eau, nous t'avons prévu un spectacle au collège pour les élèves, le personnel et les parents; et un autre spectacle public à la salle des fêtes, avec le groupe Toerau qui présentera des otea et des aparima, c'est-à-dire des chants et des danses, avec l'orchestre Tamarii Tubuaï. On entend déjà tous les soirs leur tam-tam...

Les affiches, faites à la main, sont déjà en place et m'annoncent comme le *Taata gale gale* : l'homme magicien. Les Polynésiens mettent toujours la désignation homme devant chaque fonction ou profession. Pour les autres mammifères par contre, il s'agit toujours de cochons le seul gros animal, connu avant l'arrivée des blancs. Ainsi la vache s'appelle "le cochon à cornes", la chèvre, "le cochon à dents" et le cheval "le cochon qui court à travers le pays".

Mais l'appellation de *gale-gale* pour la magie, me surprend vivement, car il s'agit très certainement de la même expression *gali-gali*, qu'emploient les Egyptiens. Par quels détours mystérieux ce mot est-il parvenu jusqu'ici ? Probablement, je pense, par les navires s'arrêtant à Port-Saïd avant de traverser le canal de Suez. Des *gali-gali* montaient toujours à bord présenter leurs tours sur le pont; et ce mot était très connu des marins qui l'employaient souvent pour désigner les magiciens...

Derrière le collège, où des élèves chantonent doucement et grattent la guitare après les cours, un petit sentier s'enfonce dans la végétation. Nous l'empruntons et pénétrons dans le sous-bois.

- Il vient peu de monde ici, m'expliquent mes amis, car nous arrivons sur l'emplacement d'un *mararé*, un ancien sanctuaire païen où les Tubuaïs christianisés d'aujourd'hui, évitent soigneusement de venir rôder.

Sous les arbres, un vieux cimetière est encore visible, tout près d'une grotte sombre et d'une petite cascade dont nous nous éloignons rapidement pour fuir une attaque en règle des moustiques.

- Oh, regardez, fais-je, un alignement de menhirs !

- Tu vois des menhirs partout, se moque gentiment Véronique. On n'est pas en Bretagne, ici.

- Peut-être bien. Mais d'abord, en Bretagne les menhirs s'appellent des *peulvenns*; et nous avons bien là un alignement de pierres levées dont certaines ont plus de trois mètres de hauteur.

Elle délimitent en fait un quadrilatère qui devait constituer un ancien temple. Malheureusement, les statues des Dieux, les Tikis, ont disparu.

Les deux splendides Tikis en pierre que l'on peut admirer à Tahiti, au musée Gauguin, proviennent d'ailleurs des Australes. On leur attribue toujours des vertus surnaturelles, et les Tahitiens disent que le navire qui les transporta fit naufrage plus tard, que le capitaine périt de mort violente et que plusieurs de ceux qui l'avaient aidé à les transporter moururent accidentellement dans les mois qui suivirent.

Ce "mararé" est peu éloigné du "Fort Georges", et c'est peut-être ici que les mutins de la *Bounty* assistèrent à une cérémonie au cours de laquelle se déroulèrent des sacrifices humains, comme l'a raconté dans ses mémoires, le premier maître Morrisson, resté plus tard à Tahiti où il fut arrêté.

LA REVANCHE DES "TUPAPA'U"

De toute façon la plupart des indigènes craignent ces lieux, hantés selon eux par les démons, les *tiaporo* et les *temoni*, mais surtout par les *tupapa'u*, les revenants.

De jour, ceux-ci ne seraient guère dangereux, mais la nuit, ils quittent les cimetières pour se répandre un peu partout à la recherche du sang et de l'âme des vivants. Ces croyances sont encore très vivaces dans les îles; et la nuit chaque "faré", chaque habitation, conserve en permanence une lumière en veilleuse pour éloigner les *tupapa'u*. Un tableau de Paul Gauguin "Manao tupa pau", 1892, représente une jeune vahinée nue, allongée sur son lit, adorablement terrorisée par l'apparition d'un *tupapa'u* vert, provoquant des éclairs phosphorescents...

Déjà le Polynésien n'aime guère traîner la nuit, seul au dehors. A plus forte raison, près d'un cimetière et par une nuit de pleine lune, évitera-t-il de sortir, ou si c'est nécessaire, au moins muni d'une forte lampe. Les hôpitaux et les dispensaires sont aussi des lieux inquiétants, car des gens y meurent, et leur esprit peut encore rôder longtemps dans les parages pour se venger sur des innocents.

Pour le Polynésien qui aime tant la douceur de la vie et la chaleur du soleil, le Mort, froid et triste, ne peut être que méchant, surtout bien sûr s'il s'agit d'un mauvais sorcier, le *taata pifao*, et son *tupapa'u*, une créature maléfique dont il faut se débarrasser. Pour cela, il n'y a guère beaucoup de solutions. Il faut déterrer le sorcier, lui couper la tête et brûler le cadavre, une nuit de pleine lune.

C'est ce qui se passa, dit-on, assez récemment dans l'île de Rurutu. Le gendarme de l'île et son supplétif indigène, le *mutoi*, découvrirent un corps à demi-carbonisé dans un cimetière. Soupçonnant qui avait fait le coup, ils enfermèrent impitoyablement le suspect dans l'unique cellule avec les restes du cadavre, et recueillirent, le lendemain, les aveux spontanés du malheureux, complètement terrorisé, et qui n'avait guère fermé l'œil de la nuit, on s'en doute.

Alors, attention ! car chacun sait que les *tupapa'u* ont leurs lieux de prédilection où il vaut mieux éviter de se hasarder la nuit. Toutes sortes d'histoires sombres courent sur eux. Un Polynésien jouant de la guitare, un soir sur un pont, aurait constaté qu'un individu - sans tête - s'était installé près de lui, grattant aussi une guitare.

Une femme popaa, roulant seule la nuit, aurait vu une petite vieille assise sur le siège derrière elle, et dans son affolement, aurait lâché le volant.

Cette revenante dans une voiture, me rappelle beaucoup ces apparitions de la "Dame Blanche"*, qui firent tant jaser les Brestoïses dans les années 70. Plusieurs automobilistes "dignes de foi", affirmèrent qu'une auto-stoppeuse les avait arrêtés à l'entrée du pont de Plougastel près de Brest, serait montée à l'arrière de la voiture, puis aurait mystérieusement disparu de l'autre côté du pont, après les avoir mis en garde contre les risques de la circulation. Et des gens "bien informés" assuraient qu'il s'agissait de l'esprit d'une femme tuée accidentellement sur ce pont. Mais ces légendes remontent en fait bien plus loin dans le temps, et l'on retrouve déjà la "Dame Blanche" dans la Bretagne celtique sous la forme d'une déesse venant s'adresser parfois aux humains pour leur donner de bons conseils.

Les temps changent et les déesses se modernisent et montent en voiture. C'est bien normal, après tout.

Nous parlons donc de tout cela avec Jean-Baptiste Tupea, un ami Tubuaï de la famille.

Mais cette nuit-là, je suis très fatigué : le long voyage depuis l'Amérique centrale, le décalage horaire et ces maudits moustiques qui m'ont sucé jusqu'à l'os. Bref, je suis malade, j'ai de la fièvre, et la pluie tombe à torrent au dehors. Tout est endormi, sauf moi, dans la demeure silencieuse, isolée près d'un ruisseau parmi les arbres, sur la pente de la montagne, à proximité d'un petit cimetière aux tombes ornées de colliers de coquillages. Je me tourne et me retourne, en sueur, sans trouver le sommeil, le cerveau farci d'images de revenants.

Des bruits légers, des glissements feutrés au dehors, une ombre furtive qui passe : des *tupapa'u* m'épient derrière le grillage de la fenêtre...

* Dans le Journal de Polynésie du 12 septembre 1986, le maire de Papeete confirme officiellement la réalité des apparitions de la "Dame Blanche" à Mamao.

Je me redresse brusquement avec un frisson et un ricanement intérieur. Je ne vais tout de même pas me mettre à croire aux *tupapa'u* ! Mon cerveau embrouillé de fièvre ne sait plus, mais sa partie rationaliste proteste vivement, tandis que j'allume instinctivement la lampe pour me rassurer.

La lumière efface un peu ce cauchemar à demi-éveillé qui m'évitera peut-être une autre fois de railler les croyances polynésiennes. Les *tupapa'u* se sont vengés de mes moqueries.

Cela ne m'empêchera cependant pas le samedi suivant, lors de l'anniversaire du petit Sylvain, dans mon numéro d'illusionnisme, de faire apparaître sous un foulard vert, la forme tourmentée d'un *tupapa'u*, et de faire s'agiter avec des cris plaintifs qui ravissent de peur et de joie les enfants réunis, je reprendrai ce tour lors de mes spectacles suivants, provoquant à chaque fois un rire explosif mêlé malgré tout d'une certaine crainte.

- Méfie-toi, me conseille Jean-Claude, car ici les pasteurs indigènes sont tout puissants et pourraient ne pas aimer ça. Des missionnaires britanniques puis américains, sans respect pour les coutumes ancestrales, ont envahi Tubuaï pour en extirper les démons païens. Les sectes mormones et leurs dérivés sanitos, et d'autres cultes protestants ont partagé toutes les familles qui vivent sous leur férule rigide et puritaine, répandant si fort l'idée de péché chez ces pauvres Tubuaïs, que ceux-ci en ont été littéralement complexés. Les vahinéés n'oseraient plus mettre les seins à l'air, et tout le monde a honte de se singulariser.

Je constate en effet qu'il est très difficile pour moi de trouver un assistant dans ces conditions. Dans la salle, mes spectateurs rient aux éclats et c'est très sympathique, mais si je demande à l'un d'eux de monter sur scène, la terreur s'empare aussitôt du malheureux élu.

Le pauvre Tubuaï effaré, se dissimule le visage du bras, en murmurant éperdument : "Ça fait honte !" et je ne vois plus son nez avant la fin de la séance.

Les filles sont un peu moins timides, heureusement; mais les plus hardis sont encore les Rapas, au teint plus sombre. Habités à une vie plus rude et plus sauvage sur leur île perdue et aride, ils ont,

il est vrai, conservé un caractère plus fort que les autres Polynésiens.

- L'autre soir, continue Jean-Claude, quelques amis, dont un gendarme français voulaient organiser une petite séance de spiritisme et faire tourner les tables. Ils devaient d'ailleurs t'inviter en tant que "médiuM". Mais un pasteur a appris la chose et s'est fâché. Il a déclaré que les *popaas faranis* allaient invoquer les *tupapa'u*, et il a fallu annuler la séance pour éviter le scandale. On se demande d'ailleurs comment leur religion peut s'accommoder de la croyance aux *tupapa'u* qui sont un relent de paganisme. Mais enfin, il vaut mieux ne pas se poser trop de questions, et je passe moi-même déjà pour un peu sorcier, car je fais aussi quelques tours. Je présente un spectacle de clown avec quelques gags d'illusionnisme, et cela impressionne fort les gens ...

Pourtant ces Tubuâis me paraissent plus sceptiques que les Africains, et les enfants me demandent constamment :

- C'est de la vraie magie, ou pas de la vraie magie ? Tu es un vrai *gale-gale* ?

- Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

- Il y a des choses qui doivent être de la vraie *gale-gale*, mais pas tout.

- Avez-vous déjà vu un magicien à Tubuâi ?

- Oui, me disent quelques-uns. Il y a quelques années, un Tahitien est venu. C'était bien aussi, ce qu'il faisait.

Je sais qu'il s'agit d'André Manéa, un magicien polynésien qui mêle l'illusionnisme moderne à la magie traditionnelle, allumant un feu de pétrole dans un bac, et passant dans les flammes hardiment. J'ai déjà vu son spectacle, et son succès est bien mérité.

PRATIQUES MAGIQUES A TUBUAI

- Y a-t-il encore des sorciers sur cette île, demandai-je une autre fois au jeune médecin militaire.

- Bien sûr, me répondit-il. Ce ne sont pas vraiment des sorciers

comme tu as peut-être pu en rencontrer toi-même en Nouvelle-Calédonie, mais plutôt des guérisseurs et des rebouteux. Je les connais et je m'arrange avec eux. Pour des entorses et des luxations, je leur envoie même parfois des clients, mais je leur demande de ne jamais commencer un massage ou un traitement avant de m'avoir de leur côté envoyé le malade ou le blessé, pour faire les examens et les radiographies nécessaires. Peut-être pratiquent-ils aussi d'autres formes de sorcellerie, mais ce n'est pas exactement mon affaire...

Notre ami Jean-Claude a tout de même essayé l'un de leurs remèdes traditionnels. C'est très curieux, mais ça semble efficace. On l'utilise contre les piqûres de guêpes et surtout contre les brûlures causées par les méduses ou certains coraux urticants, assez abondants par ici, malheureusement. Il faut pour cela prendre trois feuilles d'arbres différents, arbre à pain, goyavier, banyan, par exemple, ou d'autres. Peu importe l'espèce, du moment que les trois feuilles proviennent de plantes différentes. Il faut ensuite les écraser et les broyer ensemble, et enduire la partie envenimée de cette sorte de pommade. Cela calme la douleur et peut éviter une vilaine cicatrice, en provoquant, peut-être, une sorte d'effet anti-allergique.

- As-tu été aussi mêlé à des affaires de superstition locale dans l'exercice de tes fonctions ?

- Bien sûr, et même très récemment. Voilà l'histoire. Un homme s'était noyé dans le lagon. Comme il était originaire de Tahiti, le service des Travaux Publics de Tubuaï, avait fabriqué un cercueil pour ramener le cadavre à Papeete. Malheureusement, ce cercueil ne rentrait pas dans l'avion. Par un bout ou par un autre, rien à faire. Il a fallu l'ouvrir, en sortir le corps et l'expédier ainsi, simplement enveloppé dans une couverture. Quant au cercueil, j'ai proposé de le garder à l'hôpital : ça pouvait toujours servir... Mais quelque temps après, un jeune Tubuaï s'est tué dans un accident de moto, et puis un pêcheur de l'île a été dévoré par un requin. Les gens ont commencé à raconter que c'était le cercueil vide qui portait malheur et qui réclamait un cadavre; ou que le *tupapa'u* du Tahitien était

resté rôder autour. Il y a même eu une manifestation paroissiale devant l'hôpital, pour réclamer l'incinération du cercueil. Moi, je l'ai rendu aux T.P., pour ne pas avoir d'histoires. Et qu'ils se débrouillent avec. Ils ont dû le brûler, probablement... Tu vois, malgré le christianisme et les pasteurs, le vieil esprit païen est toujours là. Et si les parents font tous baptiser leur bébé, ça ne les empêche pas d'aller à l'ancien "maraé", enterrer le cordon ombilical. On y sacrifiait jadis des hommes, et c'est encore une offrande de chair humaine que l'on fait aujourd'hui aux anciennes divinités. On peut imaginer que ce cordon ombilical permet de conserver un lien direct et charnel avec les vieux Tikis polynésiens que l'on a un peu honte d'avoir trahis au bénéfice du Dieu des popaas...

LES "TAHUAS" ET "L'UMU-TI"

Ainsi les sorciers polynésiens existent encore. On les appelle *tahuas*, et ils sont parfois les descendants des anciens prêtres païens. Intermédiaires entre les humains et les esprits, on leur attribue des pouvoirs paranormaux, dont le plus fameux serait de communiquer le don d'incombustibilité.

Des marches rituelles sur le feu sont parfois organisées et attirent les foules avides de merveilleux.

Une grande marche sur le feu a encore été organisée à Punaauia, en juillet 1986, lors des festivités du "Tiurai" d'ailleurs rebaptisé "Heiva i Tahiti"...

En 1894, le commissaire général de la République, Isidore Chessé, fit une tournée dans les Iles-sous-le-Vent, en compagnie de Paul Gauguin et du prince Hinoï Pomaré, et voulut assister à cette cérémonie magique.

A la demande d'Isidore Chessé, le plus célèbre des Tahuas de la région, Tupua, vient à Huahiné pour préparer un "umu-ti", nom

Note de l'auteur : *Six personnes accusées de sorcellerie ont été brûlées vives à Taïtë dans les Tuamotus... en 1987.*

spécialement donné à ce four où les pierres sont chauffées pour y faire cuire des racines de Ti, le régal des Polynésiens.

Eugène Hänni, voyageur suisse, membre du groupe, présente le sorcier et nous décrit la cérémonie en question avec une grande précision, dans son ouvrage : *Trois ans chez les Canaques*.

"Le plus fameux tahua des Iles-sous-le-Vent est un nommé Tupua, que j'ai eu l'occasion de voir à Bora-Bora, où les indigènes, excessivement superstitieux ont la modestie de le comparer à Dieu lui-même. Le dit Tupua a, soi-disant, le pouvoir de découvrir les objets cachés ou volés, lire les pensées secrètes, savoir ce qui se dit et ce qui se passe dans les endroits éloignés, retrouver les limites des terrains dont les bornes ont été déplacées, découvrir et annihiler le pouvoir de certaines pierres ou amulettes douées d'une influence néfaste, guérir certaines maladies et chasser les démons, se mettre en rapport avec les esprits, se transporter à travers les airs, marcher sur la mer ou voguer sur le dos d'une myriapode gigantesque filant avec une vélocité fantastique.

"Avec de pareils talents que la population de Bora-Bora lui reconnaît, il n'est pas étrange que le dit Tupua soit choyé et entouré constamment de gens crédules et ait sa petite cour à lui. Les indigènes de Bora-Bora, la reine en tête, font tout ce qu'il veut, même des lois pour empêcher sous peine d'amende, les habitants de sortir de leurs demeures, le soir alors que le fameux Tupua s'en va se promener pour converser, dit-il, avec les esprits et purger les chemins de pierres et d'autres objets enfouis, doués de vertus malignes..."

A la demande d'Isidore Chessé, Tupua prépare donc son *umu-ti*.

"C'est une excavation rectangulaire, large de cinq mètres, longue de dix mètres et profonde de deux, en tenant compte des talus sur les bords.

"Le fond est rempli de feuilles de cocotier sèches et autres légers combustibles, et au-dessus, soutenu par de fortes perches, de manière à ménager un courant d'air dans le bas, avait été édifié un bûcher composé d'une couche de bois sec, puis d'une dite de bois vert, de branches et d'énormes troncs. Enfin, la surface faisant

plate-forme avait été recouverte de quartiers de rocs de toute grosseur. C'étaient ces pierres, une fois le bois consumé, qui devaient, grâce à l'énorme chaleur emmagasinée, opérer en une dizaine d'heures la cuisson du Ti. Avant cette opération, le sorcier et sa bande, suivant les anciens usages devaient traverser le four dans toute sa longueur...

"Le feu est allumé vers deux heures du matin. D'après les calculs des indigènes, le bûcher ne pourra guère être consumé totalement avant neuf ou dix heures du matin, les pierres ayant donc largement le temps de se chauffer et de rougir convenablement.

"J'étais bien décidé, continue Eugène Hänni, à passer sur ce lit de roses à la suite des indigènes, quand ceux-ci s'y aventureraient, car je tenais à tirer au clair, si possible le mystère, et je me disais que là où une vingtaine d'indigènes passeraient, je trouverais bien moyen de passer moi aussi. Je voulais savoir s'il était vrai, comme on le prétendait, que les pieds nus n'éprouvassent aucune sensation de chaleur. Aussi, mû par la curiosité et non par esprit de bravade, je me proposais de me déchausser et de prendre mon rang dans la file de salamandres à deux pattes qui se mettraient en devoir de traverser la fournaise.

"Il s'agit évidemment d'un principe de physique connu des indigènes, ou plutôt d'un ou deux de leurs sorciers, lesquels savent en tirer parti et se donner du prestige, en ayant recours à ce cérémonial mystérieux qui leur vient des ancêtres et à l'efficacité duquel ils paraissent croire aussi eux-mêmes.

"Quoi qu'il en soit, jamais, au grand jamais, un indigène ne mettrait le pied dans la fournaise avant que le sorcier y fût entré. Celui-ci doit en outre prononcer certaines paroles mystérieuses pour implorer la divinité Tahurai, et lui demander d'étouffer le feu, ce qu'elle est supposée faire instantanément, alors que le sorcier, en terminant son invocation, frappe, au moyen d'un faisceau de tiges de Ti, deux ou trois coups sur le bord de la fournaise...

"Lorsqu'il y a des brûlés, ce qui arrive quelquefois, on ne s'en prend jamais au sorcier; mais comme celui-ci est censé connaître toutes choses, il s'empresse de donner son avis : prétendant que ces

malheureux ont courroucé la déesse Taurai d'une façon ou d'une autre...

"Le bûcher aux trois quarts consumé, s'était passablement affaissé, aidé en cela par le poids des pierres qui le couronnaient.

"Nous autres *popaas* devisions sur la situation. Mes compagnons semblent fort peu désireux de se risquer dans la fournaise, même en conservant leurs chaussures. Il est vrai que l'aspect de celle-ci n'est guère rassurant : un lit de pierres anguleuses, raboteuses, hier noirâtres, maintenant rouges ou d'un blanc étincelant, présentant une surface hérissée d'aspérités et reposant sur une couche de cendre et de tisons incandescents, d'où s'échappent, avec des jets de feu, des courants de chaleur fusant droit en l'air et paraissant vibrer dans l'atmosphère. Tout cela n'est pas des plus engageants et il semble qu'il faut être fou pour songer à aller se promener là-dedans; mais puisqu'il paraît qu'un phénomène se produit, grâce justement à l'intensité de la chaleur poussée à ses dernières limites, je veux décidément tenter l'aventure pour satisfaire ma curiosité, pour autant, naturellement, que des indigènes y passent les premiers; il est vrai qu'ils ont sur moi l'avantage d'avoir des pieds archi-cornés, fort difficiles à avarier; mais nous essayerons quand même.

"On égalise un peu les pierres à l'aide de grandes branches et on retire les gros tisons à demi-calcinés qui gêneraient le passage ou la cuisson des aliments...

"Enfin après bien des efforts, les indigènes poussant, tirant et bondissant autour de la fournaise comme une bande de démons échappés de la cuisine de Lucifer, viennent à bout de leur tâche.

"Maintenant il faut se hâter, car voici venir la pluie sous la forme d'un gros nuage noir qui bientôt va planer au-dessus de nos têtes.

"Attention ! la cérémonie va commencer.

"Pour donner passage au petit cortège, on a ménagé dans le talus une issue à chaque extrémité. Ainsi, c'est dans le sens de la longueur qu'il s'agit de traverser l'appétissant lit de cailloux rouges. Il n'y a pas d'issue sur les côtés. Ce qui ne me plaît pas, c'est l'aspect rébarbatif des cailloux dont les aspérités ne sourient pas aux pieds déchaussés d'un *popaa*.

"Mais voici la file qui se forme dans l'étroit sentier qui aboutit à l'entrée de l'*Umu-ti*. C'est d'abord le sorcier, un gaillard aux traits sombres; il a l'air soucieux et ne songe pas à rire. Il s'avance d'un air digne, tenant à la main, appuyé contre sa poitrine, un faisceau de tiges de *Ti*, munies de leurs feuilles et liées entre elles. Sa tête est ornée d'une couronne de feuilles de *Ti*, découpées en feston; autour de son cou se prélassent un collier du même végétal...

"Après lui viennent des indigènes des deux sexes, les gars vêtus du traditionnel "pareo" rouge et blanc, les jeunes filles, enguirlandées également, ont pris la précaution de relever un peu leur robe flottante en la serrant à la taille.

"C'est dans le milieu de cette file, qui peut compter trente à trente-cinq participants, que je vais prendre place, après avoir enlevé mes escarpins et m'être armé d'un bâton pour ne pas risquer de trébucher sur des pierres peu stables.

"Les jeunes indigènes qui forment le gros de la file ont un air assez insouciant. Le feu ne les effraie pas, car ils ont une confiance illimitée dans leur *tahua*...

"Donc le cortège s'avance. Arrivé à l'extrême bord du four, le sorcier ayant achevé de marmonner son invocation, brandit son paquet de tiges et frappe à deux reprises les premières pierres du brasier, ce qui occasionne comme un petit tourbillon dans l'air ambiant, sans toutefois que l'aspect général du four subisse aucun changement. Puis il s'avance hardiment sur le lit de cailloux, suivi de sa cohorte en file indienne. De ceux qui me précédaient, quelques-uns passèrent tranquillement et posément. D'autres, les jeunes filles surtout, faisaient de légers sauts pour être plus vite dehors. Quant à moi, sans hésiter, j'entrai à mon tour dans la gigantesque marmite et, aidé de mon bâton, pus sans trébucher, me manœuvrer sur le lit de cailloux et savourer les diverses impressions produites par l'agréable contact des pierres, lesquelles n'étaient déjà pas si inoffensives que les indigènes voulaient bien le dire; car en passant sur celles-ci, je sentis une chaleur sourde et concentrée, il est vrai, mais tout de même assez désagréablement perceptible, et si perceptible même qu'elle ne me laissa pas sortir du

four sans m'avoir décollé quelques centimètres carrés de peau sous les pieds, dans le milieu, soit entre la base des orteils et le talon. Ces deux derniers endroits, mieux cuirassés, n'avaient été aucunement endommagés.

"Au sortir de la fournaise, notre file se dirigea vers la mer, puis tourna et revint vers l'*Umu-ti* pour y passer une seconde fois. Mais cette fois-ci je m'en abstins, ainsi que quelques indigènes qui trouvaient s'être suffisamment échaudé les pieds, de sorte qu'il n'y eut plus guère qu'une vingtaine de personnes qui effectuèrent cette seconde traversée.

"Si le lit de cailloux n'avait présenté cette surface agitée, hérissée d'aspérités, et eût été remplacé par de bonnes pierres plates, je ne me serais aucunement brûlé, vu qu'alors le milieu du pied, endroit assez sensible, n'aurait pas appuyé, comme il dut le faire à cette occasion pour permettre d'avancer sur la surface inégale et anguleuse de cette marmite infernale. Quant aux indigènes, grâce à l'épaisse semelle de corne dont leurs pieds sont pourvus, ils s'en tirèrent fort heureusement, sauf tel ou tel, dont le pied glissa entre deux cailloux et fut quelque peu brûlé sur le côté...

"La cérémonie achevée, les indigènes s'empressèrent d'étaler la provision de Ti sur les cailloux et de la recouvrir d'une couche de terre en vue de la cuisson. Et nous nous régalâmes l'après-midi de cette sorte de caramel indigène..."

INCANTATION DU TAHUA

E te mau tino e tei faa auahi i te umu !

E tinai outou iana...

E te vahine nui Tahurai e !

Au mautiri oe i te puhipuhi

E faahaere la matou i

Matou i te umu mea poto !

O corps qui mettez le feu au four !
Eteignez le feu...
O grande femme Tahurai !
Tiens la feuille qui évente le feu
Et laisse-nous aller dans le four
Pour un peu de temps !

L'ENIGME DE LA MARCHE SUR LE FEU...

- Que penses-tu de la "marche sur le feu" ? me demande-t-on souvent. Y a-t-il un truc ?

Il est en fait assez difficile de répondre à cette question. Ce n'est pas si simple, car il existe toutes sortes de marches sur le feu.

Cette cérémonie étonnante est pratiquée sur tous les continents : en Océanie, au Japon, en Inde, au Sri-Lanka, à la Réunion, à Maurice, en Afrique, en Yougoslavie, en Espagne, en Amérique centrale, et encore ailleurs certainement. Des auteurs anciens décrivent déjà ces rites dans la Grèce antique et dans l'Empire romain. Les sorciers ont donc remarqué depuis longtemps que l'organisme humain, pouvait, dans certaines conditions, braver la chaleur et présenter une apparence d'incombustibilité comme on l'attribuait autrefois à la salamandre, qui, prétendait la légende, pouvait traverser les flammes sans se brûler.

Selon certains scientifiques, ce phénomène s'expliquerait par l'isolation thermique des cendres, la faible conductivité calorifique des pierres, le transfert de calories grâce à une circulation sanguine accrue, les effets de refroidissement et l'isolation thermique dus à l'évaporation d'une transpiration des pieds (effet Leydenfrost), l'utilisation d'onguents, le bref contact avec les pierres, ou simplement un trucage. De plus, la possibilité d'une immunité provisoire à la douleur par auto-suggestion est couramment admise.

Toutes ces explications me semblent assez satisfaisantes. Il est vrai que dans certaines conditions très spéciales, la sueur ou l'eau en état d'évaporation peut quelques instants créer une isolation

fantastique, qui permettait par exemple aux ouvriers des fonderies d'épater les visiteurs effarés en "se lavant les mains" dans un jet de fonte en fusion.

Notre ami Philippe Renault, docteur ès sciences de l'Université de Lyon et magicien averti, eut l'occasion d'observer au Niger, vers 1950-54, chez les Toubbous et les Touaregs, des guérisseurs opérant par brûlures et soignant un rhume de cerveau-sinusite, en bourrant le nez du patient d'une certaine herbe avec introduction de charbons rouges dans la narine, "l'odeur prouvant que ce n'était pas du chiqué"...

"J'ai aussi le souvenir, nous a-t-il écrit, de Toubbous attrappant avec leurs doigts une braise dans le feu et la tenant solidement pour allumer quelque chose. Impressionnant quelquefois, mais facile en respectant deux ou trois principes..."

Nous retrouvons là, ces pratiques décrites par Samuel Champlain, chez les guérisseurs algonquins du XVII^e siècle.

Dans un reportage publié par *La Dépêche de Tahiti*, du 9 février 1985, G. Lahamier, de Papara, qui a lui-même participé à une grande marche sur le feu vers 1950, déclare avoir observé qu'il s'agissait de pierres poreuses d'origine volcanique.

"Avant la marche, le tahua et ses aides, avec de longues perches bouleversent le foyer et ainsi, selon le calcul des probabilités, il y aurait la moitié des pierres brûlantes et la moitié plus ou moins tièdes. Le tahua, par un moyen quelconque discerne les brûlantes. C'est pourquoi il ordonne : "Mettez les pieds exactement comme moi, et ne vous retournez pas". Si on se retourne on perd l'équilibre et on met le pied n'importe où..."

Et c'est ce qui lui arriva. Ayant été interpellé par un "idiot", il se retourna et se brûla cruellement.

Ce qui impressionne le plus les assistants, c'est la chaleur intense qui se dégage du brasier. A quelques mètres de distance, la chaleur irradiée est parfois intenable, ce qui n'a, bien sûr, rien à voir avec le phénomène lui-même de cette marche apparemment miraculeuse.

Il est très difficile, en fait, de donner une seule explication, car les conditions varient énormément d'une marche sur le feu à l'autre, et d'un lieu à un autre.

En pays tAMIL, la marche ne s'effectue pas généralement sur des pierres brûlantes comme en Polynésie, mais sur les braises elles-mêmes, plus ou moins rougeoyantes. A Kataragama l'épreuve est souvent très sévère, et plusieurs se brûlent malgré leur semelle de corne due à l'habitude de marcher pieds nus. Je ne m'y serais personnellement pas hasardé.

Le fait de danser et de frapper très fort la plante des pieds avant de pénétrer sur le brasier, peut aussi créer un durcissement bref et une insensibilisation partielle de celle-ci.

Par exemple si vous piquez une épingle de fer dans une table, et frappez verticalement cette épingle de la paume de la main, vous risquez de vous faire mal et de vous écorcher. Par contre, si vous frappez d'abord deux fois, très fortement votre paume à plat sur la table avant de frapper sur l'épingle, vous ne sentirez rien, et l'épingle se pliera, à condition de ne pas être en acier, bien entendu.

Lors de certaines marches sur le feu, à la Réunion, les marcheurs se plongent les pieds dans un bac de lait. Cela est-il efficace ? Naturellement, car cela peut au moins les protéger au début et éteindre les premiers tisons écrasés.

Les premiers qui s'engagent prennent le plus de risques. Ce sont en général les prêtres et les sorciers, et il n'est pas exclu que des trucages entrent alors en jeu, et qu'ils puissent utiliser des onguents pour se protéger. Des pâtes à base d'alun peuvent se révéler efficaces.

D'autres se versent une calebasse d'eau sur la tête et se trempent complètement avant de se lancer. Dans leur foulée, et après le passage d'une série de personnes mouillées, il se forme un véritable sentier sur lequel on ne risque plus grand-chose. Mais des aides remuent les braises de temps à autre; et en fait un certain nombre de gens se brûlent; et certainement plus qu'on ne le dit, car beaucoup

de brûlés, humiliés, préfèrent se taire et serrer les dents. En effet le prêtre a déclaré que seule la pureté créait le don d'incombustibilité, et que les pécheurs ne seraient pas épargnés; et ce n'est jamais réjouissant de passer pour un pécheur devant tous les autres.

Il se développe un peu partout, dans les folklores locaux, des marches sur le feu pour touristes, avec petits brasiers et risques limités. C'est un spectacle curieux, et les brûlures possibles sont en général assez légères.



Femme "tahu" de Polynésie, 1887.

Par contre, lors des grandes marches rituelles, les prêtres n'aiment pas trop que les touristes occidentaux, non préparés par un long jeûne et les rites mystiques indispensables, viennent "casser la baraque" en s'engageant aussi sur le brasier et en s'en sortant impunément. Aussi s'efforcent-ils, par la force ou la crainte, de dissuader et d'écarter les amateurs éventuels.*

Un chercheur allemand, Friedbert H. Karger, dans son ouvrage *Spirit of enterprise*, propose du phénomène une autre explication totalement différente et nouvelle. Les indigènes qu'il a observés aux Fidji, lors d'une marche sur le feu, pourraient, selon lui, alléger leur corps par un pouvoir inconnu et être ainsi soulevés au-dessus des pierres brûlantes par une sorte de lévitation... Hypothèse hautement scientifique comme on peut le constater !

LE "BOUCAN" DE NOUVELLE-CALEDONIE - AOUT 1981

En France métropolitaine, le *boucan* est un vacarme désagréable; au Québec, le *boucan* ou la *boucane* c'est de la fumée; à La Réunion, le *boucan* est une cabane; mais en Nouvelle-Calédonie ou en Kanaky, si vous préférez, le *boucan* c'est la variété océanienne de l'envoûtement, dans la crainte duquel vivent encore beaucoup de Canaques, de Wallisiens, de Caldoches et de Zoreilles.

L'influence des sorciers reste grande dans le "territoire", non seulement dans les tribus de la chaîne, mais encore à Nouméa, comme j'ai pu le constater lors d'une tournée d'un mois, cette année-là.

Des marabouts d'origine maghrébine ou sénégalaise, émigrés dans le secteur sur ce beau "caillou" tourmenté, profitent d'ailleurs de ces croyances pour extorquer de l'argent aux naïfs, sous prétexte de les déboucaner. Je ne m'attendais pas à trouver jusqu'ici mes sorciers africains, qui, entre nous soit dit, ne perdent pas le nord, même dans les mers du Sud. L'un d'entre-eux venait tout de même

* J'ai également pu assister à une marche sur le feu à La Réunion, en janvier 1989, sans avoir été autorisé à m'approcher du brasier.

de se retrouver à l'ombre pour avoir escroqué et ruiné ainsi quelques pauvres diables.

Nouveau produit d'exportation de l'Afrique noire, les marabouts et les féticheurs se sont ainsi répandus dans le monde entier, trouvant parfois un créneau assez juteux dans l'île de la Réunion, en Nouvelle-Calédonie, ou dans le quartier de Barbès à Paris.

Mais ceux qui décidèrent de s'implanter aux Antilles eurent moins de chance que leurs confrères. En effet, les magiciens locaux, eux-mêmes de lointaine origine africaine, les "gad'z affé" de Martinique (ceux qui regardent les affaires), et les "menti menté" de Guadeloupe (inutile de traduire) n'apprécièrent pas cette concurrence imprévue et s'organisèrent pour résister à l'invasion. Une vraie guerre des sorciers se déclencha donc aux Antilles, au détriment des Africains.

Cela risque peut-être aussi de se produire un jour, du côté de l'Océan Indien et de la Mer de Corail, en attendant une explosion du XVIII^e arrondissement où la densité des marabouts et des gourous devient problématique...

J'ai été, moi-même, pour ma part, plusieurs fois arrêté dans la rue par de braves gens qui me demandaient un remède miraculeux. En brousse, près de Bourail, un vieux Canaque que j'avais pris en stop, me reconnaît pour m'avoir vu à la télévision locale chez son fils, en ville, et me parle tout de suite de magie. Je lui signale que je dois présenter mon spectacle aux collèges de Bourail et de Koné.

- C'est très bien, me rétorque-t-il de faire de la bonne magie aux jeunes. Mais les vieux des villages en ont aussi besoin. Tenez, moi par exemple, je suis victime du "boucan", ainsi que ma pauvre femme. Feï ! il y a quelqu'un qui nous veut du mal et nous fait trop de misères... Venez à ma tribu au col des Roussettes pour nous faire votre magie et nous libérer du "boucan". Je vous donnerai ce que vous me demanderez. S'il vous plaît...

Malheureusement je n'ai pas le temps d'aller jusqu'à chez lui. Je suis attendu, et je le regrette car j'aurais aimé étudier son problème de plus près. Mais je commence à avoir l'habitude de ce genre de sollicitations. Et pour ne pas trop le décevoir, je lui remets ma carte

publicitaire comportant quelques illusions d'optique et une tête de mort sur laquelle j'inscris gravement, à son intention, les deux lignes suivantes :

"Je suis maintenant plus fort que le boucan.

Vous perdez votre temps..."

Comme il sait lire, je lui recommande de lire sept fois cette formule, à mi-voix, dès qu'il se croira emboucané; et lui assure qu'il ne pourra alors rien lui arriver, que des choses naturelles.

Me voilà donc, charlatan, utilisant encore la méthode du bon docteur Emile Coué pour rendre confiance aux envoûtés. Mais je n'ai rien trouvé de mieux pour l'instant, car ce n'est pas en quelques minutes que je puis raisonner et convaincre quelqu'un de partager mon maudit point de vue sceptique.

Si vous avez une meilleure recette, faites-la moi connaître j'en serai ravi...

LE "PETIT ZOREILLE" EMBOUCANE...

- Vous savez, m'explique sérieusement le conseiller d'éducation d'un collègue de Nouméa, ce qu'on raconte sur le pouvoir du "boucan" n'est pas de la blague. Nous avons connu ici même un cas effarant.

Un tout jeune professeur de France métropolitaine, un zoreille comme on les appelle, avait été nommé chez nous, voici quelques années. C'était un garçon charmant, ouvert, sympathique et intelligent. Un vrai boute-en-train. Tout le monde l'aimait bien et il s'entendait avec tout le monde. Bref, il avait tout pour être heureux, et beaucoup de succès auprès des femmes, avec ça. Et puis voilà qu'il s'est mis à fréquenter une fille canaque, une ancienne élève qui cherchait depuis longtemps à se placer auprès des jeunes zoreilles célibataires, mais jusqu'alors sans résultat, car elle n'était pas belle du tout.

Personne n'y comprenait rien. Comment ce garçon avait-il pu se laisser séduire par cette fille ? C'était invraisemblable. On les voyait ensemble de plus en plus souvent, et notre jeune collègue commençait à changer.

De plus en plus négligé dans sa tenue, il nous parlait à peine maintenant et nous évitait visiblement. Si on l'invitait chez nous, cela paraissait le gêner. Il restait comme un ours dans son coin, un verre à la main, et s'éclipsait très vite sans s'excuser, pour retrouver sa Canaque.

Et puis, ce qui était plus grave, c'est qu'il venait fréquemment en retard au collège, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Parfois même on ne le voyait plus durant quelques jours, sans qu'il daigne prévenir qui que ce soit.

Le principal lui ayant demandé des explications, il avait haussé les épaules et répondu vaguement qu'il était malade. Il en avait tout l'air d'ailleurs, avec ses traits tirés. Il avait maigri sérieusement, et je lui conseillai d'aller voir un médecin.

Celui-ci ne lui trouva rien de spécial, sinon de la fatigue, et un état dépressif. Il lui accorda une semaine de repos.

Mais les choses ne s'améliorèrent pas. Bien au contraire, car son repos, il le prit dans la famille de cette fille qui n'attendait que ça.

Comme il ne se présentait pas au collège, la semaine terminée, j'allai le voir et je le reconnus à peine. Il était vautré sur une paillasse, complètement ivre, et ne me salua même pas. Un Canaque agressif me dit que je n'avais rien à faire chez eux et que notre collègue ne retournerait plus au collège. Comme je demandais à celui-ci si c'était vrai, il leva un bras en signe d'impuissance. J'essayai de le raisonner mais ce fut inutile. Il m'annonça qu'il allait se marier et que le collège ne l'intéressait plus...

Nous l'apercevons parfois encore, de temps à autre, toujours avec des Canaques, mais il ne nous regarde même plus. C'est devenu une vraie loque, et on l'appelle le "petit zoreille"... Ils l'ont complètement emboucané.

- C'est vrai, conclut avec un frisson la femme du conseiller d'éducation. Ils l'ont emboucané. Peut-être avec des plantes, peut-être

autrement. Allez savoir. Mais c'est sûr qu'ils ont ce pouvoir, ce n'est pas une légende !

Comment imaginer de telles horreurs dans ce cadre splendide ?

Les légendes et les tabous restent encore vivaces en brousse, et il ne m'a pas été si facile, par exemple, de trouver un guide pour aller dans la montagne jusqu'aux tombeaux des chefs de Fatana-Oué.

- Aucun Mélanésien ne voudra vous y conduire, me dit, près de Témala un colon caldoche, sa carabine à portée de la main. Evitez le village canaque voisin, car pour eux ces tombeaux sont tabous, c'est-à-dire interdits. Ce sont d'autre part des indépendantistes et vous seriez très mal reçu. Je vous conseillerais plutôt d'aller dans une ferme un peu plus haut. Vous y trouverez un jeune Tahitien qui connaît bien le secteur et acceptera peut-être de vous guider.

Je le remercie et prends la direction indiquée. Je trouve enfin le Tahitien, né d'ailleurs en nouvelle-Calédonie, et imprégné de ses croyances, comme je le remarquerai rapidement. Il accepte de m'accompagner contre une rétribution très raisonnable, et nous nous mettons en route, d'abord en voiture, puis à pieds par un étroit sentier de brousse.

Le Caldoche avait d'ailleurs raison quand il m'assurait que les Canaques auraient refusé de me guider, car j'arrivais précisément de leur village, et ils m'avaient effectivement déclaré ces lieux tabous. Mais il se trompait cependant sur leur accueil, car j'y avais été très bien reçu. Aux premiers enfants rencontrés, je leur avais sorti des pièces du nez et des oreilles, et leurs cris et leurs rires avaient attiré rapidement les autres, puis les adultes plus réservés, différents des Africains, avec des traits plus lourds, comme taillés à la hache, et un peu impressionnants, je dois dire.

Des femmes s'étaient approchées, montées à cru sur leurs chevaux, parmi ces cases au mât central sculpté. Une vraie scène à la Gauguin ! Ils m'avaient présenté leur chef, et je leur avais fait quelques petits tours comme présent amical. Nous avions parlé de

leur vie et d'un peu de tout, et ils m'avaient raconté que dans une rivière voisine, un "creek" comme on dit ici depuis la ruée vers l'or, vivait "la Mère des anguilles", un poisson-serpent géant et redoutable, aux pouvoirs fantastiques.

L'un des enfants était un albinos : un nègre blanc. Avec sa face lunaire piquée de taches roses, ses yeux rougeâtres et ses longs cheveux blancs crépus, il était vraiment vilain, ce qui ne l'empêchait pas de brailler plus fort que les autres mais de s'enfuir à toutes jambes quand je m'approchai de lui pour le photographeur.

Les albinos sont assez fréquents dans la race noire, et on leur attribuait en Afrique, toutes sortes de pouvoirs surnaturels. Les chefs aimaient à s'en entourer car ils étaient censés porter bonheur. D'autres tribus s'en servaient jadis comme victimes expiatoires pour leur sacrifices humains. Mes élèves africains m'affirmaient des tas de choses ahurissantes sur eux.

- Les Albinos, m'expliquaient-ils, dorment dans l'eau, les yeux ouverts, et s'allongent sur le dos au fond d'un marigot ou d'une rizière pour y passer la nuit. Ils ont aussi le pouvoir de voir les choses cachées et de trouver les trésors. D'autre part, ici à Gagnoa, un sorcier a prédit que le cinéma de Yacouba Sylla brûlerait en pleine séance et que tous les spectateurs y périraient sauf un albinos. Aussi, dès qu'un albinos y entre, tout le monde en sort...

En tout cas, le cinéma existait toujours en 1977, lors de mon dernier passage, mais je me souviens qu'un soir, un éclair de lumière rouge ayant jailli sur l'écran à la suite d'une déchirure du film, les spectateurs épouvantés s'étaient tous précipités vers les sorties, sans doute paniqués par cette méchante prophétie...

- L'albinos peut aussi poser impunément un caméléon sur sa main, me disaient-ils.

- Mais le caméléon est inoffensif, voyons ! m'exclamai-je. J'en ai déjà pris dans ma main. Et même s'il mordait, ses dents sont minuscules et ne peuvent faire grand mal.

- Bien sûr, vous êtes aussi un blanc, et en plus vous connaissez magie, et c'est pour ça. Mais si nous, nous osons poser un caméléon sur notre peau, et s'il prend notre couleur, nous mourons aussitôt...

Le fait de fréquenter tous les jours au collège, un de leurs camarades atteint de cette dépigmentation de la peau, n'entamait en rien leurs certitudes.

Je ne sais pas si les Canaques attribuent aussi quelques pouvoirs surnaturels aux albinos, car je n'eus guère l'occasion d'en discuter avec eux, mais tous ces souvenirs me revenaient en évoquant ce pauvre canard blanc.

Au cours de notre marche dans la montagne, nous traversâmes un rivièrre à gué, et le Tahitien, m'indiquant craintivement un bief plus profond, m'expliqua que c'était là que vivait la "Mère des anguilles" et qu'il était dangereux de s'y baigner. Un ami à lui avait senti à cet endroit une sorte de serpent gigantesque saisir sa jambe, tentant de l'entraîner au fond des eaux, et le garçon affolé ne s'en serait sorti que par miracle.

Nous atteignons enfin, en tirant la langue pour ma part, le sommet de la montagne, truffé de grottes et de fissures rocheuses pleines d'ossements blanchis. Dans une caverne étroite, en corniche, deux momies en assez mauvais état semblent veiller au balcon sur le territoire de leur tribu. Et c'est vrai que d'ici, la vue est merveilleuse et s'étend au loin sur la chaîne noyée dans la forêt, et là-bas jusqu'au Pacifique dont on aperçoit vaguement la frange blanche de la grande barrière de corail.

- C'est le tombeau des chefs canaques de Fatana-Oué, murmure le jeune Tahitien. Il n'y a pas longtemps encore, les momies étaient en bon état, avec leur costume d'apparat, leurs armes et leurs colliers. Mais des gens sont venus et ont volé les objets intéressants.

- Les Canaques déposent-ils encore leurs morts ici ?

- Non, car trop de blancs connaissent cet endroit. Mais ils font encore des momies. Moi, j'en ai vu une fois sur des arbres dans un coin de forêt absolument tabou où je suis passé un jour par hasard en chassant le cerf. Mais s'ils surprenaient un étranger dans ce secteur, ça irait mal pour lui. Ces tombeaux-ci, par contre, sont maintenant abandonnés...

MAGIE OCEANIENNE

J'ai un peu parcouru l'Océanie, mais je n'ai jamais eu la chance de me rendre aux Nouvelles-Hébrides, aujourd'hui le Vanuatu. Cela viendra peut-être, car cet archipel aurait conservé, m'a-t-on dit, une magie traditionnelle encore riche et vivante.

Selon Gérard Desplat, le descendant des mutins de la *Bounty* déjà cité plus haut, et Massing Nambu, fils d'un magicien traditionnel hébridais, et donc assez bien placé pour en parler, et que j'avais rencontrés à la suite d'un spectacle à Nouméa, les îles d'Ambrym et de Malakolo, seraient les sanctuaires de la sorcellerie hébridaise.

Dans certaines de ces îles, vivent encore des tribus isolées comme les Small Nambas et les Big Nambas, ainsi nommées selon la dimension de leur étui pénien. Mais ce ne sont pas toujours les peuples les plus primitifs qui possèdent la tradition magique la plus riche, surtout pour les effets visuels qui m'intéressent d'abord.

Cependant, lors du Festival des Arts traditionnels qui s'est tenu à Port-Vila en novembre 1979, des magiciens venus de ces îles auraient émerveillé les curieux par leurs miracles.

Ils présentèrent la langue coupée et réparée, la marche sur le feu, une "catalepsie" sur des feuilles de bananier tenues par des spectateurs, le "bâton danseur", et la cuisson magique d'un "bougat". Il ne s'agit pas, rassurez-vous, d'un Auvergnat mis à la broche, même si certaines tribus sont encore parfois soupçonnées de cannibalisme. Le "bougat mélanésien" est un plat à base d'igname, de taro, de banane plantain et de viande de roussette - cette grande chauve-souris frugivore très appréciée des gourmets - le tout enveloppé dans une feuille de bananier. Habituellement, le "bougat" est enterré dans une fosse où l'on vient de faire du feu, et ainsi recouvert, il cuit à l'étouffé : c'est le "bougat, bois et charbon". Mais les sorciers hébridais l'enterraient cru, paraît-il, n'importe où, et le ressortaient parfaitement cuit, ce qui est plus économique. Et comme il ne saurait y avoir de "bougat" sans café, les sorciers avalaient de grandes quantités de *Kawa* (ou *Kava*, ou *Ava*) pour entrer en transes. (*Piper methysticum*, appelé aussi poivre éniyant.)

Cette boisson fermentée, à base de racines mâchées et recrachées dans un bac, aurait une vertu hallucinogène qui laisserait à celui qui en aurait bu une certaine quantité, une vision nette des choses, mais lui donnerait une mauvaise perception des dimensions et des distances. Elle est aujourd'hui interdite en Polynésie française. Son effet serait comparable à celui de certains champignons d'Amérique Centrale.

Quant au "bâton danseur", il s'agit d'un bâton non truqué que le sorcier fait tenir à quelques personnes du public, en les avertissant que sous ses passes magiques, il va s'agiter de plus en plus violemment, et tenter de s'arracher de leurs mains. Effectivement le bâton commence à s'animer, d'abord doucement, par à-coups, puis de plus en plus fort. Le sorcier leur hurle de résister et de lutter contre lui, et les spectateurs tombent finalement à terre dans leur combat acharné que le sorcier arrête au bout d'un moment quand l'épuisement les terrasse.

Il s'agit en fait d'une expérience de suggestion qui peut démarrer par le simple mouvement inconscient d'un des spectateurs, que les autres tentent de retenir, l'accentuant en fin de compte. Il n'est pas nécessaire que l'un d'entre eux soit un complice. Leurs mouvements désordonnés et contradictoires les empêchent de contrôler le bâton, chacun étant persuadé d'essayer de le bloquer. Un complice dans le tas, en augmente bien entendu l'effet.

Voilà de la belle magie traditionnelle, comme on ne peut plus en voir, hélas, à Hawaï, cet archipel splendide où les vrais Polynésiens ne sont plus qu'une minorité, et où les congrès magiques habituels ne regroupent en fait que des illusionnistes américains ou japonais, dans tout leur modernisme et leur technique parfaite du music-hall, mais où un magicien traditionnel ne se sentirait guère à sa place. J'ai bien aimé Hawaï, mais surtout pour son soleil, ses plages et ses autres distractions.

En Australie aussi les illusionnistes sont nombreux, et je conserve un excellent souvenir de cette réunion de leur société magique, à Granville (Parramatta) dans la banlieue de Sydney. Et je remercie en passant notre ami Paul Aldridge, leur secrétaire, qui m'a fait découvrir la région et rencontrer des magiciens mondialement connus comme Maurice Rooklyn et sa charmante épouse, qui nous ont si bien reçus dans leur belle villa tapissée jusqu'aux toilettes de souvenirs magiques.

Mais mon voyage trop bref en Australie ne m'a mené que jusqu'aux Montagnes Bleues, au Nord de la Nouvelle Galles du Sud, et ne m'a pas permis d'entrer en contact avec les sorciers aborigènes, confinés dans leurs réserves.

Une visite au musée anthropologique de Sydney, m'a cependant laissé apercevoir les fétiches qu'ils utilisaient pour la divination, ou pour obtenir la pluie, l'amour ou la mort. Les inquiétantes "death pointers", les pointes de mort, sont des sortes de grosses aiguilles d'os ou de pierre attachées à un long fil enroulé sur un morceau de bois. Elles servaient au sorcier à diriger le mal et l'envoûtement mortel vers quelqu'un.

Leur aspect n'a rien de rassurant, et l'on peut facilement comprendre la crainte qu'elles devaient inspirer et inspirent peut-être encore à ces aborigènes animistes. Ceux-ci chiquent d'ailleurs le "pituri", hallucinogène dont la scopolamine peut paralyser un émeu venu boire dans une mare préparée, permettant d'attraper ainsi l'oiseau comme par magie.

En tout cas, la chose magique qui m'a frappé le plus aux antipodes, et qui pourtant n'a l'air de surprendre personne, c'est que tout le monde, là-bas, marche la tête en bas, et dort au plafond, sans même s'en rendre compte...

Seule l'île de Pâques, au bout du monde, pouvait m'éblouir davantage, car il n'était pas question, bien entendu, de quitter le Pacifique sans y faire une escale magique.

RAPA NUI, 20 FEVRIER 1985,
OU LES MYSTERES DE L'ILE DE PAQUES

Merveilleuse île de Pâques, Rapa Nui, la grande Rapa, Te Pito te Henua, le nombril du monde. Splendide souvenir encore si récent. J'avais eu un premier contact avec cette île, lors d'une escale de deux heures sur la ligne aérienne entre Santiago du Chili et Papeete. Après avoir survolé ses anciens volcans, nous avons pu effectuer la visite du village de Hangaroa et d'un *ahu*, un site archéologique avec ces énormes statues, les *moaïs*, près d'une grève voisine. L'avion attendait sagement ses passagers avant de repartir pour une autre étape de cinq heures, l'île de Pâques étant à mi-chemin entre le Chili et Tahiti.

Nous volions depuis déjà une heure et demie, et j'admirais des nuages en forme de *moaïs* au visage si caractéristique. Vous me direz que l'on peut voir ce que l'on veut dans les nuages, avec un peu d'imagination, mais je vous jure que ceux-là avaient bien la forme de *moaïs*, et je m'interrogeais sérieusement à ce sujet, quand soudain l'avion opéra un grand virage sur l'aile et se mit à descendre rapidement vers la mer.

Nous revenions vers l'île de Pâques à faible altitude. Et ce ne fut qu'à l'atterrissage, à la nuit tombante, trois heures après notre départ, que nous fûmes avertis que le pare-brise du poste de pilotage vibrant très fort, l'avion avait dû faire demi-tour en perdant de l'altitude pour éviter une dépressurisation trop forte en cas d'éclatement. Le magnétisme de l'île nous avait ramenés.

La compagnie nous logeait, en attendant qu'un autre avion vienne de Santiago nous embarquer le lendemain...

J'atterrissais donc ici pour la troisième fois, et cette fois pour une semaine complète, la semaine annuelle de fête de l'île de Pâques, le Festival Rapa Nui, que peu de gens connaissent, et auquel j'allais participer.

L'île de Pâques, territoire chilien compte environ deux mille habitants, dont mille cinq cents Pascuans plus ou moins métissés.

A une certaine époque, elle en a peut-être eu plus de vingt mille, sur ce triangle de vingt-quatre kilomètres de longueur.

J'allais loger cette fois chez l'habitant, en l'occurrence chez Martin Rapu, l'ancien guide interprète de Thor Heyerdahl à Rapa Nui, à Rapa Iti, et dans les autres îles de l'archipel des Australes. Le navigateur archéologue norvégien, héros du Kon-Tiki, en parle dans son ouvrage : *Aku Aku, le secret de l'Île de Pâques*, et le décrit comme un jeune homme intelligent mais terriblement superstitieux persuadé que le navire qui le transportait, était hanté la nuit d'un peuple de fantômes et de diables. Martin Rapu est aujourd'hui un peu moins jeune, mais il croit toujours au *mana*, de ses ancêtres, ce pouvoir mystérieux de leur esprit, qui selon lui, aurait déplacé les immenses *moaïs*; car comment auraient-ils pu les transporter autrement ?

Les scientifiques ayant étudié ce problème ont proposé plusieurs hypothèses plausibles démontrant de toute façon l'ingéniosité de ces Pascuans.

Y eut-il à l'origine une influence incaïque, comme le suggère Thor Heyerdahl. Ce n'est pas impossible; et la base de l'Ahu Vinapu, aux énormes blocs parfaitement ajustés me rappelle tout à fait ce que j'ai pu voir à Cuzco, Sacsahuaman, Ollentaytambo, ou à Machu-Picchu dans les Andes péruviennes. Ces Incas avaient une grande pratique du déplacement des monolithes et ont pu la transmettre à l'île de Pâques, à travers le Pacifique, donnant une autre dimension à ces *marais* d'origine polynésienne.

Si l'on connaît assez bien les techniques pharaoniques de transport et de levage, car les Egyptiens nous ont laissé des dessins et des textes très clairs, par contre la mise en place des terrasses de Baalbeck au Moyen-Orient, et celle des dolmens et des menhirs bretons, de taille colossale parfois, reste hypothétique. Et la thèse de la "potion magique" n'est pas encore confirmée par tous les historiens.

L'île ayant peu d'arbres aujourd'hui, il ne paraissait pas possible, que les Pascuans aient pu transporter les statues sur des rouleaux, ou des traîneaux de bois comme en Egypte.

En fait, il semble maintenant prouvé que l'île a possédé jadis des forêts qui ont été, peu à peu, défrichées et détruites par la surpopulation. Quand il n'y a plus eu d'arbres, le transport des blocs a dû s'arrêter. On remarque aussi que les plus grandes statues sont les plus proches de la carrière, ce que ne justifierait guère un pouvoir surnaturel hors des contingences physiques comme chacun sait.

Selon J.-P. Adam, dans son intéressant ouvrage *L'Archéologie devant l'imposture*, le plus gigantesque monolithe jamais transporté par l'homme, serait l'énorme rocher de 1 250 tonnes servant de socle à la statue de Pierre-le-Grand à Léningrad. L'ingénieur français du 18^e siècle, le comte de Carbury, chargé par Catherine II de réaliser cet exploit, a décrit en détail les techniques qu'il utilisa, et, qui ne différaient guère beaucoup de celles des Egyptiens.

J'ai pu voir ce bloc impressionnant, lors d'un voyage en Union Soviétique, en 1981, et j'atteste volontiers que ce Français a réalisé là un beau tour de magie. Avec l'aide de... 64 hommes seulement, l'immense rocher fut en effet transporté à travers les marais du lac Ladoga, sans grue ni moteur, par la seule puissance de son esprit c'est-à-dire par les effets de son intelligence et de son ingéniosité. Appelez cela "Mana", si vous voulez.

Il suffit de s'entendre sur les mots, et nous sommes d'accord, Martin Rapu et moi.

En Polynésie française, le mot *mana* désigne d'ailleurs l'intelligence, le pouvoir des poisons chez les Mélanésiens ou le pouvoir, tout court, sans idée de paranormal.

Thor Heyerdahl demandant à un berger pascuan comment les *Moais* avaient pu être transportés, celui-ci répondit :

- Ils ont marché tout seuls...

Mais comment ont-ils pu marcher, n'ayant qu'une tête et un corps, et pas de jambes ?

- Ils avançaient en se tortillant comme ceci, fit-il, les pieds joints et les genoux raides. Il me fit la démonstration...

Une vieille femme qu'il interrogea ensuite, lui fit la même réponse. Thor Heyerdahl pensa qu'il ne s'agissait là que d'une simple légende. Mais après tout, peut-être contenait-elle un fond de vérité. Un enfant déplace bien un gros billot de bois, debout, ou une lourde bouteille de gaz pleine, en les balançant verticalement, et en profitant du déséquilibre pour les faire tourner dans un sens et dans l'autre et les faire avancer ainsi progressivement, et sans, effort excessif. Quelques dizaines ou centaines d'hommes munis de cordes auraient peut-être pu en faire autant avec un *moai* qui aurait ainsi donné l'impression de marcher. Je n'en ai fait l'essai ni le calcul, car je n'ai jamais su calculer, et je suis peut-être complètement à côté de la plaque, mais on a tout de même le droit de rêver ! Et qui a prétendu que les rationalistes ne savaient pas rêver ?

En tout cas, cette population de l'île de Pâques me semble capable de tout, et surtout du meilleur. Population ouverte, sympathique, d'esprit pratique et poétique à la fois. C'est stupéfiant pour un petit groupe humain si isolé. Le métissage semble leur avoir redonné une vitalité nouvelle; le métissage, mais aussi, bien sûr, l'amélioration des conditions de vie.

L'ouverture de la ligne aérienne a également ouvert au monde, cette île qui n'était auparavant reliée à Valparaiso, que par un bateau militaire, deux fois par an.

L'élevage néfaste du mouton a été remplacé par celui, plus bénéfique, du touriste, que le Pascuan tond le mieux possible, mais sans mendicité et avec une telle bonne humeur, qu'on ne peut lui en vouloir. Les touristes sont d'ailleurs choyés car ils ne sont pas encore bien nombreux, heureusement d'ailleurs, et durant cette grande semaine annuelle de festivités, il n'y avait guère plus de trente à cinquante visiteurs sur l'île, ce qui permet aux indigènes de les intégrer sans problèmes.

Les Pascuans semblent savoir tout faire : chanter, danser, sculpter, pêcher, jouer la comédie, etc... Et s'ils parlent surtout entre eux la langue polynésienne, plutôt que l'espagnol, ils n'ont pas l'apathie habituelle à d'autres Polynésiens plus favorisés par une nature exhubérante et prodigue.

Tout le monde participe à la grande fête de l'île. C'est encore vraiment la fête populaire. Concours de pêche en mer, de chasse sous-marine, de courses de chevaux, de danses, de chants, de sculpture, etc... Tout est beau et vivant.

Je présente mon spectacle à l'occasion du concours de masques, inaugurant ainsi le nouveau gymnase enterré à cause du vent, devant la population presque complète. Plus de mille personnes, et quelle ambiance sympathique.

- Voilà tellement longtemps que nous n'avions pas vu de magicien, ici, me dit Martin Rapu. Il y a des années, un vieux missionnaire chilien était passé et nous avait fait une petite représentation. Mais ça fait déjà bien longtemps...

Le président du comité des fêtes aura d'ailleurs la gentillesse de se lever à cinq heures du matin, le jour de mon départ, pour venir à l'avion me passer au cou un collier de coquillages : ça fait toujours plaisir...

En attendant, tous les jours et tous les soirs, c'est la fête. L'île de Pâques est le seul territoire chilien exempt, à cette époque, du couvre-feu et de l'état de siège.

Dans des camions bourrés et brinqueballants, nous nous rendons tous à l'autre bout de l'île, sur les pentes d'un volcan où se déroule un grand concours antique. Des jeunes gens presque nus et couverts de tatouages peints, descendent les pentes herbeuses, à cheval sur des troncs de bananiers qui prennent de la vitesse, causant parfois des accidents. Un glisseur, projeté en l'air, retombe mal, et continue à rouler un moment, une cheville cassée.

Couverts de poussière de la tête aux pieds, nous repartons ensuite, à cheval ou en camions, vers une grève escarpée, en échangeant des plaisanteries continuelles au long du chemin. Des femmes veulent à tout prix me toucher la barbe, et j'exige dix pesos à chaque fois - à la grande joie de tous - car elle est, selon moi, le siège de mes vertus magiques.

Sur cette grève sauvage, au pied de l'immense falaise percée de cavernes sacrées, un grand "asado" de poissons nous attend.

Tout est gratuit, et l'on peut se régaler des grillades préparées avec la pêche miraculeuse du matin. Et puis tout le monde se jette à l'eau et nage jusqu'à la nuit parmi les grands rouleaux qui déferlent sur les rochers. On se croirait revenu des siècles en arrière, au temps du grand roi Hotu Matua, avant les grands malheurs de la surpopulation, de la guerre civile, du cannibalisme, de l'esclavage et des épidémies qui ravagèrent l'île au siècle dernier.

Dans la nuit, des jeunes gens portant des torches sortent en chantant de la mer et des grottes de la falaise, reconstituant au son des instruments traditionnels, pagaies et mâchoires sur lesquelles on frappe avec un os, la plus extraordinaire cérémonie sacrée qu'il m'ait été donné de voir. Et l'on sent chez ces Pascuans, une grande fierté de leurs ancêtres, et une complicité et une communion d'esprit qu'on ne peut trouver que chez des insulaires.

Des jeunes filles s'exercent au jeu traditionnel du *kai-kai*, réalisant avec une ficelle d'un mètre cinquante environ, nouée en cercle, de merveilleuses figures géométriques, à plat ou dans l'espace : le bateau, le *moai*, la baleine, l'étoile... et bien d'autres choses encore, qu'elles construisent ainsi entre leurs doigts habiles.

Les gens me connaissent tous maintenant et m'interpellent familièrement. Les enfants, curieux, me demandent :

- Tío, oncle, c'est de la vraie magie, ou pas de la vraie magie ?
Tiens, la même question qu'à Tubuai.

- Mais bien sûr, amiguitos, que c'est de la vraie magie. Car la magie, c'est tout ce qui nous étonne et qui nous fait rêver; qu'il y ait un truc ou pas.

Et cette île n'est que magie elle-même, par la grandeur sauvage de ses côtes rocheuses, ses plateaux dénudés comme Ouessant et ses *moais* indéchiffrables. J'ai d'ailleurs rencontré un Pascuan ressemblant étonnamment à ces *moais*. C'était un homme malin et sympathique, riant toujours et racontant n'importe quoi à ceux qui voulaient bien l'écouter, fabulateur en diable et adorant les histoires grivoises. Il se disait descendre des *longues oreilles*, la race noble de l'ancienne Rapa Nui; et après tout, pourquoï pas ?

Le volcan Rano-kao à la pointe sud de l'île, est le site le plus fantastique de Pâques, au lieu-dit Orongo. Le bord du cratère, rongé par les grandes vagues du Pacifique, n'a plus que deux mètres de large au sommet. Sur cette arête vertigineuse, on surplombe d'un côté le cratère profond du volcan, avec son marécage couvert de joncs, et l'on plonge de l'autre côté vers l'océan, à pic, très loin en bas, avec ses trois *motus* rocheux où se déroulait autrefois la cérémonie sacrée de "l'homme oiseau" : le *motu Kao-Kao*, le *motu-Iti* et le *motu-Nui*, frangés d'écume blanche.

Les rochers sont entièrement sculptés sur cette lèvre du volcan et représentent des scènes de ce culte ancien au cours duquel le premier Pascuan découvrant un œuf sur le *motu-Nui*, était élu "homme-oiseau" de l'année.

Parfois, de grandes nappes de brouillard recouvrent le tout, puis une violente rafale de vent dégage à nouveau le décor, et il faut s'agripper au rocher pour ne pas être emporté dans l'abîme.

Rentrant, encore ému, de ce site grandiose où je suis retourné seul, et longeant en rêvant la côte vers Hangaroa, je croise un Pascuan - il ne s'agit pas de celui cité plus haut - que je salue d'un "Ia orana" traditionnel. Il s'arrête et engage la conversation en espagnol.

- J'étais à votre spectacle avant-hier, me dit-il, et cela m'a beaucoup intéressé; surtout votre expérience de double vue... Savez-vous qu'on m'appelle moi-même le "Mage de Rapa Nui" ?

- Vous êtes donc magicien vous même ?

En espagnol, le mot "mago" signifie à la fois : mage et magicien.

- Pas exactement. Mon nom est Bénito. Sans aucun rapport avec l'ancien dictateur italien, ajoute-t-il, en me voyant sourire. Je suis astrologue, et mon oncle maternel avait lui-même des dons paranormaux. J'ai ainsi hérité de son *mana*. Cela ne se transmet généralement pas en ligne directe, d'un père à son fils, mais plutôt latéralement par la mère, avec parfois un saut d'une à deux générations.

- L'un de mes arrière-grands-pères maternels était également sorcier, précisai-je.

- Vous voyez, me fait-il, c'est bien ce que je disais. Pratiquez-vous l'hypnose ?

- Un peu, ou plus exactement la suggestion et l'auto-suggestion.
- Opérez-vous la régression dans le temps ?
- J'ai essayé cela dans mes débuts, mais je n'ai guère obtenu de résultats concluants.

- C'est dommage, car pour ma part, j'ai demandé à un magnétiseur de m'endormir et de me faire remonter le temps. Après plusieurs séances, j'en suis arrivé à ma naissance. Puis nous avons franchi ce cap essentiel, et je me suis retrouvé en Egypte à l'époque pharaonique. J'étais prêtre d'Osiris et astrologue dans une existence antérieure. J'ai maintenant la preuve que les premiers Pascuans sont venus d'Egypte, emportant ici avec eux les secrets de la grande pyramide. Des associations mystiques m'ont invité plusieurs fois en Europe, et j'ai pu voyager en Egypte et trouver la confirmation de ce que je savais déjà. Connaissez-vous l'Egypte ?

- Un peu seulement. J'y ai fait un voyage voilà quelques années. C'est un pays fantastique et j'aimerais bien y retourner.

- Et avez-vous déjà vu des tablettes Rongo-Rongo ?

- Jamais de très près, ou des copies seulement, fis-je. Je viens justement d'en acheter une à un sculpteur. On m'a dit qu'elles devaient sans doute servir d'aide-mémoire aux prêtres et aux sorciers pascuans, leur donnant des indications et des rappels sur le déroulement des rites de leurs cérémonies; et qu'il ne s'agirait pas, à proprement parler, d'une véritable écriture.

- On dit cela, bien sûr, mais nous savons, nous autres, qu'il s'agit d'une véritable écriture hiéroglyphique comportant les secrets égyptiens que seuls des initiés comme vous et moi seront à même, un jour, de déchiffrer... Ces secrets sont encore enfermés, ici même, dans des grottes inconnues, les plus profondes de Rapa-Nui. Toute cette île est d'ailleurs truffée de grottes comme un immense fromage de gruyère. En avez-vous déjà visité quelques-unes ?

- Fort peu, avouai-je piteusement, Seulement l'entrée du réseau situé près de l'ahu Akivi, et bien sûr la grotte d'Anakwi Tangata...

Cette grotte est aussi appelée "la caverne des anthropophages", peut-être en souvenir des vingt-quatre missionnaires imprudemment débarqués sur l'île en 1843 et qui furent tous dévorés lors d'un grand

festin cannibale.* Les cérémonies annuelles de "l'Homme oiseau" s'achevaient dans cette grotte où l'on peut encore voir, sur les parois basaltiques, des peintures, blanc et ocre, représentant le "Tangata-Manu" qui, dit la légende, était investi du pouvoir de s'élever dans les airs.

- Je souffre de claustrophobie, continuai-je, et je ne suis guère tenté de m'introduire dans tous ces boyaux étroits et boueux où je ne saurais plus ni avancer ni reculer et où je craindrais d'étouffer d'asphyxie et d'angoisse.

- Et c'est pourtant là que se réfugie la vie secrète de l'île, m'assura gravement le mage d'un air mystérieux. Il fut un temps où pratiquement tout le monde vivait sous terre, et chaque famille possède encore sa caverne privée. Il en existe d'autres réservées à des cérémonies particulières et mystiques. Si vous revenez un jour à Rapa-Nui, il faudra vous décider à y descendre...

* Histoire non confirmée et sans doute imaginaire, bien que des cas d'anthropophagie aient bien existé à cette époque.

Nota : J'ai eu l'occasion, en 2001, de présenter mon spectacle magique dans quelques villages Papous de Nouvelle Guinée occidentale (Irian Jaya), lors d'une randonnée dans la région de la Vallée de la Baliem, où les indigènes ont encore conservé leurs impressionnantes traditions ancestrales. Désirant éviter une violente réaction de peur, comme chez ces Indiens Cabécares de la vallée du Chirripó au Costa Rica en 1985, et tenant à mes abattis, j'y suis allé progressivement en commençant par de petits tours amusants de passe-passe, afin de détendre l'atmosphère tendue du début. Et tout s'est bien passé, facilitant d'ailleurs les contacts des jours suivants...



Martin Rapu, mon hôte à l'île de Pâques.



Tombeau des chefs de Fatana Oué, région de Koné, Nouvelle Calédonie, 1981.



*Magie blanche en un pays
de noire sorcellerie !
Nouvelle Guinée occidentale,
août 2001.*



*Spectacle de magie
à Tubuai,
avec le groupe Toerau,
janvier 1985.*

X
AN TI SATANAZET...
OU LA MAISON HANTEE

HUELGOAT (FINISTERE) SEPTEMBRE 1958

La minuscule maison au toit d'ardoises bleues domine le fantastique chaos de rochers et la "Grotte du Diable". De chaque côté de la porte, dans deux auges de pierre, croissent quelques plantes médicinales.

- Ça, c'est du plantain poilu, m'explique doctement Pierre-Marie. On l'appelle aussi "*Stang-ar-goad*", en breton, ce qui veut dire : stoppe le sang; et c'est très bon pour les hémorragies.

Je puis le confirmer, en ayant déjà fait l'expérience. Le dessous de la feuille posée contre une blessure, coagule rapidement le sang.

- Et ça, c'est du "*Kol-téo*", une sorte de chou sauvage. Ses racines donnent un jus souverain contre la constipation. Mais attention, c'est très amer et très puissant et il vaut mieux éviter d'en faire boire aux enfants ! Là sur le rebord du toit, ces petites plantes grasses qui poussent sur les ardoises, c'est la joubarbe, contre le mal d'oreille. Quant à ce gros champignon sur la souche, c'est un amadouvier.

- Je connais, fis-je. On le tranche en feuilles et ça ressemble à de la peau de chamois. J'en utilise pour mon numéro du "volcan humain". Il reste allumé dans la bouche, et c'est très pratique pour cette expérience. Ça fait beaucoup de fumée et d'étincelles.

- Certaines sages-femmes s'en servent aussi comme attelle pour immobiliser le membre brisé d'un bébé, précisa Pierre-Marie.

C'est suffisamment rigide et souple à la fois pour cet usage. Et d'autres personnes en font des fumigations contre les hémorroïdes. Le patient doit en allumer un morceau, le placer dans un petit pot de chambre et s'asseoir sur celui-ci, le temps nécessaire à son soulagement. La fumée en est très âcre et pénétrante. C'est un bon astringent...*

Le vieil Eutrope, encore alerte pour ses 95 ans, sort alors de la maison, en compagnie d'un autre vieillard qu'il me présente joyeusement.

- Tiens Fanch, tu ne le connais pas ? c'est Gab-ar-Guétel, un camarade de Scignac, un peu plus jeune que moi. Il n'a que 88 ans, mais c'est un champion. Il n'y a plus que lui à connaître vraiment les oraisons magiques capables d'exorciser les rages de dents. Après lui, personne ne saura plus faire les signes de croix spéciaux et prononcer les paroles qu'il faut pour calmer la douleur et empêcher l'infection. Les vieilles méthodes se perdent; et toi tu n'es pas encore tout à fait au point, je crois... ajoute-t-il avec un clin d'œil malicieux.

Satané vieillard ! Je sais très bien à quoi il fait allusion. J'avais raconté la chose à Pierre-Marie qui n'a donc pu tenir sa langue, le traître.

Le mois précédent, j'étais moniteur dans une colonie de vacances, à l'île de Batz, sur la côte Nord. Un autre moniteur souffrant d'une atroce rage de dent, m'avait supplié de l'insensibiliser par hypnose pour permettre l'extraction de la molaire défectueuse. J'avais beaucoup hésité, n'étant pas sûr de mon affaire, mais il avait insisté car c'était le soir et qu'il n'y avait plus de bateau pour Roscoff avant le lendemain.

Il s'était finalement assis sur une chaise, et j'avais commencé mes suggestions pour le calmer. Il avait confiance en moi, et au bout de quelques minutes il déclara ne plus rien sentir. Un assistant saisit alors une pince multiprise, ouvrit la gueule du patient et tenta

* On fait aussi des casquettes en amadou contre la migraine...

d'arracher la dent. Mais, malgré tous ses efforts, la pince dérapait à chaque fois. Le "praticien" rageur se déchaîna, pendant que je poursuivais mes suggestions apaisantes. Cependant la molaire tenait bon et la pince dérapait toujours, entamant la gencive de plus en plus méchamment.

De guerre lasse, nous abandonnâmes la partie, n'ayant pas les tenailles adéquates. Le pauvre bougre, crachant le sang, se, releva en piteux état, déclarant néanmoins, à notre grande surprise, ne ressentir aucune douleur.

Le lendemain, le dentiste de Roscoff chez qui je l'accompagnai, leva les bras au ciel en voyant l'état de la mâchoire, et nous, demanda ce qui s'était passé. Ecroulé de rire quand nous lui racontâmes l'opération, il me conseilla malgré tout d'éviter à l'avenir ce genre d'expérience, la suggestion pouvant éventuellement calmer la douleur, mais certainement pas arrêter une hémorragie ou une possible infection.

- Ce que tu aurais dû faire, m'explique gravement Gab-ar-Guétel, au courant lui-aussi, c'était de lui donner une boule de chardon bleu à mâcher. C'en est plein sur les dunes, à l'île de Batz.. Tu sais bien, le fruit du chardon bleu.

- Avec les piquants ?

- Oui, c'est très bon. Ça fait saigner beaucoup aussi et ça soulage la douleur. Ça peut même vider un abcès; mais il faut réciter neuf fois l'oraison à Sainte Appoline. C'est la patronne des dentistes parce qu'on lui a arraché toutes les dents pour la, supplicier.

*Santez Appolina beniguet
Diouz poan dent hor prezervet...
Gret ma teui va poan da galmi
Ha me bromed oc'h enori.*

Sainte Appoline bénie
Du mal de dent préservez nous...
Faites que ma douleur vienne à se calmer
Et je promets de vous honorer.

Il en faut du courage pour se soigner comme ça, pensai-je en frissonnant, et pour mastiquer une boule de chardon bleu en guise de chewing-gum. Et dire qu'on appelle ça la "médecine douce" !!

- En tout cas, Gab m'a arraché une dent ce matin, tu vois, fit Pierre-Marie, ouvrant la bouche largement. Je vais pouvoir me faire poser une autre dent en or. Ça m'en fera cinq.

- A propos rajoute le vieil Eutrope en me fixant d'un air mystérieux, moi aussi je sais faire des tours de fizik, maintenant. Tiens, enlève ton paletot et regarde en haut près du col, tu vas, y trouver un épi.

Plutôt sceptique, j'enlève cependant ma veste et y découvre en effet, avec stupéfaction une herbe accrochée par les barbes acérées de son épi qui rappelle un peu celui de l'avoine, en plus petit. Comment diable a-t-il pu parvenir jusque-là ?

- Regarde, m'explique alors Pierre-Marie en riant. Tu places, doucement l'épi par derrière sous la veste ou la vareuse de quelqu'un, en cachette. L'épi monte ensuite tout seul jusqu'aux manches ou jusqu'au col, à chaque mouvement que la personne fait. Il grimpe lentement et peut ressortir très loin d'où on l'a posé. C'est très curieux. La seule condition c'est que l'intérieur du vêtement ne soit pas trop lisse, pour que les barbes puissent y accrocher. On appelle ça, un *Skrap d'al laez*, un grimpe en haut...

Il s'interrompt alors pour saluer un nouveau venu, un voisin. C'est Dédé, un jeune garçon de treize ans, petit, râblé et vif, et, qui prendra plus tard le pseudonyme de "R.T.F." dans ses représentations magiques.

- Bon, s'exclame alors Pierre-Marie. On va pouvoir y aller. Dédé connaît la route. Vous n'avez qu'à garder la maison, fait-il à Gab et Eutrope. Je vous ramènerai ce soir à Scignac.

Nous embarquons donc dans l'imposante traction avant noire, Dédé devant, à côté du chauffeur et moi derrière. Nous descendons la pente, longeons l'étang et prenons la direction de Carhaix à travers la forêt. Pierre-Marie roule toujours lentement et dignement, comme

il se doit. Nous passons bientôt près du "gouffre", où la Rivière d'Argent tombe en cascade et disparaît sous les rochers et les arbres.

Ce lieu inquiétant nous fait toujours un peu frémir, car de temps à autre un pauvre diable s'y jette pour en finir avec l'existence. D'autres y tombent par imprudence, mais nul n'en sort jamais vivant. Le "Gouffre" est dominé par une butte abrupte et très élevée sur laquelle se dressait autrefois un château-fort : Kastell-ar-Guibel. Cambry déclarait en avoir encore vu les ruines vers 1794, et la légende raconte que Dahut la diabolique fille de ce bon Gradlon, premier roi de Cornouaille, venait parfois dans ce donjon pour y passer des nuits d'orgie. Puis au matin comme dernière jouissance, la perverse créature faisait lier et jeter du haut de la tour, dans le "Gouffre", son amant de la veille. Un souterrain secret relierait, dit-on aussi, le fond du "Gouffre" à l'antique cité d'Ys, engloutie à tout jamais sous les flots de la baie de Douarnenez. Je l'ai longtemps cherché, ce tunnel fabuleux, étant enfant, et suis seulement parvenu à découvrir qu'une galerie naturelle peu connue, permettait de descendre tout en bas, au pied de la chute, comblant ainsi en partie mon goût du merveilleux.

Dédé nous explique que les cadavres sont entraînés par le courant dans un siphon, avant de déboucher dans une grotte large et spacieuse où ils tournent continuellement dans les remous, ne pouvant en sortir, car la seule issue, d'ailleurs trop étroite, est située tout en haut.

Cette caverne inondée a été macabrement baptisée : "la salle de danse". Les pompiers de Huelgoat, après avoir détourné le cours d'eau, y ont pénétré une fois, à la demande d'une famille, pour rechercher le corps d'un suicidé qu'ils ont d'ailleurs retrouvé en compagnie d'autres ossements d'inconnus...

Quelques centaines de mètres plus bas, la rivière reparaît à la lumière du jour et s'élargit, formant la Mare aux Fées où il ne fait pas bon s'aventurer au clair de lune. C'est là, selon les anciens, que les "lavandières de la nuit" viennent effectuer parfois leur lessive funèbre. Si vous les rencontrez, elle vous demanderont sûrement de les aider à tordre leurs draps mouillés.

Alors prenez garde ! il faut connaître le "truc". Car il y a toujours un "truc", bien entendu. Celui-ci consiste à tourner toujours le drap dans le même sens que votre partenaire, malgré ses sarcasmes et ses protestations. Et si vous suivez ce conseil, vous aurez la vie sauve. Mais si par malheur et ignorance, vous tordez le drap en sens contraire, comme on le fait habituellement, alors ce drap sera votre suaire. Vous ne pourrez plus le lâcher, et la lavandière maudite vous arrachera les bras et la vie sans pitié.

Mon père, travaillant un jour près de cette Mare aux Fées, y trouva un avant-bras humain en état de décomposition avancé. Peut-être s'agissait-il du membre d'une infortunée victime des "lavandières"; ou peut-être encore d'un morceau échappé de la "salle de danse" où les cadavres mènent un ballet perpétuel, rythmé par le grondement de la cascade.

Peu après la Mare aux Fées, nous quittons la nationale pour nous engager, à droite, dans un petit chemin forestier. Nous traversons un vieux pont de bois vermoulu et pénétrons dans une magnifique vallée profonde parsemée d'énormes tas d'éboulis et de sable. Un silence impressionnant règne sur cette mine abandonnée d'où l'on extrayait jadis du plomb, de l'argent et un peu d'or.

Nous garons la voiture et grimpons un chemin caillouteux parmi les taillis, passons près des anciennes maisons des ingénieurs et découvrons la petite ferme isolée, sur la pente, en face de l'ouverture d'une galerie qui s'enfonce à flanc de coteau.

- C'est ici, nous annonce Dédé. Il doit y avoir quelqu'un, la porte est ouverte.

- Tud zo ? Il y a du monde ? appelle Pierre-Marie de sa grosse voix.

- Ya, deuz tré. Entrez donc, répond une voix chevrotante et faible.

Nous poussons la porte et entrons. La pièce unique, au sol en terre battue, est coupée par un petit ruisseau d'eau claire qu'il faut franchir pour atteindre la cheminée. Ce ruisseau pénètre par un coin

du mur bâti à même un rocher, traverse la salle et disparaît sous un lit surélevé pour retrouver l'air libre par une autre ouverture.

- Au moins, ils ont l'eau courante, murmure Dédé en souriant.

Un vieillard allongé sur le lit se redresse alors péniblement, faisant s'enfuir en caquetant violemment une poule qui s'y était juchée sans vergogne.

Pierre-Marie le salue en breton et se présente.

- Ma fille doit pas être très loin, dit le vieux d'un ton plaintif. Asseyez-vous en attendant; moi je peux pas me lever.

Je sors avec Dédé et nous trouvons la dame en question dans la petite étable adossée à la maison. Elle y traite ses deux vaches en compagnie de ses filles : la plus grande d'une quinzaine d'années, l'autre de neuf à dix ans. Elles nous accompagnent dans la maison, et la mère nous expose leur problème en français, tout en mettant de l'eau sur le feu pour le café.

- Ça fait trois semaines environ que tout a commencé. N'est-ce pas Suzanne ? dit-elle en se tournant vers l'aînée. On a entendu d'abord plusieurs fois du bruit sur le toit, et puis dans la crèche.

- Et puis l'armoire craque comme si elle voulait parler, mais on ne comprend pas ce qu'elle dit, ajoute la petite.

- Oui, c'est bizarre, fait la mère. Et puis on a retrouvé des fois les bancs renversés et la table de travers, et des choses changées de place. Et pourtant mon père qui est toujours là dans son lit, à demi-impotent qu'il est, ne voyait jamais rien et ne savait pas comment ça arrivait. Un matin même, son édredon et ses couvertures ont été arrachées de sur lui, et il n'y avait personne d'autre dans la maison. Et puis il y a eu ces cailloux, qu'on ne savait pas d'où ils tombaient. J'ai raconté ça à des gens, à la foire de Huelgoat, et des journalistes sont venus. Ils ont dit que la maison était hantée, et ça a été dans les journaux. Un spécialiste a écrit que ces phénomènes s'appelaient du "poltergeist"; mais on n'était pas plus avancé avec ça, et ça a continué. Plein de gens sont venus pour voir, et les gendarmes aussi pour faire leur enquête, et ils nous ont interrogés. Après, le curé a béni la maison, mais ça a continué pareil. L'horloge s'arrête tout le temps aussi maintenant, et un caillou a cassé un bol pendant qu'on était en

train de manger. Alors j'ai vu Dédé l'autre jour et je lui ai demandé de vous prévenir. Si vous pouvez faire quelque chose.

- Bien, fit posément Pierre-Marie, s'adressant d'abord à Dédé et à moi. Descendez me chercher le sel et la faucille. Je vais exorciser la maison. Ce curé n'est qu'un incapable. Il faudra que tout le monde sorte. Vous madame, vous allez m'aider à transporter votre père dehors...

Les deux filles nous accompagnent en bavardant vers la mine où nous attend la voiture. Nous en sortons le matériel.

- Qu'est-ce qu'il va faire avec ça ? demande la petite, intriguée.

- Chasser les mauvais esprits, lui répond Dédé avec sérieux. Maintenant qu'il utilise une faucille au lieu d'une épée et que c'est moins efficace, il lui faut deux fois plus de sel pour compenser. Comme il en consomme beaucoup, je lui ai conseillé de s'arranger avec un boucher de l'abattoir municipal pour avoir du sel détaxé en sacs de cinquante kilos. Ce sel est rouge malheureusement et les gens se plaignent parfois qu'il fait des taches sur le linge en fondant, mais il est tout de même moins cher que le sel ordinaire.

- Mais vous-mêmes, questionnai-je les filles avec curiosité vous n'avez pas peur d'habiter et de dormir dans une maison hantée ?

- Les esprits ne nous font pas de mal, répond la petite en regardant sa sœur. Nous n'avons...

- Et comment vous faites pour ne pas vous faire prendre ? la coupe soudain Dédé.

- Pour ?

- Qu'est-ce que tu veux dire ? réplique vivement l'ainée indignée dont le teint pâle, les boucles d'oreilles et la jupe élégante ne cadrent pas tellement avec ce milieu campagnard si minable.

- Allez, on est entre nous, la rassure Dédé. On n'ira pas vous vendre. Nous aussi on connaît pas mal de trucs, vous savez. Pourquoi qu'on irait vous moucharder ?

- Mais vous jurez de ne rien raconter à personne, reprend l'adolescente en hésitant. Oh, et puis je m'en fiche, de toute façon. Je crois d'ailleurs que maman a pigé quelque chose, depuis l'autre jour, quand les gendarmes sont venus nous interroger dans la maison.

Ils étaient assis à table en train de parler avec nous, quand par hasard un gros morceau de suie s'est détaché tout seul dans la cheminée et est tombé dans le feu en faisant un boucan terrible. Vous les auriez vus sauter en l'air comme si c'était le diable ! Paulette a profité de leur surprise pour lancer en vitesse une des cuillères contre le mur; mais j'ai l'impression que maman l'a remarquée ou a deviné que c'était elle. Mais je n'en suis pas sûre quand même. En tout cas, si maman leur a montré que ce n'était que de la suie qui était tombée dans le feu, elle n'a rien dit pour la cuillère.

- Mais pourquoi vous faites ça ? demandai-je interloqué.

- Pourquoi ? Pourquoi ? s'exclame l'adolescente. Mais parce qu'on en a plein les bottes de rester dans ce trou perdu, chez ces ploucs. Vous ne vous rendez pas compte ? Nous, on n'a jamais eu de père. Quand notre grand-mère est morte, il y a huit mois, on a dû quitter Aubervilliers où on habitait, pour venir s'enterrer ici à s'occuper du vieux qui est complètement gâteux, et de ses saletés de vaches et de poules. En plus on doit faire plusieurs kilomètres à pieds pour aller à l'école, et on ne voyait jamais un chat par ici. Si vous croyez que c'est marrant ! Au moins avec tout ça on a pu rigoler un peu. On a eu notre photo dans le journal; et vous auriez vu la tête des flics avec la suie et la cuillère, et le curé avec son cinéma, vous auriez rigolé.

- Et comment ça a commencé ? fait Dédé.

- C'est des ardoises qui se détachaient toutes seules du toit, parce que leurs crochets étaient pourris.

- Mais non, proteste Paulette. C'est d'abord l'armoire, rappelle-toi. Elle craquait toute seule sans qu'on sache pourquoi, et même très fort. Un jour on s'est rendu compte que c'était seulement quand on faisait un grand feu dans la cheminée. Elle commençait à craquer un quart d'heure environ après qu'on l'avait allumé. Elle craquait pendant une dizaine de minutes, et puis elle s'arrêtait. Quand le feu baissait elle se remettait encore à craquer un moment. Il suffisait de savoir pour la faire craquer quand on voulait.

- C'est sans doute le bois qui travaille avec les changements brusques de température, fais-je.

- Bien sûr, répond l'adolescente en baissant la voix car nous sommes revenus près de la maison. Mais au début on avait peur.

- Et en tout cas, c'est ça qui nous a d'abord donné l'idée, murmura rapidement la petite en jetant un regard circonspect autour d'elle. On disait que c'étaient les esprits...

Le vieux est allongé sur une couverture et un oreiller, au soleil, et observe d'un air égaré ce qui se passe autour de lui. Pierre-Marie grimpe par une échelle dans la soupente où dorment habituellement les deux filles, ouvre la lucarne et commence son salage sans attendre, n'épargnant aucun recoin. Puis il s'empare de la faucille et se met à faucher à travers les airs, en prononçant ses conjurations d'une voix de tonnerre. L'opération se répète en bas, puis dans la crèche d'où les vaches ont été évacuées provisoirement.

Cela fait, et bien fait, avec une grande conscience professionnelle, nous aidons Pierre-Marie à ramener dans son lit, le vieux qui ronchonne parce que soi-disant ses draps sont pleins de gros grains de sel rouge qui le grattent et l'incommodent.

- Il se plaint tout le temps, nous dit sa fille en nous invitant à nous asseoir pour le café.

Nous buvons et bavardons un moment, quand soudain quelqu'un toussé à la porte restée ouverte. Une vieille toute courbée, couverte de plusieurs épaisseurs de vêtements noirs, à part sa coiffe blanche, s'avance en claudiquant.

- C'est Katrine Jozodola, nous explique la mère. C'est une descendante d'un esclave noir ramené autrefois des îles par son maître, au manoir de la Haie. Ils ont perdu leur couleur, depuis le temps, vous pensez. Elle habite toute seule l'une des baraques de l'ancien coron abandonné, là-haut. Entrez, Katrine !

- J'ai su que Pierre-Marie venait chez vous, cet après-midi, voir la "ti-satanazet", déclare la vieille dans un mélange de breton et français; et elle pose au milieu de la table un gros paquet enveloppé dans des journaux froissés. Je suis passée pour vous remercier, Pierre-Marie, et vous dire que ça va mieux avec moi. J'étais complètement bloquée, constipée quoi, plus d'une semaine.

Mais avec votre "louzou" (sans doute du kol-téo) ça s'est débloquent net. Vous pouvez voir, ajoute-t-elle en déballant le papier journal.

Une abominable odeur se répand alors sur la table, et la maîtresse de maison se lève en protestant.

- Katrine, tout de même ! On ne met pas des choses comme ça sur une table, chez les gens. C'est dégoûtant !

- C'était juste pour lui montrer, bafouille la vieille en remballant son paquet d'un air piteux et s'apprêtant à sortir.

- Vous savez, ça aurait été bon aussi de clouer une chauve-souris sur la porte de la crèche, contre les mauvais esprits, déclare alors Pierre-Marie pour changer la conversation. Mais je n'en ai pas sous la main, malheureusement.

- C'est pas des "lapous cro'hen" qui manquent dans la galerie de mine en face s'écrie alors la vieille Katrine, heureuse de se racheter si vite. Y a qu'à envoyer un des jeunes en attraper une.

Munis chacun d'une bougie, équipés de bottes, mais peu rassurés, nous pénétrons alors, Dédé et moi, dans ce mystérieux souterrain creusé au XVIII^e siècle. Après avoir marché une cinquantaine de mètres en ligne droite nous nous heurtons à un mur obturant le passage. Mais juste avant, de chaque côté, nous apercevons des chauves-souris au plafond de deux petites salles surélevées. Elles ressemblent à des œufs noirs suspendus à la paroi. J'en cueille une sans difficulté et la rapporte triomphalement à Pierre-Marie.

Celui-ci demande un marteau et des clous, s'approche de la porte de l'étable et y crucifie sans sourciller le petit animal vivant, afin que ce pauvre Christ noir, misérable et laid, apporte la paix et la sérénité aux habitants du lieu.

- Avec ça, je pense que vous serez tranquilles, fait-il alors avec confiance.

- Je l'espère, répond doucement la mère en se tournant vers ses deux filles d'un air sévère et entendu. Car nous commençons à être très fatigués de toutes ces histoires. N'est-ce pas Suzanne et Paulette ?...

LOUARGAT, COTES DU NORD, LE 17 JANVIER 1984

Monsieur le Professeur Fanch,

J'ai entendu à Radio-Bretagne-Occidentale, votre reportage sur la magie, et je me permets de vous écrire. J'ai bien compris, à vous écouter, que vous étiez quelqu'un de sceptique, mais votre avis m'intéresse cependant car vous m'avez paru un homme honnête; et mon cas personnel ne pourra vous laisser indifférent.

J'ai soixante-deux ans, je suis commerçante et grand-mère, et la vie ne m'avait guère préparée aux mystères que j'affronte depuis quelques années. Je vous les résume rapidement, et vous pourrez en trouver tous les détails dans le dossier ci-joint.

Cela a commencé en 1974. J'étais seule dans ma cuisine, tout était silencieux, quand soudain, de ma radio éteinte, une voix est sortie, annonçant ceci :

"Il y a une réponse par delà le monde du secret.

Troisième Secret de Fatima. T.S.F..."

Et je vous assure que ma radio était fermée, j'ai immédiatement vérifié. Et la voix, très claire, était celle d'un speaker habituel. Et depuis, cela s'est encore renouvelé, cette voix venant du poste et M'annonçant comme la dépositaire du Troisième Secret de Fatima (T.S.F.). Et dès les élections présidentielles qui proclamaient Giscard d'Estaing vainqueur, cette année-là, j'ai su que le prochain vrai vainqueur serait en fait François Mitterrand. Vous en verrez les preuves. Je l'ai écrit à l'époque; les photocopies sont jointes.

D'autre part, une infinité de signes se sont révélés à moi depuis, et tous les nombres que je rencontre me confirment ma mission. Un après-midi, radio fermée, télé pas branchée, j'entends la voix d'un speaker habituel annoncer :

"16 avril, mort de Bernadette Soubirous !"

Je vérifie immédiatement sur le dictionnaire. Bernadette Soubirous, née en 1844. Or, j'ai moi-même été violente en 1944, par un prêtre infâme... Apparitions en 1858, à 22 ans; et je suis née moi-même en 1922, et le numéro de mon département est aussi le 22.

J'avais 22 ans quand ce prêtre ignoble m'a trompée. Bernadette meurt en 1879 à 35 ans; et mon fils a aujourd'hui 35 ans exactement, et il s'est justement marié en 1979. Le jour de son mariage, sur la photo prise dans l'église, vous pourrez constater vous-même que l'ombre d'une boucle de cheveux de sa jeune épouse figurait en 6 sur sa poitrine. Or, Bernadette est entrée au couvent en 1866, à 22 ans; et moi-même, 22 ans après ce terrible événement de 1944, j'ai été hospitalisée.

En 1966, la nuit de mes 44 ans, etc... Il y a des signes qui ne trompent pas, et vous pourrez constater que chaque date-clef de la vie de Bernadette, correspond aux miennes, avec un siècle de décalage. Il ne peut s'agir de coïncidences !

Et des quantités d'autres chiffres m'ont aussi confirmé mes liens directs avec l'apparition au Portugal; et je puis vérifier que chaque chiffre que je rencontre aujourd'hui : plaques d'immatriculation de voitures, numéros de billets de banque, de cinéma ou de loterie, etc., a un rapport direct avec des dates importantes de ma vie. Vous en trouverez des quantités d'exemples dans le dossier.

J'ai écrit, il y a quelques années, au professeur Cassin, prix Nobel de la Paix, qui m'a gentiment répondu, et j'ai également écrit au Pape, mais j'attends encore sa réponse. Ces choses doivent le déranger, car il voudrait sans doute que les révélations ne viennent que de lui et du clergé officiel. Son silence ne m'étonne donc pas, car ils ont toujours tendance à étouffer les nouveautés qui leur font peur. Mais je vous fais confiance, et j'attends votre promptre réponse car je sais que vous cherchez aussi la vérité.

Veuillez agréer, M. le professeur, l'expression de mes salutations distinguées.

Madame Cosquer Marie.

Puisqu'on me mettait sur le même rang que le Pape et que le professeur Cassin, je ne pouvais faire moins que ce dernier lui-même, et je répondis donc à cette aimable dame pour lui donner mon avis, un peu sceptique il va sans dire, mais intrigué cependant; et son dossier me passionna pour sa capacité exceptionnelle de rattacher

ainsi immédiatement, le premier nombre venu à un événement de sa vie.

Ces voix sortant de la radio ou de la télé éteintes, nous ramenaient aussi, d'autre part, à notre siècle si fertile en miracles technologiques qui nous dépassent souvent, et peuvent servir de supports inattendus à la magie d'aujourd'hui. Si des ondes invisibles portent des sons et des images depuis l'espace, pensent certains, pourquoi ne porteraient-elles pas aussi les voix et les visages de l'au-delà ?

LE MEDIUM DE DOUARNENEZ, JUIN 1983

- Tiens professeur, me fit "R.T.F.", mon confrère magicien breton et expert judiciaire; un inspecteur de l'enseignement m'a fait connaître une dame de Nantes en vacances actuellement à Douarnenez, et qui pratique le spiritisme. Il va souvent chez elle pour communiquer avec l'esprit d'une femme qu'il a aimée et qui est morte dans un accident voilà plus de dix ans. Il m'a contacté après m'avoir vu présenter mon numéro de fakirisme et de double-vue, et m'a demandé si je pouvais aider un peu cette dame par mon fluide. Elle aurait d'après lui, quelques problèmes mentaux en ce moment et voudrait recharger ses batteries. J'ai parlé de toi à l'inspecteur, et je lui ai dit que tu étais aussi un grand hypnotiseur. Nous sommes invités ce soir à Douarnenez. Il nous faudra soutenir psychiquement cette dame dans un grand exorcisme qu'elle doit opérer...

Nous voilà donc partis, dans sa Mercédès noire, en compagnie de sa femme Jacqueline, sage-femme de son état, habituée à conserver son sérieux en toute circonstance, et capable de ne pas éclater de rire quand d'aimables farfelus viennent chez elle prier son mari de faire disparaître leurs verrues - et la meilleure, c'est que ça marche en général, sauf avec son fils, ce mécréant, qui n'a jamais cru au pouvoir de son père - ou bien encore le supplier de lever le sort jeté sur eux. Elle en a vu d'autres, dans ses pérégrinations avec nous, de la Laponie jusqu'à Constantinople.

- Nous aurons peut-être encore besoin d'un petit coup de méthode Coué, me fait en rigolant "R.T.F." (et non pas T.S.F., comme aurait pu l'annoncer le troisième secret de Fatima...).

Après avoir traversé Châteaulin qui nous rappelle le procès de Pierre-Marie et nos premiers pas dans la sorcellerie, car nous avons eu le même maître, nous passons le vieux bourg moyenâgeux de Locronan et longeons la magnifique grève du Ris avant d'entrer dans Douarnenez, où nous garons la voiture près d'un cimetière.

La vieille maison est là, tout près. Il est sept heures du soir, et le soleil est encore haut. L'inspecteur nous accueille à la porte, très pressé. Je ne le connais pas. Nous entrons au salon, où nous faisons connaissance avec Mme Kerma, notre exorciste, au teint un peu foncé pour une Bretonne.

Sa mère était Malgache, nous explique-t-elle, et son père Breton, de Nantes, où elle est née. Elle emploie à son service, une Mauricienne mère d'une petite fille d'une dizaine d'années qui lui sert aussi de médium et entre rapidement en transes, d'après elle, la remplaçant parfois dans ses séances.*

Après l'apéritif, nous nous retirons entre "professionnels", Mme Kerma, "R.T.F." et moi-même, dans son "atelier" provisoire, pour parler plus librement, car M. l'inspecteur n'est qu'un client et un profane, après tout; et Jacqueline reste lui tenir compagnie.

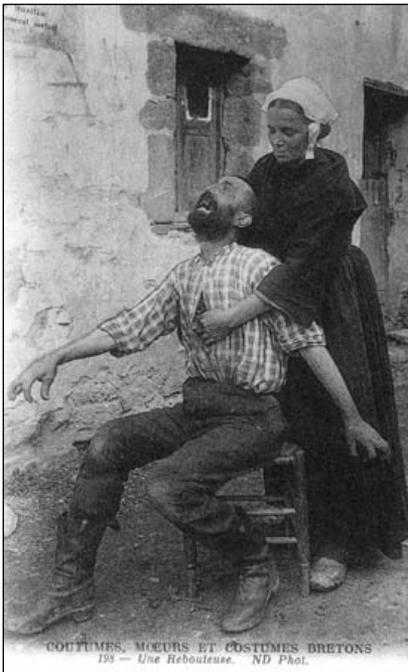
- Pratiquez-vous des exorcismes depuis longtemps ? demande "R.T.F."

- Depuis trois ans seulement, nous déclare Mme Kerma. Depuis que j'ai vu le film *L'Exorciste*, au cinéma. Avant, j'étais voyante et guérisseuse, mais ce film m'a apporté la révélation que je pouvais opérer aussi des exorcismes. C'est un travail épuisant, vous savez, et terriblement éprouvant et dangereux pour le mental.

Les exorcismes restent tout de même exceptionnels, heureusement. Tenez, la femme d'un conseiller général des Côtes-du-

* La Bretagne est bien le point de convergence de la sorcellerie mondiale et des forces maléfiques, et le "Triangle d'Ouessant" a d'ailleurs fait plus de victimes que n'en fera jamais celui des Bermudes, comme le confirme le dicton "Qui voit Ouessant, voit son sang. Qui voit Sein, voit sa fin, et qui voit Molène voit sa peine !"

Nord est cependant venue me voir encore récemment, car elle pensait que quelqu'un avait invoqué contre elle, "Saint-Yves de Justice". Vous savez que les gens qui pensent avoir été lésés gravement par quelqu'un, surtout en justice, s'adressent à certaines statues de Saint-Yves, de façon rituelle, demandant au saint patron de faire périr celui des deux qui n'est pas dans son droit. Celle-ci n'avait pas l'air d'avoir la conscience tranquille, et je lui ai conseillé de rencontrer la personne en question et d'essayer de s'arranger avec elle, en la dédommageant s'il le fallait, car elle en avait les moyens largement, et qu'il n'était pas encore trop tard pour se tirer d'affaire et sauver son âme en même temps... Vous savez que j'ai eu dans ma clientèle, en trente ans, des gens très importants : des députés, des ministres, des banquiers, des actrices, et même un président de la



Rebouteuse bretonne en action

République. Tenez, regardez ces lettres de remerciements, ces photos et ces articles de presse...

- Vous, me déclare-t-elle soudain, en me fixant dans les yeux, vous avez eu dans votre jeunesse, la vocation de prêtre, et vous êtes entré un moment au séminaire, ou vous avez pensé y entrer...

Je hoche la tête sans répondre, car la pauvre voyante n'a vraiment pas de chance. C'est exact que j'ai plus ou moins la dégaine d'un missionnaire et il m'est arrivé de me faire appeler "mon père" par de braves gens égarés, mais il ne me serait jamais venu à l'idée de vouloir entrer un jour au séminaire. Je sais bien qu'on a déjà vu au XVIII^e siècle, un curé athée, du nom de Meslier, et que certains papes ont été soupçonnés de pactiser avec Lucifer, mais enfin, tout cela ne m'a jamais tenté, et j'en suis désolé pour elle.*

Pas bête du tout, et même plutôt lucide en son genre, notre voyante se rend d'ailleurs bien compte qu'elle a dû gaffer et ajoute rapidement :

- Il est très difficile de pénétrer votre esprit, car votre psychisme est trop renforcé et fermé par la pratique de l'hypnose. Vous ne feriez pas de bons médiums, tous les deux, mais je compte justement sur vous, ce soir, pour m'aider. Passons à table, maintenant...

LE GRAND EXORCISME...

Neuf heures du soir. Nous avons fini de dîner et prenons le café tranquillement. Les gens attendent depuis une heure dans le salon.

Nous repassons enfin dans "l'atelier" où la domestique a disposé le lit au milieu de la pièce.

La "malade" entre en geignant sourdement, soutenue par sa fille et d'autres personnes de la famille ou de leurs amis, dont une grosse Bigoudène, en costume traditionnel, qui se déhanche de babord à tribord, comme sur le pont d'un chalutier, et nous regarde d'un air effaré, sa haute coiffe-phare en alerte.

* Après tout, Cosme Ruggiéri fut abbé de Saint Mathieu près de Brest, ce qui ne l'empêcha pas d'être à la fois : athée, sorcier et magicien réputé !

La malade s'allonge sur le lit, et sa fille la déchausse sur les conseils de la Mauricienne qui exerce les fonctions d'assistante. Tout le monde parle à voix basse comme à l'église.

Mme Kerma n'a d'ailleurs regardé personne, et se tient agenouillée devant un crucifix de fer fixé au mur. Elle prie à mi-voix; et la Bigoudène s'étant signée commence elle aussi à prier, bientôt suivie par la plupart des présents. La malade gémit toujours, émettant de temps à autre, quelques petits cris aigus, et passant sa main devant ses yeux comme pour en chasser un insecte gênant ou une vision importune qui la tourmenterait.

Après une longue série de prières, closes par un "ainsi soit-il" retentissant, Mme Kerma se redresse soudain, décroche le crucifix du mur, parcourt la salle d'un regard pénétrant et inspiré, et s'avance le bras tendu vers la malade qui recule instinctivement en poussant un hurlement rauque qui nous fait tous tressaillir. Sa fille et la Mauricienne s'approchent pour la tenir, mais Mme Kerma leur fait signe de s'écarter, et murmure quelque chose à l'oreille de la fille, et l'exorcisme commence. Mme Kerma parle d'une voix calme, mais pleine de fermeté et de conviction.

- Esprit, qui êtes dans le corps de notre sœur Marguerite, qui que vous soyez, je vous conjure de m'écouter. Esprit, écoutez-moi... Au nom du Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, libérez Marguerite ! Au nom de son Fils, mort sur la croix pour la rédemption de nos péchés, libérez Marguerite ! Au nom du Saint-Esprit, ainsi soit-il !

- Ainsi soit-il, reprend l'assemblée, dominant de son répons, les gémissements ininterrompus de la possédée.

- Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, au moment de cette tâche difficile que nous allons accomplir au Saint nom du Seigneur et de votre Fils mort sur la croix, et aidez-nous à libérer Marguerite de l'esprit qui la dérange. Esprit, écoutez-moi ! Esprit qui habitez ce corps, je vous conjure de m'écouter et de m'entendre !

Et l'exorciste étend la croix de fer au-dessus de la femme qui gigote et gronde sinistrement.

- Esprit, je veux savoir d'où vous venez, et d'où vous êtes sorti. Etes-vous sorti d'un cimetière de la région ? Dites-moi, dites-moi...

D'autres rugissements étonnés répondent seulement à sa question.

J'ai déjà lu beaucoup de récits anciens sur les exorcismes de Loudun, de Louviers, de Salem et d'ailleurs, et vu des films sur le même sujet, mais vraiment cette scène ahurissante, nous replonge en plein Moyen Age, à tel point qu'on la croirait montée de toutes pièces, et je me pince pour voir si je ne rêve pas. Mais il n'y a pas ici de caméra; seulement l'appareil photo et le mini-cassette de "R.T.F." qui semble lui-même assez perplexé.

Mon scepticisme qui me permet d'observer avec un certain recul ne m'empêche pas d'être fortement impressionné.

- Esprit, répondez-moi, au nom du Christ ! Je vous l'ordonne.

Et paf ! Mme Kerma a frappé la cuisse de l'envoûtée d'un grand coup de crucifix. Et un second coup, aussi violent, sur l'autre cuisse. Et ça doit faire mal, car le crucifix n'est pas léger. La femme étendue réagit en grognant, mais ne semble pas cependant en souffrir davantage.

- Madame, explique calmement l'exorciste à la fille, je dois frapper les membres de votre mère pour en déloger l'esprit, mais celui-ci seul en sentira la douleur, par la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et paf, un autre grand coup sur le bras gauche, et un autre sur le bras droit; et elle n'y va pas de main morte, Mme Kerma. Ce doit être son électro-choc...

- Esprit, répondez-moi. Je veux savoir d'où vous venez. Parlez.

Des borborygmes sonores s'échappent des lèvres de la femme qui se met à trembler violemment, se tend en arc de cercle sur la nuque et les talons, se laisse retomber et se tortille en émettant des sons étranges parmi lesquels on reconnaît des mots bretons et des bribes informes de phrases dans la même langue.

- Parlez clairement, menace l'exorciste qui manifestement ne comprend pas le breton. Parlez en français... ou plutôt répondez de la tête aux questions que je vous ferai. M'entendez-vous, esprit ? Faites un signe de la tête pour répondre oui.

La femme a hoché la tête affirmativement. Quelques murmures se font entendre dans la salle, mais le travail se poursuit.

- Esprit qui m'entendez, avez-vous vécu autrefois dans cette région ? Répondez-moi au nom du Christ. Répondez.

La femme a encore hoché la tête positivement, tout en continuant ses étranges gargouillements dont l'intensité monte et décroît par périodes.

- Pourquoi n'êtes-vous pas en paix, esprit ? Pourquoi revenez-vous ainsi troubler les vivants, parmi nous ? Avez-vous commis un crime ou plusieurs crimes dans cette région ? Répondez ! Répondez-moi.

Nouveau signe de tête affirmatif, et grognements féroces. Les gens se regardent en silence. Certains récitent des prières, du bout des lèvres.

- Esprit qui m'entendez. Répondez-moi, je vous l'ordonne. Avez-vous des victimes au cimetière de Penmarch ? Et beaucoup de victimes.

Signe de tête affirmatif.

- Et dans d'autres ossuaires de la région ? Dites-moi.

Signe de tête positif et soubresauts calmés par un coup de crucifix.

- Esprit, dites-moi, dites-moi. N'avez-vous pas vécu ici, en face de Douarnenez ? Dans l'île Tristan ? Répondez-moi, au nom du Christ, notre Seigneur...

Un frisson a parcouru l'assemblée, et un murmure confus se fait entendre. Je tourne les yeux vers "R.T.F." et lui demande à mi-voix :

- Tu as deviné de qui il s'agit ?

- Tu penses, me fait-il. Tout le monde s'en doute maintenant. Elle nous aura assez soufflé la réponse et mis sur la voie, mais les gens hésitent vraiment à y croire. Regarde-les : ils ont tous le nom sur les lèvres, mais aucun n'ose encore le prononcer ouvertement. Ils ont trop peur !

La femme a bougé la tête affirmativement, et ses gémissements s'accélérent.

- Esprit qui dérangez cette femme; esprit qui m'entendez au nom du Christ, dites-moi votre nom.

Un énorme gargouillement répond à la question, et la femme se tord en hurlant sur le lit.

- Esprit, répondez ! continue imperturbablement Mme Kerma, le visage trempé de sueur. Au nom du Christ, notre sauveur, c'est son humble servante qui vous le demande. Dépêchez-vous; répondez et parlez clairement.

Les gargouillements s'accroissent, et de violents hoquets s'échappent de la bouche de la possédée, comme si elle allait vomir; et progressivement un son se détache, de plus en plus clair et rapide :

- Laf... laf... laf... laf, laf, laf, laf, laf, laf, laf...

- C'est dur de sortir ce nom ! continue l'exorciste, en brandissant le crucifix. C'est dur. Mais vous avez vu le Christ ici ? Vous l'avez vu ? Obéissez, esprit.

Et paf, un grand coup sur la guibolle; et un autre encore. Ça doit laisser des bleus.

- Allons, dites ce nom

- Laf... laf... laf... laf, laf, laf, laf, laf, laf, laf...

- Comment ? Je ne comprends pas. Que ça sorte, ce nom !

- Laf, laf, laf...

Et encore un grand coup de crucifix.

- Je vous ordonne de dire votre nom, votre nom !

- Laf, laf, laf...

La femme se tord sur le lit, comme parcourue d'horribles décharges électriques. Les "laf, laf, laf" montent jusqu'à l'aigü insupportable, entrecoupés de sanglots et de hoquets profonds. Tout le monde a le visage tendu vers ses lèvres comme pour l'aider et lui souffler le nom maudit qui ne veut pas sortir.

- Votre nom, votre nom, votre nom !

- Laf, laf, laf !... laf... lafontt, lafontt, lafontt...

- Ce nom ! Plus fort. Plus fort. Plus fort. Dites ce nom !

- Lafontt, lafontt. lafontt, *La Fontenelle, La Fontenelle, La Fontenelle...*

LA FONTENELLE !...

Le hurlement rauque et sauvage a jailli soudain du tréfonds de ses entrailles, glaçant de terreur toute l'assemblée qui s'est reculée instinctivement, tant ce son guttural et inhumain semblait surgir directement de l'enfer; et je sens mon estomac se nouer violemment malgré moi. La grosse Bigoudène a poussé un cri et se signe à plusieurs reprises, hérissée d'épouvante.

Cette horrible voix d'outre-tombe ne peut être, sans aucun doute pour la plupart des témoins, que la voix même de celui dont tous attendaient le nom maudit, en le redoutant au plus profond de leur âme : celui de La Fontenelle en personne, "le brigand de Cornouaille", Guy Eder de Beaumanoir, le plus sinistre criminel qu'ait connu la Basse-Bretagne, le monstrueux bourreau qui massacra sans pitié les populations de Penmarch, de Pont-Croix, de Plouyé, de Plomeur et d'ailleurs, profitant des guerres de la Ligue, et de la Bretagne catholique soulevée contre le roi huguenot Henri IV, à la fin du XVI^e siècle, pour perpétrer impunément ses tueries, ses pillages, ses incendies de villes et d'églises, ses viols et ses blasphèmes, à partir de ses châteaux-forts et de sa forteresse inexpugnable de l'île Tristan; et dont la présence tangible parmi nous, fait frémir d'horreur les plus courageux.

Nommé officiellement gouverneur de Douarnenez, par le malin Henri IV converti et vainqueur, et pardonné pour ses forfaits abominables, La Fontenelle triomphant quitta enfin son repaire et se fit cueillir comme une fleur, par les gardes du roi, qui l'emmenèrent à Paris, où il fut supplicié en place de Grève, et mourut ignominieusement sur la roue d'infamie, les membres brisés à coups de crucifix, pardon, à coups de barre de fer...

Aujourd'hui encore, près de quatre siècles plus tard, le souvenir de ses exploits sanguinaires survit dans la tradition orale de la zone bretonnante, et particulièrement, bien sûr, dans la Bigoudénie et toute la Cornouaille.

Seule Mme Kerma, et pour cause, ne semble pas impressionnée par cette révélation terrifiante, qui paraît l'avoir plutôt soulagée. Son assistante lui éponge le front et lui passe un verre d'eau qu'elle boit d'une traite en nous souriant amicalement. Et, sans nous laisser le temps de souffler, l'exorciste satisfaite de cette première victoire sur le mal, reprend inlassablement son dur combat.

- Ecoutez-moi esprit, écoutez-moi esprit. Quoi que vous ayez pu faire de votre vivant; quoi que vous ayez pu faire, écoutez-moi. Le Christ a pardonné à ses bourreaux sur la croix, et tous ici nous vous pardonnons aussi. Mais partez en paix et libérez cette femme que vous dérangez. Au nom du Christ, vous partirez. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; ainsi soit-il !

- Ainsi soit-il ! reprend l'assemblée, en se signant pieusement, pendant que Mme Kerma promène son crucifix sur tout le corps, et le pose un moment sur la tête de la femme qui continue à geindre sans arrêt.

- Au nom de Notre Seigneur, esprit, libérez le corps de notre sœur Marguerite. Retournez aux cimetières, esprit, et dans les ossuaires que vous hantez habituellement pour obtenir le pardon de vos victimes. Mais libérez cette femme innocente; au nom du Fils notre Sauveur, et de notre Père, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

- Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous...

Et l'exorcisme, les conjurations et les prières se poursuivent encore longuement, au-dessus de la femme qui commence lentement à se calmer, laissant entendre seulement un doux râle interminable et monotone...

Il est plus de minuit quand Mme Kerma s'arrête épuisée. Chapeau, Mme Kerma. L'exorcisme a duré près de trois heures. Heureusement aussi que nous étions là pour la soutenir psychologiquement; car aurait-elle tenu le coup sans notre aide ?

 LA REPONSE DE L'ESPRIT, BREST, NOVEMBRE 1983

*"L'enseignement Mystérieux est nécessaire.
 Songeurs du lac et du rocher,
 Bardes, mages, hommes des voiles,
 Il faut de plus en plus pencher
 Le genre humain vers les étoiles..."*

V. Hugo.

Notre gala s'est achevé. Les spectateurs sont sortis, et les quatre magiciens bretons, Nadia, Jango, "R.T.F." et moi-même, rangeons notre matériel, puis nous nous rendons au bar pour nous rafraîchir, à l'invitation des organisateurs.

- Ce "Mois de la Magie", ne s'est pas trop mal passé, nous déclare, assez satisfait, le jovial président de l'association : avec les spectacles, l'exposition, les films, les causeries et ce gala final. Je n'ai malheureusement pas pu tout suivre, faute de temps, et j'ai raté votre conférence sur la radiesthésie.

- Ce n'est pas grave, fis-je, en sortant mon pendule de ma poche, je l'ai presque toujours sur moi. Tenez, prenez-le entre le pouce et l'index par le bout de la chaîne et concentrez-vous bien en le fixant des yeux. Commandez-lui mentalement de se balancer, et il vous obéira. Commandez-lui de s'arrêter ou de tourner vers la gauche ou la droite, et vous verrez...

- Mais ça marche ! s'exclame soudain l'amateur ébloui. Je n'aurais jamais cru ça. Comment c'est possible ?

- Il s'agit tout simplement de mouvements inconscients, imperceptibles mais amplifiés par le pendule.

- Et avec la baguette fourchue ?

- C'est pareil, mais un peu moins sensible, et tout le monde n'y parvient pas bien.

- Mais, j'ai pourtant vu des sourciers trouver de l'eau, grâce au pendule ou à la baguette !

- Bien sûr. Quand ils sont persuadés d'être au bon endroit, leur inconscient agit sur leurs muscles, provoquant ces mouvements,

plus ou moins accentués selon leur conviction.

- Mais ils trouvent bien de l'eau !

- Encore heureux. Et certains ont une grande habitude et du flair. Mais on peut y parvenir sans cela. Et en Bretagne où la nappe phréatique est presque partout, ce serait plutôt un exploit de ne pas en trouver.

- Mais la recherche sur une carte ? Ou celle des disparus ?

- Il s'agit là de divination et de magie pure; et chaque sourcier ou chaque sorcier a sa méthode préférée...

- Et les tables tournantes ? Parce que j'ai su que vous avez fait aussi tourner des tables, l'autre soir.

- C'est comme le pendule ou la baguette. Il s'agit généralement de mouvements inconscients imprimés à la table; sauf bien entendu en cas de fraude délibérée ou trucs préparés.

- J'ai du mal à vous croire. Une table n'est tout de même pas un pendule; et Victor Hugo, lui-même, communiquait ainsi avec l'esprit de sa fille Léopoldine !

- Justement, l'autre soir, il y avait deux dames à la causerie, dont l'une avait perdu sa fille unique depuis quinze ans. Elle disait ainsi correspondre régulièrement avec elle par l'intermédiaire d'une table. Elles nous ont proposé une démonstration, et se sont placées autour d'un guéridon qui rapidement s'est mis à bouger à leurs invocations, et à répondre aux questions en frappant du pied. D'autres personnes se sont jointes à elles et ont demandé à l'esprit de cette fille de leur donner des renseignements sur des défunts. La table frappait un coup pour dire oui, et deux coups pour non. Pour finir, les participants se sont levés, tenant toujours leurs mains sur le guéridon, et ont prié l'esprit de le déplacer. Et la table s'est mise en marche à travers la pièce, suivie par les personnes qui la touchaient toujours.

- C'est bien ce qu'on m'a raconté. C'est tout de même incroyable. Et vous pensez vraiment qu'il s'agissait seulement de mouvements inconscients ?

- Bien sûr fais-je. Exactement comme avec le pendule. Et tenez; je me suis placé, aussi, près de la table, et j'ai demandé à la dame si

l'esprit de sa fille pouvait me donner des renseignements sur ma mère décédée dix ans plus tôt.

- Et alors

- Alors, l'esprit a répondu affirmativement, et m'a révélé que ma mère se trouvait au sixième ciel, près de la félicité parfaite que l'on atteint seulement au septième ciel.

- Et alors ?

- Et alors ? Et bien, ma pauvre mère est bien en vie aujourd'hui. Et comme ce genre de plaisanterie ne lui plairait peut-être pas, je lui souhaite encore de bonnes années de vieillesse avant de prendre l'ascenseur pour cette série de cieux, qu'aurait appréciée Voltaire.

- Et vous leur avez dit la vérité ?

- Je n'en ai pas eu le courage. Je leur avais expliqué auparavant le principe des mouvements inconscients, et le reste; et ça n'avait apparemment servi à rien. Alors, si cette brave dame trouvait une consolation à croire retrouver sa fille, étais-je en droit de lui dire qu'elle se trompait ? Et l'aurais-je convaincue ? Mais ce n'était tout de même pas du temps perdu pour tous, peut-être, car une petite vieille m'a arrêté à la sortie et m'a déclaré qu'elle avait bien compris que tout cela n'était qu'illusion; et je lui ai tout révélé.

- Et tout cela s'était déroulé en pleine lumière ?

- Mais oui.

- Avec n'importe quelle table ?

- Evidemment; à condition qu'elle ne soit pas trop grande.

- Celle-là ferait l'affaire ?

- Pourquoi pas ?

- Et bien, allons-y...

Et nous voilà donc à quatre autour de la table : "R.T.F.", le président de l'association, un jeune animateur qui n'a pas suivi la discussion, et moi-même.

- Placez bien vos mains à plat sur le bord, et concentrez-vous. Concentrez-vous bien.

Quelques secondes passent, et un côté de la table se soulève soudain et retombe lourdement.

- Esprit, es-tu là ?

Boum ! Un coup. Il est là.

- Es-tu l'esprit d'un parent défunt de quelqu'un d'entre nous ?

Boum ! Boum ! C'est négatif.

- D'un ami décédé de l'un d'entre nous ?

Boum !... Le jeune animateur ouvre des yeux comme des soucoupes. Sans doute a-t-il perdu un ami cher, et peut-être récemment...

- S'agit-il d'un ami du président ?

Boum. Boum.

- De ce jeune homme ?

Boum !... Cette fois le jeune homme en question a les yeux hors de la tête. Il est temps d'arrêter la plaisanterie.

- Pouvez-vous déplacer cette table, esprit ?

Boum ! fait la table en remuant, comme une table bien élevée qu'elle est.

- Levez-vous.

Tout le monde se lève, et la table glisse vers l'autre bout de la pièce où elle s'arrête, nos mains ne l'ayant jamais entièrement quittée.

- Esprit, es-tu là ?

Pas de réponse. Tout le monde se regarde interloqué. Est-il donc parti si vite ?

- Esprit, es-tu là ? interroge, à son tour, le président d'une voix grave. Si tu es là, frappe un coup.

Paf ! Un énorme pet sonore retentit. C'est ce maudit "R.T.F." qui n'a pu se retenir, et a choisi ce moment crucial et opportun pour se soulager.

Le jeune animateur offusqué a lâché la table et regarde le coupable d'un air courroucé. Quant au président, il est par terre, assis sur le derrière, écroulé d'un rire inextinguible.

- Ça va, parvient-il enfin à articuler. Inutile de faire un dessin. Vous m'avez convaincu...

Ainsi donc, un simple pet sonore, aura produit plus d'effet que tous mes arguments et que tous mes discours ?

C'est à désespérer de la philosophie et du rationalisme...

L'INVOCATION DU DIABLE, D'APRES "LE SORCIER DES ROCHES NOIRES"

Le sorcier doit commencer par fouler aux pieds les signes les plus sacrés de la religion et procéder à un sacrifice sanglant.

Jeûner ensuite pendant quinze jours, ne faisant qu'un seul repas sans sel, après le soleil couché; ce repas sera du pain noir et du sang assaisonné avec des épices sans sel ou de fèves noires et d'herbes laiteuses et narcotiques.

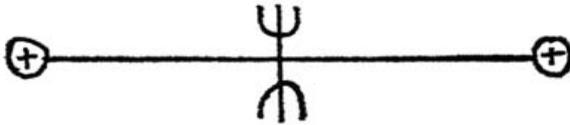
Tous les cinq jours s'enivrer, après le soleil couché, de vin dans lequel on aura fait infuser pendant cinq heures, cinq têtes de pavot noir et du chénevis écrasé, le tout contenu dans un linge qui aura été filé par une femme prostituée.

L'évocation doit se faire dans un endroit solitaire et redouté, cimetière ou ruine hantée, cave où a été commis un assassinat, ou ancien autel druidique.

Il faut se pourvoir d'une grande robe noire sans couture et sans manches, d'une calotte de plomb constellée aux signes de la lune, de Vénus et de Saturne, de deux chandelles de suif humain plantées dans le chandelier de bois taillé en forme de croissant, de deux couronnes de verveine, d'une épée sans fourreau et à manche noir, d'un vase de cuivre contenant le sang de la victime, d'une cassette contenant les parfums qui seront de l'encens, du camphre, de l'aloés, de l'ambre gris, du storax, incorporés et pétris avec du sang de bouc, de taupe et de chauve-souris. Il faudra avoir quatre clous arrachés au cercueil d'un supplicié; la tête d'un chat noir nourri de chair humaine pendant cinq jours; une chauve-souris noyée dans du sang; les cornes d'un bouc, et cum quo puella concuberit : le crâne d'un parricide. Tous ces objets trouvés et assez difficiles à assembler étant réunis, voici comment on les dispose.

On trace un cercle parfait avec l'épée, en réservant toutefois une rupture ou un chemin de sortie. Dans le cercle on inscrit un triangle, on colore avec le sang le pentacle que l'épée a tracé; puis, à l'un des angles du triangle, on place un réchaud à trois pieds; à la base opposée du triangle, on fait trois petits cercles, pour l'opérateur et

ses deux assistants éventuels, et derrière le cercle de l'opérateur, on trace, non pas avec le sang de la victime, mais avec le sang même de l'opérateur, le signe du labarum qui est ainsi :



L'opérateur et ses acolytes doivent avoir les pieds nus et la tête couverte.

On aura apporté la peau de la victime; cette peau découpée en bandes, sera placée dans le cercle et formera un autre cercle intérieur qu'on fixe aux quatre coins avec les quatre clous du supplicé; près des quatre clous et en dehors du cercle, on placera la tête de chat, le crâne humain, les cornes du bouc et la chauve-souris, on les aspergera avec un rameau de bouleau trempé dans le sang de la victime, puis on allumera un feu de bois d'aulne et de cyprès; les deux chandelles magiques seront placées à droite et à gauche de l'opérateur, dans les couronnes de verveine.

On prononcera alors la formule magique :

"Per Adonai, Eloim, Adonai Jehova, Adonai Sabaoth; Metraton on Agla, Adonai Mathon, verbum, pythonicum, mysterium salamendroe, conventus sylphorum, antra gnomorum, Dommonia Coeli God-Aalmousin, Gibor, Jehosua, Evam, Zarianatmike, verri, veni, veni."

La grande conjuration d'Agrippa consiste seulement dans ces paroles :

"Dies mies Jeschet Bænedæsef douvema enitamus."

Les conjurations se répètent en haussant la voix avec des imprécations, des menaces, jusqu'à ce que l'esprit réponde. Il est ordinairement précédé lorsqu'il va paraître, d'un vent violent qui semble faire hurler toute la campagne. Les animaux domestiques tremblent

alors et se cachent; les assistants sentent un souffle sur leur visage; et leurs cheveux, humectés d'une sueur froide, se dressent sur leur tête...

L'opérateur peut alors proposer un pacte selon ses vœux.

"Empereur Lucifer, maître de tous les esprits rebelles, je te prie de m'être favorable dans l'appellation que je fais à ton grand ministre Lucifuge Rofocale, ayant envie de faire pacte avec lui. Je te prie aussi, prince Belzébuth, de me protéger dans mon entreprise. Comte Astarot et toi Belphégor, soyez-moi propices et faites que dans cette nuit le grand Lucifuge (ou un autre), m'apparaisse sous une forme humaine, sans aucune mauvaise odeur, et qu'il m'accorde, par le moyen du pacte que je vais lui présenter toutes les richesses dont j'ai besoin. O grand Lucifuge ! Je te prie de venir me parler; sinon je t'y contraindrai par la force du grand Dieu vivant, de son cher fils et du Saint-Esprit; obéis promptement ou tu vas être éternellement tourmenté par les puissantes paroles de la grande clavicule de Salomon :

"Agion, tetagram, Vaychéon, Stimulamaton, y Espares, tetagrammaton. Sabaot Adonay te adoro et invoco".

Vous pouvez être sûr que l'esprit paraîtra alors...

*Le pacte sera écrit et signé de votre sang, sur un parchemin vierge.**

LE RETOUR CHEZ LES TEUSS

La grosse Mercédès noire s'était arrêtée vers deux heures du matin près du Roc Trédudon, malgré les protestations de Jacqueline pressée de rentrer se coucher à Huelgoat.

Mais j'avais envie de pisser; et comme un bon Breton ne pisse jamais seul, "R.T.F." était sorti pour m'accompagner; et nous arrosions benoîtement la bruyère et les ajoncs, en admirant ce magnifique paysage de landes, baigné de clair de lune.

Le lac de Nestavel s'étend à nos pieds, avec ses marécages et ses

* Note de l'auteur : Le grimoire ne précise pas la nature de la victime à immoler; c'est donc à vous de faire pour le mieux.

Teuss endormis, avec le Mont Saint-Michel de Brasparts qui le domine à droite, et là-bas vers la gauche, les lumières de la centrale nucléaire et du bourg de Brennilis.

- Le café d'Emilie doit être fermé, à cette heure-ci, dis-je doucement. Sinon, nous aurions pu nous y arrêter pour boire un coup.

- C'est son fils Loïck, qui le tient maintenant, fait "R.T.F.", et il a remplacé le rayon épicerie par un dépôt de télévisions...

Sans doute ne vend-il plus de corde de pendu, pensai-je avec nostalgie. "On en trouve difficilement dans le commerce !" comme avait si justement regretté autrefois notre cher vieil Eutrope.

- Emilie a maintenant près de 80 ans, continue "R.T.F.", et se porte comme un charme. Il faut croire que le traitement de Pierre-Marie lui a bien réussi.

Quant à Pierre-Marie lui-même, il est décédé voilà déjà quinze ans. Mais ses disciples ne sont pas prêts de l'oublier et nous nous reverrons en enfer, puisque c'est là qu'est, paraît-il, notre place à tous, nous autres sorciers. En tant qu'amateur, je n'y aurai peut-être droit qu'à un strapontin auprès du feu, mais notre maître Lucifer, lui a sûrement réservé une place d'honneur, en plein milieu, et il l'a bien méritée.

- Les choses ont peu changé, ici, malgré tout, à part cette centrale; et j'en suis bien content, ajoutai-je très ému. Cela me fait toujours plaisir de retrouver ce paysage qui me rappelle les Teuss et nos anciens sorciers bretons. Tu as voyagé pas mal, toi aussi, de l'Île Maurice aux Antilles, et pour ma part j'ai fait plusieurs fois le tour du monde, en long et en large; et si je n'ai, durant tout ce temps, appris aucun secret d'état, j'aurai tout de même appris des tas de secrets, et c'est déjà pas mal...

La magie m'a donné de grandes satisfactions et de beaux souvenirs. Mon public a toujours été très simple, et je n'ai jamais connu celui des grands musics-halls des capitales. N'étant pas professionnel, et ayant un spectacle très classique, j'ai préféré le présenter dans les campagnes et les pays perdus où j'étais l'unique

magicien et donc le meilleur; et je ne pense pas avoir perdu au change, bien au contraire !

Et je n'oublierai jamais cette soirée au Fort Le Rumeur, à la frontière de la Mauritanie et du Río de Oro, en septembre 1963. Nous rentrions d'une excursion au Sahara espagnol et avions été invités par les "coloniaux" français qui occupaient encore le fort à cette époque. Mes tours de magie apportèrent une diversion appréciée. Nous étions tous un peu gris; et la porte du fort s'ouvrait au loin sur la nuit étoilée et sur le désert immense hanté par le souvenir de Saint-Exupéry qui sans doute, ici même, à cette même table, trente années plus tôt, avait dû divertir ses amis Mermoz et Guillaumet de ces mêmes tours de cartes auxquels il excellait ...

Et cette autre soirée encore, en 1967, au bord du lac Inari, en Laponie finlandaise, sous le soleil de minuit, avec "R.T.F." conduisant sa voiture les yeux bandés, avec le géant Pellervo Kankainen, trappeur et chercheur d'or, et un groupe de Lapons effarés...

Et ces présentations régulières à la télévision costaricienne qui m'amenaient tellement de farfelus en quête d'impossible...

Et ce spectacle à Ciudad Darío, dans la montagne du Nicaragua, dans un amphithéâtre de plein air, bourré d'un sympathique petit peuple et de miliciens armés, heureux de se distraire un peu dans cette zone touchée par les attaques des "contras"...

Ou encore au Salvador bouleversé par la guerre civile...

Et toutes ces rencontres insolites, bien sûr, avec tous ces sorciers et ces sorcières du bout du monde...

- Mais au fait, entre nous, fit soudain "R.T.F." en hésitant. Ce lama tibétain et sa chaîne, dont tu nous avais parlé un jour; et son extraordinaire lévitation, dans l'Himalaya. Que faut-il en penser vraiment ? Peux-tu nous le dire maintenant ?

- Je le regrette, "R.T.F." (et vous m'excuserez aussi, cher lecteur, d'avoir à vous l'avouer enfin, car ce n'est pas si facile) mais cet épisode du lama tibétain... était imaginaire, et cette lévitation fantastique : une pure affabulation. Il est tellement facile de mentir et d'en rajouter quand on vient de loin. Quelques détails véritables comme la rencontre d'un lama-devin à Darjeeling, quelques expres-

sions locales glanées ici et là, pour enrober le tout et donner un air d'authenticité à une invraisemblance puisée dans un vieux fonds de légende, et le tour est joué. C'est si facile, et tant le font. Comment vérifier ? Et de la part d'un illusionniste, un peu d'affabulation et de rêve ne devrait pas surprendre; et notre maître Robert-Houdin ne s'en est guère privé dans ses mémoires. Et si j'ai pu fabuler un peu par moments, mais si peu, ce n'était pas par méchanceté et pour vous faire prendre des vessies pour des lanternes, mais pour vous entraîner plus facilement avec moi, je l'espère du moins, dans cet univers si trouble, où l'artifice et la supercherie ne sont que les outils indispensables et habituels du magicien, pour créer le Merveilleux.

Il ne faut pas être déçu, vous savez, et le monde qui nous entoure possède encore assez de merveilleux pour se passer des mensonges. Et s'il est certes merveilleux de se laisser porter par le rêve et l'imagination, il faut aussi savoir redescendre sur la terre, de temps à autre du moins, et tout doucement si l'on veut et sans brutalité, comme mon lama tibétain enroulant sa chaîne imaginaire sur ses épaules, pour alourdir son corps. Le Père Noël aussi est merveilleux... à condition de ne pas y croire toute sa vie...

Le fait de ne plus croire aux Teuss ne m'empêche pas de les aimer, car ils me permettent de rêver et même encore d'éprouver un frisson.

Mais nous n'en avons plus peur comme autrefois, et ils sont devenus nos amis. Regarde ce beau paysage où nos ancêtres auraient craint de s'engager la nuit. On peut encore l'imaginer peuplé par l'Ankou et les Teuss. Rien n'a vraiment changé.

- Et cette centrale nucléaire ?

- Un mauvais esprit te dirait qu'elle est bâtie au lieu même où les anciens Celtes situaient l'entrée de l'Enfer froid. Elle est peut-être l'inconnu et la peur des temps modernes.

- Alors, s'écria Jacqueline, vous venez oui ou non ? On va finir par vous prendre pour des autonomistes bretons préparant un attentat, ou pour deux sorciers en train de comploter un mauvais coup dans la lande, au clair de lune; et vous avez d'ailleurs la gueule de l'emploi, avec vos barbes hirsutes. Ne dites pas le contraire...



Naïa, réputée comme sorcière, devineresse, ventriloque et maîtresse du feu



L'auteur présentant son guéridon volant, année 2002



"R.T.F." présentant un truc devant des Indiens Kunas, Archipel de San Blas, Panamá, 1988 (Photo F. Guillemín)

Bibliographie sommaire

- Y. Brékilien : *La vie des paysans bretons au XIX^e siècle* (Paris, Hachette, 1978).
 Cambray : *Voyage dans le Finistère* (1794). Réédition G. Monfort. Diffuseur Le Portulan, Eure, s.d.
 Dr Allen : *Catalogue du Rasheed Institute* (Lagos, 1970).
 Max Dif : *Mythologie du Merveilleux* (R. Garry, 1982).
 Rethel-Laurentin : *Sorcellerie et ordalies en Afrique Noire* (Anthropos, Paris, 1974).
 Chevalier X : *Supercherries des fakirs dévoilées*. P.A. (Alger, 1927).
 Robert-Houdin : *Confidences et révélations*, (Delahays, Paris, 1868).
 J.A. Keel : *Jadoo* (Buchet Chastel Corréa, 1958).
 David-Neel : *Magiciens et mystiques du Tibet* (Paris, Plon, 1929).
 Voltaire : *Contes* (Nantes, S. Chiffolleau, 1947).
 Champlain : *Voyages en Nouvelle-France, d'un Xainthongois* (Paris, J. Berjon, 1613).
 Milbourne Christopher : *The illustrated History of magic* (New York, Dover Publication, 1973).
 R. Haquin : *Les guérisseurs philippins* (Paris, J.-P. Delarge, 1977).
 E. Conzemius : *Etudio etnográfico sobre Miskitos y Sumus* (San José, 1984).
 Baqueiro-Lopez : *Magia, Mitos y supersticiones entre los Mayas* (Merida, 1983).
 Marco Polo : *Devisement du Monde, ou le Million* (Paris, Firmin-Didot, 1865).
 R Thimmy : *Magie aux colonies* (Paris, Editions de France, 1935).
 Thor Heyerdal : *Aku aku, le secret de l'île de Pâques* (Albin Michel, 1958).
 Chevreul : *De la baguette divinatoire, du pendule et des tables tournantes* (Paris, Mallet-Bachelier, 1854).
 Mauro A. Fernandez "Fénix" : *Historia de la magia y el illusionismo en la Argentina* (Buenos Aires, 1996).
 Jean-Marie Déguignet : *Histoire de ma vie* (An Here, 2001).
 Lee Siegel : *Net of Magic* (University Chicago Press, 1991).
 Will Ayling : *Oriental conjuring and Magic* (Supreme, Exeter, 1981).

Illustrations : Collection de l'auteur.

Collection *Une chandelle dans les ténèbres*

- N°1 - ***L'art du doute*** ou comment s'affranchir du prêt-à-penser - Henri Broch - 2008.
- N°2 - ***Comment déjouer les pièges de l'information*** ou les règles d'or de la zététique - Henri Broch - 2008.
- N°3 - ***Jusqu'à preuve du contraire*** - Premiers pas dans la démarche scientifique - Jacques Poustis - 2008.
- N°4 - ***Les fleurs de Bach*** - Enquête au pays des élixirs - Richard Monvoisin - 2008.
- N°5 - ***Quand les nombres font perdre la boule*** - Numérologie et folie des grandeurs - Nicolas Gauvrit - 2009.
- N°6 - ***Placebo et effet placebo en médecine*** - Jean-Jacques Aulas - 2009.
- N°7 - ***Les médecines non conventionnelles*** ou les raisons d'une croyance - Jean Brissonnet - 2009.
- N°8 - ***De granules en aiguilles...*** - L'homéopathie et l'acupuncture évaluées - Jean-Jacques Aulas - 2010.
- N°9 - ***Les psychanalyses*** - Des mythologies du XX^{ème} siècle ? - Nicolas Gauvrit et Jacques Van Rillaer - 2010.
- N°10 - ***Notre Terre qui êtes aux cieux*** (Théâtre) - Jean-Louis Heudier et Maurice Galland - 2010.
- N°11 - ***11 Septembre et Théories du Complot*** ou le conspirationnisme à l'épreuve de la science - Jérôme Quirant - 2010.
- N°12 - ***Les ravages des faux souvenirs*** ou la mémoire manipulée - Brigitte Axelrad - 2010.
- N°13 - ***Le tombeau des idées reçues*** - Équipe Tatoufaux - 2011.
- N°14 - ***Les professionnels de santé et l'ostéopathie*** - Complémentarité, déviance ou expédient ? - Jean-Michel Lardry - 2011.
- N°15 - ***Sous l'emprise de la Lune*** - Le regard de la science - Jérôme Bellayer - 2011.
- N°16 - ***Entre l'espoir et le faux-mage*** - La zététique au quotidien - Jacques Poustis - 2011.
- N°17 - ***Comme par hasard !*** - Coïncidences et loi des séries - Nicolas Gauvrit et Jean-Paul Delahaye - 2012.
- N°18 - ***Horoskopos*** - Les bases techniques de l'astrologie - Frédéric Lequèvre - 2012.
- N°19 - ***L'énigme des crânes de cristal*** - Un mythe moderne ? - Denis Biette - 2012.
- N°20 - ***Le tombeau des idées reçues 2*** - Équipe Tatoufaux - 2012.

- N°21 - **Quantox** - *Mésusages idéologiques de la mécanique quantique* - Richard Monvoisin - 2013.
- N°22 - **Esprit critique es-tu là ?** *30 activités zététiques pour aiguiser son esprit critique* - Collectif CorteX - 2013.
- N°23 - **Notre calendrier** - *Une sacrée histoire !* - Jean-Louis Heudier - 2013.
- N°24 - **Causes toujours !** - *Les pièges de la causalité* - Isabelle Drouet et Nicolas Gauvrit - 2013.
- N°25 - **OVNI dans nos cieux** - *Comment les reconnaître ?* - Jean-Louis Drouot - 2013.
- N°26 - **Ces horribles et épouvantables comètes** - *Petite histoire des grandes peurs* - Jean-Louis Heudier - 2013.
- N°27 - **Prière de guérir !** - *La blouse blanche ne fait pas le moine* - Jérôme Bellayer - 2014.
- N°28 - **Les pyramides de Bosnie** - *Faut-il réécrire l'histoire des civilisations ?* - IRNA - 2014.
- N°29 - **Les idées reçues de la Préhistoire** - *Quelques préjugés sur la plus longue période de l'histoire de l'Humanité...* - Bertrand Roussel - 2014.
- N°30 - **Aux racines de la science** - *Propos d'un scientifique sur la philosophie de la science* - Cyrille Barrette - 2014.
- N°31 - **Zoom back camera !** - *La face cachée de l'ennéagramme* - Daniel Lafargue - 2015.
- N°32 - **L'étoile de Bethléem** - *La lumière guide-t-elle toujours nos pas ?* - Tim Trachet - 2015.
- N°33 - **Le projet Gamma** - *Une immersion en territoire astrologique* - Frédéric Lequèvre et Raymond Sadin - 2015.
- N°34 - **Galilée** ou les délices de la question - Pierre Spagnou - 2015.
- N°35 - **Le béret d'Einstein** - *Dérives et récupérations de la cosmologie* - Frédéric Lequèvre - 2015.
- N°36 - **Les bavures scientifiques** - *Quand des scientifiques se prennent les pieds dans la démarche* - Denis Machon - 2015
- N°37 - **L'art érotique antique** - *Fantasmes et idées reçues sur la morale romaine* - Cyril Dumas - 2016
- N°38 - **Galaxies à Lascaux** - *Les merveilles de l'archéoastronomie* - Frédéric Lequèvre - 2016
- N°39 - **Électrosensibles** - *Vivons-nous les prémices d'une catastrophe sanitaire ?* - Jérôme Bellayer - 2016
- N°40 - **Lampes toxiques** - *Des croyances à la réalité scientifique* - Sébastien Point - 2016

- N°41 - *La vie après la mort ? - Une approche rationnelle* - Thomas C. Durand - 2016
- N°42 - *L'Homme sur la Lune... - Mythe ou réalité ?* - Thierry Scordino-Huguenot - 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Version numérique ISBN : 978-2-37246-032-3. 01/2017

LES SORCIERS DU BOUT DU MONDE

par Fanch GUILLEMIN

Fanch Guillemain, 64 ans, né en Bretagne, descendant de sorcier et... rationaliste convaincu ! Ancien professeur de collège et magicien averti (directeur honoraire de la revue "L'Illusionniste"). A enseigné en Bretagne, au Sénégal, en Algérie, en Côte d'Ivoire, au Canada et au Costa Rica. Auteur de plusieurs ouvrages sur la magie, et de nombreuses prestations télévisées sur le sujet, en espagnol et en français. A présenté son spectacle et ses conférences démonstratives aux quatre coins du monde : du Burkina Faso à l'Éthiopie, et de l'Océanie à la Guyane.

Cet ouvrage nous entraîne dans un voyage extraordinaire au cœur de la Magie traditionnelle et de la sorcellerie à travers le monde : des pittoresques rebouteux de la Basse-Bretagne profonde des années cinquante aux inquiétants féticheurs d'Afrique occidentale, des marabouts devins aux fakirs d'Orient, des magiciens de l'Inde à ceux de la Chine, et des chamanes du Pacifique sud à ceux du Canada, d'Amérique centrale et d'Amazonie !

Possessions et guérisons surprenantes, poisons et hallucinogènes rituels, effets étranges d'apparence surnaturelle et techniques secrètes d'illusionnisme, lévitation, évasions impossibles, mort simulée, insensibilité, maîtrise du feu et miracles apparents,... : **Fanch Guillemain** nous dévoile cet univers fantastique et nous fait partager quarante années d'expériences chez ses amis et confrères magiciens, thaumaturges, envoûteurs et exorcistes aux secrets parfois redoutables.

